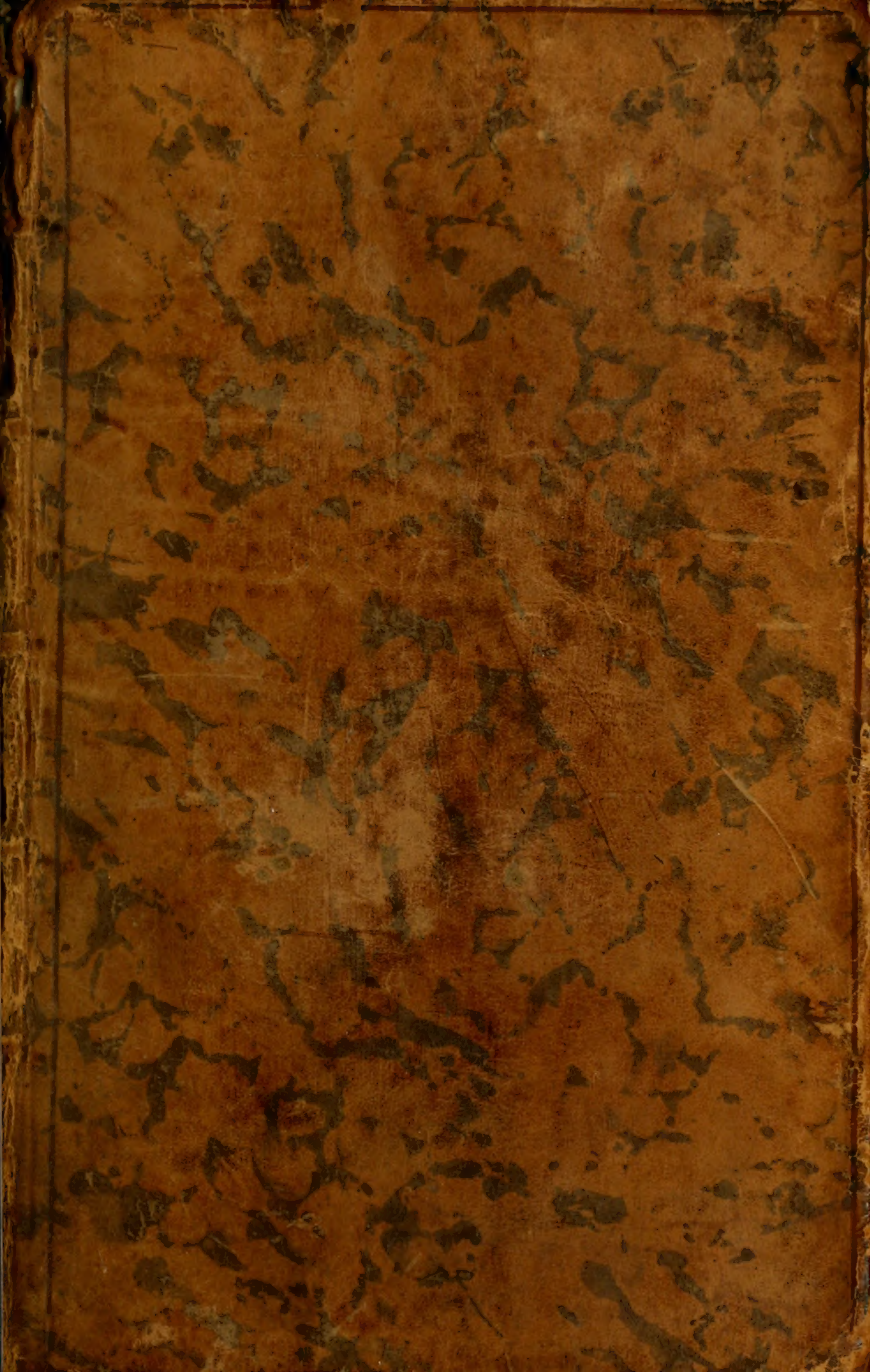






THÉATRE
DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

TOME TROISIÉME.

THÉATRE DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

NOUVELLE ÉDITION,

ENRICHIE DE TRÈS BELLES GRAVURES, & augmentée de la Traduction entière des Piéces Grecques dont il n'existe que des Extraits dans toutes les Editions précédentes; & de Comparaisons, d'Observations & de Remarques nouvelles, par MM. DE ROCHEFORT & DU THEIL, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres; & par M***.

TOME TROISIÉME.

A PARIS,

Chez CUSSAC, Libraire, rue & carrefour Saint-Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

EXPLICATION DES FIGURES
DE CE VOLUME.

LA PREMIÈRE représente un fragment d'urne, sur lequel on voit Œdipe au moment où il est chassé de Thébes par ses propres enfans, Étéocle & Polynice. L'un d'eux retourne la tête avec colere du côté de la figure dont on n'apperçoit plus que le bras: l'autre paroît touché de compassion d'user d'une telle violence envers son pere dans un état aussi affreux. Œdipe y conserve ses marques de royauté, le diadême & le long manteau. Le reste du bras qu'on apperçoit, a toutes les formes d'un bras de femme, d'où l'on peut conjecturer qu'on a voulu représenter une des filles d'Œdipe qui veut s'opposer à la cruauté de ses freres, & retenir son pere. Derriere ces figures, on apperçoit une des portes de Thébes.

Il paroît que l'artiste s'est appliqué à rendre le bel endroit de Sophocle, page 417.

LA SECONDE figure représente le sacrifice offert par Isméne. On y voit tout le costume propre aux sacrifices des Euménides, détaillé dans l'ŒDIPE A COLONE, page 357 : à cela près que cette antique représente Œdipe voilé, présent à ce sacrifice : il est assis sur un siége de pierre. Sophocle nous dit, au contraire, qu'Œdipe ne put y assister.

LA TROISIEME figure représente Philoctéte dans le costume que lui donne Sophocle, page 478. La jambe blessée est entourée de ligatures : il se soutient de la main gauche sur un bâton, & il porte dans sa droite, son arc & son carquois rempli de fléches.

Ces figures sont tirées de WINCKELMANN, MONUMENTI ANTICHI INEDITI. fig. 103, 104, 119.

ÉLECTRE.

ÉLECTRE,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE,

SUJET

DE LA TRAGÉDIE D'ELECTRE.

AGAMEMNON, roi de Mycènes & d'Argos, élu généraliſſime de l'armée Grecque, pour l'expédition de Troye, ſe trouva contraint de ſacrifier ſa fille Iphigénie, pour contenter la ſuperſtition des Grecs, qui croyoient ne pouvoir obtenir les vents favorables qu'à ce prix. Clytemneſtre, ſa femme, prit ce prétexte pour ſe défaire d'un époux qu'un amant lui avoit rendu odieux. Cet amant étoit Egiſte, fils de Thyeſte, comme Agamemnon étoit fils d'Atrée. Ainſi ils étoient fils des deux frères. Cette conſidération, loin d'arrêter Egiſte, ne fit que l'animer davantage à uſurper le trône de celui qu'il avoit déshonoré par un adultère. Clytemneſtre & lui, voyant Agamemnon revenu du ſiége de Troye, cachèrent le parricide qu'ils méditoient, ſous de feintes careſſes. Lorſqu'il ſortoit du bain, ils lui firent don-

ner une robe fermée par en haut, &, comme il en étoit enveloppé, ils se jettèrent sur lui, & le massacrèrent. Tout ce que put faire Electre, fille d'Agamemnon, ce fut de sauver le jeune Oreste; pour réserver un vengeur à son père. Elle fut long-temps la victime de la cruauté de ses tyrans. Mais enfin, vingt ans après cet attentat, Oreste reparut tout à coup, & tua sa mère avec l'usurpateur.

Ce sujet a été traité par les trois poëtes Grecs. On verra, dans une analyse, de quelle manière Eschyle [1] & Euripide l'ont tourné. Mais on a cru devoir mettre ici dans son entier la tragédie de Sophocle, comme plus régulière que les deux autres, où l'on trouvera toutefois de sublimes beautés.

1 Par le nouvel arrangement qu'on a donné aux piéces des trois tragiques Grecs dans cette nouvelle édition, l'extrait du P. Brumoy & la traduction de M. du Theil, ont déja fait connoître la piéce où Eschyle a traité ce sujet.

ACTEURS.

EGISTE, roi de Mycènes, cousin-germain d'Agamemnon.

CLYTEMNESTRE, femme d'EGISTE.

ORESTE, fils d'Agamemnon & de Clytemnestre.

ELECTRE, sœur d'ORESTE.

CHRYSOTHÉMIS, sœur d'ORESTE & d'ELECTRE.

LE GOUVERNEUR d'ORESTE.

PYLADE, ami d'ORESTE.

SUITE.

LE CHŒUR, (Il est composé de Dames de Mycènes.

La scène est devant le palais du roi à Mycènes.

ÉLECTRE,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

ORESTE, son GOUVERNEUR, PYLADE.

LE GOUVERNEUR.

Illustre rejetton de ce roi qui conduisit l'armée Grecque à Troye, fils d'Agamemnon, il vous est donc permis de revoir l'objet de vos désirs. Vous voyez * à droite l'antique ville d'Argos, le bois de la fille † d'Inachus, & ¶ le Lycée, consacré à Apollon. A gauche, vous voyez le célébre

* Ils voyent, à droite, la ville d'Argos, une des plus anciennes du Péloponnèse dans sa partie orientale. C'est qu'ils arrivoient par le chemin de Corinthe.

† C'étoit Io qui fut changée en génisse, & gardée par Argus, tout couvert d'yeux.

¶ Place dédiée à Apollon TUEUR DE LOUPS.

temple de Junon. La ville où vous arrivez, c'eſt * Mycènes, & ce palais, témoin de tant de ſanglantes aventures, eſt le palais des deſcendans de Pélops †. Ce fut moi qui vous y reçus des mains de votre ſœur, après la mort funeſte de votre père. Je vous dérobai à la cruelle deſtinée qui vous menaçoit. Enfin, chargé du ſoin de votre enfance, je vous ai conduit heureuſement juſqu'à l'âge qui vous met en état de venger un père. Voici le jour, Oreſte ; & vous, fidéle ami, généreux Pylade, oui, voici le jour où il faut régler l'exécution de nos projets. Ne perdons point le temps en inutiles diſcours. Déjà le ſoleil naiſſant ranime les oiſeaux ; tout réſonne de leurs chants. La nuit s'eſt évanouie avec les aſtres. N'attendons pas qu'on ſorte du palais : conférons promptement. Au point où nous en ſommes, il n'eſt plus queſtion de différer ; il faut agir.

ORESTE.

O le plus cher de ceux qui ſont attachés à ma fortune, que ces marques de votre tendreſſe me ſont précieuſes ! ſemblables à un généreux courſier, dont les années n'ont point rallenti l'ardeur, vous êtes le premier à nous animer par

* Ville voiſine d'Argos, & ſouvent confondue avec elle dans les tragédies, parce qu'Agamemnon fut le premier roi de l'une & de l'autre. Il y tenoit ſa cour.

† Il donna ſon nom au Péloponnèſe.

vos conſeils & par votre exemple. Ecoutez donc mes ſentimens ; & daignez me redreſſer, ſi je m'égare.

Réſolu de venger la mort de mon père, j'eus recours, vous le ſçavez, à l'oracle de Delphes. « Vengez vous, me dit-il, mais ſans bruit. Que » l'adreſſe & le ſecret vous tiennent lieu d'armes » & de troupes ». Telle fut la réponſe d'Apollon. Sous les auſpices de cet oracle, allez, (à ſon gouverneur,) ſaiſiſſez le moment heureux quand il s'offrira ; inſinuez vous dans ce palais. Obſervez ce qui s'y paſſe, & venez nous en inſtruire. Votre âge avancé, & l'équipage où vous êtes, empêcheront ſans doute que vous ne ſoyez reconnu ou ſuſpect. Vous leur direz que vous êtes de la Phocide *, envoyé par un ami qu'ils ont à Panope [1], pour leur annoncer la mort d'Oreſte. Vous aſſurerez, avec ſerment, qu'il eſt tombé de ſon char dans les jeux † Pythiens. Voilà votre rôle. Pour

* Phocide, canton au nord de la Béotie, vers le golphe de Corinthe.

1 Le P. Brumoy dit que c'eſt une ville voiſine d'Athènes. Il paroît, au contraire, que PHANOTE eſt un nom d'homme. Le vers 672 de l'original ne laiſſe pas lieu d'en douter.

† « Le poëte doit tâcher de ne rien mettre dans ſon ſujet qui n'ait » ſa raiſon ; &, ſi cela eſt entièrement impoſſible, il faut que ce qu'il » y a de déraiſonnable ſoit hors du ſujet ; comme dans l'ŒDIPE, » l'ignorance où eſt ce prince de la manière dont Laïus a été tué. Cela » ne doit pas ſe trouver dans ce qui paroît ſur le théâtre, & qui fait » le corps de l'action, comme dans l'ÉLECTRE, où l'on vient annoncer » la nouvelle de la mort d'Oreſte, qui s'eſt tué dans les jeux Pythi» ques, &c ». Ariſt. POÉT. ch. 25. M. Dacier dit qu'Ariſtote ſe choque

nous, après avoir fait des libations, & * répandu nos cheveux sur le tombeau de mon père, suivant l'ordre d'Apollon, nous reviendrons en ce lieu. Vous sçavez en quel endroit nous avons caché le vase d'airain au milieu des broussailles. Nous l'irons chercher; & nous le porterons comme un témoignage authentique de ma mort. Nos barbares assassins jouiront du vain plaisir de me croire réduit en cendres. Mais ils payeront chèrement cette cruelle satisfaction. † Que m'importe après tout de passer pour mort? je vis; & je serai bientôt couvert de gloite. ¶ Une feinte si utile peut-elle être un présage funeste? combien de

ici de l'anachronisme des jeux Pythiens, qui ne furent établis, dit-il, que plus de cinq cents ans après la mort d'Oreste. En effet ceux qui font remonter plus haut leur institution, ne la fixent qu'à la 48ᵉ Olympiade. Mais rien ne nous montre pourtant que les jeux en question, avant leur grande célébrité, n'ayent pas été établis, au moins en ébauche, par Apollon même, après qu'il eut tué le serpent Python. Il n'est guère croyable que, si cette dernière opinion n'eût été répandue parmi les Grecs, Sophocle se fût avisé de feindre qu'Oreste fût mort à ces jeux, sur-tout pouvant si aisément éviter cet anachronisme. En ce cas, Aristote reprocheroit seulement à Sophocle d'avoir fait raconter comme inconnue, une chose dont Clytemnestre auroit pu sçavoir d'ailleurs la vérité ou la fausseté, sur-tout s'agissant d'Oreste qu'elle craignoit.

* Coutume Grecque, dont il sera souvent fait mention dans ces tragédies.

† Reste de superstition qu'Oreste veut vaincre.

¶ On trouvera de l'inexactitude dans toute cette traduction (dit avec raison le dernier Editeur). Il n'est question ici ni de SUPERSTITIONS ni de PRÉSAGE FUNESTE. Oreste, qui va faire courir le bruit de sa mort, pour mieux surprendre Egiste & Clytemnestre, dit, sans autre mystère : « Que m'importe de passer pour mort, pourvû que je vive en effet,

ſages ſe ſont mis au deſſus de ces frivoles ſuperſtitions ? on les avoit cru morts ; ils ont reparu plus glorieux [1]. J'aurai le même ſort. A l'abri de ce bruit avantageux je paroîtrai à la vue de mes ennemis comme un aſtre brillant dont les yeux ſeront éblouis. Chère patrie, dieux tutélaires, recevez moi, ſecondez mon entrepriſe, & rendez mon retour fortuné. Et toi, palais de mes pères, toi, dont je viens laver l'opprobre & les horreurs, par ordre des dieux ; ne permets pas que je m'en retourne couvert de confuſion. Aide moi plutôt à remonter ſur le trône, & à te rendre ton premier éclat. C'en eſt aſſez. Allez, ſage vieillard ; faites votre devoir : Pylade & moi nous ferons le nôtre. Partons : voici l'occaſion favorable ; c'eſt elle qui décide de tout : ne la laiſſons pas échapper.

» & que je parvienne à la gloire par ce ſtratagème » ? Puis il ajoute cette déteſtable maxime, que le P. B. voudroit déguiſer :

δοκῶ μὲν οὐδὲν ῥῆμα σὺν κέρδει κακόν.

« Pour moi je ne tiens pour mauvaiſe aucune parole (aucune tromperie) » dès qu'elle eſt utile ».

1 Le Scholiaſte croit que ceci regarde Pythagore, qui, avant de répandre ſa doctrine de la métempſycoſe, s'enferma pendant quelque temps dans un ſouterrein, & fit courir le bruit de ſa mort.

SCÈNE II.

Les mêmes, ÉLECTRE.

ÉLECTRE, dans le palais.

Ah! que je ſuis malheureuſe!

LE GOUVERNEUR.

Prêtons l'oreille. Je crois entendre une eſclave ſe plaindre dans le palais.

ORESTE.

Ne ſeroit-ce point l'infortunée Électre? Voulez vous que nous demeurions un moment pour nous en aſſurer?

LE GOUVERNEUR.

Non, prince; croyez moi; rien ne doit nous arrêter; ſuivons ſans délai les ordres du dieu qui nous guide. Commencez par les libations dues à Agamemnon. A ce pieux devoir eſt attachée la victoire & la force dont nous avons beſoin dans l'exécution de nos projets.

SCENE III.

ÉLECTRE, ſeule.

LUMIÈRE pure, ciel qui environnes la terre, témoins aſſidus de mes plaintes, combien de fois avez vous entendu les coups dont j'ai frappé mon ſein enſanglanté! Hélas! vous n'avez vu que les reſtes de mes cruelles nuits. Car, durant les ténébres, ma couche, ma triſte couche, ſeule dépoſitaire de mes maux, a vu couler mes larmes ſur le ſort affreux d'un père chéri. Le dieu de la guerre l'avoit épargné dans une terre étrangère. Ma mère & ſon perfide Egiſte ont été plus inhumains que Mars. Ils l'ont fait expirer ſous leurs coups redoublés, comme on voit un chêne tomber ſous la coignée des bucherons; &, tandis qu'un père éprouve une deſtinée ſi horrible, je ſuis la ſeule qui lui paye le tribut de mes pleurs. Non, je ne ceſſerai point de le pleurer tant que les aſtres de la nuit & du jour m'éclaireront. Semblable à * Philoméle privée de ſes enfans, je ferai

* Fille de Pandion, & ſœur de Procné, femme de Térée. Le poëte prend ici, & dans la ſcène ſuivante, le roſſignol pour Procné. Car ce fut Procné, & non Philoméle, qui ſervit ſon fils Itys à Térée, pour venger l'outrage qu'il avoit fait à ſa ſœur. Voyez Ovide, MÉTAMORPH. l. 6. v. 413. Eſchyle, Sophocle, Euripide & Ariſtophane ſuppoſent que ce fut Procné qui fut changée en roſſignol.

retentir ce palais de mes gémiſſemens, & j'oſerai en ſortir pour publier mes douleurs. Royaume ſombre de Pluton & de Proſerpine, ô Mercure, qui conduiſez les ames aux enfers ; ô * déeſſe des imprécations, & vous, filles des dieux, terribles Euménides, vous qui regardez avec horreur le meurtre & l'adultère, venez, volez à mon ſecours, & ſoyez les vengeurs de mon père. Daignez du moins me renvoyer mon frère Oreſte. Seule & ſans reſſource, je ne puis plus ſupporter le poids de mes infortunes.

SCÈNE IV.

ÉLECTRE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

O FILLE d'une mère dénaturée, déplorable Electre, languirez vous toujours dans le deuil ? ne ceſſerez vous point de gémir ſur le ſort d'un père trahi par une épouſe impie, & tué par un indigne rival ? ah ! il doit m'être permis de former ces ſouhaits: Puiſſent périr les auteurs de cet attentat!

ÉLECTRE.

Chères Mycéniennes, vous venez me conſoler

* Néméſis.

dans mes maux. Votre tendreſſe compatiſſante m'eſt aſſez connue, & je ſçai tout ce que vous me direz. Vous ne gagnerez rien. Je veux pleurer mon malheureux père. Hélas! chères compagnes, puiſque vous êtes ſenſibles à mon amitié, par cette amitié même, je vous en conjure, laiſſez moi, oui, laiſſez moi me conſumer en regrets.

LE CHŒUR.

Vos larmes ni vos prières ne rappelleront point votre père des ſombres bords où tout doit aboutir. Pourquoi * chercher un remède à des maux qui n'en ſouffrent pas? pourquoi vous abandonner à une douleur au deſſus de vos forces? modérée d'abord, elle croîtra toujours, & vous en ſerez la victime.

ÉLECTRE.

Inſenſé, qui peut oublier la mort funeſte de ceux dont il reçut le jour! Philoméle m'anime à pleurer, elle qui annonce la lumière en répétant aux forêts, Itys, ſon cher Itys. O Niobé †, que vous êtes heureuſe d'être changée en marbre, & de pleurer toujours! votre deſtin eſt, à mon gré, plus déſirable que celui des dieux.

* J'ai hazardé ici une légère tranſpoſition, qui ne change rien au ſens, & qui m'a paru avoir plus de grace en François.

† Niobé, fille de Tantale, reine de Thébes. Apollon tua ſes ſept fils & ſes ſept filles. Les poëtes feignent qu'elle fut changée en ſtatue. Voyez Ovid. MÉTAM. l. 6. v. 144.

LE CHŒUR.

Songez, princeſſe, que vous n'êtes pas la ſeule qui ait lieu de gémir. Seriez vous donc la ſeule à vous laiſſer accabler ? que n'imitez vous ceux qui vous ſont liés par le ſang? voyez Chryſothémis, Iphianaſſe *, Oreſte; enfans d'Agamemnon comme vous; ils ſupportent leur affliction.

ÉLECTRE.

Trop heureux Oreſte! Mycènes le reverra un jour triomphant : oui, Jupiter le raménera avec éclat. Hélas! je l'attends ſans ceſſe comme mon unique reſſource. Seule, ſans époux, ſans amis, livrée en proie à mon déſeſpoir, & toujours baignée de mes larmes, je traîne une vie languiſſante, tandis qu'Oreſte, le tranquille Oreſte, oublie ſes maux & les miens, mes bienfaits & mes lettres. De combien de réponſes trompeuſes a-t-il amuſé mes empreſſemens! il brûle, ſi je l'en crois, de ſe rendre à Mycènes; &, malgré ſes déſirs, il ne ſonge point à preſſer ſon retour.

LE CHŒUR.

Ne vous laiſſez point abattre, princeſſe. Rappellez votre courage. Il eſt un dieu vengeur de l'innocence. Jupiter, du plus haut des cieux, voit tout & gouverne tout. Dépoſitaire de vos peines

* Ce n'eſt pas l'Iphigénie qui a été ſacrifiée. Euripide, en parlant des enfans de Clytemneſtre, ne nomme qu'Oreſte, Iphigénie & Electre. Il ne parle point des deux autres, à ſçavoir Iphianaſſe & Chryſothémis.

& de votre vengeance, il aura ſoin de vous. Confiez lui l'un & l'autre, & ſongez à vos ennemis, moins pour vous affliger, que pour vous en venger, quand le temps ſera venu. Le temps eſt un dieu dont rien ne peut arrêter la courſe. Comptez ſur le retour d'Oreſte, * & ſur un prompt ſecours du ſouverain des enfers.

ÉLECTRE.

Cependant mes jours s'évanouiſſent. Mes plus belles années ſe paſſent à eſpérer. Frivole eſpoir! je ne puis même en conſerver les triſtes reſtes. Privée de parens, de protecteurs, de tout; eſclave juſques dans la maiſon paternelle; avilie ſous ces habits indignes de ma naiſſance, je reçois à peine de quoi ſoutenir une vie miſérable, & je dépéris de chagrin.

LE CHŒUR.

Que vous payâtes chèrement la nouvelle du retour d'Agamemnon! retour fatal! cruelle nuit, où il vit ſon lit profané [1], & où il devint lui même la victime d'une horrible intrigue. La fraude oſa la tramer: l'amour l'exécuta. Dieux, ou mortels, quels qu'en furent les auteurs,

* Grec: d'ORESTE QU'ON ÉLÉVE A CRISSA, VILLE SITUÉE SUR LE RIVAGE DANS LA PHOCIDE. Strophius, père de Pylade, en étoit roi.

1 Agamemnon fut aſſaſſiné dans le bain, & ne vit point ſon lit profané; auſſi Sophocle dit ſimplement: « Que vous gémites ſur ſon retour! que vous gémites ſur le lit paternel, quand vous entendites ce roi frappé par la hache d'airain » &c.

l'adultère fut l'avant coureur & le ministre de la cruauté.

ÉLECTRE.

O jour, le plus funeste de ceux qui ont éclairé ma destinée! ô nuit! ô festin exécrable, où périt mon père par les mains de deux furies! Hélas! les coups dont on perça le père retombèrent sur la fille. Daigne le souverain des dieux écarter de ces perfides la source de ses biens, & répandre sur eux un torrent de calamités!

LE CHŒUR.

Gardez vous, princesse, dans la situation où vous êtes, de réitérer ces imprécations. Avez vous oublié combien elles vous ont attiré de maux? Oui, vos plaintes éternelles ont produit trop de querelles & de malheurs. Est-il prudent d'irriter l'injustice armée de la puissance.

ÉLECTRE.

La prudence céde à l'atrocité de mes maux. Je connois mes fureurs; je les avoue: mais, tant que je respirerai, je ne donnerai point de bornes à mon désespoir. Dites moi, chères compagnes, répondez, à votre tour, est-on sage de vouloir me consoler sur de pareilles infortunes? Ah! puis-je écouter des consolateurs! laissez moi, vous dis-je, laissez moi gémir & me plaindre toujours. Ma douleur sera sans bornes, & mon désespoir sans mesure.

LE CHŒUR.

La tendreſſe ſeule me fait parler. Semblable à une mère * tendre, je ſouffre de vous voir mettre le comble à vos peines.

ÉLECTRE.

† Mais, dites moi [1], je vous conjure, quelles bornes puis-je mettre à mes larmes, puiſqu'il n'y en a point à mes malheurs? puis-je avec honneur oublier des morts ſi chéris? eſt-il un cœur aſſez dur pour effacer un ſi doux ſouvenir! Ce n'eſt point par grimace & par pure bienſéance, que je me livre à mon affliction. Je n'attends

* Ce terme de MÈRE, (comme l'a fort bien remarqué M. Dacier) marque aſſez, outre le titre de FEMME, qu'on donne dans la ſuite au chœur, qu'il étoit compoſé de matrones, & non de filles.

† Toute cette réponſe d'Electre eſt conſtamment très difficile dans le Grec. J'ai cru avoir ſaiſi le ſens, qui paroît avoir été ignoré. Les connoiſſeurs jugeront ſi j'ai bien ou mal réuſſi.

1 Le P. Brumoy a défiguré tout cet endroit; en voici la traduction: « Y a-t-il quelques bornes à mettre à mon affliction? Parlez. Seroit-il décent d'oublier les morts? Chez quels hommes de tels principes ont-ils pu germer? S'il en eſt, puiſſe-je n'être jamais eſtimée d'eux. Puiſſé-je auſſi, ſous les yeux d'un vertueux ami, ne pas demeurer tranquille en renfermant dans mon ſein les élans de douleur aigue qui doivent honorer un père. Si l'objet qui eſt expiré n'eſt plus rien qu'une cendre vaine, ſi ſes aſſaſſins évitent le ſupplice que méritent leur crime, périſſe la pudeur, périſſe la juſtice entre tous les mortels »!

J'ai imité ainſi la fin de ce paſſage dans une tragédie d'ÉLECTRE, [illegible] I.

Si le crime triomphe, & brave le ſupplice,
Périſſe la pudeur, la pitié, la juſtice!
Périſſent tous ces noms adorés des mortels!
Périſſe enfin l'encens fumant ſur les autels!

point d'éloge des morts. La tendresse seule est mon guide. Ma destinée fût-elle attachée à celle d'un tendre époux, jamais il ne me feroit oublier mon devoir & mes douleurs pour un père déplorable. En effet, si ces cendres & son ombre sont sans honneur, si les auteurs du crime ne sont pas punis, il faut convenir qu'il n'y a plus ni pudeur, ni piété dans l'univers.

LE CHŒUR.

Princesse, votre intérêt & le nôtre nous portent à vous consoler. Si pourtant nos raisons vous semblent peu équitables, parlez; nous voici prêtes à nous rendre.

ÉLECTRE.

Je l'avouerai, chères compagnes, je rougis de paroître si foible. Mais pardonnez une foiblesse que la nature avoue [1]. Je ne puis lui résister. Est-il une princesse bien née qui ne m'imitât pas, en voyant, comme moi, nuit & jour des maux qui, loin de diminuer, ne font que parvenir à leur comble? quoi! ce qu'il y a de plus affreux m'arrive par la main d'une mère; c'est peu. J'habite dans mon palais; disons mieux, dans celui des bourreaux de mon père: ils sont mes maîtres; & c'est de ces tyrans que je suis contrainte de re-

1 Rien de plus choquant, dans les traductions du P. Brumoy, que ces expressions maniérées, si éloignées du style de Sophocle. Ce poëte dit: « J'ai honte de me laisser emporter ainsi à l'excès de ma douleur. » Mais la nécessité m'y contraint. Pardonnez ».

cevoir de quoi prolonger une triſte vie. Quels jours penſez vous que je paſſe, quand je vois Egiſte aſſis ſur le trône paternel, & revêtu des habits d'Agamemnon, ſacrifier aux dieux * Lares, dans le même endroit où le barbare l'immola; quand je le vois, pour ſuccroît d'opprobre, dans le lit de mon père avec ma déteſtable mère; ſi pourtant je dois encore appeller de ce nom celle qui partage ſa couche avec l'aſſaſſin de ſon époux? Inſenſée, elle ne craint aucune des furies. Elle ſe rit des dieux, & triomphe de leur courroux. Le jour, témoin de ſon attentat, eſt à peine revenu chaque année, qu'elle méne des danſes ſolemnelles. Elle oſe tous les mois ſacrifier aux dieux libérateurs [1]. Je vois ces abominations, & j'ai recours à mes larmes. Eplorée, j'erre dans le palais. Quels ſont mes gémiſſemens à la vue de ces exécrables feſtins, qu'ils nomment feſtins † d'Agamemnon? Je pleure: c'eſt tout ce que je puis. Encore me faut-il cacher mes pleurs, car il ne m'eſt pas permis de goûter en public cette foible conſolation. J'entendrois auſſitôt les clameurs ordinaires de Clytemneſtre. « Malheu- » reux objet de la colère des dieux, me dit-elle,

* Dieux des foyers.

1 L'aſſaſſinat d'Agamemnon, ſuivant les hiſtoriens qui ont écrit ſur Argos, étoit arrivé le treiziéme jour du mois gamélion.

† Inſultante alluſion au ſouper où ils tuèrent Agamemnon.

» c'eſt pour toi ſeule qu'Agamemnon doit paſſer » pour mort [1]. Nul autre mortel ne le pleure en » ces lieux. Puiſſes tu périr de dépit ! puiſſent les » divinités infernales ne mettre aucun terme à » tes lamentations » ! Tels ſont ſes emportemens; &, quand elle entend quelque bruit ſourd du retour prochain d'Oreſte, alors ſa fureur redouble. Elle ſe préſente devant moi, & m'accable de ſes cris. « Ne voilà-t-il pas la cauſe unique de mes » maux ? n'eſt-ce pas là ton ouvrage ? Oui, c'eſt » toi qui enlevas furtivement Oreſte de mes » mains, pour le faire paſſer dans une terre étran- » gère : mais je ſçaurai bien t'en punir » ! Tandis qu'elle exhale ainſi ſa rage, ſon indigne époux, cet efféminé, cet opprobre du monde, ce lâche, qui n'oſe rien entreprendre que par le ſecours des femmes, ſe tient près d'elle pour l'animer encore contre moi. Cependant j'attends Oreſte, je languis dans cette vaine attente : ſon fatal délai ruine mes eſpérances. Vous le voyez, chères compagnes; dans une ſituation pareille, il eſt bien difficile de ſe modérer, & de ne pas éclatter contre le ciel. * Non, il n'eſt pas poſſible de n'en pas venir aux plus fâcheuſes extrémités.

1 Je crois avoir mieux rendu le ſens de Sophocle par ces vers, dans la tragédie déja citée.

Quoi ! ton Agamemnon n'eſt-il mort que pour toi,
Dit-elle; &, dans Argos, qui pleure encor ſon roi ?

* Sophocle ne fait pas Electre tout à fait ſi impie. Tout ce qu'il lui fait

LE CHŒUR.

Mais, dites moi, je vous conjure, tandis que vous vous emportez de la ſorte, Egiſte n'eſt-il point dans ce palais? en ſeroit-il ſorti?

ÉLECTRE.

Hélas! s'il y étoit, oſerois-je en ſortir moi même? Ne craignez rien: il n'eſt point à Mycènes.

LE CHŒUR.

Si cela eſt ainſi, raſſurons nous. Il nous eſt donc permis d'entrer dans votre confidence, & de vous parler plus librement.

ÉLECTRE.

Ceſſez de vous contraindre. Parlez; il eſt abſent.

LE CHŒUR.

Hé-bien, madame, dites nous donc d'abord des nouvelles d'Oreſte. Doit-il arriver, ou non?

ÉLECTRE.

Arriver! hélas! il le dit. Il promet beaucoup: mais il ne tient point ce qu'il promet.

LE CHŒUR.

Madame, quand on roule un grand projet, faut-il s'étonner qu'on délibère?

dire, c'eſt « Qu'en de pareils malheurs il eſt bien difficile de conſerver des ſentimens de modération & de religion ». οὔτε σωφρονεῖν, φίλαι, οὔτ' εὐσεβεῖν πάρεστιν. Je croirois même qu'εὐσεβεῖν ne veut pas dire ici la religion envers les dieux, mais la piété filiale à l'égard de Clytemneſtre. (Note de l'éditeur précédent.)

ÉLECTRE.

Ai-je délibéré, moi, quand il a été queſtion de lui ſauver le jour ?

LE CHŒUR.

Prenez courage, princeſſe. Né généreux, Oreſte eſt incapable d'abandonner ſes amis.

ÉLECTRE.

Je veux bien le croire encore. Autrement je ceſſerois de vivre.

LE CHŒUR.

Ah, dieux, taiſons nous. Je vois paroître votre ſœur Chryſothémis. Elle porte les offrandes qu'on a coutume de faire aux morts.

SCÈNE V.

CHRYSOTHÉMIS, ÉLECTRE, LE CHŒUR.

CHRYSOTHÉMIS.

A QUOI ſongez vous, ma ſœur, de faire retentir de vos cris le veſtibule de ce palais ? Quoi ? le temps n'a-t-il pu encore guérir vos maux ? n'a-t-il pu vous apprendre à ne plus vous livrer à d'inutiles plaintes ? non moins ſenſible que vous à nos malheurs communs, je ſens tout le poids

de ma douleur : & que ne ſuis-je en état de faire voir à nos tyrans quels ſont mes ſentimens pour eux ! Mais, dans l'état où je ſuis, j'ai cru devoir accommoder mes vœux à ma fortune, & ne pas tenter une vengeance qui me fût pernicieuſe [1]. Je voudrois, ma ſœur, vous amener doucement au point d'en uſer de la même façon ; non que votre conduite ne ſoit peut-être plus juſte que la mienne ; mais enfin, ſi la liberté a pour vous des appas, il faut céder de bonne grace, & ne pas ſe roidir vainement contre ſes ſouverains.

ÉLECTRE.

Eſt-ce la fille d'Agamemnon que j'entends ? dieux, quelle indignité ! la fille d'Agamemnon oublie ſon père. Pour qui ? pour Clytemneſtre. Car enfin ce que vous venez de me dire, pour adoucir mes peines, part d'elle & non de vous. Avouez le, ma ſœur ; ou vous manquez de tendreſſe pour un père ; ou, s'il vous en reſte encore, vous l'étouffez par une lâche complaiſance. « Si » vos forces répondoient à votre courage, vous » leur montreriez, dites vous, juſqu'où va votre » haine pour eux ». Toutefois vous me voyez ſoupirer après la vengeance ; &, loin de me prêter du ſecours, vous cherchez à me déſarmer : n'eſt-ce pas joindre une lâcheté inexcuſable à des maux

1 Ce n'eſt point là le ſens. Il ſe trouve mieux rendu dans ce vers,

Que ſert de menacer, lorſqu'on ne ſçauroit nuire ?

sans mesure? Dites moi, je vous prie, ou daignez l'apprendre de moi, quel fruit retirerai-je de vos conseils? que gagnerai-je à modérer mes pleurs? je vis, ma sœur, je vis, malheureuse à la vérité, mais satisfaite de les tourmenter par le tribut de mes larmes que je rends à ce cher mort, si pourtant il y a quelque sensibilité chez les morts. Pour vous, qui vous vantez de haïr les parricides, c'est de parole que vous les haïssez; & vous êtes en effet d'intelligence avec eux. On auroit beau m'offrir ces dons précieux, dont vous faites la vaine, je n'aurois pas la bassesse de trahir mes sentimens. Non, je n'envie point vos festins superbes. Votre table, délicatement servie, n'a rien qui me touche. Qu'on me laisse pour nourriture ma douleur & mes larmes *. Il suffit. Les honneurs dont vous êtes comblée ne me flattent point, & devriez

* De quelque sorte qu'on interpréte cet endroit de Sophocle, jamais il n'en résultera cette belle phrase qu'on prète à Electre. Voici le texte, où j'avoue qu'il y a quelque obscurité :

Ε'μοὶ γὰρ ἔςω τ'ου μὲ μὴ λυπεῖν μονον
βόσκημα.

Or on ne peut l'entendre raisonnablement que d'une de ces deux manières; ou bien : « C'est assez pour moi d'une nourriture qui m'empêche de mourir de faim ». Ou peut-être encore mieux : « Je préfère la plus simple & la plus vile nourriture à tous vos grands repas qui ne feroient qu'irriter ma douleur ». Parce que j'y aurois sous les yeux les meurtriers d'Agamemnon, & que je semblerois y prendre part à leur joie insolente. (Note de l'ancien éditeur).

Cet éditeur n'a pas pris garde que le P. Brumoy avoit lu τὸ μὲ μὲν λυπεῖν, cette correction m'a paru assez heureuse.

vous en être éblouie vous même? Quoi? pouvant être appellée la fille du meilleur des pères, vous renoncez à ce nom pour vous renommer d'une mère? Allez, cruelle; vous méritez de paſſer pour une fille dénaturée, puiſque vous trahiſſez un père qui a du vous être ſi cher.

LE CHŒUR.

Au nom des dieux, princeſſe, ne vous emportez point. Vos conſeils mutuels peuvent être profitables, ſi vous déférez aux ſiens, & ſi elle écoute les vôtres.

CHRYSOTHÉMIS.

Non, ceſſez de la contraindre. Je ſuis faite depuis long-temps à ſes [1] invectives; & je me ſerois bien gardée de me les attirer, ſi je n'avois eu avis d'un malheur horrible qui la menace, & qui pourra bien mettre fin à ſes plaintes trop libres.

ÉLECTRE.

Eh, quel eſt donc ce malheur effrayant? Parlez. Que pouvez vous m'annoncer de plus affreux que ce que je vois?

CHRYSOTHÉMIS.

Je ne ferai nulle difficulté de vous dire tout ce que je ſçai. Apprenez donc qu'ils ont réſolu, ſi vous ne modérez vos regrets éternels, de vous envoyer dans des lieux où vous ne verrez plus la

1 Sophocle ſe ſert d'une expreſſion plus modérée, & dit ſeulement: « Je ſuis accoutumée à de tels diſcours de ſa part ».

lumière du jour. Oui, on vous ensevelira toute vive dans une tour, où vous pourrez, à loisir, lamenter vos infortunes. Songez à vous, ma sœur; je vous en avertis: profitez de l'avis, tandis qu'il en est temps encore, & ne m'imputez pas dans la suite vos calamités.

ÉLECTRE.

Voilà donc leur dernière résolution?

CHRYSOTHÉMIS.

Oui; & elle s'accomplira au retour d'Egiste.

ÉLECTRE.

Ah, qu'il revienne donc au plus tôt.

CHRYSOTHÉMIS.

Malheureuse, que dites vous?

ÉLECTRE.

Qu'il revienne, dis-je, si tel est son dessein.

CHRYSOTHÉMIS.

Quoi, pour vous faire souffrir? quel souhait! quelle fureur!

ÉLECTRE.

C'est pour m'écarter loin d'eux & de vous.

CHRYSOTHÉMIS.

Cruelle, avez vous donc perdu tout à fait le soin de votre vie?

ÉLECTRE.

La vie en effet que je méne, mérite bien qu'on vante ses douceurs!

CHRYSOTHÉMIS.

Elle ſeroit agréable, ſi vous prêtiez l'oreille aux ſages conſeils.

ÉLECTRE.

Ne me conſeillez point de trahir la tendreſſe paternelle.

CHRYSOTHÉMIS.

Non: mais on vous conſeille de céder au temps & au pouvoir ſouverain.

ELECTRE.

Hé bien, adorez les tyrans. Ce n'eſt pas là mon caractère.

CHRYSOTHÉMIS.

Eſt-il beau de s'abandonner à ſon déſeſpoir; & de périr par ſa faute?

ÉLECTRE.

Périſſons, s'il le faut; & vengeons un père en mourant.

CHRYSOTHÉMIS.

Croyez moi, ma ſœur, l'ombre d'Agamemnon vous pardonnera aiſément une ſoumiſſion néceſſaire.

ÉLECTRE.

Il n'y a que des lâches qui puiſſent approuver vos conſeils.

CHRYSOTHÉMIS.

Vous êtes donc déterminée à ne les pas ſuivre?

ÉLECTRE.

Me préservent les dieux d'être assez insensée pour les écouter !

CHRYSOTHÉMIS.

Je poursuis donc ma route, & je vais où l'on m'envoye.

ÉLECTRE.

Peut-on sçavoir où vous allez, & où vous portez ces libations ?

CHRYSOTHÉMIS.

Au tombeau d'Agamemnon, par ordre de Clytemnestre.

ÉLECTRE.

Au tombeau d'Agamemnon ! par ordre de Clytemnestre ! Quoi, à l'homme qu'elle déteste le plus.....

CHRYSOTHÉMIS.

Achevez; qu'elle a tué de ses mains, vouliez vous dire.

ÉLECTRE.

Quoi donc ? qui l'engage à ceci ? quel est l'auteur de ce dessein ?

CHRYSOTHÉMIS.

* Une terreur nocturne, autant que j'en puis juger.

* Ceci & la suite marquent la superstition de ces temps là. On n'est plus recevable aujourd'hui à imaginer de pareilles situations.

Combien de tragédies, sur notre théâtre, déposent contre le sentiment du P. B. dans cette note !

ÉLECTRE.

Dieux de mes peres, ſoyez moi favorable en ce jour.

CHRYSOTÉMIS.

Quel eſpoir tirez vous de là, ma ſœur ?

ÉLECTRE.

Dites moi ſon ſonge, & je vous dirai ma penſée.

CHRYSOTHÉMIS.

J'en ſçai fort peu de choſe.

ÉLECTRE.

Dites ce peu : parlez. Peu de choſe ſuffit ſouvent pour abattre ou relever notre eſpoir.

CHRYSOTHÉMIS.

On dit que Clytemneſtre a vu cette nuit votre père & le mien ſortir du fond des enfers ; que, dans ce palaismême, il a planté à terre ce ſceptre qui a paſſé de ſes mains dans celles d'Egiſte ; qu'enfin du ſceptre eſt ſorti tout à coup un rameau floriſſant qui ombrageoit toute la ville de Mycènes. J'ai appris ceci d'une perſonne qui l'a entendu d'elle même, tandis qu'elle racontoit cette aventure au * ſoleil ; voilà tout ce qu'on en ſçait ; & que dans ſa frayeur elle m'a envoyée au tombeau de ſon epoux. Encore une fois, ma ſœur, au nom des dieux de nos pères, je vous conjure

* Coutume des anciens de raconter leurs ſonges au ſoleil, pour écarter par là les malheurs dont ils ſe croyoient menacés.

de me croire, & de ne pas vous perdre par une imprudente tendresse; car, si vous rebutez à présent mes conseils, vous y reviendrez dans la suite malgré vous, & peut-être trop tard.

ÉLECTRE.

Ah, ma sœur, je vous supplie vous même de me croire, & de ne pas souiller le tombeau de mon père avec ces infames libations. Quelle horreur, quelle impiété de lui porter des dons profanés par les mains de sa barbare épouse! Allez, jettez les aux vents, ou cachez les sous terre, afin que rien de tout cela n'approche d'Agamemnon, & que ce trésor soit réservé pour elle même, quand elle aura fini sa destinée. Non, si elle n'étoit la plus dénaturée des femmes, jamais elle n'eût eu le front d'offrir à un mari, qu'elle a égorgé, ces détestables présens: car de quel œil pensez vous que mon père, du fond de son sépulcre, reçoive ces sacrifices présentés par une main qui l'a si inhumainement massacré, & qui a cru laver son crime en lavant les plaies du mort dans un bain? pensez vous que ces offrandes puissent expier ce forfait? Non, non; il n'en sera rien. Laissez là ces dons stériles. Faites mieux: coupez vous même ces boucles de cheveux, & joignez les aux miens. Hélas, il m'en reste peu: je les ai déjà sacrifiés. Mais enfin j'en offre le reste; & leur dérangement montre assez mes douleurs. Voilà un présent digne

d'Agamemnon. Allez le lui offrir. Tenez, voici encore ma ceinture : elle n'eſt pas riche ; mais elle peut ſervir de bandelette. Chargée de ces dons chéris, courez vous proſterner ſur ce ſacré tombeau, & conjurez l'ombre de mon père, qu'elle ouvre la terre, & qu'elle s'arme pour notre défenſe : qu'elle fonde ſur nos ennemis ; que du moins elle envoye ſon fils, triſte reſte de ſon ſang ; qu'il montre à nos tyrans qu'il vit encore ; qu'enfin, déſormais vengé, Agamemnon reçoive de nous de plus magnifiques préſens. Car, à ne vous rien céler, je vois d'où part le ſonge qui trouble Clytemneſtre. Un père a jetté ſur nous ſes regards. C'eſt au ſoin qu'il prend encore de nous, que j'attribue ces affreux préſages, dont il effraye Clytemneſtre. Allons, ma ſœur, uniſſons nous : aidez vous, aidez moi ; travaillez pour le meilleur des mortels, pour ce cher mort, en un mot pour votre père & le mien.

LE CHŒUR.

Les ſentimens de la princeſſe ſont pleins de la plus tendre piété : ſi vous m'en croyez, madame, vous les ſeconderez.

CHRYSOTHÉMIS.

Je le ferai : le deſſein en eſt pris : la choſe eſt trop juſte pour nous diviſer. Je vais accomplir au plus tôt ce qu'elle veut ; mais, tandis que je m'y prête, je vous conjure, vous autres, au nom des

dieux, de me garder un ſecret inviolable; car, ſi ma mère venoit à le ſçavoir, je ſçai trop combien me coûteroit une action ſi hardie.

PREMIER INTERMÉDE.

LE CHŒUR, ÉLECTRE, (elle ne dit rien.)

LE CHŒUR.

Si mes lumières ne ſont pas tout à fait incertaines, je vois Néméſis qui s'avance à grands pas. Elle porte en ſes mains la juſte punition qui ſuit le crime. Oui, ma chère fille, elle vient, elle s'approche: mon eſpoir ne m'abuſe pas. Il eſt fondé ſur l'heureux ſonge dont nous avons entendu le récit. Le roi des Grecs, votre père, ſi cruellement maſſacré, n'aura pas oublié ce forfait, & (dût-il l'oublier,) l'inſtrument de ſon ſupplice, cette horrible hache, qui a ſervi leur barbarie, crie vengeance en ſa faveur.

Elle vient, cette infatigable furie, cette déeſſe à cent pieds & à cent mains; elle vient couverte de nuages épais, pour punir l'exécrable hymen qui fut précédé d'un parricide. Tant d'horreurs me ſont garants que ce ſonge ne ſera pas vain, & que l'effet en retombera ſur les auteurs & les complices

complices du crime ; car quel fond peut-on faire désormais sur les songes & sur les oracles, si ce fantôme nocturne n'est favorable pour vous ?

Malheureuse course de Pélops, que vous avez été funeste à cette terre ? Hélas ! depuis l'aventure de * Myrtile, depuis le jour fatal où il fut précipité dans la mer, la déplorable maison des Pélopides s'est vue inondée d'un torrent de maux.

* Myrtile étoit le cocher d'Oenomaüs. Ce prince, père d'Hippodamie, pour se dispenser de la marier, à cause de l'oracle qui lui avoit dit de se garder d'un gendre, la promettoit à quiconque la surpasseroit dans une course de chars, à condition toutefois de faire mourir le prétendant, s'il étoit vaincu. Ceux qui hazardèrent cette entreprise y perdirent la vie, excepté Pélops ; celui ci gagna le cocher d'Oenomaüs par de grandes promesses, de façon que Myrtile trahit son maître, & n'arrêta point les roues de son char avec des chevilles. Le char fut brisé ; & Pélops, devenu possesseur d'Hippodamie, se dégagea de ses promesses, en précipitant dans la mer le cocher qui l'avoit si bien servi : ce qui fut cause que Mercure, père de Myrtile, vengea la mort de son fils sur les descendans de Pélops.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, LE CHŒUR.

CLYTEMNESTRE.

* Vous ſortez de ce palais avec aſſez de liberté. Vous profitez, je le vois, de l'abſence d'Egiſte. Car il ſçait bien vous retenir & vous empêcher de nous déshonorer par vos plaintes publiques. Cette abſence eſt cauſe, ſans doute, que vous n'avez nul reſpect pour moi. Je n'ignore pas les bruits que vous ſemez. Je ſuis, à vous entendre, une mère impérieuſe & hautaine, qui me fais un plaiſir barbare de vous traiter outrageuſement

* Toute cette ſcène d'une mère avec ſa fille, eſt tellement dans les mœurs Grecques, qu'il n'y a point d'art capable de la rendre exactement & agréablement pour nous. Je crains que le trop d'exactitude ne faſſe tort à l'agrément.

Le P. Brumoy pouvoit s'épargner cette réflexion, en conſidérant que les mœurs étrangères diſparoiſſent, quand le poëte peint des paſſions qui ſont de tous les lieux & de tous les temps, & que la convenance du ſtyle ajoute encore à l'effet de ces paſſions.

vous & les vôtres. Non, Electre, je ne ſuis point telle que vous me peignez. Si je vous ai chagrinée, ce n'eſt qu'après y avoir été forcée par vos fréquens reproches. J'ai immolé votre père; (car voilà votre unique prétexte,) hé bien, je l'ai immolé; j'en conviens: & pourquoi le déſavouerois-je? Croyez moi, c'eſt l'équitable déeſſe de la vengeance qui l'a ſacrifié par mes mains; action ſi juſte, que vous auriez dû vous même y prêter votre ſecours. Car enfin ce père tant déploré n'a-t-il pas eu la cruauté, lui ſeul de tous les Grecs, de ſacrifier ſa * fille, votre ſœur. Père dénaturé, il ne ſentoit pas, comme moi, ce qu'il en coûte à une mère: car, dites moi, je vous prie, pour qui l'a-t-il immolée? pour les Grecs, direz vous. Pour les Grecs! hé de quel droit les Grecs exigeoient-ils qu'on versât mon ſang! Seroit-ce en faveur de Ménélas? mais cette affreuſe complaiſance devoit-elle donc demeurer impunie? Quoi, Ménélas n'avoit-il pas † deux gages de ſon hymen? D'où vient ne pas livrer plutôt les enfans de celui pour qui ſeul on avoit entrepris cette fatale navigation? Pluton, avide de ſa proie, en vouloit-il aux miens plus qu'à ceux d'Hélène? Non. Mais mon cruel époux oublioit que j'étois

* Iphigénie.

† Hermione & Nicoſtratus, ſuivant Héſiode; car Homère ne lui donne qu'Hermione.

ſon épouſe, & qu'Iphigénie étoit ſa fille, pour ſe ſouvenir ſeulement qu'il étoit frère de Ménélas. N'eſt-ce pas être le plus inſenſé & le plus dénaturé de tous les pères? Tels ſont mes ſentimens. Je ſçais que vous penſez d'une autre façon; mais ſi Iphigénie, qu'il a égorgée, pouvoit reparoître & prendre la parole, parleroit-elle autrement que moi? Je ne puis donc me repentir d'une vengeance légitime. Si toutefois vous trouvez que j'aye tort, montrez le moi avec modération. A ce prix, je conſens que la fille oſe reprendre la mère.

ÉLECTRE.

Au moins ne direz vous pas cette fois, que la première je vous aye donné ſujet de me chagriner, puiſque je vous ai écoutée en ſilence: mais, ſi vous me permettez de répondre, j'oſerai prendre en main les intérêts d'un père & d'une ſœur *.

CLYTEMNESTRE.

Parlez, je le permets; & ſi vous aviez toujours eu les mêmes égards, vous n'auriez reçu de moi aucun ſujet de plainte.

ÉLECTRE.

Daignez donc m'écouter. Vous avez tué mon

* Electre n'avoit point à prendre les intérêts d'Iphigénie, que Clytemneſtre n'accuſoit pas, l'exactitude vouloit donc qu'on traduisît littéralement: « Si vous le permettez, je vais vous répondre ſur ce qui concerne » la mort d'Agamemnon & Iphigénie ». (Note de l'ancien éditeur.)

père ; & vous l'avouez ! Que c'ait été justement ou injustement, peut-on rien imaginer de plus horrible ? Mais, sans m'arrêter à l'énormité de cette action, je veux vous en faire voir l'injustice en elle même, & la source dans les conseils du traître qu'on appelle aujourd'hui votre époux. Demandez à Diane pourquoi la flotte des Grecs fut arrêtée, par les vents contraires, en Aulide, ou plutôt souffrez que je vous le dise pour elle. Mon père, se promenant un jour dans les bois de cette déesse, (ainsi me l'a-t-on raconté autrefois,) fit fuir, par hazard, une biche qu'elle chérissoit*. Il la perce; &, ravi de joie, il laisse échapper, dit-on, quelques paroles peu respectueuses pour la déesse. Diane, transportée de colère, punit incontinent l'armée Grecque. Elle l'attache au port sans espoir d'en sortir, si mon père ne paye la mort de la biche par celle de sa fille. La déesse fut obéie ; & le moyen de s'en dispenser ? y avoit-il une autre route à frayer pour le retour des Grecs en leur patrie, ou pour leur passage à Troye ? C'est ainsi qu'un père au désespoir, après avoir long-temps inutilement résisté, lutté, combattu, se vit contraint d'immoler sa fille à la cause commune, & non à Ménélas : cessez de lui imputer cette barbare complaisance. Mais je veux même qu'il l'ait eue, (car je consens d'entrer dans

* Grec : A PEAU MOUCHETÉE.

vos raiſons) : hé quoi, devoit-il pour cela périr par vos mains ? par quelle loi attentiez vous à ſes jours ? Prenez garde que, ſi vous établiſſez parmi les hommes une loi ſi déteſtable, vous ne prononciez vous même votre arrêt. Vous m'entendez, madame ; ſi, pour venger une fille, il vous eſt permis de tuer un époux, ne viendra-t-il point quelqu'autre vengeur que vous aurez autoriſé ? N'alléguez point d'excuſe frivole: Il ne faut pas s'aveugler. Répondez moi, (ſi poutant ma franchiſe ne paſſe pas les bornes,) de quel œil l'épouſe d'Agamemnon * voit-elle ſon lit ſouillé par le dernier des humains, par l'infâme complice d'un parricide [1] ? De quel front, non contente de donner des frères & des ſœurs à ceux qui ſont les fruits légitimes d'un ſaint nœud, les traitez vous en eſclaves ? Le moyen d'approuver un ſemblable procédé ! Direz vous que par là vous vengez la mort d'une fille ? hé, madame, y penſez vous ? peut-on venger une fille par un adultère ! c'en eſt trop. Je rentre dans le ſilence : auſſi bien n'oſe-t-on vous dire ſes ſentimens librement, qu'on ne

* De très bon œil ſans doute, puiſqu'elle même étoit le premier mobile & du parricide & de l'adultère. Il falloit dire : « Comment » l'épouſe d'Agamemnon ne rougit elle point, &c ». (Note de l'ancien » éditeur).

1 Le ſens du texte eſt : Mais dites moi, ſi vous le voulez, ſous quel prétexte vous avez pu vous porter à cette action infâme de partager le lit de l'aſſaſſin avec qui vous avez aſſaſſiné mon père, & d'en avoir des enfans.

vous voye prendre feu à l'inſtant, & publier qu'une fille a l'audace d'inſulter une mère : avouez le toutefois, madame, ce titre ne vous convient plus. Vous êtes moins mère que marâtre pour moi. Ma ſituation le montre aſſez. On ſçait à quel excès de misère me réduit votre intelligence cruelle avec votre tyran d'époux. On ſçait encore qu'Oreſte, à peine échappé de vos mains, traîne une vie déplorable. Vous me reprochez ſouvent que je l'ai ſauvé pour me ſervir de vengeur. Sçachez, (pour porter la franchiſe au comble) que ſi la foibleſſe de mon ſexe ne mettoit un obſtacle à mon courage, je l'aurois déjà prévenu. Voilà pour vous, madame, un ample ſujet de divulguer que mon humeur eſt aigre, médiſante, inflexible. Hé bien, plaignez vous; j'y conſens. Au moins ſi j'ai ces rares qualités, je ſerai excuſable de les tenir de vous, & je ne rougirai pas de vous reſſembler.

LE CHŒUR.

La princeſſe ſe livre à la colère, il eſt vrai; mais enfin examine-t-on ſi ſa colère eſt ſans fondement?

CLYTEMNESTRE.

Tout eſt examiné. Quoi, une * fille traiter ainſi une mère! ces préludes montrent trop qu'elle eſt capable de tout oſer, & qu'elle a perdu toute honte.

* Grec : A CET AGE.

ÉLECTRE.

Toute honte ! non, madame ; quoi que vous disiez, je connois mes fureurs, & j'en suis confuse. Ces emportemens ne conviennent, ni à mon âge, ni à ma naissance ; je le sçais, je l'avoue : mais qu'y faire ? vos discours & votre procédé me forcent malgré moi à vous imiter. Vous me justifiez par votre exemple. Prenez vous en à vos leçons.

CLYTEMNESTRE.

Quelles leçons, malheureuse ? ce sont donc mes discours, c'est ma conduite qui vous forcent à tenir ce langage ?

ÉLECTRE.

Vous l'avez dit, madame. Vous sçavez comment vous en usez à mon égard ; * & les discours qui vous déplaisent en sont le fruit.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! j'en jure par Diane, le retour d'Egiste me vengera de cette audace.

ÉLECTRE.

Hé, madame, ne voyez vous pas que vous vous emportez ? oubliez vous que vous m'avez permis de dire librement ma pensée ? Je le fais ; & vous ne pouvez m'écouter.

* La proposition d'Electre est générale, & tombe sur toute la conduite de Clytemnestre. « C'est vous qui l'avez dit, madame. Je parle mal ; » vous faites mal : les mauvaises actions occasionnent les mauvais » discours. (Note de l'ancien éditeur).

CLYTEMNESTRE.

Quoi, parce que je vous ai permis de parler ſans déguiſement, vous aurez droit de troubler mon ſacrifice par un triſte préſage? *

ÉLECTRE.

Allez, madame; faites votre ſacrifice : je n'y mets point d'obſtacle; & même vous m'obligerez. N'appréhendez plus ma franchiſe : je me tais.

† CLYTEMNESTRE. (Elle s'approche de l'autel)

Venez, vous, (à une de ſes femmes) & apportez moi cette offrande de différens fruits, pour la brûler en l'honneur d'Apollon. Puiſſe-t-il écouter mes prières, accepter mon ſacrifice, (elle parle bas) & diſſiper mes frayeurs. (Haut.) Grand dieu, pro-

* Les anciens portoient la ſuperſtion juſqu'à regarder comme un préſage funeſte ce qu'ils entendoient de triſte durant leurs ſacrifices. D'où vient le mot FAVETE LINGUIS.

† Il y a dans ce morceau un jeu de théâtre qui mérite d'être expliqué. Clytemneſtre ſe retire vers un côté où eſt l'autel; elle y fait ſa prière & ſon ſacrifice, tandis qu'Electre reſte ſur le théâtre peu éloignée d'elle. Il faut donc ſuppoſer que cette reine parle tantôt à voix haute, & tantôt à voix baſſe. La ſuite de ſes paroles le montre aſſez; car elle craint d'être entendue de ſa fille. Elle ne veut pas, comme dit Juvénal, (APERTO VIVERE VOTO) publier les vœux qu'elle forme; & c'eſt pour cela qu'elle prie Apollon d'entendre plutôt le ſens que l'expreſſion de ſes déſirs, de peur qu'Electre ne vienne à les entendre, s'ils étoient trop nettement exprimés. D'un autre côté elle doit dire cette crainte aſſez bas, pour ne pas donner de ſoupçon à Electre. Quant au reſte elle ne le cache point, par un rafinement d'artifice, afin de laiſſer croire à Electre qu'il n'y a rien de myſterieux dans ſa prière.

tecteur de ce palais *, prêtez une oreille favorable à mes vœux ſecrets. (Bas.) Vous voyez un témoin facheux dans Electre, & il eſt des vœux qu'on ne doit pas publier. Vous n'ignorez pas ſa haine & ſon audace. Elle iroit inonder la ville de faux bruits. Daignez donc entendre le ſens plus que l'expreſſion de mes déſirs. (Haut.) Si le double ſonge que j'ai eu cette nuit eſt un préſage heureux, roi de Lycie, ratifiez le ; mais, s'il eſt de mauvais augure, faites en retomber l'effet ſur mes ennemis. Si quelques uns d'eux, jaloux de mon bonheur, me dreſſent des embûches, ne permettez pas qu'ils me renverſent du faîte de la proſpérité où je me vois arrivée. Maintenez moi dans cette vie tranquille dont je jouis, dans la poſſeſſion du ſceptre des Atrides, & des douceurs que je goûte avec des perſonnes qui me ſont chères. Faites que je paſſe des jours ſereins, avec ceux de mes enfans qu'une aveugle haine n'a pas animés contre moi. Tels ſont les vœux que je vous conjure d'exaucer en faveur de ceux que j'attends, & de la façon que je les conçois en ſecret. Etant dieu comme vous êtes, vous comprenez juſqu'à mon ſilence. Eſt-il rien de caché aux enfans de Jupiter ?

§ Grec : A LA PORTE DUQUEL VOTRE AUTEL EST PLACÉ.

SCÈNE II.

Les mêmes, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Dites moi, je vous prie, mesdames [1]; ne seroit-ce point ici le palais du roi Egiste?

LE CHŒUR.

Vous ne vous trompez point: voici son palais.

LE GOUVERNEUR.

Ne vois-je pas aussi son épouse? cet air & ce regard semblent annoncer une reine.

LE CHŒUR.

Vous dites vrai. C'est elle même.

LE GOUVERNEUR.

Je vous apporte, madame, aussi bien qu'à Egiste, une nouvelle agréable pour tous les deux, de la part d'une personne qui vous est chère.

CLYTEMNESTRE.

J'accepte, avec joie, cet augure. Hé bien, qui vous envoye? Parlez.

1 Le texte dit: Etrangères, pourrois-je sçavoir si ce n'est point ici le palais d'Egiste? Le mot MESDAMES est aussi ridicule ici que celui de MESSIEURS dans la traduction de Démosthènes, par de Tourreil.

LE GOUVERNEUR.

[1] Un Phocéen de Panope, pour vous faire part d'une nouvelle importante.

CLYTEMNESTRE.

De quoi ? parlez librement : car, de la part d'un ami, on ne peut rien attendre que d'heureux.

LE GOUVERNEUR.

Madame, Orefte eft mort. J'en dis beaucoup en deux mots.

ÉLECTRE.

Orefte eft mort ! Ah, malheureufe, je fuis perdue.

CLYTEMNESTRE.

Que dites vous ? de grace, ô étranger, que dites vous? continuez; & n'écoutez point fes cris.

LE GOUVERNEUR.

Je le redis, madame; Orefte n'eft plus.

ÉLECTRE.

Ah! je fuis perdue; c'en eft fait.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! ceffez d'être importune. Pour vous, ô étranger, dites moi, fans me rien cacher, quel genre de mort a enlevé ce prince ?

LE GOUVERNEUR.

Je vous en dirai jufqu'au moindre détail, &

1 Phanote le Phocéen.

c'eſt pour cela que je ſuis envoyé vers vous. Oreſte étoit parti pour l'aſſemblée célébre de toute la Grece, pour les jeux Delphiques. Déjà le bruit des trompettes s'étoit fait entendre, & le hérault avoit proclamé le premier de ces jeux, (c'étoit la courſe) lorſqu'Oreſte parut dans la carrière avec un éclat qui ravit d'admiration tous les ſpectateurs. Le ſuccès répondit à l'attente qu'on avoit conçue de lui. Il parcourut la carrière; il remporta le prix, & ſortit couronné de gloire. En un mot, madame, il ne me ſouvient pas d'avoir jamais vu tant de valeur. Il ſortit vainqueur de cinq combats *. On l'élevoit aux cieux. Le titre de prince d'Argos, le nom d'Oreſte retentiſſoient de toutes parts. On n'entendoit par-tout que ces cris de joie: « Vive le fils d'Agamemnon, le fils » de ce grand général de l'armée Grecque ». Telle étoit la gloire de ſon triomphe: mais, quand quelque divinité a juré notre perte, nul mortel, fût-ce un héros, ne peut échapper à ſes coups. Le lendemain, jour marqué pour les combats équeſtres, le ſoleil étoit à peine au commencement de ſa courſe, qu'Oreſte parut au milieu d'un grand nombre de concurrens †. Un d'eux étoit d'Achaie §,

* La courſe, le ſaut, le diſque, le javelot, la lutte.

† Imitation du vingt-troiſiéme livre d'Homère.

§ Province conſidérable de la Grèce, étendue en deçà & au-delà de l'iſthme de Corinthe, & comprenant preſque tout le tour du golphe au nord, à l'eſt & au ſud.

un autre de Sparte, deux de Libye, tous habiles dans l'art de conduire des chars. Oreſte, monté ſur le ſien, que traînoient des courſiers de Theſſalie *, faiſoit le cinquiéme. On en voyoit encore un d'Ætolie †, avec des chevaux iſabelles, un autre de Magnéſie ¶, un Ænien §, aux courſiers blancs, un neuviéme venu d'Athènes; enfin un Béotien * conduiſoit un dixiéme char, & fermoit la marche. Ces dix combattans, ayant pris leurs places aſſignées par les arbitres qui les avoient tirées au ſort, partirent incontinent au ſon des trompettes. On les entend animer leurs courſiers; on les voit agiter les rênes. Le bruit ſourd des chars roulans fait retentir toute la lice. Un nuage de pouſſière les couvre, & s'éléve dans les airs: les concurrens, confondus enſemble n'épargnent rien pour devancer les roues & l'haleine des chevaux. (Car on voyoit l'écume fumante, & le nuage formé par leur haleine, blanchir les roues & le derrière des chars.) Oreſte étoit déjà arrivé à la dernière borne; &, tâchant d'y faire tourner l'eſſieu, il lâchoit les rênes au cheval

* Grande province de Grèce, au nord de l'Achaie.

† Autre province étendue depuis le fleuve Acheloüs, juſqu'au détroit du golphe Corinthien.

¶ Canton de Theſſalie, qui avance dans la mer Egée.

§ Ænie, ville des Perrhébes, entre le Sperchius & l'Aſopus.

* Béotie, province de Grèce, au nord de l'Attique, entre l'Euripe & le golphe de Corinthe.

qui étoit * ſous ſa main, tandis qu'il arrêtoit l'autre. Juſques là tous les chars avoient couru ſans accident fâcheux, quand tout à coup les courſiers du guerrier d'Ænie s'emportèrent, &, au ſixiéme ou ſeptiéme tour, ils allèrent donner contre le char du Lybien. Ce fut là l'origine du deſordre, qui, croiſſant par les chars culbutés les uns ſur les autres, devint bientôt général. Le débris dont étoit couvert le champ de bataille, avoit l'air d'un véritable naufrage †. L'Athénien, en habile conducteur, ſçut éviter les dangers. Il s'écarta de côté, & arrêta l'impétuoſité de ſa courſe, laiſſant les chars, qui le ſuivoient à la file, ſe confondre pêle-mêle, & ſe fracaſſer dans cette eſpèce d'orage univerſel. Oreſte, parvenu à la dernière borne; &, finiſſant les derniers détours, ſe flattoit de l'eſpoir d'une prochaine victoire. Mais, voyant le ſeul adverſaire qui lui reſtoit, il pouſſe ſes chevaux avec plus d'ardeur & moins de ménagement. Il le pourſuit ſi vivement qu'il l'atteint. Déja leurs chars paroiſſent voler ſur la même ligne. Tantôt les chevaux de l'Athénien paſſent de toute la tête ceux d'Oreſte; tantôt ceux d'Oreſte paſſent de même les courſiers de ſon concurrent. Enfin l'infortuné prince d'Argos avoit déja fourni toutes ſes courſes ſans que ſon

* A ſa droite.

† Allégorie flatteuſe pour les Athéniens, dont le poëte prétend louer la politique. Voyez ce que nous avons dit au troiſiéme DISCOURS.

char fût endommagé, lorſque, laiſſant flotter les rênes du côté gauche, tandis que le char tournoit, il heurta malheureuſement la borne. A l'inſtant l'eſſieu ſe briſe : le prince eſt renverſé & embarraſſé dans les rênes. Les courſiers, au bruit de ſa chûte, s'effrayent & s'échappent ſans tenir de route certaine. A la vue de ce triſte ſpectacle, il s'éléve un cri dans l'aſſemblée. Tous plaignent le ſort de ce héros, enlevé à la fleur de l'age. « Quels ex» ploits, s'écrie-t-on, & quelle deſtinée »! Cependant Oreſte, traîné dans la pouſſière, la tête panchée & les pieds en l'air, fait, de temps en temps, de vains efforts pour ſe débarraſſer. On arrête enfin, quoiqu'avec peine, ſes fougueux courſiers : mais on le reléve ſans mouvement, ſans vie, & tellement baigné de ſon ſang, qu'il n'eſt plus reconnoiſſable. On érige auſſitôt un bûcher. On brûle le cadavre. On enferme, dans le contour étroit d'une urne d'airain, les cendres de ce corps, autrefois ſi grand & ſi majeſteux; & l'on en charge des hommes en Phocide, afin de lui procurer au moins le triſte avantage de trouver un tombeau dans ſa terre natale. Telle eſt, madame, la funeſte aventure que j'avois à vous raconter, aventure dont le récit eſt véritablement affligeant; mais dont le ſpectacle, (j'en parle comme témoin) m'a paru le plus affreux qui ſe ſoit jamais préſenté à mes yeux.

LE CHŒUR.

Hélas, hélas! la tige de nos anciens maîtres est donc coupée entierement par la racine.

CLYTEMNESTRE.

O Jupiter, que penserai-je de cette mort? Dois-je l'appeller heureuse, ou déplorable? Elle m'est à la vérité avantageuse: mais, après tout, il m'est douloureux d'acheter la conservation de mes jours par des infortunes.

LE GOUVERNEUR.

Hé, madame, que trouvez vous donc de si affligeant pour vous dans ce récit?

CLYTEMNESTRE.

Je suis mère, & par là malheureuse. Une mère, quoiqu'outragée, ne sçauroit haïr son sang.

LE GOUVERNEUR.

Vous soupirez. Je le vois. C'est en vain que je suis venu.

CLYTEMNESTRE.

Non, ne le pensez pas. Je suis contente d'avoir des indices assurés de la mort d'un fils qui, oubliant les entrailles dont il étoit sorti, le sein qui l'avoit allaité, & les soins que m'avoit coûté son enfance, n'a pas eu honte de me fuir, de vivre dans une terre étrangère, d'éviter ma présence depuis son départ, de me reprocher la mort de son pere, & de me menacer d'une vengeance cruelle. Ses menaces, présentes nuit & jour à

mon esprit, ne me permettoient pas de jouir d'un sommeil paisible. La crainte de la destinée qu'il me préparoit, me poursuivoit sans cesse comme une victime dévouée à la mort. Ce jour, cet heureux jour me délivre enfin d'inquiétude. Je n'ai plus rien à redouter, ni de lui, ni de cette ennemie domestique, plus dangereuse que lui. Elle sembloit déja me percer les entrailles, pour assouvir la soif qu'elle a de mon sang: mais enfin désormais, libre de mes frayeurs, & à couvert de ses menaces, je puis vivre avec tranquillité.

ÉLECTRE.

Malheureuse Electre, c'est bien à juste titre que tu dois pleurer Oreste, puisqu'enlevé par une mort fatale, tu le vois encore outragé par une mère. Dieux, est-ce donc là ce que j'attendois de vous?

CLYTEMNESTRE.

Ce n'étoit pas là ce que vous attendiez; mais c'étoit ce qu'Oreste en devoit attendre.

ÉLECTRE.

Déesse de la vengeance, écoutez le sang répandu qui crie vers vous!

CLYTEMNESTRE.

Elle a écouté ceux qu'elle a dû entendre : elle est équitable.

ÉLECTRE.

Continuez, cruelle : ajoutez l'insulte au malheur. La fortune vous rit.

CLYTEMNESTRE.

Quoi donc, Oreste & vous, prétendez vous encore me faire la loi ?

ÉLECTRE.

Ni Oreste, ni moi ne sommes plus en état de vous nuire; exhalez en liberté vos fureurs.

CLYTEMNESTRE.

En vérité, ô étranger, vous m'avez rendu un service que je dois reconnoître; ne fût-ce que pour avoir mis fin à d'importunes clameurs.

LE GOUVERNEUR.

Il suffit, madame; je me retire.

CLYTEMNESTRE.

Non. Je me reprocherois mon ingratitude envers vous & envers celui qui vous envoie, si je vous laissois ainsi partir. Entrons dans ce palais, & laissons la (Electre), en ce lieu, déplorer ses malheurs & ceux des personnes qu'elle regrette.

SCÈNE III.

ÉLECTRE, LE CHŒUR.

ÉLECTRE.

QUE dites vous de la douleur, des gémiſſemens & des larmes dont cette mère honore les funérailles de ſon fils? L'inhumaine! ſa joie l'a trahie en partant: elle a oſé même outrager ſon ombre par des ris. O malheureuſe Electre! ô mon cher frère, quelle perte je fais en vous perdant! votre mort ravit de mon ſein l'unique eſpérance qui me reſtoit. Hélas! je m'attendois que vous ſeriez, quelque jour, le vengeur de mon père & le mien. Vain eſpoir! que vais-je devenir ſeule & réduite à moi même, privée d'un père & de vous? Faudra-t-il encore que je m'aviliſſe à me rendre l'eſclave de mes plus cruels ennemis, des meurtriers de mon père? Dieux! étoit-ce là ce que j'avois eſpéré de vous? Non; je ne puis me déterminer à demeurer plus long temps ſous le même toit avec eux. Le deſſein en eſt pris. Languiſſante à la porte de ce palais, puiſque mes amis m'abandonnent, je me laiſſerai conſumer par ma douleur. Si quelqu'un des maîtres de ce palais, fatigué de mes

larmes, les trouve importunes, qu'il me délivre du jour. La mort me ſera un bienfait. Auſſi bien la vie m'eſt-elle un ſupplice ; &, dans la ſituation où je ſuis, comment pourrois-je déſirer de prolonger mes triſtes jours ?

SCÈNE IV.

II. INTERMÉDE.

ÉLECTRE jointe au CHŒUR.

LE CHŒUR.

JUPITER, où ſont tes foudres ? ſoleil, que ſont devenus tes feux ? dieux, témoins de ces horreurs, pouvez vous demeurer tranquilles ?

ÉLECTRE.

Ah ciel ! ah !

LE CHŒUR.

Ma fille, pourquoi vous livrer ainſi à votre douleur ?

ÉLECTRE.

Ah !

LE CHŒUR.

Gardez vous de vous abandonner au déſeſpoir.

ÉLECTRE.

Ah, vous me faites mourir.

LE CHŒUR.

Comment, princesse ?

ÉLECTRE.

Hé, ne voyez vous pas qu'en me proposant d'espérer encore, & en qui ? en des morts, vous r'ouvrez mes plaies, & redoublez mon désespoir.

LE CHŒUR.

Le roi * Amphiaraüs, que la trahison de sa femme, gagnée par un collier d'or, fit périr, & qui est dans les enfers.....

ÉLECTRE.

Ah! ah!

LE CHŒUR.

Y régne pour toujours.

ÉLECTRE.

Ah!

LE CHŒUR.

Vous gémissez avec raison sur le crime de son épouse Eriphile. Il est exécrable.

* Le chœur, pour consoler Electre, lui apporte l'exemple d'un mari trahi par sa femme, comme Agamemnon l'a été par Clytemnestre. C'est Amphiaraüs. Comme il étoit devin, il sçavoit qu'il périroit au siége de Thèbes, qu'entreprenoit Polynice. Pour éviter sa destinée, il se cacha. Mais Eriphile, sa femme, séduite par les présens de Polynice, découvrit la ruse & l'asyle de son époux, qui en effet fut englouti dans la terre au siége de Thèbes. Son fils, Alcmæon, le vengea, en tuant sa mère Eriphile; & il fut agité par les furies comme Oreste. Ovide, MÉTAMORPHOSES, liv. 9, v. 406.

Seductâque suos manes tellure videbit
Vivus adhuc vates....

ÉLECTRE.

Mais ne fut-elle pas punie ?

LE CHŒUR.

Elle en fut la victime.

ÉLECTRE.

Je le sçais ; il se trouva un * vengeur qui prit en main les intérêts du mort : & moi, je n'ai plus d'appui. Le seul qui me restoit a disparu ; il s'est évanoui comme une ombre ; il n'est plus.

LE CHŒUR.

Infortunée princesse, quels sont vos malheurs !

ÉLECTRE.

Malheurs inouis, sans nombre, sans adoucissement, sans fin ; je ne le sçais que trop : je les ai assez éprouvés.

LE CHŒUR.

Ah, je n'ignore pas que vous avez sujet de pleurer.

ÉLECTRE.

N'entreprenez donc point de me consoler, puisque vous sçavez....

LE CHŒUR.

Puisque nous sçavons ?

ÉLECTRE.

Que les espérances que je fondois sur un frère si cher sont ensevelies avec lui.

* Alcmæon, fils d'Amphiaraüs.

LE CHŒUR.

Le destin le veut ainsi. Tout mortel est réservé à la mort.

ÉLECTRE.

Mais le destin veut-il que tout mortel périsse dans les combats ; & qu'embarrassés dans les rênes d'un char, tous soient déchirés comme ce déplorable frère.

LE CHŒUR.

C'est un malheur qu'on n'a pu, ni prévoir, ni éviter.

ÉLECTRE.

Hé, qui l'auroit prévu, qu'il mourût dans une terre étrangère, sans qu'une sœur pût au moins lui rendre les derniers devoirs. ...

LE CHŒUR.

Hélas !

ÉLECTRE.

Sans qu'elle pût l'ensevelir, & l'arroser de ses pleurs !

ACTE III.

SCÈNE UNIQUE.

CHRYSOTHÉMIS, ÉLECTRE, LE CHŒUR.

CHRYSOTHÉMIS.

Excusez, chère Electre, les tranſports de joie qui me font voler vers vous. Si je paſſe en ceci les bornes de la bienſéance, c'eſt par l'empreſſement que j'ai de vous annoncer une félicité ineſpérée, & la fin des maux qui vous ont coûté tant de pleurs.

ÉLECTRE.

Hé, comment trouverez vous un reméde à des maux qui n'en ſouffrent point?

CHRYSOTHÉMIS.

Oreſte eſt en ces lieux. Soyez en auſſi aſſurée que vous l'êtes de me voir de vos yeux.

ÉLECTRE.

Ah, malheureuſe, y ſongez vous? Quelle folie de me jouer, & de nous abuſer l'une & l'autre dans nos malheurs communs!

CHRYSOTHEMIS.

Non, ma ſœur, j'en atteſte ce palais de nos pères; ce n'eſt point pour inſulter à votre douleur que je vous parle ainſi. Je le redis encore, Oreſte eſt en ces lieux.

ÉLECTRE.

Hélas! & qui vous l'a dit? quel diſcours ſéducteur vous a ſi aiſément perſuadée?

CHRISOTHEMIS.

Ce n'eſt point pour l'avoir oui dire que je l'aſſure. J'ai vu; oui j'ai vu des indices certains de ſon retour. Voilà le fondement ſur lequel je m'appuie.

ÉLECTRE.

Vous avez vu; ô ciel! & quoi? ſur quoi fondée, oſez vous concevoir un eſpoir ſi inſenſé?

CHRYSOTHÉMIS.

Ecoutez, au nom des dieux, & vous jugerez enſuite ſi je ſuis dépourvue de raiſon.

ÉLECTRE.

Parlez, j'y conſens, puiſque vous le voulez ainſi.

CHRYSOTHÉMIS.

Je ne vous dirai rien que je n'aie vu. A peine ſuis-je arrivée au tombeau d'Agamemnon, que je vois tout à coup des ruiſſeaux de lait récemment verſé, couler du haut du ſépulcre, & le ſépulcre même paré de toutes ſortes de fleurs. Surpriſe à cette vue, je regarde de toutes parts ſi perſonne

n'étoit caché aux environs. Nul ne paroît à mes yeux. Tout étoit tranquille. Je m'avance plus près du tombeau, &, à l'extrémité, je découvre des cheveux fraîchement coupés. Auſſitôt l'idée précieuſe de la perſonne du monde qui nous eſt la plus chère, le ſouvenir d'Oreſte me revient à l'eſprit. Je me rappelle ſes traits & ſon air qui me ſont toujours préſens; & plus je touche ce monument de ſa piété, plus un preſſentiment ſecret m'avertit que je ne me ſuis pas trompée. Je verſe des larmes de joie, & je demeure alors convaincue de la vérité de mes conjectures. Oui, ma ſœur, je le ſuis encore. Et de quel autre un don pareil pourroit-il être venu à ce tombeau? Seroit-ce de vous ou de moi? Ce n'eſt pas de moi; j'en ſuis sûre. De vous encore moins. Comment l'auriez vous porté, vous qui n'avez pas même la liberté de ſortir pour aller au temple des dieux, ſans l'acheter par quelque mauvais traitement? Pour Clytemneſtre, on ſçait aſſez qu'elle n'eſt pas d'humeur à faire de pareilles offrandes : & auroit-elle pu les faire à notre inſçu? Elles viennent d'Oreſte : ils n'en faut plus douter. Prenez donc courage, ma ſœur; les dieux ne s'attachent pas à pourſuivre toujours les malheureux. Celui qui nous fut contraire ceſſe de l'être aujourd'hui, & ce jour va peut-être devenir pour nous la ſource fortunée d'une longue félicité.

ÉLECTRE.

Pauvre [1] Chysothémis, que je plains votre erreur !

CHRYSOTHÉMIS.

Quoi donc ! mon récit ne vous comble-t-il pas de la plus douce joie ?

ÉLECTRE.

Ah, ma sœur, croyez moi ; vous ne sçavez ni où vous êtes, ni où s'égare votre esprit.

CHRYSOTHÉMIS.

Que voulez vous dire ? Je ne serai pas sûre de ce que j'ai vu de mes yeux !

ÉLECTRE.

Il est mort, malheureuse sœur ; & votre espérance s'est évanouie avec lui. N'attendez plus rien d'Oreste.

CHRYSOTHÉMIS.

Oreste est mort ! Hé, de qui, je vous prie, l'avez vous oui dire ?

ÉLECTRE.

D'un homme témoin de son trépas.

CHRYSOTHÉMIS.

Et où est ce témoin ? Dieux ! quel étonnement est le mien !

ÉLECTRE.

Il est dans ce palais. Clytemnestre, dont il a rempli les vœux par cette nouvelle, l'y retient.

1 Le texte dit : Insensée ! que je vous plains !

CHRYSOTHÉMIS.

Ah, ciel, & qui donc aura porté ces offrandes ſur le tombeau de mon père ?

ELECTRE.

Que voulez vous ? je m'imagine que quelqu'un ſe ſera chargé d'y porter ces triſtes monumens d'Oreſte.

CHRYSOTHÉMIS.

Que je ſuis à plaindre, hélas ! & que m'ont ſervi mes empreſſemens ! Inſenſée ! j'accourois vers vous, tranſportée de la plus vive joie, pous vous en faire part, & j'ignorois l'abyſme de maux où nous étions précipitées. J'arrive ; & je trouve à mon retour les malheurs que j'y avois laiſſés ; &, pour ſurcroît, des diſgraces plus cruelles que je n'attendois pas.

ÉLECTRE.

Il n'eſt que trop vrai, chère ſœur : mais ſi vous voulez me croire, vous nous délivrerez de ce fardeau de calamités.

CHRYSOTHÉMIS.

Ferai-je revivre les morts ?

ÉLECTRE.

Ce n'eſt pas là ce que je demande. Je ne ſuis pas inſenſée.

CHRYSOTHÉMIS.

Qu'ordonnez vous dont je ſois capable ?

ÉLECTRE.

Je ne veux de vous que du courage à exécuter ce que je vais vous propoſer.

CHRYSOTHÉMIS.

Hélas, je ferai, moi, tout ce que vous jugerez avantageux à notre affreuſe ſituation.

ÉLECTRE.

Prenez garde, Chryſothémis, à ce que vous me promettez. Songez qu'on n'achete qu'au prix du travail un heureux ſuccès.

CHRYSOTHÉMIS.

J'en conviens; & me voici prête d'y contribuer de tout mon pouvoir.

ÉLECTRE.

Ecoutez donc mes projets. Vous ſçavez que nous n'avons plus d'appui ni de défenſeur. Le dieu des enfers a moiſſonné nos amis. Bornées à nous ſeules, nous n'avons de reſſource qu'en nous. Tant que j'ai ſçu qu'Oreſte jouiſſoit de la lumière, j'ai eſpéré qu'il reviendroit un jour venger Agamemnon. Aujourd'hui qu'il n'eſt plus, je m'adreſſe à vous. Une main barbare, (vous le ſçavez) a porté le coup mortel à notre père. Il s'agit de le venger. Que ſert de diſſimuler & de vous tenir en ſuſpens? il s'agit, ma ſœur, d'immoler Egiſte.... Vous reculez! ah, lâche, qu'attendez vous [1]? ſur

1 Le texte ne dit point cela. Cette dureté d'Electre ſeroit bien déplacée en ce moment. Elle dit à ſa ſœur: Juſqu'à quand reſterez vous dans

quel eſpoir tournez vous encore les yeux ? vous à qui il ne reſte plus en partage que le regret de votre bonheur paſſé, vous qu'on a dépouillée de l'héritage paternel, vous qui déſormais ſans époux, & ſans eſpoir d'un heureux hymen, vous voyez condamnée à vieillir & à ſécher de douleur. Car n'eſpérez pas d'hyménée. Egiſte, croyez moi, n'eſt pas aſſez aveugle ni aſſez peu politique, pour ſouffrir qu'il ſorte de vous ou de moi des vengeurs du ſang qu'il a verſé. Suivez donc mes généreux conſeils. En les ſuivant, vous acquerrez une double gloire. Vous acquittez d'abord votre piété du tribut qu'elle doit à un père & à un frère; & de plus, née libre, comme vous l'êtes, vous conſervez cette précieuſe liberté pour allumer un jour

cette indifférence ? Le lecteur me permettra de remettre ici ſous ſes yeux l'imitation que j'ai faite de cet endroit dans la tragédie d'ÉLECTRE

Pour frapper un tyran odieux,
C'eſt ſur nous que la terre a déſormais les yeux.
Il faut que nos douleurs ſoient enfin ſatisfaites ;
Le temps eſt arrivé de montrer qui vous êtes.
Quittez ce long repos où la vertu s'endort,
Et voyez l'avenir que nous offre le ſort.
Attendrez vous ici, ſans amour & ſans haine,
L'inſenſibilité que la vieilleſſe améne ;
Et voulez vous, en proie a la honte, aux chagrins,
Laiſſer votre héritage en de coupables mains ?
N'allez pas vous flatter que votre deſtinée
Puiſſe un jour s'embellir d'un illuſtre hyménée :
Egiſte eſt trop prudent pour ſouffrir que nos droits,
Par les nœuds de l'hymen, ſoient tranſmis à des rois, &c.

le flambeau d'un hymen digne de vous : car l'honneur eſt le principal ornement qui attire les yeux des mortels. Or conſidérez, je vous ſupplie, quelle gloire rejaillira ſur vous & ſur moi ſi vous me ſecondez. Quels éloges ! quels honneurs ! Qui des citoyens ou des étrangers, en nous voyant, ne s'écriera pas, rempli d'admiration ? « Voyez vous » ces deux généreuſes ſœurs ? elles ont lavé l'op» probre du palais de leurs ancêtres : elles ont » ſauvé les reſtes de leur maiſon au péril de leurs » vies : par elles leurs fiers ennemis ont été écraſés » dans le ſein d'une brillante fortune. Elles mé» ritent l'amour & la vénération de l'univers. » Pour couronner leur immortelle valeur, il eſt » juſte qu'elles ſoient diſtinguées dans les fêtes » d'éclat, & dans les aſſemblées du peuple ». Voilà ce qu'on dira de nous, tant que nous reſpirerons. Mais, après le trépas, notre gloire nous ſuivra & ne mourra jamais. Par un intérêt ſi glorieux, je vous conjure, chère ſœur, de ſuivre mes conſeils. Vengez un père ; ſuccédez à un frère ; délivrez moi, délivrez vous de nos malheurs communs, & ſongez que la lâcheté eſt un vice bas & indigne des ames bien nées.

LE CHŒUR.

Dans des conjonctures ſi délicates, l'on doit appeller à ſon ſecours la prudence. Elle eſt néceſſaire pour donner ou recevoir un conſeil.

CHRYSOTHÉMIS.

CHRYSOTHÉMIS.

Il eſt vrai; auſſi vous voyez comme moi, que ſi la douleur ne troubloit ſes eſprits, elle parleroit avec plus de retenue & moins de témérité. Car, dites moi, ma ſœur, ſur quelle eſpérance vous armez vous d'une audace inouie, & prétendez vous m'engager à ſervir votre rage? oubliez vous qui vous êtes, & quel eſt celui que vous voulez opprimer? oubliez vous votre ſexe, votre foibleſſe & la force de vos ennemis? ne voyez vous pas que la fortune ſe déclare de jour en jour pour eux, tandis qu'elle nous abandonne ſans retour? Hé, quelle main ſeroit capable de percer impunément un prince tel qu'Egiſte? Croyez moi, Electre, défiez vous de vos paroles mêmes; &, déjà trop malheureuſe, craignez de vous attirer de plus grands malheurs, ſi quelque ennemi ſecret venoit à ſurprendre de pareils diſcours. Que nous ſervira la gloire dont vous me vantez tant l'éclat, ſi nous la terniſſons par une mort honteuſe? que dis-je, par la mort! elle n'eſt pas le plus grand des maux. Le ſupplice réſervé à notre conjuration, ce ſeroit de ſouhaiter le trépas, & de ne pouvoir l'obtenir. Je vous conjure donc, chère ſœur, de modérer du moins vos fureurs, avant que de nous condamner nous & notre race à périr par les plus horribles ſupplices. Quant à vos diſcours impuiſſans, je les couvrirai (je le promets)

d'un ſilence éternel. Pour vous, s'il eſt poſſible, rappellez vos eſprits & votre raiſon; meſurez vos forces; & apprenez enfin de votre foibleſſe & du temps à céder à ceux qui vous ſurpaſſent en pouvoir.

LE CHŒUR.

Croyez, Chryſothémis, madame. La prudence & la modération ſont le préſent le plus avantageux que les dieux puiſſent faire aux hommes.

ÉLECTRE.

Ce diſcours n'a rien qui m'étonne. Je m'attendois à vos refus, ma ſœur, & je vous connoiſſois trop pour ne m'y attendre pas. Hé bien, je me réſerve à moi ſeule l'exécution de ce projet. Cette main ſçaura bien l'accomplir, & je ne l'aurai pas formé en vain.

CHRYSOTHÉMIS.

Ah, que n'aviez vous ces généreux ſentimens, lorſqu'on aſſaſſinoit mon père! que vous nous auriez épargné de malheurs!

ÉLECTRE.

Je les avois dans mon ſein; mais la force ne répondoit pas à mon courage.

CHRYSOTHÉMIS.

Hé bien, puiſque vous le voulez, conſervez des ſentimens ſi généreux; j'y conſens.

ÉLECTRE.

Vous ne parlez ainſi, cruelle, que pour vous diſpenſer de vous joindre à moi.

CHRYSOTHÉMIS.

[1] Il eſt beau d'oſer de grandes choſes; dût-on s'expoſer à perdre le jour par les derniers ſupplices.

ÉLECTRE.

J'approuve votre maxime; mais je déteſte votre lâcheté.

CHRYSOTHÉMIS.

J'écouterai volontiers vos louanges, quand vous approuverez mes conſeils.

ÉLECTRE.

Et c'eſt ce que jamais vous ne gagnerez ſur moi.

CHRYSOTHÉMIS.

Le temps en viendra peut-être à bout.

ÉLECTRE.

Allez, retirez vous; auſſi bien ne trouvai-je en vous nulle reſſource.

CHRYSOTHÉMIS.

Vous vous trompez, Electre; mais moi, je ne trouve en vous nulle docilité.

ÉLECTRE.

Allez, vous dis-je; & ne manquez pas de redire à votre mère ce que vous avez entendu.

CHRYSOTHÉMIS.

Non; je ne ſuis pas aſſez votre ennemie, pour être capable d'un trait ſi noir.

1 Le texte dit: « Car qui entreprend mal, doit réuſſir mal ». Le Scholiaſte fortifie cette interprétation qui ſe préſente d'ailleurs naturellement, & qui fait dire à Chryſothémis cè qui convient à ſon caractère & à ſa ſituation.

ÉLECTRE.

N'eſt-ce pas être mon ennemie que de me conſeiller une lâcheté ?

CHRYSOTÉMIS.

Ce qu'on vous conſeille n'eſt point lâcheté ; c'eſt prudence.

ÉLECTRE.

Quoi donc ; à vous entendre, c'eſt à moi de ſouſcrire à vos déciſions !

CHRYSOTHÉMIS.

Quand vous aurez rappellé votre raiſon, je conſentirai à me ſoumettre aux vôtres.

ÉLECTRE.

Qu'il eſt honteux de parler ſi bien, & d'agir ſi mal !

CHRYSOTHÉMIS.

Vous dites vrai ; & tel eſt votre malheur.

ÉLECTRE.

Mais, dites-moi, je vous prie, que trouvez vous d'injuſte dans mon projet ?

CHRYSOTHÉMIS.

Les plus juſtes deſſeins ſont ſouvent pernicieux.

ÉLECTRE.

Non ; de pareilles maximes ne ſeront jamais de mon goût.

CHRYSOTHÉMIS.

Si vous perſiſtez dans votre entrepriſe, le ſuccès les juſtifiera ; & vous les approuverez trop tard.

ÉLECTRE.

J'y persiste, & je la pousserai jusqu'au bout, sans égard à vos prédictions.

CHRYSOTHÉMIS.

C'est donc une chose arrêtée; & vous n'écoutez plus mes conseils?

ÉLECTRE.

Rien de plus odieux pour moi que des conseils lâches.

CHRYSOTÉMIS.

C'en est donc fait; & rien de ce que je vous dis n'entre dans votre esprit?

ÉLECTRE.

J'ai tout pesé, ma sœur: sçachez que ce n'est pas d'aujourd'hui que mon parti est pris.

CHRYSOTHÉMIS.

Je me retire donc: aussi bien ne pouvez vous goûter mes pensées, ni moi votre conduite.

ÉLECTRE.

A la bonne heure, partez: mais dussiez vous revenir vers moi, je romps tout commerce avec vous. Aussi bien faut-il être insensée pour entreprendre de déterminer un courage aussi mou que le vôtre.

CHRYSOTHÉMIS.

Suivez donc vos lumières, puisque vous les croyez plus sûres que les miennes: mais, je vous en avertis encore, quand vous serez plongée dans un abyme de maux, vous louerez, malgré vous, mes conseils.

III INTERMÉDE.

LE CHŒUR.

D'où vient que les oiſeaux du ciel, plus ſages que les mortels, ont ſoin de nourrir ceux dont ils ont reçu la vie & l'éducation, tandis que nous, ingrats que nous ſommes, peu touchés d'un ſi bel exemple, ſemblons rougir de l'imiter. Mais j'atteſte les foudres de Jupiter, & la juſtice vengereſſe qui habite dans les cieux, que cette ingratitude n'eſt jamais impunie. O renommée, qui rempliſſez toute l'étendue de la terre! pénétrez juſqu'aux enfers, troublez par vos cris le repos des Atrides morts, & portez leur les triſtes nouvelles des crimes de leur maiſon.

Découvrez leur le déſordre qui y régne. Dites leur que deux princeſſes, unies par les liens les plus étroits du ſang, ſont diviſées par la plus cruelle diſcorde, & ne peuvent plus vivre enſemble. J'excuſe toutefois Electre. Seule, & privée de tout appui, elle ſe voit noyée dans la douleur, comme dans les flots de la mer. Semblable à la plaintive Philoméle, elle ne ceſſe de pleurer ſon père. La mort même n'a rien qui l'effraie. Réſolue d'affronter le trépas, elle ne ſonge qu'à perdre deux

horribles furies. Eſt-il en effet un cœur bien ſitué qui puiſſe ſupporter de pareilles diſgraces ?

Non, un cœur généreux, dans le ſein de l'adverſité, ne peut voir ſa gloire ſe changer en infamie. O princeſſe, ô ma fille, il faut en convenir, accablée juſqu'à préſent ſous le poids d'une vie inſupportable, & maintenant, armée contre le crime pour vous mettre à couvert du déshonneur, vous méritez le double éloge de fille ſage & généreuſe.

Puiſſiez vous ſurvivre au coup que vous méditez ! puiſſions nous vous voir ſurpaſſer autant vos ennemis en force & en pouvoir, que vous en êtes aujourd'hui opprimée ! Ce prix eſt dû à votre piété conſtante envers les dieux ; malgré l'injuſte & cruelle deſtinée que vous éprouvez.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

ORESTE, PYLADE, ÉLECTRE, LE CHŒUR.

ORESTE au chœur.

DITES MOI, je vous prie, ne ſerions nous point dans l'erreur? ſommes-nous en effet arrivés au lieu que nous cherchons?

LE CHŒUR.

Que ſouhaitez vous?

ORESTE.

Je cherche depuis long-temps le palais d'Egiſte.

LE CHŒUR.

Le palais d'Egiſte? Le voici; l'on ne vous a pas trompé.

ORESTE.

Qui de vous veut bien ſe charger de lui annoncer notre arrivée en ces lieux? elle ne peut qu'être agréable & pour lui & pour nous.

LE CHŒUR.

* Ce ſera la princeſſe. Il faut que ce ſoit une perſonne du palais même.

ORESTE.

Allez donc, madame, & dites que quelques perſonnes de la Phocide ſouhaiteroient de voir Egiſte.

ÉLECTRE.

Ah, malheureuſe que je ſuis! De quoi me chargez vous? Ne ſeriez vous point envoyés pour confirmer la triſte nouvelle que nous avons reçue?

ORESTE.

J'ignore la nouvelle dont vous parlez: mais Strophius † m'a chargé d'en porter ſur ce qui touche Oreſte.

ÉLECTRE.

Sur Oreſte? & quoi, ô étranger? Dieux, de quelle frayeur je me ſens ſaiſie!

ORESTE.

Nous apportons dans cette urne que vous voyez les triſtes reſtes de ce prince mort.

* Détour du chœur, qui ne veut pas chagriner Electre en ſe chargeant d'un meſſage qui ne devoit pas lui être agréable. C'eſt en même temps une adreſſe du poëte, qui par là empêche Oreſte d'entrer ſitôt dans le palais, & qui ménage ainſi cette belle reconnoiſſance du frère & de la ſœur.

† Roi de Criſſa, & père de Pylade, chez qui Oreſte étoit demeuré caché, après avoir été ſauvé par Electre.

ÉLECTRE.

Ah, infortunée, je ne ſuis que trop aſſurée de mon malheur.

ORESTE.

Si vous vous intéreſſez à la deſtinée d'Oreſte, apprenez que ſon corps eſt renfermé dans ce monument.

ÉLECTRE.

Donnez, cher étranger, donnez moi cette urne, au nom des dieux, puiſqu'il y eſt renfermé : laiſſez moi l'embraſſer, & pleurer ſur ſa cendre mes infortunes, & celles de toute ma maiſon.

ORESTE à quelqu'un de ſa ſuite.

Approchez. Donnez lui cette urne. Ce n'eſt pas par un eſprit de haine qu'elle la demande. Il faut qu'elle ſoit unie de ſang ou d'amitié à Oreſte.

ÉLECTRE.

Déplorable monument de la perſonne du monde que j'aimai le plus ; reſtes infortunés de mon frère ; ô combien les eſpérances dont je m'étois flattée, quand je vous envoyai hors de ce palais, ſont différentes des ſentimens que j'éprouve * en vous recevant aujourd'hui ! Je vous envoyai, cher prince, plein de gloire & de vie, & je ne reçois entre mes bras que votre ombre

* Le Grec porte : « O combien me voilà déchue des eſpérances que » je fondois ſur vous, quand je vous envoyai, &c. » (Note de l'ancien éditeur.)

& vos cendres. Hélas! puiſque vous deviez m'être ravi, que ne le fûtes vous, avant que je vous fiſſe paſſer dans une terre étrangère, après vous avoir ſouſtrait de mes mains au glaive qui vous menaçoit! Du moins, ſi la mort vous eût enlevé alors, vous auriez trouvé place dans le tombeau de votre père. Mais, hélas, loin de ce palais, ſéparé de votre ſœur, & relégué dans une terre écartée, vous avez été la proie d'une mort cruelle, ſans qu'une main chérie ait pu vous rendre les honneurs du tombeau. Car, malheureuſe que je ſuis, je n'ai pas même eu le triſte avantage de laver moi même votre cadavre, ni de porter ſur le bûcher ce précieux fardeau : des mains étrangères vous ont rendu ce dernier ſervice, & vous ne revenez dans les miennes que comme un poids léger [1] renfermé dans le contour d'une urne. Frivole & funeſte ſuccès des ſoins que je pris d'élever votre enfance! ſoins ſi doux pour moi, qu'êtes vous devenus! car enfin, vous le ſçavez, cher prince, vous ne fûtes pas plus chéri d'une mère; vous dormiez dans mon ſein. Je vous tenois lieu de mère en effet; &, quoique je ne fuſſe que votre ſœur, vous me donniez un plus tendre nom. * Tout cela eſt mort avec vous dans le jour fatal

1 « Comme un poids léger dans une urne légère ». Cette eſpéce d'antithèſe eſt dans le texte, & y a une grace infinie.

* On voit ici cinq à ſix lignes qui ne ſont point du tout de Sophocle, mais du P. B. Voici la véritable Electre : « Qu'il m'étoit doux, dit-elle,

qui vous a vu périr. Semblable à un orage affreux, la mort m'a tout ravi en vous enlevant. J'ai perdu mon père, vous n'êtes plus, & je meurs avec vous. Cependant nos ennemis triomphent : notre mère, ou plutôt notre marâtre, se livre aux transports d'une folle joie. Vous deviez l'en punir un jour : ainsi me le faisiez vous espérer dans vos lettres secrettes : mais le génie contraire, qui présidoit à vos jours & aux miens, a bien sçu renverser nos projets, en ne me rendant, au lieu de vous, qu'une ombre vaine, & qu'une inutile poussière. Hélas ! hélas ! dépouilles trop malheureuses, malheureuse moi même ! hélas, ô mon cher Oreste ! ô voyage fatal ! c'est lui qui m'a perdue. Il m'a perdue, vous dis-je, pour toujours. O le plus chéri des mortels, recevez moi dans le sein de cette urne : unissez une sœur morte à un frère mort. Que désormais rendue à vous sur les sombres bords, rien ne puisse m'en séparer. Tant que vous avez vécu, j'ai partagé votre destinée avec vous ; souffrez que je partage aussi votre tombeau. La mort est l'objet de mes désirs, & je ne vois pas,

» de préparer votre nourriture ! Jamais mère eût-elle pour son enfant de plus tendres soins ? Jamais je ne m'en reposai sur des domestiques ! » c'étoit moi même, votre sœur, qui vous gardois le jour & la nuit ». Ceci est dans les mœurs anciennes, & sembleroit peu noble sur notre théâtre. Mais ce sont là les idées de l'auteur, auxquelles le traducteur fidéle ne doit pas substituer les siennes. (Note de l'ancien éditeur).

à l'aſpect de cette urne, * que les morts ſoient ſenſibles & malheureux.

LE CHŒUR.

Songez, Electre, que vous avez reçu le jour d'un père mortel. Oreſte l'étoit de même. Modérez donc vos regrets, puiſque la mort eſt inévitable pour tous les mortels.

ORESTE ému.

O ciel! que vais-je lui dire? parlerai-je ſans déguiſement, & par où commencer? non, je ne puis plus retenir mes tranſports.

ÉLECTRE.

Quel tranſport de douleur vous ſaiſit? que dites vous?

ORESTE.

Eſt-ce donc Electre que je vois? eſt-ce là cette beauté....

ÉLECTRE.

C'eſt-elle même, hélas! mais dans quel état la voyez vous!

ORESTE.

O ciel! quel accablement de misère!

* La penſée de Sophocle paroîtra plus ſimple & plus claire : « Je » ne puis vous ſurvivre, ô mon cher Oreſte! ma douleur eſt trop » vive, & la mort ſeule en ſera le remède ».

Cette note de l'ancien éditeur, corrige le P. Brumoy pour y ſubſtituer une traduction qni ne vaut pas la ſienne; car ôtez ces mots : A L'ASPECT DE CETTE URNE, & la traduction du P. Brumoy eſt très exacte en cet endroit.

ELECTRE.

D'où viennent, ô étranger ! ces ſoupirs en ma faveur ?

ORESTE.

O beauté trop indignement flétrie par d'affreux traitemens.

ÉLECTRE.

Ne ſeroit-ce point ſur la deſtinée de quelqu'autre que vous gemiſſez *?

ORESTE.

O jours trop malheureuſement écoulés, ſans appui, ſans conſolateur !

ÉLECTRE.

Généreux étranger, encore une fois, dites moi ce qui vous fait ſoupirer ainſi, en fixant ſur moi vos regards.

ORESTE.

Hélas, je ne connoiſſois pas encore tous mes malheurs !

ÉLECTRE.

Eſt-ce par mes paroles que vous commencez à les connoître ?

* οὔτοι πότ' ἄλλην ἢ μὲ δυσφημεῖς, ξένε.

Cette queſtion d'Electre, dans la traduction, ne ſeroit elle pas un peu puérile ? Auſſi ne la fait-elle pas : elle dit abſolument, ſans interruption : « Non, ce n'eſt point une autre que moi : c'eſt moi qui ſuis » cette malheureuſe Electre dont le ſort déplorable vous attendrit ». (Note de l'ancien éditeur.)

ORESTE.

C'eſt en voyant la grandeur de vos maux.

ÉLECTRE.

Vous n'en voyez que la moindre partie.

ORESTE.

Et que puis-je voir de plus affligeant ?

ÉLECTRE.

Le voici. Je ſuis obligée de demeurer avec les meurtriers....

ORESTE.

Quels meurtriers ? de qui ?

ÉLECTRE.

Avec les meurtriers de mon père ; &, pour ſurcroît, je me vois contrainte d'être leur eſclave.

ORESTE.

Leur eſclave ! Et qui vous réduit à cette cruelle extrémité ?

ÉLECTRE.

C'eſt un ennemi barbare, qu'on appelle ma mère : mais elle n'a de mère que le nom.

ORESTE.

Comment ? & que fait-elle pour vous y contraindre ? eſt-ce par la violence, ou par la misère ?

ÉLECTRE.

Par la misère, par la violence, & par tout ce qu'elle peut imaginer de cruautés.

ORESTE.

Et vous n'avez perſonne qui s'oppoſe à ſa rage ? perſonne qui vous tende une main ſecourable ?

ÉLECTRE.

Perſonne. Le ſeul appui qui me reſtoit n'eſt plus ; & c'étoit ce frère dont vous m'apportez les cendres.

ORESTE.

Pauvre princeſſe, que la ſituation où je vous vois excite ma compaſſion !

ÉLECTRE.

Hé bien, vous êtes le ſeul ici qui ſoyez touché de mes misères.

ORESTE.

Auſſi ſuis-je le ſeul qui vienne vous témoigner combien j'y ſuis ſenſible.

ÉLECTRE.

Mais ne ſeriez-vous point quelqu'un de mes proches ?

ORESTE.

Je pourrois vous confier un ſecret, s'il m'étoit permis de compter ſur la fidélité de vos compagnes.

ÉLECTRE.

Elles ſont fidelles; j'en réponds : parlez.

ORESTE.

Mettez donc bas cette urne. A ce prix vous ſçaurez tout.

ÉLECTRE.

ÉLECTRE.

Au nom des dieux, ô étranger, ne me l'arrachez pas.

ORESTE.

Laiſſez là : croyez moi ; vous n'aurez pas ſujet de vous en repentir.

ÉLECTRE.

*Par votre ſacré viſage, que je touche, ne m'enlevez pas un ſi cher dépôt.

ORESTE.

Non, vous dis-je, je ne permettrai pas que vous gardiez cet aliment de vos regrets.

ÉLECTRE, (embraſſant l'urne.)

Je ſerois doublement miſérable, mon cher Oreſte, ſi l'on me privoit de ce qui me reſte de vous.

ORESTE.

Concevez de meilleures eſpérances, & comptez que votre douleur n'eſt pas raiſonnable.

ÉLECTRE.

Quoi! j'ai tort de pleurer un frère ?

ORESTE.

Ce n'eſt point à vous de tenir ce triſte langage.

ÉLECTRE.

Suis-je donc indigne de ce cher mort ?

* Manière de ſupplier.

ORESTE.

Non; mais, encore une fois, ce n'eſt pas à vous de le pleurer.

ÉLECTRE.

Je ne pleurerois pas Oreſte! & je tiens ſes cendres dans mes mains!

ORESTE.

Ce n'eſt pas Oreſte: ce n'eſt là qu'un tombeau feint.

ÉLECTRE.

Où donc eſt le véritable tombeau de ce malheureux prince?

ORESTE.

Il n'en a point: il eſt plein de vie *.

ÉLECTRE.

Que dites-vous, cher étranger?

ORESTE.

La vérité.

ÉLECTRE.

Oreſte vit encore?

ORESTE.

Il vit.... puiſque je vis.

ÉLECTRE.

Vous, Oreſte!

* Il y a dans Sophocle une eſpéce de tour ſententieux, que j'aurois voulu conſerver ainſi: « Il n'en a point: il n'en eſt point pour ceux » qui ſont pleins de vie ». (Note de l'ancien éditeur).

ORESTE.

Moi même. Regardez cet anneau. C'eſt celui de mon père. Jugez ſi je vous trompe.

ÉLECTRE, (après avoir examiné le cachet).

O le plus doux & le plus ſerein de mes jours!

ORESTE.

O jour véritablement heureux!

ÉLECTRE.

Quoi, c'eſt vous? c'eſt votre voix que j'entends, cher Oreſte!

ORESTE.

C'eſt moi, vous dis-je. N'en cherchez point d'autres preuves.

ÉLECTRE.

C'eſt donc vous que je retrouve enfin! vous que j'embraſſe!

ORESTE.

Oui, & pour ne plus nous ſéparer.

ÉLECTRE.

O chères compagnes, ô mes concitoyennes, voyez, voyez cet Oreſte, qu'une feinte mort m'avoit ravi, & qu'elle me rend aujourd'hui.

LE CHŒUR.

Nous le voyons, princeſſe; & un bonheur ſi peu eſpéré fait couler de nos yeux des larmes de joie.

ÉLECTRE.

Rejetton précieux de mes pères, cher Oreſte,

vous voici donc de retour ! Vous me retrouvez, je vous retrouve ; vous revoyez ce que vous avez tant ſouhaité de revoir !

ORESTE.

Oui, ma ſœur, me voici ; mais modérez vos tranſports, & attendez un autre temps pour les faire éclatter.

ÉLECTRE.

Comment ?

ORESTE.

Ne parlez plus, vous dis-je ; de peur d'être entendu de ce palais.

ÉLECTRE.

Non, non, j'en atteſte la chaſte Diane, je ne ferai pas déſormais l'honneur aux femmes de ce palais, de craindre ce vil troupeau qui n'eſt qu'un poids inutile ſur la terre.

ORESTE.

Prenez y garde, Electre ; Mars arme quelquefois leurs foibles mains : vous ne le ſçavez que trop.

ÉLECTRE.

Ah, de quels malheurs me rappellez vous le cruel ſouvenir ! vous touchez nos maux, maux horribles, maux inexplicables, maux que jamais l'oubli ne peut effacer....

ORESTE.

Je ſçai tout ; quand il en ſera temps, je ſçaurai

m'en rappeller la mémoire ; & vous m'en parlerez.

ÉLECTRE.

Ah ! tout temps m'eſt propre pour parler d'une choſe ſi intéreſſante. Et n'ai-je pas recouvré ma liberté [1] ?

ORESTE.

Oui, vous êtes libre : toutefois je vous conjure de vous modérer.

ÉLECTRE.

Hé bien, qu'allons nous entreprendre ?

ORESTE.

Ce n'eſt pas ici le temps ni le lieu d'en parler.

ÉLECTRE.

Hé, qui pourroit m'empêcher d'éclatter, tandis que je vous vois de retour par un prodige ineſpéré ?

ORESTE.

Vous m'avez revu quand les dieux m'ont ordonné de reparoître.

ÉLECTRE.

Les dieux ont inſpiré ce retour ! ah, vous me comblez d'un ſurcroît de plaiſir. Quel heureux préſage ; & que n'en dois-je pas attendre !

ORESTE.

C'eſt à regret, chère Electre, que je contrains votre joie. Mais j'en appréhende les ſuites.

1 Le texte dit : « N'ai-je pas enfin recouvré la liberté de ma » langue » ?

ÉLECTRE.

Hélas ! que voulez vous ? ſouhaité ſi long-temps, ſi impatiemment attendu, après avoir daigné m'honorer de votre chère préſence, après m'avoir retrouvée dans l'affliction, dans les larmes, feriez vous...?

ORESTE.

Quoi ! qu'exigez vous de moi ?

ÉLECTRE.

Seriez vous aſſez cruel pour me ravir l'innocente joie que j'ai de vous revoir ?

ORESTE.

Non certes ; & je ſerois indigné qu'un autre en ma place vous la ravît.

ÉLECTRE.

Vous ſouffrez donc que j'en goûte la douceur.

ORESTE.

Et le moyen de vous en empêcher ?

ÉLECTRE, (au chœur).

Chères amies, vous le ſçavez, quand le bruit fatal de la mort imprévue d'Oreſte a frappé mon oreille, réduite à une douleur muette, je n'ai point fait retentir ces lieux de mes cris. Mais à préſent, ô mon frère, que je vous embraſſe ; à préſent que je jouis de votre préſence, de cette vue que de nouveaux malheurs ne pourroient jamais effacer de mon eſprit, puis-je ne pas éclatter ? puis-je...?

ORESTE.

Laiſſez les diſcours frivoles. Ne me dites point que ma mère eſt la plus dénaturée de toutes les mères ; qu'Egiſte, devenu l'uſurpateur de notre héritage, dévore cette infortunée maiſon. Tandis que vous me raconteriez en détail ces horreurs, un temps précieux nous ſeroit enlevé. Dites moi ſeulement ce que la conjonĉture me permet d'exiger ; comment croyez vous que nous puiſſions écraſer nos ennemis dans le ſein de leur félicité. Sera ce à main armée, ou par la ruſe ? Pour vous, ma ſœur, prenez garde qu'à notre arrivée dans le palais, Clytemneſtre n'apperçoive ſur votre viſage la moindre trace de gayeté. Cela nous perdroit. Efforcez vous plutôt d'affeĉter la même douleur dont vous fûtes pénétrée au bruit de mon feint trépas. Quand nous aurons conſommé notre entrepriſe, libres alors de toute inquiétude, nous ne ſerons plus gênés dans notre allégreſſe mutuelle.

ÉLECTRE.

O mon cher frère, votre volonté ſera toujours la régle de la mienne. J'ai conçu, il eſt vrai, une vive joie : mais c'eſt de vous que je la tiens. Je vous la ſacrifie; &, fallût-il vous ſacrifier davantage, je ne voudrois pas, au prix du plus grand intérêt, vous cauſer le moindre chagrin. Ce ſeroit d'ailleurs bien mal répondre à la fortune qui nous

favorise. A l'égard de ce palais, vous sçavez ce qui s'y passe. Egiste en est absent. Il n'y reste que Clytemnestre : & ne craignez pas qu'elle surprenne sur mon visage aucun signe de joie. La haine que je lui porte est trop invétérée pour ne pas toujours m'attrister : du moins ma joie ne me trahira pas, dans la surprise où me jette votre retour. Elle ne paroîtra que par mes pleurs. Et comment ne pleurerois-je pas de tendresse ; moi qui vous ai vu en proie à la mort, & rendu à la vie dans le même jour? Oui, ma surprise est telle, que si mon père revoyoit inopinément la lumière, ce ne seroit plus un prodige pour moi ; je le croirois sans hésiter. Et votre retour n'a-t-il pas aussi l'air d'un miracle? Conduisez donc votre entreprise comme vous le jugerez à propos. Je m'en décharge sur vous. Sçachez seulement que si j'avois été seule, j'aurois pris l'un de ces deux partis, ou de me délivrer avec honneur de la servitude, ou de périr glorieusement.

ORESTE OU LE CHŒUR.

Ah! princesse, ne parlez plus. J'entends du bruit à la porte du palais.

ÉLECTRE, (changeant d'air & de ton).

Entrez, ô étrangers, entrez : ce que vous portez ne peut manquer d'être reçu favorablement ; (à part) mais cette joie sera de courte durée.

SCÈNE II.

Les mêmes, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

O CIEL! quelle eſt votre imprudence? avez vous donc perdu tout le ſoin de votre vie? Inſenſés, vous ne voyez pas que vous êtes non ſeulement environnés de périls, mais au milieu du danger même, & dans un palais ennemi : & certes, ſi je n'avois toujours veillé à cette porte, durant votre entretien, nos projets y auroient plutôt paru que vous mêmes. J'y ai heureuſement pourvu, graces au ciel. Laiſſez donc ces diſcours inutiles, & ces témoignages éternels d'une joie qui ne tarit point. Entrez promptement. Dans une affaire de cette importance, tout délai eſt funeſte. Il n'eſt plus queſtion que d'agir.

ORESTE.

Entrons : mais en quel état ſont nos affaires dans ce palais?

LE GOUVERNEUR.

Dans le plus heureux état qu'on puiſſe ſouhaiter. Perſonne ne vous y reconnoîtra.

ORESTE.

Vous m'y avez donc fait paſſer pour mort?

LE GOUVERNEUR.

Croyez qu'on vous y regarde comme un habitant des ſombres bords.

ORESTE.

Leur joie eſt-elle parfaite ? quels ſont leurs ſentimens ?

LE GOUVERNEUR.

Vous le ſçaurez après. Il ſuffit de dire que tout leur ſemble conſpirer à leurs déſirs, dans le temps même que tout ſe diſpoſe à les renverſer.

ÉLECTRE.

Au nom des dieux, mon frère, dites moi quel eſt cet homme ?

ORESTE.

Quoi, vous ne reconnoiſſez pas....

ÉLECTRE.

Non.

ORESTE.

Le fidéle dépoſitaire, entre les mains de qui vous me remites autrefois ?

ÉLECTRE.

Celui.... Que dites vous ?

ORESTE.

Oui ; celui qui, par un effet de vos ſoins, me tranſporta dans la Phocide.

ÉLECTRE.

O ciel ! c'eſt là ce dépoſitaire..... ce ſeul

homme fidéle que j'aye trouvé lorſqu'on aſſaſſinoit mon père ?

ORESTE.

C'eſt lui même; n'en doutez plus.

ÉLECTRE.

Agréable vue ! ô unique libérateur de la maiſon d'Agamemnon, quel heureux hazard vous améne en ces lieux ? êtes vous en effet celui qui nous avez l'un & l'autre ſauvés de tant de maux ? oui, voilà les mains chéries qui me conſervèrent un dépôt ſi précieux. Voilà celui dont la fuite heureuſe déroba Oreſte à la mort. Mais comment, dites moi, avez vous pu vous cacher ſi long-temps à mon impatience ? comment, en venant me rendre la vie, avez vous eu la cruauté de me donner mille morts par vos diſcours trompeurs ? O mon cher père ! (car, en vous revoyant, je crois revoir mon véritable père,) apprenez que vous êtes l'homme du monde que j'aye le plus haï & aimé dans un jour.

LE GOUVERNEUR.

C'en eſt aſſez, madame : réſervons ces diſcours à un autre temps. Les jours entiers & les longues nuits ſuffiront à peine au récit mutuel de nos aventures. Allons, (à Oreſte & à Pylade) prince, il eſt temps d'agir. Clytemneſtre eſt ſeule : ce palais n'eſt rempli que de femmes ; mais, pour peu que vous différiez, attendez vous de voir

fondre ſur vous, avec elles, une foule bien plus redoutable.

ORESTE à Pylade.

Allons, cher Pylade, ne perdons plus le temps en diſcours ſtériles : entrons ; mais ſaluons auparavant les dieux tutélaires qui veillent au veſtibule de ce palais.

ÉLECTRE.

O Apollon ! jettez un regard favorable, & ſur eux & ſur moi. Hélas, vous le ſçavez, ma main libérale a répandu ſur vos autels tous les dons que mon indigente piété m'a permis d'y porter. Je n'ai plus rien à vous offrir que des vœux, des prières & des adorations. Daignez les recevoir : aſſiſtez nous dans cette grande entrepriſe ; & montrez aux mortels effrayés de quel prix les dieux ſçavent récompenſer l'infortune.

IV. INTERMÉDE.

LE CHŒUR.

Dieux! quelle fureur respire le dieu Mars! il brûle de se baigner dans le sang ennemi. Déjà les inévitables Furies, compagnes des crimes horribles, se sont emparées du palais: je l'avois prédit en tremblant; mais l'événement va justifier mes prédictions.

Oui; le prince vengeur des morts est entré furtivement dans le palais de ses ancêtres. Déjà l'épée nue, & prête à être trempée dans le sang, brille entre ses mains. Le fils de Maïa, le dieu Mercure le conduit. Il le couvre d'un nuage; il voile son entreprise. L'exécution suivra de près le projet.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

ÉLECTRE, LE CHŒUR.

ÉLECTRE.

Apprenez, chères amies, que les princes ſont ſur le point d'exécuter leur entrepriſe. Pour vous, demeurez dans un profond ſilence.

LE CHŒUR.

Comment? que ſont-ils?

ÉLECTRE.

Tandis qu'elle (Clytemneſtre) employe tous ſes ſoins aux préparatifs des funérailles d'Oreſte, ils l'environnent, & ne la quittent point.

LE CHŒUR.

Mais vous, princeſſe, pourquoi ſortez vous?

ÉLECTRE.

C'eſt pour emp^cher qu'Egiſte ne nous ſurprenne par un retour imprévu.

SCENE II.

Les mêmes, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE derrière le théâtre.

HA! HA! HA! mes amis, où êtes vous? le palais est rempli d'aſſaſſins.

ÉLECTRE.

On crie. Entendez vous?

LE CHŒUR.

J'en frémis de frayeur.

CLYTEMNESTRE derrière le théâtre.

Ah, cher Egiſte, où êtes vous?

ÉLECTRE.

J'entends de nouveaux cris.

CLYTEMNESTRE derrière le théâtre.

O mon fils! ayez pitié de celle qui vous a mis au monde.

ÉLECTRE.

Hé! en avez vous eu, cruelle, pour le fils & pour le père?

LE CHŒUR.

O ville! ô race infortunée! ce déplorable jour met le comble à vos malheurs.

CLYTEMNESTRE derrière le théâtre.

Aye! je ſuis bleſſée.

ÉLECTRE.

Frappez ! redoublez ! s'il eſt poſſible.

CLYTEMNESTRE derrière le théâtre.

Encore ! ô ciel !

ÉLECTRE.

Qu'Egiſte n'éprouve-t-il auſſi le même ſort ?

LE CHŒUR.

L'effet des imprécations eſt accompli. Les morts revivent. Ils ſortent de leurs tombeaux, pour ſe baigner dans le ſang des vivans.

SCÈNE III.

ÉLECTRE, LE CHŒUR, ORESTE, PYLADE, ſuite.

ÉLECTRE.

Les voici qui paroiſſent. Leurs mains dégoutent encore du ſang qu'ils ont verſé au dieu Mars. Hé bien, mon frère, en quel état ſont les choſes ?

ORESTE.

Tout eſt en ſûreté dans le palais, ſi l'oracle d'Apollon ne nous trompe pas. Du moins votre ennemie expire. Vous n'avez plus rien à craindre de ſes indignes traitemens.

LE CHŒUR.

Arrêtez. J'apperçois Egiſte.

ÉLECTRE.

Ah, mes amis, rentrez dans le palais. Ne voyez vous pas ce fier ennemi qui approche de la ville comblé de joie ?

LE CHŒUR.

Allez; retirez vous promptement à l'entrée du veſtibule. Puiſſe la fin de votre entrepriſe répondre à cet heureux commencement.

ORESTE.

Que rien ne vous inquiéte. Vos ſouhaits ſeront accomplis.

ÉLECTRE.

Ne perdez point de temps.

ORESTE *à l'entrée du palais.*

Me voici retiré.

ÉLECTRE.

J'aurai ſoin du reſte en ce lieu.

LE CHŒUR.

Il ſeroit en effet à propos de tromper la victime par quelques douceurs apparentes, pour la faire plus aiſément tomber dans le piége que la déeſſe de la vengeance lui a dreſſé.

SCÈNE IV.

Les mêmes, ÉGISTE.

EGISTE.

Qui de vous me dira où ſont ces Phocéens qu'on dit avoir apporté la nouvelle du trépas d'Oreſte, qui a péri dans un combat de chars? C'eſt à vous, Electre, c'eſt à vous à me l'enſeigner; & vous le ferez malgré vos hauteurs paſſées: car cet événement vous intéreſſe trop pour ne pas en être bien inſtruite.

ÉLECTRE.

Vous dites vrai; comment pourrois-je ignorer ce qui touche une perſonne ſi chérie?

EGISTE.

Où ſont ces étrangers? daignez me l'apprendre?

ÉLECTRE.

Ils ſont dans le palais, où ils ont trouvé une perſonne qui ne pouvoit manquer de les bien recevoir.

EGISTE.

Ils l'ont donc bien aſſurée de la mort d'Oreſte?

ÉLECTRE.

Si bien, qu'ils l'ont inſtruite & de paroles & d'effets [1].

1 Grec: « ſans doute: & ils l'en ont encore inſtruite mieux que par » des paroles ».

EGISTE.

Quoi, le corps d'Oreſte eſt ici ? je puis voir moi même.....

ÉLECTRE.

Oui ; vous pouvez repaître vos yeux de cet horrible ſpectacle.

EGISTE.

Il faut en convenir : vous me dites aujourd'hui, contre votre coutume, des choſes qui me flattent infiniment.

ÉLECTRE.

Allez donc goûter ce plaiſir, puiſqu'il vous paroît ſi flatteur.

EGISTE.

Peuple, qu'on faſſe ſilence ; & vous (à quelqu'un de ſa ſuite,) qu'on ouvre les portes du palais à tous ceux de Mycènes & d'Argos. Approchez tous ; &, ſi quelqu'un nourrit encore de frivoles eſpérances, qu'il vienne voir le cadavre d'Oreſte ; qu'il tremble à la vue de ce ſpectacle ; qu'il apprenne à ſubir le joug ; &, s'il ne veut éprouver les effets de mon courroux, qu'il ceſſe de s'élever contre ſon légitime roi.

ÉLECTRE.

Pour moi, j'ai déja fait mon devoir ſur ce point. Le temps m'a enfin appris à céder à ceux qui ont le pouvoir en main.

SCÈNE V.

(Les portes s'ouvrent, on voit paroître dans l'enfoncement un cadavre voilé.)

ORESTE, PYLADE, LE GOUVERNEUR, Suite. ÉLECTRE, LE CHŒUR, EGISTE.

EGISTE.

O JUPITER ! quel ſpectacle pour Egiſte ! Que cette mort ſatisfait ma haine [1] ! j'ignore ſi Néméſis ne s'en vengera point. N'importe. Levez (à Oreſte) promptement ces voiles qui le cachent à mes yeux, afin que le ſang qui nous lie lui attire de moi le tribut des larmes que je lui deſtine.

ORESTE.

Levez vous même ce voile. C'eſt à vous, non à moi, de voir ce cadavre, & de pleurer.

1 Le dernier éditeur a eu raiſon de remarquer que le P. Brumoy s'eſt trompé dans l'interprétation de ce paſſage ; mais il n'a pas dit que ce même paſſage n'eſt ſuſceptible d'aucun ſens, comme l'a obſervé M. de Vauvilliers, ſi on n'admet pas la correction de Muſgrave qui lit ἄνευ φθόνȣ μὲν, εὖ πεπτωκὸς, ce qui fourniroit cette traduction littérale : O JUPILER ! LE VOILA DONC BIEN MORT, SANS CONTREDIT. Le mot φθόνος eſt pris dans des ſens bien différens chez les auteurs Grecs; & il ne faut pas croire qu'il puiſſe ſe traduire toujours par le mot INVIDIA.

EGISTE.

Vous dites vrai: je vais ſuivre votre conſeil. Vous, (à quelqu'un de ſa ſuite) qu'on cherche partout Clytemneſtre, & qu'on la faſſe venir.

ORESTE, (après que le voile eſt levé).

La voici. Ne la cherchez point ailleurs.

EGISTE.

Ah ciel! quel objet....

ORESTE.

Que crains tu? quel eſt cet objet que tu feins de ne pas reconnoître?

EGISTE.

Ah, malheureux! quels ennemis m'aſſiégent! dans quelles embûches je ſuis tombé!

ORESTE.

Tu ne t'apperçois pas encore que plein de vie tu as affaire à des morts?

EGISTE.

Hélas, je ne le vois que trop. Ce ne peut-être qu'Oreſte qui me parle ainſi.

ORESTE.

Tu le devines enfin: mais trop tard pour ton malheur.

EGISTE.

Je ſuis perdu. Mais, prince, ſouffrez que je vous diſe quelques paroles.

ÉLECTRE.

Non, mon frère, ne l'écoutez pas. Gardez-

vous de vous laiſſer ſurprendre par ſes diſcours. Que ſert à une victime chargée d'imprécations, & dévouée à la mort, le délai de quelques momens ? livrez-le plutôt à ſa mauvaiſe deſtinée ; &, après l'avoir immolé, abandonnez loin de nous ſon corps aux ſépulcres * qui lui conviennent. Voilà l'unique reméde dont vous puiſſiez ſoulager les maux que j'ai trop long-temps ſoufferts.

ORESTE.

Allons, paſſe dans ce palais : il n'eſt plus queſtion de t'entendre. Ta ſentence eſt prononcée ; viens la ſubir.

EGISTE.

Pourquoi dans l'intérieur de ce palais ? ſi l'action que vous méditez eſt ſi belle ; ne cherchez point les ténébres ; me voici : vous pouvez me donner la mort.

ORESTE.

Ce n'eſt plus à toi de parler en maître. Va, malheureux, va, dis-je, dans cet appartement où tu égorgeas mon père ; voilà le lieu deſtiné à être le témoin de ton ſupplice, & de ma vengeance.

EGISTE.

Tel eſt donc l'ordre du deſtin. Il faut que ce palais ſoit le témoin des malheurs préſens des

* Il entend les oiſeaux. Cette punition étoit pire que la mort même, eu égard à la ſuperſtition des Grecs.

Pélopides, & des maux que je leur prédis pour l'avenir *.

ORESTE.

Il le ſera du moins de ta mort. Cette prédiction eſt plus sûre que la tienne.

EGISTE.

Tu me fais mourir en ſecret. Ce n'eſt pas imiter ton père, qui immola †. . . .

ORESTE.

C'eſt trop diſcourir. Vainement prétends tu reculer la peine qui t'eſt dûe. Entre.

EGISTE.

Sers moi de guide ; je te ſuis.

ORESTE.

Entre, dis-je ; c'eſt à toi de m'obéir.

EGISTE.

Crains tu que je ne t'échappe ?

ORESTE.

Non : mais je ne veux pas te laiſſer jouir de la moindre conſolation dans ton ſupplice §.

(Derrière le théâtre.)

Tiens, voilà le coup que je t'ai réſervé. ¶

* Les Anciens redoutoient les imprécations des mourans.

† Il reproche à Agamemnon le meurtre d'Iphigénie.

§ Il lui refuſe la ſatisfaction de paroître mourir volontairement. Il le traite en eſclave qu'on traîne au ſupplice, & non en perſonne libre. On délioit les coupables après l'arrêt prononcé. Cette judicieuſe remarque, qui ſauve le comique qu'on pourroit attacher à la difficulté que fait Egiſte de paſſer le premier, eſt de M. Dacier.

¶ Ce coup de théâtre eſt frappant à la vérité, mais il n'eſt point

(Il reparoît.)

Ainsi devroit périr sur le champ, quiconque ose violer la sainteté des loix. Le nombre des forfaits en seroit moins grand.

LE CHŒUR.

O maison d'Atrée, c'est par cet heureux effort, qu'après avoir essuyé tant de calamités, vous recouvrez enfin votre première liberté.

de Sophocle. Il falloit du moins prévenir le lecteur, que c'étoit une addition empruntée de l'ANDROMAQUE de M. Racine. (Note de l'ancien éditeur.)

FIN.

RÉFLEXIONS SUR L'ÉLECTRE DE SOPHOCLE.

ELECTRE, comme l'a très bien remarqué M. Dacier dans la préface de sa traduction, est un sujet qui produit une tragédie d'une autre espéce que l'ŒDIPE. Tout ce qu'il cite d'Aristote, à cette occasion, se réduit à distinguer deux sortes de tragiques, par deux impressions différentes qui en résultent. L'une est SIMPLE, quand le héros, qui n'est ni très bon, ni fort méchant, est conduit, de dégrés en dégrés, au dernier malheur, comme l'infortuné roi de Thébes. L'autre, qu'Aristote appelle COMPOSÉE, consiste en ce que les bons deviennent heureux, & les méchans malheureux [1].

1 M. Dacier & le P. Brumoy ne paroissent pas avoir trop bien entendu la doctrine d'Aristote sur ces deux sortes de tragédie ; &, quoique nous ayons déjà fait connoître le systême de ce philosophe dans la seconde partie du DISCOURS SUR L'OBJET DE LA TRAGEDIE, nous allons en rappeller les principes.

Une tragédie est simple & implexe (POET. CH. X.) La simple est celle qui n'a point de péripéties. L'implexe est celle qui en a. La péripétie est un changement de situation dans les personnages. La tragédie la plus belle, suivant Aristote, CH. XI., sera la tragédie implexe ; c'est-à-dire, celle où il y aura des changemens de situations inopinées, comme dans l'ŒDIPE ; celle dont le principal personnage ne sera ni

Le philoſophe regarde cette dernière eſpéce comme beaucoup moins parfaite que n'eſt la première. Celle-ci lui paroît plus réellement tragique, & celle-là plus approchante de la comédie, à en juger par l'impreſſion diverſe qu'elles laiſſent *. « Ceux, ajoute-t-il, qui ont préféré la ſeconde » à la première, l'ont fait apparemment à cauſe » de la foibleſſe des ſpectateurs, au goût & aux » ſouhaits deſquels les poëtes ſe conforment d'or-» dinaire ». Quelque fineſſe qu'il y ait dans cette ſubtile obſervation, il ſemble que ce n'eſt point précisément par cet endroit qu'il faut juger du prix des tragédies. Si l'ordonnance & la conduite ſont égales de part & d'autre, les impreſſions, quoique différentes, n'en ſont pas moins agréables au gré du cœur humain ; du moins la préférence ne dépendra que de la ſituation préſente, ou, ſi l'on veut, du caractère plus ou moins ferme des ſpectateurs, que les poëtes ont intérêt d'étudier & de ſatisfaire.

Il faut donc conſidérer Electre telle qu'elle eſt en elle même, ſans égard à la différence des ſentimens qu'elle produit, avec l'impreſſion qui

très bon, ni très méchant, comme ŒDIPE ; celle dont la cataſtrophe ſera déſaſtreuſe, comme ŒDIPE ; celle enfin dont la fable ne ſera pas DOUBLE, c'eſt-à-dire, qui n'aura pas un double effet à ſon dénouement, en rendant quelques perſonnages heureux, & d'autres malheureux.

* POET. d'Ariſt. de Dacier, c. 13.

résulte d'Œdipe. Si l'attente du spectateur est remplie, l'un & l'autre ouvrage ont atteint leur but. La tristesse tragique n'est pas véritablement la même. Mais le plaisir n'est ni moins vif, ni moins exquis d'une & d'autre part. Le passage du trouble au calme, & de la tempête à la sérénité, a peut-être des avantages qui peuvent contrebalancer au trouble porté à son comble.

Attachons nous d'abord à ce qui paroît choquant dans Electre. C'est sans contredit l'horreur de voir un fils & une fille plonger le poignard dans le sein d'une mère. Plusieurs raisons semblent un peu justifier Sophocle *. La première, c'est le soin qu'il prend de marquer, dès la première scène, qu'Oreste ne forme cette entreprise que par l'ordre précis & sous les auspices d'Apollon. Il a soin de le rappeller toujours aux spectateurs, & de faire bien comprendre que ce meurtre est, en quelque sorte, un acte de religion & d'obéissance aux dieux. Mais c'est là corriger un crime contre la nature, par une horrible impiété contre les dieux. Les Grecs la passoient aisément dans

* Une des meilleures raisons, pour justifier Sophocle, seroit de dire que le fait étoit vrai, & consigné dans les anciennes histoires. Il étoit si connu que l'horreur en étoit devenue comme familière. Ce qui pourroit choquer davantage, c'est que cet attentat affreux n'est nulle part désapprouvé dans la tragédie : c'est que le chœur lui même, ce défenseur né de la vertu, de l'innocence, & des bonnes mœurs, paroît y applaudir : « O maison d'Atrée, c'est par cet heureux effort, &c ». C'est la conclusion de la pièce. (Note de l'ancien éditeur).

leurs idées bizarres de paganiſme. Mais nous ne ſçaurions la ſupporter, ſuivant les principes de la véritable religion, & les vues d'une raiſon plus épurée.

Alcméon, autre ſujet ſemblable de tragédies Grecques, que nous n'avons plus, & dont parle Ariſtote, eſt dans le même cas qu'Oreſte. Amphiaraüs, père d'Alcméon, preſſée par Polynice, gendre d'Adraſte, roi d'Argos, d'aller au ſiége de Thébes pour détrôner Etéocle, s'en défendit long-temps par un eſprit prophétique, qui lui fit voir que les ſept Chefs y périroient, excepté un ſeul. Mais, pour ſe délivrer de l'importunité de Polynice, il s'engagea à ſuivre les conſeils de ſa femme Eriphile, ou, ſelon d'autres, il ſe cacha. Polynice gagna Eriphile par un riche préſent. Elle découvrit Amphiaraüs, & le força de partir. Ce prince, en partant, ordonna à ſon fils Alcméon, encore fort jeune, de venger un jour la mort de ſon père, en tuant Eriphile ſa mère : ce que le fils ne manqua pas d'exécuter. A la vérité l'ordre du père n'étoit pas d'un poids comparable à celui d'un oracle. Toutefois les anciens s'en ſont contentés ; & nous ſommes également révoltés de l'un & de l'autre. Après tout, quoique les Grecs fuſſent plus indulgens en ceci que nous ne pouvons l'être, ſur-tout eu égard à l'oracle d'Apollon, ils ont dû ſouhaiter que les choſes ſe paſſaſſent autrement, à en juger

par les ſages régles que donna depuis Ariſtote ſur ces ſortes de meurtres. Il eſt croyable du moins qu'ils déſaprouvèrent le mot affreux qui échappe à Electre, tandis qu'on égorge ſa mère : FRAPPEZ, REDOUBLEZ, S'IL EST POSSIBLE. Ce mot fait frémir [1].

Il eſt vrai (& c'eſt la ſeconde raiſon,) que, outre l'ordre d'un dieu, les traitemens cruels que Clytemneſtre avoit faits à Electre, le maſſacre de ſon époux, & le ſort qu'elle deſtinoit à Oreſte, méritoit un ſupplice pareil, ſi jamais une mère peut mériter de périr par les mains de ſon fils. Enfin il eſt vrai que Sophocle met en quelque ſorte Oreſte & Electre dans la néceſſité de vaincre par un forfait, ou de mourir par vertu. Mais ni tout ſon art, ni l'énormité des crimes d'une mère, ni les mauvais traitemens, ni la mort, ni même l'ordre abſolu d'un dieu, ne peuvent étouffer les cris de la nature dans des ſpectateurs qui ont de l'humanité. On voudroit qu'Oreſte fût vengé, mais par une autre main ; ou s'il tue ſa mère, qu'il le fît ſans le ſçavoir & malgré lui. On n'a pas même fait grace à Horace qui tue ſa ſœur. C'eſt pourtant là le fondement du tragique étonnant qu'on voit

1 Ce mot eſt imité d'Eſchyle, qui ſemble avoir obſervé plus de convenance en le mettant dans la bouche du chœur. Rien ne fait mieux voir combien les imitations ſont dangereuſes, & combien il eſt aiſé de ſubſtituer l'exagération au naturel.

régner dans les trois ELECTRES. Comment accorder des ſentimens ſi oppoſés dans le cœur des hommes? car Eſchyle & Euripide, en ſuivant une autre route, ont abouti au même but, ou, ſi l'on veut, échoué au même écueil. Ils ont bien ſenti qu'ils ne pouvoient déguiſer ce fait à des ſpectateurs inſtruits, ou que, s'ils venoient à l'adoucir, cet aſſaiſonnement feroit évanouir le tragique. L'idée ſeule qu'on avoit alors de la fatalité, ſuffiſoit pour diminuer l'horreur & l'atrocité d'un parricide médité & commis de ſang froid.

Du reſte toute la pièce de Sophocle eſt admirable. L'ouverture eſt un chef-d'œuvre d'adreſſe à marquer le temps, le lieu & le fil qui doit former tout le tiſſu de la tragédie. La douleur d'Electre eſt la plus belle & la plus touchante du monde. Son caractère eſt achevé dans la ſcène qu'elle fait avec Cryſothémis. Mais la plus brillante ſituation, & le coup de théâtre le plus ſurprenant, c'eſt la reconnoiſſance du frère & de la ſœur. Ce fut principalement cette ſcène qui fit verſer tant de larmes aux ſpectateurs, lorſqu'au rapport d'Aulu-Gelle, « Un certain Polus, qui faiſoit le rôle » d'Electre, pour ſe pénétrer mieux de l'eſprit de » ſon perſonnage, tira du tombeau d'un fils qu'il » avoit perdu, l'urne qui contenoit ſes cendres; » &, l'embraſſant ſur le théâtre, comme ſi ç'eût » été l'urne d'Oreſte, il remplit toute l'aſſemblée,

» non pas d'une ſimple émotion de douleur bien » imité, mais de cris & de pleurs véritables * ». La conduite en un mot de toute cette pièce eſt ſi naturelle, ſi nette, ſi noblement ordonnée, ſi remplie de ſurpriſes théâtrales, que tout intéreſſe de plus en plus jusqu'au dénouement. Mais, ſans nous arrêter à des réflexions qui n'auront pas échappé aux lecteurs, celles qui réſulteront des deux autres ÉLECTRES, comparées avec l'ÉLECTRE de Sophocle, ſeront plus agréables & plus utiles. Par ce parallele on jugera mieux du différent génie des trois rivaux, & de l'allure diverſe des eſprits qui traitent un même ſujet [1].

* Polus, lugubri habitu Electræ indutus, urnam è ſepulchro tulit filii, & quaſi Oreſtis amplexus, opplevit omnia non ſimulactis neque incitamentis, ſed luctu atque lamentis veris. Aul. Gell. NOCT. ATTIC. c. 5.

1 L'arrangement que nous avons ſuivi dans cette édition, ne nous a pas permis de mettre à la ſuite de cette piéce les ÉLECTRES des deux autres tragiques. S'il y a quelque avantage dans le rapprochement des objets de comparaiſon, il eſt peu conſidérable; quand on ne compare que des extraits de pieces à une piéce entière; &, d'ailleurs, il ne ſçauroit entrer en balance avec celui de trouver les ouvrages des tragiques Grecs rétablis dans leur ordre naturel.

AVERTISSEMENT.

Outre l'Œdipe de M. Dacier, qui ne m'avoit pas rebuté, malgré mon respect sincère pour la mémoire de ce sçavant, il en a paru un autre en 1729, de feû M. Boivin. Comme le mien étoit fait plusieurs années avant le sien, j'ai cru devoir le donner tel qu'il étoit, avec la scrupuleuse attention de n'y rien changer, sans prétendre pour cela me comparer, & moins encore me préférer à un homme de ce mérite.

SUJET

SUJET
DE LA TRAGÉDIE D'ŒDIPE.

POUR l'expoſer, il ſuffit de citer les paroles de M. Dacier, qui a traduit ŒDIPE avant moi. Il démêle très bien, en peu de mots, ce que l'hiſtoire a fourni au poëte, & ce que le poëte y a ajouté.

« Le royaume de Thèbes * étant déſolé par une peſte très cruelle, on envoya con-» ſulter l'oracle d'Apollon, qui répondit » qu'elle ne ceſſeroit qu'après que l'on au-» roit vengé la mort de Laïus ſur Œdipe, » qui étoit ſon fils & ſon meurtrier. On vé-» rifia cet oracle; & l'on trouva en effet » qu'Œdipe étoit ce même fils de Laïus & » de Jocaſte, qui, ayant été expoſé par » l'ordre de ſes parens, avoit été ſauvé par » des paſteurs, & porté à Polybe, roi de » Corinthe †, qui l'avoit élevé comme ſon

* Capitale de Béotie, province la plus voiſine de l'Attique.

† Ville célèbre dans l'iſthme du Péloponèſe.

» fils.... Après cette reconnoissance, Jocaste » se pendit de désespoir, Œdipe se créva les » yeux, & on le chassa du royaume. Voilà ce » qu'il y a de propre. Le reste sont les épi» sodes; c'est-à-dire, les circonstances des » temps, des lieux & des personnes, dont » Sophocle se sert pour étendre & amplifier » son action. Ces circonstances sont l'assem» blée des sacrificateurs, qui, suivis d'un très » grand nombre d'enfans, vont se prosterner » aux pieds d'un autel qu'on avoit élevé à » Œdipe dans la cour de son palais; les sacri» fices qu'on fait dans toutes les places, » l'ambiguité de l'oracle *; l'emportement » d'Œdipe contre Tirésias; ses injustes soup» çons contre Créon; la querelle de ces deux » princes; la sortie de Jocaste qui veut les » appaiser; le trouble qu'elle jette dans l'es» prit d'Œdipe en voulant calmer ses inquié» tudes; l'arrivée du pasteur de Corinthe, » qui vient lui apprendre la mort de Polybe, » & qui, pour guérir ses frayeurs, croyant

* Celui de Delphes, ville & temple d'Apollon, au pied du mont Parnasse, dans la Phocide.

» lui donner une très bonne nouvelle, lui
» découvre que le roi & la reine de Co-
» rinthe n'étoient pas ses parens ; l'opiniâ-
» treté d'Œdipe, qui veut éclaircir sa naiss-
» sance, malgré les efforts de Jocaste ; la dé-
» position du pasteur de Laïus, qui étoit le
» même qui avoit eu ordre de l'exposer ;
» enfin toutes les circonstances de la mort
» de Jocaste, & de la punition d'Œdipe....
» Le but du poëte est de faire voir que la
» curiosité, l'orgueil, la violence & l'empor-
» tement précipitent dans des malheurs iné-
» vitables les hommes qui ont d'ailleurs de
» fort bonnes qualités ».

PERSONNAGES.

Œdipe, roi de Thèbes en Béotie.
Le Grand Prêtre de Jupiter.
Créon, frère de Jocaſte.
Le Chœur. (Il eſt compoſé des anciens de la nation Thébaine *).
Tirésias, prophète.
Jocaste, veuve de Laïus, roi de Thèbes, & femme d'Œdipe.
Un Officier de la cour d'Œdipe.
Un vieux Berger qui vient de Corinthe.
Phorbas, berger des troupeaux de Laïus.

PERSONNAGES MUETS.

Une Ttroupe d'Enfans qui ſuivent le Grand Prêtre.
Deux Filles d'Œdipe.

La ſcène eſt à Thèbes, devant le palais d'Œdipe.

* M. Dacier veut que le chœur ſoit compoſé de ſacrificateurs de divers temples. Il ſe fonde ſur deux paſſages de Sophocle; l'un, où le Grand Prêtre dit à Œdipe, act. I. ſc. I. « Voici des ſacrificateurs, courbés » ſous le poids des années : οἱ δὲ, σὺν γήρα βαρεῖς ἱερεῖς. L'autre, ſcène IV. acte IV, où Œdipe dit, en parlant au chœur : « O » Vieillards, πρέσβεις ». Celui ci prouve ſeulement que ce ſont des vieillards, outre que Henry Eſtienne lit πρέσβυν, ce qui fait un autre ſens. Quant au premier paſſage, il montre ſeulement que le théâtre eſt rempli de ſactificateurs & de prêtres à la première ſcène; mais ce paſſage ne prouve pas que ces vieillards, qui paroiſſent d'abord, ſoient le chœur, non plus que les enfans qui les accompagnent. Un autre endroit plus déciſif me fait pencher à croire que le chœur eſt formé des plus notables Thébains; car Jocaſte les appelle, χώρας ἄνακτες, LES PRINCIPAUX DU PAYS. J'oſe aſſurer que j'avois fait cette remarque avant que d'avoir lu M. Boivin.

ŒDIPE *,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE †.

ŒDIPE, Suite, LE GRAND PRÊTRE, UNE TROUPE D'ENFANS.

ŒDIPE.

INFORTUNÉS enfans, tendre race de l'antique Cadmus, quel ſujet de triſteſſe vous raſſemble en ces lieux ? que veulent dire ces bandelettes §, ces

* Οἰδίπους Τύραννος, eſt le titre grec de cette piéce, qu'il falloit rendre par ŒDIPE ROI, pour la différencier d'ŒDIPE A COLONE, où ce prince n'eſt plus qu'un vieillard aveugle & proſcrit. (Note de l'ancien éditeur).

† Rien de plus ſuperbe que l'ouverture de cette ſcène. Elle préſente aux yeux une place, un palais, un autel à la porte du palais d'Œdipe, des enfans & des vieillards proſternés ; on apperçoit même, ſuivant le texte, tout un peuple qui paroît au loin environner les deux temples de Pallas, & l'autel d'Apollon.

§ Les anciens portoient, ou à la main, ou ſur la tête, des rameaux & des bandelettes, quand ils alloient demander quelque faveur conſidérable ou aux dieux ou aux hommes.

branches, ces ſymboles de ſupplians? Thèbes fume d'encens : tout retentit de cris & de prières *. Quel ſpectacle pour Œdipe! oui, cet Œdipe votre roi, ſi célébre par tout le monde, a voulu en être le témoin. Je pouvois envoyer vers vous pour apprendre la cauſe d'une ſi triſte cérémonie; je viens moi même m'inſtruire par votre bouche. Mais non, c'eſt à vous, ô vieillard, de parler pour vous. Quel eſt votre deſſein? quelle crainte, quelle calamité, quel malheur, préſent ou futur, vous réunit autour des autels? Parlez; me voici prêt à vous ſecourir : je ſerois inſenſible ſi je n'étois ému d'un ſpectacle ſi touchant.

LE GRAND PRÊTRE.

Vous voyez, grand roi, cette troupe inclinée au pied de vos autels. Voici des enfans qui ſe ſoutiennent à peine †, des ſacrificateurs courbés ſous le poids des années, & de jeunes hommes

* Ces prières, dans Sophocle, ſont des παιᾶνες, c'eſt-à-dire, des hymnes chantées en l'honneur d'Apollon ſur-tout, & des autres divinités. Ce paſſage conſtate que ce παιὰν n'étoit pas toujours un chant d'allégreſſe, mais quelquefois une plainte lugubre.... (Note de l'ancien éditeur).

† M. Dacier, auſſi bien que les autres, a raiſon de s'écarter du Scholiaſte qui prétend que ce paſſage οἱ δὲ, σὺν γήρᾳ βαρεῖς ἱερεῖς, VOICI DES SACRIFICATEURS COURBÉS SOUS LE POIDS DES ANNÉES, ne doit s'entendre que du grand prêtre, qui parle de lui ſeul au pluriel; & qu'ainſi il eſt le ſeul vieillard avec les enfans : cela eſt inſoutenable. La penſée de M. Dacier eſt conforme à celle du ſeigneur Italien Orſatto Giuſtiniano, qui traduit.... ALCUNI POI SON SACERDOTI D'ANNI GRAVI.

choiſis. Pour moi, je ſuis le grand prêtre du ſouverain des dieux. Le reſte du peuple, orné de couronnes, eſt diſperſé dans la place ; les uns entourent les deux temples de Pallas * ; les autres ſont autour des autels † d'Apollon, ſur les bords du fleuve. La cauſe d'une ſi vive douleur ne vous eſt pas inconnue. Hélas ! Thèbes, preſqu'enſevelie dans un océan de maux, peut à peine lever la tête au deſſus des abyſmes profonds qui l'environnent. Déjà la terre a vu périr les moiſſons naiſſantes, & les tendres troupeaux. Les enfans expirent dans le ſein de leurs mères. Un dieu ennemi, un feu dévorant, une peſte cruelle ravage la ville, & enléve les habitans. Le noir Pluton enrichi de nos pertes, ſe rit de nos gémiſſemens & de nos pleurs. Tournés vers les autels de votre palais, nous vous invoquons, ſinon comme un dieu §, du moins comme le plus grand des hommes, ſeul capable de ſoulager nos maux, & d'appaiſer la colere du ciel. C'eſt vous, grand roi,

* Il y avoit à Thèbes deux temples de Pallas, l'un qu'on appelloit Minerve SECOURABLE ; l'autre Minerve l'ISMÉNIENNE, à cauſe du fleuve Iſménus, & CADMÉENE, à cauſe de Cadmus.

† Au lieu des AUTELS, le grec dit : « Les cendres fatidiques » d'Iſmenus » ; CENDRES, parce que l'avenir ſe dévoiloit dans ce temple, en conſultant le feu ; d'ISMÉNUS, parce que ce temple étoit ſur le bord du fleuve.

§ On le regarde comme un homme divin dont la ſageſſe avoit déjà délivré Thèbes du Sphinx. Cela augmente le tragique, puiſque cet Œdipe, adoré de ſon peuple, doit bientôt en devenir l'exécration.

qui affranchîtes Thèbes du tribut fatal qu'elle payoit au Sphinx; vous que les dieux, sans le secours des hommes, inspirerent alors; vous enfin que les Thébains honorent comme leur libérateur & leur père. En vous seul est notre ressource. Prosternés à vos genoux, hélas! nous vous conjurons tous de trouver quelque remede à nos calamités. Intéressez à notre secours le ciel & la terre; consultez les hommes & les dieux; en un mot, sauvez nous. La prudence des sages, tels que vous, est supérieure aux événemens. Hâtez vous donc, ô le meilleur des rois, hâtez vous de sauver Thèbes. Rendez lui son dernier éclat; & souvenez vous de l'obligation que vous imposent vos premiers bienfaits. Libérateur de cette contrée, ce beau titre ne s'effâcera-t-il point des cœurs de vos sujets, si, déjà délivrés par vos soins, ils sont replongés dans de plus grands malheurs? Encore une fois, Seigneur, sauvez nous. Rappellez cette prudence qui nous a gouvernés sous de plus heureux auspices; soyez toujours semblable à vous même; & songez que, si le ciel vous conserve pour régner encore sur ces climats, un royaume dépouillé de citoyens est un bien aussi inutile pour un roi, qu'une forteresse sans soldats, & un vaisseau sans matelots.

ŒDIPE.

Déplorables enfans, je n'ignore pas vos dou-

leurs *; oui, Thébains, votre triste situation ne m'est que trop connue. Tout pleure, tout gémit; mais, dans cette affliction générale, croyez moi, je souffre comme vous, & plus que vous; les malheurs publics retombent sur votre roi; Œdipe seul en porte tout le faix: j'ai vos maux, ceux de mon peuple, & les miens à supporter. Ma prudence, vous le sçavez, ne s'endort point sur ce qui vous touche: vos cris ne l'ont pas réveillée †. Témoins de mes larmes & de mes inquiétudes, vous n'ignorez pas combien j'ai tenté de voies pour vous soulager. Il restoit un remede, je ne l'ai pas négligé. Créon §, mon beau frere, est allé, par mon ordre, au temple de Delphes. Il doit apprendre du dieu comment je puis procurer le salut de mon peuple. Je compte les momens. Hélas! Il ne revient point. Funeste délai! Cruelle inquiétude! Il a déjà passé le temps espéré du retour. Mais, quand il sera revenu, regardez moi comme le dernier des humains, si je n'exécute, de point en point, les ordres d'Apollon.

* Œdipe parle en cet endroit, non seulement aux enfans, mais aux sacrificateurs & au peuple. Il parle en père; c'est pourquoi il se sert du terme παῖδες, qui d'ailleurs s'attribue aux hommes aussi bien qu'aux enfans.

† Il me semble que c'est le sens fin de Sophocle, & qu'il a échappé à M. Dacier, qui s'est contenté de traduire : NE CROYEZ PAS QUE VOS CRIS M'AYENT ÉVEILLÉ. M. Orsato a suivi le sens que je donne.

§ Grec : « Fils de Ménécée ».

LE GRAND PRÊTRE.

Heureux événement ! Ces enfans m'apprennent l'arrivée de Créon.

ŒDIPE.

O Apollon ! Juſtifiez par le ſuccès l'allégreſſe qui paroît ſur ſon viſage.

LE GRAND PRÊTRE.

* La couronne de laurier qui pare ſa tête nous annonce un ſuccès fortuné.

SCÈNE II.

Les mêmes, CRÉON.

ŒDIPE.

CONTENTONS notre impatience. Il approche.... Ah ! Cher Créon, quelle eſt la réponſe de l'oracle ? Parlez.

CRÉON.

Raſſurez vous, ſeigneur ; la voici : « Si nous » écartons la cauſe de nos malheurs, nous ceſſe- » rons d'être malheureux † ».

ŒDIPE.

Quoi ? Que dites vous ? Ce diſcours ne peut ni m'intimider, ni me raſſurer.

* La couronne de laurier qu'on portoit en revenant de Delphes, marquoit qu'on avoit reçu une réponſe favorable.

† La maniere énigmatique, dont parle d'abord Créon, excite la curioſité & l'attention.

CRÉON.

M'expliquerai-je en présence de cette assemblée; ou entrerons nous dans le palais?

ŒDIPE.

Non; parlez devant ce peuple. Son intérêt me touche beaucoup plus que le mien.

CREON.

Ecoutez donc la réponse du dieu. Il déclare nettement qu'il faut exterminer de cette terre le monstre qu'elle nourrit depuis trop long-temps.

ŒDIPE.

Quel est ce monstre? Quelle expiation demande le dieu?

CRÉON.

L'exil ou la mort du coupable. Un sang injustement répandu crie vengeance.

ŒDIPE.

Quel est donc ce coupable! Quel est l'objet du courroux d'Apollon?

CRÉON.

Seigneur, il fut un roi qui gouverna ce pays avant vous. Laïus....

ŒDIPE.

Je le sçais. Jamais mes yeux n'ont vu ce malheureux prince [1].

CRÉON.

Il fut tué. Sa mort n'est pas vengée. C'est ce

1 Grec: « Je l'ai oui dire; car jamais je ne l'ai vu ».

crime en un mot, dont Apollon exige qu'on puniſſe les auteurs.

ŒDIPE.

Comment découvrir les traces obſcures d'un crime ſi ancien ? Où ſont les meurtriers ?

CRÉON.

« Dans cette contrée », (a dit le dieu.) N'alléguez point, ſeigneur, la difficulté de remonter aux veſtiges de ce crime [1]. On trouve ce qu'on cherche avec ſoin. La négligence ſeule ſert de voile aux attentats impunis.

ŒDIPE.

Mais quoi ? le meurtre de Laïus s'eſt-il commis à la ville ou dans un voyage, dans ces climats ou ailleurs ? Répondez *.

1 Cette phraſe n'eſt pas dans le grec ; & rend cette traduction un peu trainante.

* « Il faut abſolument que dans tous les incidens qui compoſent la » fable, il n'y ait rien qui ſoit ſans raiſon, ou, ſi cela eſt impoſſible, » on doit faire enſorte que ce qui eſt ſans raiſon, ſe trouve toujours » hors de la tragédie, comme Sophocle l'a ſagement obſervé dans ſon » ŒDIPE ». Ariſt. POET. ch. 16. Sur quoi M. Dacier dit : « Il étoit SANS » RAISON qu'Œdipe eût été ſi long-temps marié avec Jocaſte, ſans » avoir ſçu de quelle manière Laïus avoit été tué, & ſans avoir fait une » recherche exacte de ce meurtre. Mais, comme ce ſujet, qui eſt d'ailleurs » le plus beau du monde, ne pouvoit ſubſiſter ſans cela, Sophocle n'a » pas laiſſé de l'employer ; & il l'a mis ſagement hors de l'action qu'il a » priſe pour le ſujet de la piéce. Cet incident y eſt rapporté, comme une » choſe déja faite, & qui a précédé le jour de l'action. Le poëte n'eſt » reſponſable que des incidens qui entrent dans la compoſition de ſon » ſujet, & non pas de ceux qui le précédent ou qui le ſuivent ». Il me ſemble que c'eſt là jetter de la pouſſière aux yeux pour excuſer un

CRÉON.

Laïus partit pour aller, disoit-il, consulter l'oracle ; & depuis il n'a plus reparu.

ŒDIPE.

Ne revint-il personne de sa suite, qui puisse nous donner des lumieres sur cet attentat ?

CRÉON.

Tout périt, hors un seul homme que la crainte fit fuir, & qui, de tout ce qui s'est passé, n'a rapporté qu'un seul fait peu considérable.

ŒDIPE.

Quel fait ! Ne négligeons rien : souvent la moindre lueur conduit à d'importantes découvertes.

CRÉON.

A l'entendre, Laïus est tombé entre les mains d'une troupe de brigands ; & il fut accablé par le nombre.

ŒDIPE.

Comment des brigands auroient-ils eu l'audace d'attaquer un roi, si quelque intérêt secret n'eût conduit leur main * ?

CRÉON.

On soupçonna des intrigues & des embûches...

défaut visible, quoique nécessaire. J'aime mieux croire qu'Aristote loue Sophocle d'avoir sauvé ce défaut du mieux qu'il a pu, en le rendant en quelque sorte si étranger à son action, qu'on ne s'avise pas de l'y trouver sans y réfléchir.

* Il paroît ici qu'Œdipe soupçonne déjà Créon d'avoir trempé dans le meurtre de Laïus, pour s'emparer du trône.

Mais enfin, le roi mort, nous retombâmes dans de plus grands maux *.

ŒDIPE.

Quel si grand malheur a donc pu empêcher qu'on ne recherchât les auteurs d'une mort si déplorable ?

CRÉON.

Le Sphinx † & ses piéges cruels. Les maux présens & sensibles firent oublier un crime obscur & passé.

ŒDIPE.

Hé bien, je sçaurai moi le découvrir dès son origine. Les ordres d'Apollon & vos conseils sont justes. Je vous seconderai. La patrie trouvera en moi un libérateur, l'oracle un prince obéissant,

* Rien de plus éloigné du grec que cette version. Voici Sophocle :

λαΐου δ' ὀλωλότος
οὐδεὶς ἀρωγὸς ἐν κακοῖς ἐγίνετο.

Ce qui veut dire clairement : LAÏUS MORT N'EUT POINT DE DÉFENSEUR, c'est-à-dire, de vengeur. Les paroles suivantes d'Œdipe démontrent la vérité de cette explication. (Note de l'ancien éditeur)

† On sçait l'histoire du Sphinx ; ce monstre, AIGLE, FEMME, LION, qui égorgeoit tous ceux qui ne pouvoient expliquer ses énigmes. Des auteurs disent que ce fut une flotte qui s'empara de la Béotie, & infesta le pays Thébain, sous la conduite d'une méchante femme qu'Œdipe tua. D'autres prétendent que SPHINX étoit une fille naturelle de Laïus, laquelle fit mourir ceux des Thébains qui alléguoient l'oracle d'Apollon, à Cadmus, sur la succession de ses enfans, pour empêcher les bâtards de monter sur le trône ; que cette fille voulut qu'on produisît cet oracle ; qu'Œdipe, instruit en songe, le RÉCITA, ET FIT MOURIR SA SŒUR.

& Laïus un vengeur. Mon intérêt propre m'y engage. Cet attentat me regarde: ſi je ne prends en main la cauſe de Laius, j'enhardis contre mes jours des ſujets perfides & rébelles. Aſſurons ma couronne en le vengeant. Çà levez vous, enfans, & reportez ces rameaux ſacrés. (A quelqu'un de ſa ſuite.) Vous, qu'on aſſemble ici le peuple. Je veux tout tenter; & ce jour, ſi les dieux nous ſont favorables, terminera ou nos maux, ou nos vies.

LE GRAND PRÊTRE.

Allons, chers enfans, levons-nous. Nos vœux ſont exaucés. Puiſſe Apollon, auteur de l'oracle, finir nos peines & ſauver nos jours!

PREMIER INTERMÉDE.

LE CHŒUR.

Divin oracle, que nous annoncez vous? Venu récemment du temple * de Delphes à Thébes, vous tenez nos eſprits en ſuſpens. Je tremble, je frémis, dans l'incertitude du deſtin que vous nous préparez. Puiſſant dieu des maladies, j'adore vos impénétrables décrets. Qu'ordonnez vous de notre ſort

* Le temple de Delphes étoit enrichi de dons innombrables, dit le ſcholiaſte; & depuis, le lieu de l'oracle fut bâti de mille tuiles d'or qu'envoya Créſus.

préſent & à venir? Daignez m'en inſtruire, oracle, fils immortel de l'eſpérance. C'eſt à vous que d'abord j'adreſſe mes vœux, ô Minerve! fille de Jupiter : ô Diane! déeſſe tutélaire de cette terre, qui êtes aſſiſe ſur un trône au milieu de Thebes; & vous, ô Apollon, qui perçates le ſerpent Python de vos inévitables traits; divinités ſecourables, qui remédiez à tous les maux des humains, montrez vous ſenſibles à ceux dont nous ſommes accablés. Si vos mains ſalutaires ont éteint le feu qui commençoit à embrâſer notre ville *, c'eſt maintenant, grands dieux! que vous devez nous ſecourir. Hélas! Nos maux ſont innombrables. Vous voyez tout un peuple, victime de la mort, deſcendre dans le tombeau. Plus d'eſpoir, plus de reſſource. La terre ferme ſon ſein & ſe refuſe à nos travaux; les mères meurent dans les douleurs de l'enfantement: Pluton, le fier Pluton voit tomber les morts ſur la rive du Styx plus promptement que les éclairs, & comme une foule d'oiſeaux qui ſe précipitent les uns ſur les autres. Des monceaux de cadavres, privés des derniers devoirs, couvrent la campagne. On voit de tous côtés de jeunes épouſes & des matrones reſpectables par leur vieilleſſe, embraſſer les autels comme un aſyle ſacré †,

* En inſpirant Œdipe, qui délivra Thèbes du Sphinx.

† Ou bien embraſſer les autels qui ſont ſur le rivage, παρὰ βώμιον. Ce ſens eſt peut-être le plus vrai; l'autre eſt plus beau.

&

& percer les airs de leurs gémissemens. On n'entend de toutes parts que de lugubres accens; & le nom d'Apollon, mille fois répété, se confond avec les cris douloureux. Témoin de tant de misères, Minerve, volez à notre secours. Mettez en fuite cette divinité barbare, ce Mars exterminateur, qui, plus redoutable que le dieu des combats, nous fait impitoyablement périr sans armes, sans égide, sans appareil de guerre. Ecartez le de nos climats; précipitez le ou dans le vaste sein d'Amphitrite, ou dans les abysmes profonds de la mer Thracienne & du Pont-Euxin *. Helas! ce qu'une nuit a épargné devient la proie du jour suivant. Grand Jupiter, qui faites gronder le tonnerre, écrasez ce génie de vos foudres. Dieu de Lycie, Apollon, préparez, pour nous secourir, votre arc, votre carquois d'or & vos fléches: & vous, Diane †, lancez sur lui, comme des traits enflammés, ces rayons & ces feux que vous dardez sur les mon-

* Sophocle appelle cette mer, aujourd'hui mer Noire, non pas Εὔξενον, mais ἀπόξενον, comme s'il disoit: PONTUM INHOSPITALEM, Funeste à ses navigateurs; & cela pour plusieurs raisons: parce qu'elle est fort orageuse, semée d'écueils, mal pourvue de bons ports; mais sur-tout, à cause des nations féroces qui la bordoient en ce temps là. Si dans la suite on l'a nommée Εὔξενος, HOSPITALIÈRE, on sait que c'est par antiphrase, ou contre-vérité. (Note de l'ancien éditeur)

† Diane, ou Hécate, étoit censée agiter les hommes par des fureurs, aussi bien que Bacchus. Ce sens est plus naturel que celui qu'y donne M. Dacier.

tagnes de Lycie*. Recevez enfin nos vœux, ô dieu qui portez le nom de Thébain, & que nous parons d'une tiare d'or; chef des Ménades, puissant Bacchus †, venez, avec vos torches allumées, écarter loin de nous cette horrible divinité.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

ŒDIPE, Suite, LE CHŒUR, LE PEUPLE ASSEMBLÉ §.

ŒDIPE au peuple.

J'ai entendu vos demandes; écoutez moi à mon tour; secondez mes soins, & je réponds d'un heureux succès. Etranger en ces lieux, & libre de tout soupçon sur le meurtre de Laïus, dont le

* Province d'Asie, entre la Carie & la Pamphilie. Elle tira son nom de Lycus, un des fils de Pandion.

† M. Dacier dit que le chœur appelle ici Bacchus avec ses flambeaux, parce que le vin & le feu sont des préservatifs contre la peste. Mais, sans y entendre autrement finesse, il suffit de dire que Bacchus étoit honoré à Thèbes d'un culte particulier, & que le chœur l'invoque comme les autres dieux du pays.

§ L'ouverture de cet acte n'est pas moins magnifique que celle du premier. Le peuple en foule est assemblé, comme l'avoit ordonné Œdipe, pour entendre sa dernière résolution & ses ordres touchant l'exécution de l'oracle, & touchant la recherche du meurtrier de Laïus.

détail n'étoit pas même venu jusqu'à moi, je vais déclarer, avec liberté, mes sentimens. Croyez que je n'irois pas réveiller un crime enseveli dans l'oubli, si je n'avois des indices certains. Sçachez donc, Thébains, qu'Œdipe, autrefois étranger, à présent votre concitoyen, & soumis * aux loix qu'il prescrit, ordonne à tous les habitans de dénoncer l'assassin de Laius †. Si la crainte du châtiment empêche le coupable de se déclarer, qu'il mette bas toute frayeur; il en sera quitte pour l'exil. Si l'assassin est un étranger, qu'on le déclare: cet important service sera récompensé. Que si, malgré mes soins, la crainte ou l'amitié, plus fortes que le devoir, nous cachent ce fatal secret, écoutez les imprécations § & les ordres de votre roi: Je défends qu'en toute l'étendue de mes états le malheureux soit reçu dans les sacrifices ou dans les conversations: je défends qu'on ait rien de commun avec lui, pas même la participation de l'eau lustrale ¶; & j'ordonne qu'on le bannisse des

* J'ai ajouté ce mot au texte pour en expliquer le sens. Sophocle en effet veut nous faire entendre qu'Œdipe se soumet aux ordres qu'il va donner, & aux imprécations qu'il va prononcer.

† Grec: Fils de Labdacus, petit fils de Cadmus.

§ Ces imprécations & ces ordres nous peignent au naturel l'excommunication des anciens; châtiment terrible dans le paganisme. Euripide entre encore en un plus grand détail dans son IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

¶ L'eau lustrale servoit à purifier le peuple dans les sacrifices. On s'en lavoit les mains; on y mettoit un tison ardent, & on la répandoit sur l'assemblée.

maisons où il se retireroit, comme un monstre capable d'attirer le courroux du ciel. Ainsi le commande l'oracle : ainsi commençai-je d'accomplir ses ordres, & de prendre en main la cause de Laius & des dieux. Puisse le coupable, soit qu'il ait commis seul cet horrible forfait, soit qu'il ait eu des complices, éprouver l'effet des malédictions dont je l'accable aujourd'hui ! Qu'il traîne une vie misérable, sans feu, sans lieu, sans espoir, sans secours ! Si je le cache volontairement dans mon palais, puissent retomber sur ma maison & sur moi ces funestes imprécations ! Enfin, Thébains qui m'écoutez, je vous ordonne en roi, par l'obéissance que vous me devez, par le respect dû à l'oracle, par l'intérêt de la patrie, si tristement défigurée, d'exécuter ponctuellement les ordres que vous venez d'entendre. Hé, quand même les dieux n'auroient pas parlé, convenoit-il de laisser impuni un attentat si criant ? Le sang du meilleur des hommes & des rois ne parloit-il pas assez ? Ah ! n'auroit-il pas dû être déja vengé ? Successeur d'un si bon roi, possesseur de son trône & de son épouse, pere & tuteur de ses enfans *, si les destins ne les eussent ravis, je veux à mon tour le regarder

* Il parle, sans le sçavoir, de lui même, c'est-à-dire, du fils de Laïus. M. Dacier reprend à propos le scholiaste de trouver ces sortes de pensées moins nobles. Il est vrai que le scholiaste ajoute qu'elles sont très propres aux mouvemens du théâtre, & qu'Euripide en est plein, au lieu que Sophocle les employe sobrement, & uniquement pour émou-

comme mon pere. Oui, je vais redoubler mes efforts, & je ne ferai point tranquille, que je n'aye découvert le barbare meurtrier du précieux reste des Labdacus, des Polydores, des Cadmus & des Agénor *. Je dois cette vengeance à leurs mânes. Puissent ceux qui refuseront de souscrire à mes volontés, trouver la terre ingrate & rébelle à leurs travaux, voir expirer leurs femmes sans enfans, & mourir eux mêmes d'une mort plus affreuse encore, (s'il est possible,) que celle qui désole nos climats! Pour nous, qui souscrivons à cette équitable sentence, daigne la justice combattre toujours pour nos intérêts! Daignent tous les dieux nous être toujours favorables!

LE CHŒUR.

Je me soumets sans peine à vos imprécations, seigneur; mais, hélas! innocent du meurtre de Laïus, j'ignore le coupable. C'étoit au dieu, qui a rendu l'oracle, d'expliquer sa pensée, & de marquer l'assassin.

ŒDIPE.

Il est vrai: mais quel mortel peut contraindre les dieux à dévoiler leurs secrets?

voir. Rien en effet n'est plus capable d'exciter ces mouvemens que la pensée d'Œdipe. Il veut venger, comme son pere, un roi dont il se trouve à la fin le fils & le meurtrier.

* Il paroît que le peuple se retire après avoir reçu les ordres du roi. Le chœur, composé des plus anciens & des plus respectables de la nation, reste & répond pour le peuple.

LE CHŒUR.

Voici une autre ressource qui luit à mon esprit *.

ŒDIPE

Parlez; ne me cachez aucun des expédiens que vous pourrez imaginer.

LE CHŒUR.

Ce qu'est Apollon entre les dieux, Tirésias † l'est parmi les mortels; sçavant devin, ne pourra-t-il pas nous prêter le secours de ses lumières, si sûres & si pénétrantes?

ŒDIPE.

Ce moyen n'est pas échappé à ma prévoyance. Deux fois, par le conseil de Créon §, j'ai envoyé vers lui; & je m'étonne qu'il tarde à se rendre en ces lieux.

LE CHŒUR.

Il faut le consulter; car les bruits anciens, mais

* Mot à mot. « Voici un second conseil, &c ». Œdipe répond : Dites m'en un troisiéme, si vous l'avez. M. Orsatto Giustiniano traduit : GIUNGI LA TERZA ANCHORA SE IN PRONTO L'HAI.

† Tirésias étoit de Thèbes en Béotie, fils d'Evère & de Cariclo. Il vit Pallas au bain, disent Callimaque & Properce : en punition il fut privé de l'usage des yeux : supplice moindre que celui d'Actéon. La déesse même en eut compassion, & lui donna la science de l'avenir. Ovide dit qu'il devint aveugle au sujet d'un différend entre Jupiter & Junon; laquelle le punit pour n'avoir pas décidé en sa faveur; & que Jupiter, pour le dédommager de la perte de la vue, lui accorda le privilége de lire dans l'avenir.

§ Il y a dans le grec : « J'ai envoyé deux hommes.... Par le conseil » de Créon ». Ce mot n'est pas inutile; car il jette les fondemens des soupçons d'Œdipe contre Créon; & prépare les auditeurs à les voir naître sans surprise.

frivoles, qui ont couru ſur cette mort, ne méritent nulle attention.

ŒDIPE.

Quels bruits! Parlez. Je ne veux rien négliger.

LE CHŒUR.

On a dit que des voyageurs avoient aſſaſſiné le roi.

ŒDIPE.

Je l'ai oui dire comme vous: mais il n'a point encore paru de témoins oculaires.

LE CHŒUR.

La crainte des malédictions ſorties de votre bouche en fera bientôt paroître: & ſans doute le coupable effrayé viendra lui même ſe déclarer à vos yeux.

ŒDIPE.

Ah, quand on ne craint pas de commettre un crime, on craint peu les imprécations.

LE CHŒUR.

Voici qui découvrira le criminel. Je vois qu'on améne le divin prophéte, qui ſeul voit & montre la vérité dans ſon jour.

SCÈNE II.

Les mêmes, TIRÉSIAS.

ŒDIPE.

O vous, qui, privé de la lumiere, ne laissez pas de pénétrer les choses les plus secrettes, soit dans le ciel, soit sur la terre, vous sçavez la déplorable situation de Thèbes; c'est à vous qu'elle a recours : vous seul pouvez la délivrer de ses maux : Apollon, si vous l'ignorez, nous a répondu que la fin de nos malheurs dépendoit de la mort ou de l'exil des meurtriers de Laïus. Employez donc, pour les découvrir, les mystères sacrés de votre art. N'enviez pas à vos concitoyens le secours qu'ils attendent de vous. Consultez le vol des oiseaux, & tous les secrets de la divination. En vous est notre espoir : sauvez vous, sauvez moi ; vengez un prince dont le sang, indignement répandu, fait rejaillir sur nos têtes la vengeance des dieux; & souvenez vous que rien n'est plus beau que de secourir les misérables.

TIRÉSIAS à part.

Dieu ! Qu'il est dangereux de trop sçavoir ! Je

ſuis perdu ; malheureux ! Pourquoi ſuis-je venu [1] ?

ŒDIPE.

Quoi ? Qu'avez vous ? D'où vient cette triſteſſe ſubite ?

TIRÉSIAS.

Laiſſez moi partir, ſeigneur. Croyez en Tiréſias. Votre ſort & le mien en ſeront plus ſupportables.

ŒDIPE.

Ah, que vous êtes injuſte ! Avez vous donc oublié que Thebes eſt votre patrie ? Lui refuſerez vous l'interprétation de l'oracle ?

TIRÉSIAS.

Vous êtes plus injuſte que moi, ſeigneur. Je me tais, pour ne pas répondre témérairement à vos téméraires demandes.

ŒDIPE.

Au nom des dieux, Tiréſias, ne nous cachez rien de ce que vous ſçavez. Proſternés à vos pieds nous vous en conjurons.

TIRÉSIAS.

Ah, vous ignorez tout ce que vous demandez. Laiſſez moi mon ſecret. Je ne dévoilerai point vos maux.

ŒDIPE.

Quoi ? Vous ſçavez tout ; & vous gardez le

1 Grec : O dieu, que la ſcience eſt un funeſte préſent pour celui qui ne ſçait pas en tirer parti ! Je devois prévoir l'affreuſe poſition où je me trouve ici ; & ne pas m'y préſenter.

ſilence. Voulez vous donc nous trahir & nous perdre ?

TIRÉSIAS.

Que ce reproche eſt inique ! C'eſt pour vous, c'eſt pour moi que je me tais. Epargnons nous un chagrin mutuel. Je ne parle point.

ŒDIPE.

O le plus méchant de tous les hommes ! (car enfin tes refus irriteroient les rochers :) juſqu'à quand garderas tu ce ſilence obſtiné ? Juſqu'à quand ſeras tu inflexible ?

TIRÉSIAS.

Vous me reprochez ma dureté ; & vous comptez pour rien la colere qui vous tranſporte : j'en ſuis la victime.

ŒDIPE.

Mais qui ne ſeroit pas indigné d'un pareil diſcours, & de l'outrage que tu fais à la patrie ?

TIRÉSIAS.

Vos malheurs arriveront aſſez tôt ſans que je les révéle.

ŒDIPE.

Et moi, je veux appendre ces malheurs de ta bouche.

TIRÉSIAS.

Je ne parlerai point ; duſſiez vous m'accabler de tout votre courroux.

ŒDIPE.

Hé bien, je ſuivrai les mouvemens de ma fureur. Je te déclare donc que tu parois à mes yeux le complice, ou même l'auteur de cet attentat. Si tu n'étois privé de la lumiere des cieux, je te croirois le ſeul capable de l'avoir accompli.

TIRÉSIAS.

J'entends *: & moi, je vous déclare que vous avez prononcé vous même votre arrêt. Oui, depuis ce moment fatal nul Thébain ne peut plus vous parler ni vous entendre.... Vous êtes le coupable.

ŒDIPE.

Moi! Quelle impoſture, ô dieux! Traître, crois tu échapper à mon juſte reſſentiment?

TIRÉSIAS.

Je le crains peu. La vérité, plus forte que l'injuſtice, combat en ma faveur.

ŒDIPE.

La vérité! D'où la ſçais tu, malheureux? Ce n'eſt pas dans ton art que tu l'as puiſée.

TIRÉSIAS.

Je la ſçais de vous. C'eſt vous qui m'avez contraint de rompre le ſilence.

* La liberté du prophéte eſt juſtifiée par la colere d'Œdipe; & toute cette ſcène eſt ſi adroitement conduite que Tiréſias parle à découvert, & annonce au roi toute ſa deſtinée, ſans qu'Œdipe doive la croire; puiſqu'il a ſujet de penſer que tout ceci eſt l'effet de la colere & du complot de Tiréſias; d'autant plus qu'il ſe croit fils du roi de Corinthe, & non de Laïus.

ŒDIPE.

Que t'ai-je contraint de dire? Parle derechef: peut-être comprendrai-je mieux ce discours surprenant.

TIRÉSIAS.

Vous m'avez trop entendu. Est-ce pour me tendre un piege que vous m'interrogez *!

ŒDIPE.

Non; mais je t'ordonne de parler.

TIRÉSIAS.

Hé bien, je le répéte; le meurtrier que vous cherchez; c'est vous.

ŒDIPE.

Moi! Ah, misérable, tu ne m'auras pas deux fois outragé impunément.

TIRÉSIAS.

Ciel! Que seroit-ce donc si je disois tout [1]?

ŒDIPE.

Dis, parle; je ne crains rien.

TIRÉSIAS.

Vous le voulez; je parlerai. Œdipe, sans le sçavoir, est uni par d'horribles nœuds..... Il ignore l'abysme où il est plongé.

* Est-ce pour me tendre un piége... C'est-à-dire, est-ce pour voir si je ne varierai point, si je ne changerai point de langage?

1 Grec : Continuerai-je donc, pour que vous ne mettiez aucune borne a votre fureur?

ŒDIPE.

Penſes tu que je ſouffre plus long-temps ces outrages redoublés ?

TIRESIAS.

Je n'appréhende rien. Telle eſt la force de la vérité [1].

ŒDIPE.

Oui ; mais non pas ſur tes lévres. Doublement aveugle, tu ne peux ni la voir, ni la dévoiler.

TIRÉSIAS.

Ah, malheureux prince, vous me reprochez ce que bientôt on aura droit de vous dire à vous même.

ŒDIPE.

Rends grace aux dieux de ton aveuglement. Tu verrois le jour pour la derniere fois.

TIRÉSIAS.

Mon ſort n'eſt pas entre vos mains. Apollon eſt mon garant ; il aura * ſoin de mes jours.

1 Tiréſias dans le grec ne réplique que par ces mots : « La vérité » me remplit de confiance ».

* J'ai préferé ce ſens à celui que donne Joachim Camérarius au grec, comme ſi Tiréſias diſoit : APOLLON AURA SOIN DE TERMINER MON SORT. Tiréſias en effet, au rapport de Pauſanias, mourut en allant à Delphes, après avoir bu de l'eau d'une fontaine. Cette circonſtance ne juſtifie point le ſens de Camérarius. L'autre eſt plus ſimple & plus vrai. Je le trouve encore dans la traduction de M. Orſatto :

..... Il poſſente Apollo cura
Havrâ de la mia vita.

ŒDIPE.

Ce cruel artifice eſt-il de Créon ou de toi?

TIRÉSIAS.

N'accuſez ni Créon, ni moi. N'imputez vos maux qu'à vous ſeul.

ŒDIPE.

O ſceptre! O couronne! O tréſors! O ſageſſe ſupérieure à tous les arts pour rendre la vie heureuſe, que vos avantages, trop expoſés à l'envie, ſont ſujets à de triſtes retours! Quoi? J'arrive dans Thèbes ſans ambition, ſans deſſein; on m'offre le trône; je régne: & Créon, ce Créon, qui paroiſſoit d'abord mon fidele ami, forme de ſecrettes brigues pour me détrôner! Il ſuborne ce miſérable devin [1], éclairé pour ſes intérêts, & aveugle dans ſon art. Créon s'en ſert, met en œuvre ſes preſtiges & ſes artifices; contre qui? Contre Œdipe, ſon ami! Car enfin, dis moi, qui t'a rendu prophéte [2]? Pourquoi n'as tu pas délivré Thèbes des captieuſes queſtions & des cruautés du Sphinx? Alors, certes, alors il étoit beſoin d'un homme plus qu'ordinaire, d'un homme qui eût je ne ſçais quoi de divin. Où étoient tes oiſeaux & les dieux? Œdipe ſurvient; &, par la ſeule force de ſon eſprit, ſans le ſecours

1 Grec: Ce miſérable devin, cet artiſan de fraudes, ce fourbe, ce charlatan, éclairé pour....

2 Grec: Car enfin, dis moi, où t'es tu montré comme vrai prophéte?

des oiſeaux, Œdipe, qui ne ſe pique point d'être devin, développe l'énigme, & confond le Sphinx. Avoue le, malheureux, le déſir de régner ſous Créon te dévore. Voilà l'intérêt ſecret qui t'anime à ma perte. Mais, crois moi, ton ambition te coûtera cher, auſſi bien qu'à l'auteur de cette intrigue; &, ſans un reſte d'égard que j'ai pour ta vieilleſſe, je te ferois ſentir à quel prix tu abuſes de ton art pernicieux.

LE CHŒUR.

Témoins de vos diſcours, nous voyons, de part & d'autre, trop de chaleur. Songez, ſeigneur; ſongez, Tiréſias, qu'il n'eſt queſtion que de penſer à trouver l'interprétation de l'oracle.

TIRÉSIAS.

Vous êtes roi, ſeigneur; mais ici la liberté d'entendre & de répondre tour à tour nous rend égaux; & d'ailleurs ſujet d'Apollon, je ne ſuis point le vôtre. Sçachez que je n'ai pas beſoin d'être juſtifié par Créon. Libre, & incapable de crainte, je parlerai moi même en ma faveur [1]. Je ſuis aveugle, j'en conviens; mais, tout éclairé que vous êtes, vous ne voyez pas les maux qui vous aſſiégent; vous ignorez quel air vous reſpirez, avec qui, & comment vous êtes lié. Sçavez vous qui vous a donné le jour? Sçavez vous quel crime vous rend exécrable à tous vos proches, ſoit dans les

1 Cette phraſe n'eſt pas dans le grec.

enfers, soit sur la terre? Déjà les furies, vengeresses d'une mere & d'un pere, vous poursuivent. Bientôt, privé du jour comme moi, elles vous chasseront de ces climats. Alors quelles mers, quelles montagnes *, quel endroit du monde ne retentira pas de vos cris lugubres, quand vous sçaurez l'hymen fatal dont vous avez allumé le flambeau; quand vous verrez l'écueil affreux que vous crutes un port assuré; quand un essain de maux ignorés, qui vous mettra vous même au rang de vos enfans [1], viendra fondre sur vous & sur eux. Alors, prince, accablez d'injures & Tirésias & Créon. Vous nous vengerez; & jamais mortel plus coupable ne perdra la lumiere du jour [2].

ŒDIPE.

Ah! Faut-il qu'Œdipe entende & souffre de parcils

* Grec : QUEL CITHÉRON ? C'est une allusion pour la suite, qui n'a pu passer dans le françois. Œdipe ignoroit qu'il eût été exposé sur le mont Cithéron.

1 Grec, d'après l'interprétation & la traduction de M. de Vauvilliers : Quand un essain de maux ignorés, qui, en vous réduisant à votre juste mesure, &, vous ramenant au niveau de vos enfans, viendra fondre....

2 Grec : Allez, après cela, il vous est permis d'épuiser votre rage sur Créon & sur moi : votre fin n'en sera pas moins la plus ignominieuse qui puisse arriver à aucun mortel.

L'ouvrage du P. Brumoy, fait pour être universellement goûté dans le monde littéraire, a été traduit en Anglois; & cette traduction est ici plus conforme au texte de Sophocle, & rend mieux la chaleur de l'original. On y lit: « Then, prince, exhaust your rage on Creon and » Tiresias: you, you, your self wil best revenge us; and sure a more » guilty or more wretched mortal wil never lose the light of day ».

pareils outrages !... Vas, miſérable ; dérobe toi à ma fureur ; & ne montre plus un viſage odieux [1].

TIRÉSIAS.

Je ne ſerois pas venu, ſi vous ne m'aviez appellé.

ŒDIPE.

On ne t'auroit pas appellé, ſi l'on eût prévu ces diſcours inſenſés.

TIRÉSIAS.

Vous me traitez d'inſenſé. Votre père ne jugeoit pas ainſi de moi.

ŒDIPE.

Qui ? Arrête. Quel eſt mon père ?

TIRÉSIAS.

Ce jour, oui ce jour vous donnera la naiſſance & la mort *.

ŒDIPE.

Quelle obſcurité, quel embarras dans ſes diſcours !

TIRÉSIAS.

Ne vous piquez vous pas de deviner de pareilles énigmes ?

ŒDIPE.

Ce que tu me reproches fait ma véritable gloire.

1 Grec : Ah ! Faut-il qu'Œdipe entende & ſouffre de pareils outrages... Tu ne périras pas ? Tu ne hâteras pas ta fuite ? Tu ne détourneras pas pour jamais tes regards de deſſus ces lieux ?

* C'eſt-à-dire qu'il ſe connoîtra lui-même.

TIRÉSIAS.

Dites plutôt votre perte.

ŒDIPE.

J'ai ſauvé Thébes. Qu'importe à quel prix ?

TIRÉSIAS.

Je me retire donc. (*A ſon valet.*) Qu'on me reméne.

ŒDIPE.

Adieu ; ta préſence nous trouble. Laiſſe nous.

TIRÉSIAS.

Oui, je vous laiſſe, content d'avoir déclaré mon ſecret ſans redouter votre préſence. Ma vie & mon ſort ne dépendent point de vous. Je vous le dis pour la derniére fois, cet homme que vous cherchez, & que vous accablez de malédictions, ce criminel, ce meurtrier eſt dans Thébes. Etranger en apparence, on verra bientôt qu'il eſt Thébain. Bientôt ſa fortune ſi belle, ſi riante s'évanouira comme un ſonge. Aveugle, réduit à l'indigence, courbé ſur un bâton, on le verra errer dans les contrées étrangères. Quelle confuſion quand il ſe reconnoîtra frere de ſes fils, époux de ſa mere, coupable en même temps d'inceſte & de parricide! Allez, prince, éclairciſſez ces terribles paroles ; &, ſi vous me trouvez menteur, je conſens de paſſer pour un faux prophète. Adieu.

II INTERMÉDE.

LE CHŒUR.

STROPHE I *.

Quel eſt donc celui que déſigne Apollon du fond de ſa grotte ſacrée ? Quel eſt ce monſtre qui a ſouillé ſes mains par un crime inoui ? Il eſt temps qu'il ſe dérobe au ſupplice qui l'attend, & qu'il fuie auſſi promptement que les éclairs. Déjà le fils de Jupiter s'arme contre lui de carreaux & de foudres. La parque cruelle & inévitable le pourſuit.

* Démétrius Triclinius dans ſon ouvrage ſur les vers de Sophocle, dit que la ſtrophe ſe chantoit par le chœur, qui marchoit tourné vers la droite ; qu'il ſe tournoit vers la gauche pour chanter l'antiſtrophe ; & qu'enfin il chantoit l'épode après la ſtrophe & l'antiſtrophe, en ſe tenant immobile. On prétend que, par ces évolutions, priſes des Egyptiens, les Grecs vouloient, comme eux, marquer le cours des aſtres ; de façon que la ſtrophe & le tour à droite, ſignifioient le mouvement des étoiles fixes ; l'antiſtrophe & le tour à gauche, indiquoient le cours des planetes ; enfin l'épode & ſa ſituation, montroient l'état fixe de la terre. Pindare a fait paſſer les mêmes tours & retours dans ſes ODES ; apparemment parce qu'en les chantant, on faiſoit les mêmes évolutions. Théſée, revenu de Créte, inventa une danſe, qui conſiſtoit à tournoyer en différentes manieres, en mémoire du labyrinthe. A l'égard des mouvemens du chœur, à droite & à gauche, ils ſont aſſez difficiles à concevoir. « Je crois, dit M. Dacier, que le » chœur étoit partagé en deux bandes, comme chez les Hébreux ; la » troupe à droite commençoit, s'avançant vers la gauche juſqu'à la » moitié du théâtre, c'étoit la ſtrophe ; l'autre troupe faiſoit de même, » c'étoit l'antiſtrophe ».

ANTISTROPHE I.

Des neiges même du Parnasse l'oracle est parti comme une flamme pour avertir les Thébains de découvrir le criminel. Semblable à un taureau qui va cacher sa défaite & sa honte, il a beau s'enfoncer dans les antres & dans les forêts; vainement il erre en des lieux solitaires; en vain il tâche d'éviter [1] l'arrêt prononcé du milieu de la terre *; cette voix immortelle le poursuivra toujours.

STROPHE II.

Le sage Tirésias a dit des choses horribles. Dois-je les croire? Dois-je les rejetter? Que dire? Que penser? Qui d'Œdipe ou de Tirésias l'emportera? L'un me fait craindre; l'autre m'ordonne d'espérer. Je n'ai jamais oui dire, & il n'est pas croyable que le fils de Polybe † ait eu rien à démêler avec Laïus. Dois-je donc souscrire à un reproche odieux, qui accuse Œdipe d'un meurtre dont on ignore l'auteur?

ANTISTROPHE II.

Jupiter & Apollon lisent dans les cœurs. Tel est le privilége des dieux. Mais est-il bien constant

1 Grec, d'après M. de Vauvilliers: En vain il cherche à mettre en défaut l'oracle prononcé au milieu de la terre.

* Delphes, qui étoit au pied du Parnasse, passoit pour être le milieu du monde. Voyez les notes sur l'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

† Œdipe étoit cru fils de Polybe; voilà ce qui rend incroyable le discours de Tirésias, & ce qui suspend & prépare le dénouement.

que les devins ſoient plus éclairés que les autres hommes ? Un mortel ſurpaſſe un autre mortel en ſageſſe ; mais tous ſont ſujets à l'erreur. Quelle témérité ſeroit-ce d'ajouter foi aux accuſateurs d'Œdipe, ſans avoir des preuves plus fortes ? Non, je ne regarderai point comme un meurtrier celui dont l'utile ſageſſe fut avouée même du Sphinx *.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRÉON, LE CHŒUR.

CRÉON.

QU'ENTENDS-JE ? Thébains ? Le roi, dit-on, m'accuſe de la plus noire des perfidies. Pénétré d'une douleur profonde, je viens m'éclaircir avec vous : car, ſi dans les malheurs publics j'ai encore celui de voir mes paroles & mes actions ſuſpectes, ſi Œdipe enfin me croit coupable, c'en eſt trop ; je ne puis ſupporter la vie. Quelle tache pour mon

* Il n'eſt gueres probable que ce monſtre ait loué ſon vainqueur ; auſſi le chœur ne le dit-il pas : il dit ſeulement, que la ſageſſe d'Œdipe ſe manifeſta, lorſqu'on vit dans Thèbes cette fille ailée & cruelle. (Note de l'ancien éditeur).

nom! Couvert d'un pareil opprobre je dois être regardé de vous, de mes amis même, comme un citoyen pernicieux.

LE CHŒUR.

Ah, prince, la colere, non la vérité, aura ſans doute formé ces injuſtes ſoupçons.

CRÉON.

Mais qui a porté le roi à dire que j'avois apoſté le devin pour ſemer de faux diſcours?

LE CHŒUR.

Il l'a dit; mais j'ignore quelle étoit ſa penſée.

CRÉON.

A-t-il pu de ſang froid m'imputer un crime ſi atroce & ſi noir?

LE CHŒUR.

Je ne pénétre point dans les actions des rois..... Le voici lui même: vous pouvez vous inſtruire.

SCÈNE II.

Les mêmes, ŒDIPE.

ŒDIPE.

De quel front oſes tu paroître à mes yeux? Convaincu d'avoir conſpiré contre moi, pour m'ôter la vie & la couronne, viens tu m'inſulter dans mon palais *? Dis moi, m'as tu cru, ou aſſez foible, ou aſſez inſenſé pour ne pas découvrir, pour ne pas punir tes criminelles intrigues? Quelle étoit ta penſée? Comment ſeul, ſans amis, ſans troupes, ſans argent, as tu eſpéré te frayer un chemin au trône?

CRÉON.

Vous avez parlé, Seigneur. Ecoutez moi à votre tour; & ne me condamnez pas ſans m'entendre.

* M. Dacier a traduit ainſi ces paroles du texte: φονεὺς ὢν τοῦδε τ' ἀνδρὸς ἐμφανῶς, TOI QUI ES ASSURÉMENT LE MEURTRIER DE LAÏUS. C'eſt une mépriſe qui en a produit une autre d'un poëte moderne, comme ſi Œdipe reprochoit à Créon d'avoir tué Laïus; reproche qui ſeroit impertinent, comme il le dit, & ſans nul fondement. Mais on voit que ce n'eſt pas là le ſens de Sophocle. VOUS ÊTES LE MEURTRIER DE CET HOMME, c'eſt-à dire, DE MOI; vous en voulez à ma vie. Cette façon de parler eſt uſitée chez les poëtes Grecs & Latins.

ŒDIPE.

Je connois ton éloquence & tes artifices; je ne t'écoute plus: ton crime eſt avéré *.

CRÉON.

Ah, ſouffrez du moins qu'en un mot....

ŒDIPE.

Tais toi; ou conviens que tu es le plus méchant des hommes [1] ?

CRÉON.

Votre erreur eſt extrême, ſeigneur, ſi vous prenez pour raiſon un aveugle préjugé.

ŒDIPE.

Tu t'abuſes ſi tu penſes que je laiſſe impuni l'attentat d'un allié contre ſon roi.

CRÉON.

J'y conſens; mais, de grace, dites moi quel eſt mon crime?

ŒDIPE.

N'eſt-ce pas [2] ſur votre conſeil que j'ai envoyé chercher cet interpréte tant vanté † ?

CRÉON.

Je vous l'ai conſeillé; & je le ferois encore.

* La penſée de Sophocle n'eſt pas rendue: La voici littéralement: « Vous êtes un grand Orateur; mais vous avez trouvé un méchant » auditeur en moi; moi, dis-je, qui connois vos mauvais deſſeins ». (Note de l'ancien éditeur).

1 Grec: N'oſe pas nier que tu ſois le plus méchant des hommes.

2 Grec: N'eſt-ce pas, oui, n'eſt-ce pas ſur votre conſeil...

† Voilà l'origine des ſoupçons formés contre Créon.

ŒDIPE.

Depuis quel temps Laïus....

CRÉON.

Quoi, ſeigneur? Expliquez vous.

ŒDIPE.

Je demande depuis quel temps eſt arrivé le meurtre de Laïus?

CRÉON.

Depuis un temps fort long; mais on peut aiſément en rappeller le ſouvenir.

ŒDIPE.

Tiréſias faiſoit-il alors profeſſion de deviner?

CRÉON.

Sa ſcience & ſa réputation étoient auſſi célébres dès lors qu'à préſent.

ŒDIPE.

Vous parla-t-il en ce temps là d'Œdipe?

CRÉON.

Non, ſeigneur; jamais en ma préſence.

ŒDIPE.

Ne fit-on pas la recherche de ce crime?

CRÉON.

On la fit; mais en vain.

ŒDIPE.

Que ne parloit-il donc alors comme il parle aujourd'hui?

CRÉON.

La raiſon ne m'en eſt pas connue. Je me tais ſur ce que j'ignore.

ŒDIPE.

Vous ſçavez au moins ce qui vous touche. Vous ferez ſagement de l'avouer.

CRÉON.

Qu'avouerai-je? Je ne refuſe point de m'expliquer ſur ce que je ſçais.

ŒDIPE.

M'auroit-il jamais imputé la mort de Laïus, s'il n'eût été d'intelligence avec vous?

CRÉON.

Quant à Tiréſias, il vous a parlé; vous ſçavez ce qu'il vous a dit. Pour moi, je voudrois apprendre de vous ce que vous voulez ſçavoir de moi.

ŒDIPE.

Interrogez moi; j'y conſens : mais n'eſpérez pas réuſſir à me perſuader que je ſois le meurtrier de Laïus.

CRÉON.

N'avez vous pas épouſé ma ſœur?

ŒDIPE.

Sans doute.

CRÉON.

Ne partage-t-elle pas avec vous le ſouverain pouvoir?

ŒDIPE.

Il eſt vrai ; & mes complaiſances pour elle ſont ſans bornes.

CRÉON.

Ne ſuis-je pas le premier du royaume, après elle & vous ?

ŒDIPE.

Ah, perfide ; & voilà ce qui rend ton infidélité plus noire.

CRÉON.

Vous verrez, ſeigneur, qu'il n'y en a point, ſi vous daignez m'écouter comme je vous ai écouté moi même. Dans le choix du trône, avec toutes les frayeurs dont il eſt environné, ou d'un rang égal à la royauté, avec un repos glorieux, penſez vous, je vous prie, qu'il y ait à balancer * ? Quel eſt l'homme ſensé qui ne choiſira pas le dernier parti ? Telle eſt mon inclination & celle des ſages. Né ſans ambition, je préfére le titre de ſujet à celui de roi. Heureux particulier, & libre d'inquiétude, ne trouvé-je pas en vous mon bonheur & le comble de mes ſouhaits ? Plus eſclave que roi, que trouverois-je ſur le trône ! Une ſource

* Cette morale, & par conſéquent la juſtification de Créon ne ſeroient pas reçues aujourd'hui. Mais le ſceptre n'étoit pas alors en Grece ce qu'il eſt parmi nous. Hippolyte parle de même dans la PHÉDRE d'Euripide. Voyez la ſcène V. de l'acte IV. Ces deux morceaux de différens auteurs montrent évidemment que cette morale étoit alors celle des ſages.

intariſſable de ſoucis. Comment donc pourrois-je préférer la couronne avec ces triſtes appanages, à un pouvoir ſans bornes, ſans envie & ſans chagrin. Non, non, Œdipe, croyez moi, je n'ai pas le goût aſſez dépravé pour ne pas ſentir le prix de ma félicité. Je ſçais ce qui me convient. Tout prévient mes déſirs : careſſé, recherché de tout le monde, je ſers d'appui à quiconque vous implore. C'eſt par mon canal que coulent vos bienfaits : quoi, devenu le plus inſenſé de tous les hommes, j'irois ſacrifier tous ſes avantages! Vous connoiſſez mon cœur. Des ſentimens tels que les miens ne ſont pas ceux d'un rébelle & d'un perfide. Non, jamais cet affreux projet n'eſt entré dans mon ſein. Loin d'être le chef d'une conſpiration contre mon parent & mon roi, je rougirois d'en être le complice. Si vous n'en croyez pas mes ſermens, croyez en l'oracle de Delphes : conſultez le dieu : informez vous ſi mon récit n'a pas été fidéle. Enfin, ſi vous vérifiez le complot entre Tiréſias & moi, je conſens de mourir. Vous ne ſerez pas mon ſeul juge; & je me condamnerai le premier. Mais ne me noirciſſez pas d'un crime odieux ſur un ſimple ſoupçon. Il eſt également injuſte de prendre les méchans pour les bons, & les bons pour les méchans. Perdre injuſtement un ami, c'eſt s'arracher le jour. Que dis-je? Un ami eſt plus précieux que la vie. C'en eſt aſſez, ſeigneur;

le temps dévoilera tout. Un jour ſuffit pour décéler un méchant homme. Le temps ſeul juſtifie l'innocence.

LE CHŒUR.

La ſageſſe éclate dans ſon diſcours. Gardez vous, ſeigneur, d'un jugement aveugle. Une réſolution précipitée ne ſçauroit être ſage.

ŒDIPE.

Une trahiſon précipitée exige une prompte vengeance. Quoi, tranquille & raſſuré par de vains détours, attendrai-je qu'il achéve ſa trame, & qu'il perde ſon roi ?

CRÉON.

Hé bien, ſeigneur, qu'ordonnez vous ? Eſt-ce à l'exil que vous me condamnez [1] ?

1 Il faut néceſſairement corriger le texte grec en cet endroit, d'après l'obſervation judicieuſe de M. de Vauvilliers, qui remarque qu'Œdipe ne laiſſe ici à Créon que le parti de la mort ; tandis que vingt vers plus bas, dans la ſcène ſuivante, Créon dit à ſa ſœur : (à qui il n'a pas intérêt de diminuer la dureté d'Œdipe ſon époux) « Madame, » ſoyez témoin de la maniere atroce dont le roi traite Créon, votre » frere. Il me menace de l'exil ou de la mort ». Ainſi nous lirons, avec M. de Vauvilliers :

CRÉON.

Hé bien, ſeigneur, qu'ordonnez vous ? Eſt-ce à l'exil que vous me condamnez ?

ŒDIPE.

A la mort ou à l'exil. Choiſiſſez promptement.

CRÉON.

Je veux auparavant ſçavoir, ſi je ſuis coupable.

ŒDIPE.

A la mort. Il n'eſt pas juſte qu'un traître échappe au ſupplice.

CRÉON.

J'y vole, ſi vous me faites voir que je ſuis coupable *.

ŒDIPE.

Quoi, tu parles en rébelle !

CRÉON.

Et vous, en injuſte roi.

ŒDIPE.

Je pourvois à ma couronne en te faiſant périr [1] ?

CRÉON.

Et moi, à ma vie & à l'équité, en refuſant d'obéir.

ŒDIPE.

Mais tu es criminel †.

CRÉON.

Je ne ſuis pas convaincu.

ŒDIPE.

Un ſujet ne doit-il pas obéir à ſon roi ?

* Créon commence à parler avec quelque fierté ; mais c'eſt celui à qui le royaume appartenoit de droit après la mort de Laïus. Il étoit de la famille royale. Œdipe étoit étranger. L'aventure du Sphinx avoit élevé l'un ſur le trône au préjudice de l'autre. Tout cela rend Créon plus excuſable, & ſert à augmenter les ſoupçons d'Œdipe.

1 En te faisant périr, n'eſt pas dans le grec.

† Je ne ſçais pourquoi M. Dacier a omis ce mot & la réponſe.

CRÉON.

Non; si ces ordres sont iniques.

ŒDIPE.

O Thébes! O citoyens.....

CRÉON.

Maître comme vous de ces peuples, & leur concitoyen, j'ai droit d'implorer aussi leur secours.

LE CHŒUR.

Ah, princes, que faites vous? Voici la reine Jocaste. C'est à elle à terminer vos différends.

SCÈNE III.

Les mêmes, JOCASTE.

JOCASTE.

Quel sujet vous anime, infortunés princes? Quoi, tandis que la patrie expire, vous ne rougissez point d'augmenter les calamités publiques par vos démêlés particuliers. Œdipe, & vous, Créon, rentrez dans votre appartement. Cessez d'aigrir nos maux, & gardez vous de porter vos dissensions à de fâcheuses extrémités.

CRÉON.

Madame, soyez témoin de la manière atroce dont le roi traite Créon votre frere. Il me menace de l'exil ou de la mort.

ŒDIPE.

Je l'avoue, madame : mais il le mérite. Il a conjuré contre ſon roi.

CRÉON.

Puiſſé-je être livré à toutes les furies, & périr par tous les ſupplices, ſi je ſuis coupable du crime qu'on m'impute !

JOCASTE.

Que voulez vous de plus, ſeigneur ? Au nom des dieux, reſpectez un ſerment ſi ſaint; reſpectez les vœux de ce peuple & les miens.

LE CHŒUR.

Oui, ſeigneur, j'oſe vous en conjurer; calmez votre courroux ; écoutez la reine; & rendez vous à nos vœux réunis.

ŒDIPE.

Ah, que me demande-t-on ! Faut-il fléchir devant un ſujet !

LE CHŒUR.

Ayez égard à ſa conduite paſſée, & à ſes proteſtations préſentes.

ŒDIPE.

Sçavez vous ce que vous exigez de moi ?

LE CHŒUR.

Oui, ſeigneur.

ŒDIPE.

Si vous oſez le redire, parlez.

LE CHŒUR.

Je ne rougirai point de le répéter [1]; conſervez un ami; du moins ne le perdez pas ſur une incertitude.

ŒDIPE.

Me demander ſa grace, c'eſt demander mon exil ou ma mort.

LE CHŒUR.

Ah, j'atteſte le premier des dieux *; oui, brillant ſoleil, ſois témoin de mes ſermens. Que je périſſe abandonné des hommes & du ciel, ſi cette affreuſe penſée roule dans mon eſprit. Hélas, ſeigneur, c'eſt l'intérêt public qui me touche. Senſible aux maux de ma patrie, je ſens mon cœur déchiré, quand je les vois redoublés par vos cruelles diſſenſions.

ŒDIPE.

Hé bien, qu'il ſe retire. Je lui pardonne, au péril de mourir ou de deſcendre du trône: mais qu'il ſçache que c'eſt à vos larmes, & non à aucun égard pour lui, que j'accorde ſa grace. En quelque lieu qu'il puiſſe être, il me ſera toujours odieux.

CRÉON.

Cruelle faveur †! Quelle ſeroit donc votre ven-

1 Cette phraſe n'eſt pas dans le grec:

* Le premier des dieux; c'eſt-à-dire, celui dont la préſence eſt la plus ſenſible.

† Ce paſſage eſt difficile & obſcur. Camérarius y donne ce ſens, après

geance ? Mais telle eſt votre caractère ; vous êtes puni par vos propres paſſions.

ŒDIPE.

Ceſſe de m'inſulter : pars ; évite mon courroux.

CRÉON.

Je me retire. J'ai eu le malheur de n'être pas connu de vous. Ce peuple me rend plus de juſtice [1].

LE CHŒUR.

Ah, madame, qui vous arrête ! Engagez le roi à rentrer auſſi dans ſon palais.

SCÈNE IV.

JOCASTE, ŒDIPE, LE CHŒUR.

JOCASTE.

Je veux auparavant ſçavoir le ſujet de leurs démêlés.

LE CHŒUR.

Ils ſe ſont pris de paroles ſur des ſoupçons. Les reproches injuſtes ſont ſenſibles.

le ſcholiaſte, auſſi bien que M. Orſatto : VOUS PARDONNEZ A REGRET, MAIS, QUAND VOTRE COURROUX SERA CALMÉ, VOUS EN ROUGIREZ. L'autre ſens paroît plus naturel. M. Dacier l'a ſuivi, & M. Boivin.

1 Grec : Je me retire. Peut-être ne ſerai-je jamais bien connu de vous : mais ce peuple me rendra toujours juſtice.

JOCASTE.

Ces reproches ont-ils été réciproques?

LE CHŒUR.

L'offenſe a été mutuelle.

JOCASTE.

A quel ſujet, je vous prie?

LE CHŒUR.

Daignez, madame, n'en pas demander davantage. Dans les malheurs qui nous environnent, il eſt juſte de ne pas réveiller des querelles aſſoupies.

ŒDIPE au chœur.

Voyez votre aveuglement; malgré votre équité, vous abandonnez mes intérêts, & vous mettez le comble à mes maux.

LE CHŒUR.

Ah, ſeigneur, je l'ai dit, & je le redis encore; je ſerois le plus inſenſé des hommes, ſi je ſéparois mes intérêts des vôtres. N'eſt-ce pas vous qui avez relevé notre patrie chancelante; vous qui, dans les malheurs préſens, ſerez notre libérateur, ſi la choſe dépend de vos ſoins?

JOCASTE.

Au nom des dieux, ſeigneur, ne me cachez pas la cauſe de votre indignation.

ŒDIPE.

Vous le voulez, madame, j'y conſens; mon reſpect & ma complaiſance vont vous ſatisfaire. Ecoutez les complots de Créon....

JOCASTE.

Il est mon frere ; mais j'écouterai vos plaintes, pourvû qu'elles soient fondées sur des indices assurés [1].

ŒDIPE.

Il m'impute le meurtre de Laïus.

JOCASTE.

De lui même, ou sur le rapport d'autrui ?

ŒDIPE.

Il a suborné l'artificieux Tirésias pour répandre ces bruits ; & il ne tient pas à lui qu'il n'aigrisse & ne souléve mon peuple.

JOCASTE.

Ecoutez à votre tour, seigneur. M'en croirez vous ? Ecartez cette vaine inquiétude, & méprisez les discours du devin. Il n'en est point de véridique sur la terre. J'en dois être crue. En voici un exemple sensible. Laïus, mon époux, reçut jadis un oracle (je ne dirai pas d'Apollon, mais du moins de ses ministres.) On lui annonçoit qu'il seroit tué de la main de son fils. Tel étoit, disoit-on, l'ordre des destins. Cependant, si j'en crois le bruit unanime, des brigands assassinerent Laïus dans un chemin qui se divise en trois routes. Je mis au monde ce fils redouté, dont l'oracle menaçoit mon époux ; mais à peine

1 Voici la réponse de Jocaste, d'après le grec : Voyons si vos reproches & vos accusations sont bien fondés.

trois jours s'étoient écoulés, que le roi lui fait percer les pieds, avec ordre de l'expoſer ſur une montagne écartée. Vous voyez qu'Apollon ne put effectuer, ni le crime du fils, ni les craintes du père. Les oracles toutefois avoient parlé. Allez, ſeigneur, raſſurez vous; ne les croyez pas. Ce qu'un dieu détermine, il le dévoile ſans obſcurité.

ŒDIPE.

Ah, madame, que m'avez vous dit! Dans quel trouble & quelle agitation votre diſcours m'a jetté!

JOCASTE.

Quelle agitation, quel trouble, ſeigneur?

ŒDIPE.

Ne m'avez vous pas dit que Laïus fut tué dans un chemin partagé en trois routes?

JOCASTE.

Tel étoit le bruit commun; tel eſt-il encore aujourd'hui.

ŒDIPE.

Et en quel lieu, madame, arriva ce terrible événement?

JOCASTE.

En Phocide, dans l'endroit où ſe réuniſſent les chemins qui conduiſent à Delphes en Daulie *.

* Delphes & Daulie ſont ſéparées par le mont Parnaſſe en Phocide, entre le golfe Opuntien & le golfe de Criſſa.

ŒDIPE.

Et depuis quel temps cela eſt-il arrivé ?

JOCASTE.

On l'apprit peu de temps avant que vous vinſſiez régner ſur ces contrées.

ŒDIPE.

O Jupiter, qu'ordonnez vous de mon ſort ?

JOCASTE.

Ah, ciel ! D'où vient, ſeigneur, ce frémiſſement ?

ŒDIPE.

Ne le demandez pas. Dites moi plutôt, madame, quel étoit le port & l'âge de Laïus.

JOCASTE.

Sa taille étoit grande & majeſtueuſe. Sa tête commençoit à blanchir. Du reſte il avoit beaucoup de votre air.

ŒDIPE.

Ah, dieux ! Me ſerois-je lié moi même, ſans le ſçavoir, par les plus horribles imprécations ?

JOCASTE.

Que dites vous, ſeigneur ? Je n'oſe porter mes regards ſur vous.

ŒDIPE.

Je tremble de frayeur que l'aveugle prophéte n'ait été trop éclairé : dites encore un mot, & je ſerai éclairci.

JOCASTE.

Je ſuis ſaiſie d'horreur.... Mais parlez ; je dirai ce que je puis ſçavoir.

ŒDIPE.

Laïus étoit-il peu accompagné, ou entouré d'une nombreuſe garde [1] ?

JOCASTE.

Cinq perſonnes faiſoient toute l'eſcorte de ce roi populaire : encore le hérault étoit-il de ce nombre, & Laïus n'avoit qu'un char.

ŒDIPE.

Je ſuis perdu [2]. Mon malheur n'eſt que trop évident. Mais, madame, qui vous a raconté cette hiſtoire ?

JOCASTE.

Un officier de Laïus, échappé ſeul de ce danger.

ŒDIPE.

Eſt-il dans le palais ?

JOCASTE.

Non. A peine de retour à Thébes, vous voyant ſur le trône, & ſon roi au tombeau, il voulut s'épargner la douleur de revoir les lieux qui lui rappelloient un triſte ſouvenir. Il me ſupplia de l'envoyer à la campagne pour avoir ſoin de mes troupeaux. Ce fidéle domeſtique méritoit cette récompenſe, & une meilleure fortune.

1 Le grec ajoute : Suivant l'uſage des rois.

2 JE SUIS PERDU, n'eſt pas dans le grec ; on y lit : Hélas ! Hélas ! Mon malheur....

ŒDIPE.

Faites le paroître au plus-tôt, madame.

JOCASTE.

Cela eſt aiſé. Mais pourquoi, ſeigneur?

ŒDIPE.

J'appréhende qu'on ne m'ait dit trop vrai *. Je veux m'éclaircir; en un mot, je veux le voir.

JOCASTE.

Hé bien, vous le verrez. Mais ne puis-je entrer dans votre confidence, & ſçavoir le ſujet de cette étrange inquiétude?

ŒDIPE.

Je ne puis rien vous refuſer, madame, ſur-tout après l'eſpérance dont vous me flattez. Dans la cruelle ſituation où je me trouve vous partagez mes peines; & à qui puis-je mieux les confier? Fils de Polybe, roi des Corinthiens, & de la reine Mérope ſon épouſe, j'ai tenu le premier rang à Corinthe. J'en étois l'eſpérance, lorſqu'il m'arriva une aventure propre à me ſurprendre, peu digne pourtant des ſoucis qu'elle me coûta. Un homme pris de vin eut l'audace de me reprocher à table que je n'étois point le fils du roi & de la reine. Outré d'un affront ſi ſanglant, j'eus peine à retenir ma colere. Toutefois je laiſſe paſſer ce jour là. Le lendemain, je vais trouver Polybe

* Le texte eſt equivoque : d'autres traduiſent: JE CRAINS D'EN AVOIR TROP DIT.

& Mérope, & je leur fais part de mon chagrin. Ils entrent en fureur contre celui qui m'avoit outragé. Ma tendresse pour eux luttoit avec mes soupçons. L'affront étoit gravé trop profondément dans mon cœur. Je pars ; je vais au temple de Delphes. Apollon interrogé, au lieu de répondre à mes demandes, m'annonce le plus horrible avenir. « Les destins portent, DIT-IL, qu'Œdipe » sera l'époux de sa mere, qu'il mettra au jour » une race exécrable, & qu'il sera le meurtrier » de son pere ».

Epouvanté, comme vous pouvez juger, d'un oracle si effrayant, je prends le parti d'éviter pour toujours Corinthe, afin de me mettre hors d'état d'accomplir cette affreuse prédiction. Je régle mon voyage sur les astres *; je prends une autre route, & j'arrive à l'endroit où vous dites que Laïus est mort. Je vous l'avouerai, madame, à peine eus-je atteint le chemin qui se partage en trois, que le hérault & un homme, tel à peu près que vous le peignez, monté sur un char, se présentent devant moi, & veulent me faire retirer par force. Transporté de fureur, je frappe l'insolent qui m'insultoit. Le maître prend son temps, & me porte deux coups †. Il n'en fut pas quitte pour la même

* Les anciens, fort amateurs de l'astronomie, se conduisoient par les astres sur terre aussi bien que sur mer.

† Grec : Deux coups d'AIGUILLON sur le milieu de la tête.

peine. Atteint d'un ſeul coup *, il eſt renverſé de ſon char. Il expire à mes pieds, auſſi bien que ceux de ſa ſuite. Si donc cet étranger ſe trouve avoir quelque rapport à Laius, ah, dieux, eſt-il homme plus malheureux & plus haï du ciel que je le ſuis? Nul étranger, nul Thébain ne peut déſormais me recevoir, ni me parler : je ſuis contraint de fuir loin de ces lieux; par qui? Par moi même. Oui, c'eſt moi ſeul qui ai porté contre moi ce funeſte arrêt. O comble d'horreur! O le plus abominable de tous les hommes, je ſouille la couche de celui là même que j'ai cruellement maſſacré! Mais quoi, obligé de fuir, reverrai-je les miens? Retournerai-je à Corinthe, je m'expoſe à épouſer Mérope, à tuer Polybe, à porter mes mains criminelles ſur ceux à qui je dois le jour. O fortune ennemie! O deſtins impitoyables! Peut-on ne vous pas imputer toutes ces horreurs? Ne ſouffrez pas, juſtes dieux, que je voye jamais luire ce jour fatal : rayez moi du nombre des humains avant que de marquer ma vie par ces exécrables traits.

LE CHŒUR.

Senſibles à vos malheurs, ſeigneur, nous vous conjurons de ne pas bannir la douce eſpérance, juſqu'à ce que vous ayez vu le berger.

* Grec : DE BATON; ce qui montre que les anciens Grecs n'étoient pas même toujours armés en voyage.

ŒDIPE.

Je l'attends. C'eſt l'unique eſpoir qui me reſte.

JOCASTE.

Et quand il ſera venu, que ferez vous?

ŒDIPE.

Si ſes paroles s'accordent avec les vôtres, il calmera mes inquiétudes.

JOCASTE.

Que concluez vous donc de mes paroles, ſeigneur[1]?

ŒDIPE.

Ce berger aſſure, dites vous, que Laïus a été aſſaſſiné par des brigands: s'il perſiſte à le dire, je ſuis ſauvé: car on ne prend point un homme ſeul pour pluſieurs S'il n'impute le mal qu'à un ſeul, je me tiendrai pour convaincu; évidemment je ſerai le coupable.

JOCASTE.

Raſſurez vous donc, ſeigneur. Il a parlé. Il ne peut changer de langage. Tout Thébes eſt témoin comme moi de ſon récit. Mais, dût-il tenir un autre diſcours, ſon rapport ne ſera jamais conforme à l'oracle. Apollon prédit que Laïus ſera tué par mon fils. Hélas! Innocente victime de nos frayeurs, il reçut la mort, loin de la donner. Jugez, ſeigneur, ſi votre oracle mérite plus d'attention que le mien.

1 Grec: Que vous ai-je donc dit, ſeigneur?

ŒDIPE.

Vous appaisez mes frayeurs ; mais, madame, pour les dissiper, songez, je vous conjure, à faire venir le berger, dont dépend mon sort.

JOCASTE.

J'y envoye : mais rentrons ; que ne ferois-je point pour vous plaire.

III. INTERMÉDE.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

JUSTES dieux *, faites moi jouir du bonheur suprême de conserver la sainteté dans mes paroles & dans mes mœurs. Faites que je régle ma vie sur ces loix, ces divines loix descendues du plus haut des cieux. Oui, l'Olympe en est l'auteur, & non pas notre foible nature. Leurs traits ne vieillissent point ; l'oubli ne peut les effacer, la vérité elle même y réside ; elles sont marquées à son coin.

ANTISTROPHE I.

La tyrannie doit son origine à l'orgueil. Si l'or-

* Le chœur, suivant son caractère, répare ici l'impiété de Jocaste sans la nommer.

gueil, après avoir entassé maux sur maux, arrive à son comble, il ne peut arrêter ses pas chancelans; il se précipite dans un abyîme de malheurs. O Apollon! Ne souffrez pas que ce vice retarde l'éclaircissement de vos oracles, & l'avantage que Thébes en attend. Songez, grand dieu, que si d'autres vous abandonnent, je ne veux jamais me départir de la soumission que je vous dois [1].

STROPHE II.

Périsse tout mortel dont la sacrilége main ou la langue criminelle viole les loix, la justice, & les temples des dieux! Périsse quiconque, pour de coupables voluptés, & pour des trésors trop désirés, n'a pas horreur de souiller ses mains impies dans le crime! Si l'impiété est récompensée, qui voudra désormais émousser les traits de ses passions, & réprimer les mouvemens de son cœur? Que me servira de conduire des danses solemnelles en l'honneur des dieux?

ANTISTROPHE II.

A quoi bon irai-je, respectueux adorateur, offrir les vœux & l'encens des mortels à Delphes,

1 Ces deux dernieres phrases ne sont pas conformes au texte. M. de Vauvilliers, après avoir déterminé la vraie signification du mot πάλαισμα, propose, pour la première, cette traduction qui est plus exacte: « O dieux! ne rompez jamais les liens de cette ancienne har- » monie dont ma patrie a ressenti les heureux effets ».

Et, dans le grec, on lit seulement, pour la seconde phrase: Je ne cesserai jamais de vous regarder comme mon appui.

en Phocide *, à Olympie †, ſi les oracles d'Apollon ne ſe vérifient à la face de l'univers? Vous qui m'écoutez, ſouverain maître du monde, grand Jupiter, dont l'empire eſt éternel, montrez nous que rien n'échappe à vos regards pénétrans. Vous le voyez, les oracles donnés à Laïus ſont mépriſés; Apollon eſt négligé; la religion n'eſt plus en honneur.

* En Phocide; il y a dans le grec : οὐδ' εἰς τὸν Ἀβαῖσι ναὸν, NI DANS LE TEMPLE EN ABES. Cette ville, dit Pauſanias, eſt en Phocide. Elle a été bâtie par une colonie Argienne, & a tiré ſon nom d'Abas, fils de Lyncée & d'Hypermneſtre : Apollon y avoit un temple. D'autres veulent que ce ſoit une ville de Lydie.

† Olympie, ou Piſe, ville d'Elide dans le Péloponnèſe, où ſe célébroient les jeux olympiques, peu loin du temple de Jupiter Olympien.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

JOCASTE, LE CHŒUR.

JOCASTE.

SEIGNEURS Thébains, vous me voyez en devoir d'aller au temple des dieux. Ces guirlandes & cet encens que je porte vous annoncent le ſujet de mes vœux. C'eſt le trouble d'Œdipe. Agité de diverſes penſées, au lieu de juger de l'oracle récent par l'ancien, comme le veut la raiſon, il n'écoute que ſes frayeurs, & ſe livre à quiconque les entretient. Puiſque mes conſeils & mes ſoins ſont inutiles, c'eſt vous que j'implore *, ô Apollon ! Voici votre temple le plus proche, j'y cours ; & l'unique prière que j'oſe vous adreſſer, c'eſt de jetter ſur nous un regard de compaſſion. Car enfin Œdipe, ſemblable à un pilote éperdu au milieu de l'orage, fait paſſer ſes craintes juſques dans notre ſein.

* Grec : O APOLLON LYCIEN, OU DU LYCÉE ; πρός σ' ὦ Λύκει' Ἄπολλον (ἄγχιστος γὰρ εἶ) : ce n'eſt pas à dire que Jocaſte aille en Lycie ou au Lycée à Athènes ; elle va au temple d'Apollon le plus proche à Thébes, & l'appelle Lycien par ſon nom. Elle commence par là ſes pelerinages en faveur d'Œdipe.

SCÈNE II.

Les mêmes, UN BERGER de Corinthe.

LE BERGER.

De grace, Thébains, enſeignez moi le palais d'Œdipe ? Dites moi où je puis le trouver lui même ?

LE CHŒUR.

Vous voyez ſon palais, ô étranger ; vous l'y trouverez ; & voici la reine ſon épouſe.

LE BERGER.

Epouſe d'un ſi grand roi, puiſſe-t-elle auſſi bien que ſa famille être comblée de toutes ſortes de proſpérités !

JOCASTE.

Puiſſiez vous éprouver vous même tout le bonheur que vous me ſouhaitez ! Vos paroles, qui me ſont d'un heureux préſage, méritent de moi ce retour. Mais, dites moi, je vous en conjure [1], quel ſujet vous améne ? Que venez vous nous annoncer ?

LE BERGER.

D'heureuſes nouvelles pour vous & pour le roi.

JOCASTE.

Quel eſt ce bonheur ? Et d'où venez vous ?

1 Ceci n'eſt pas dans le grec.

LE BERGER.

De Corinthe ; &, pour ne rien céler, ce que je vais vous apprendre vous causera de la joie & du chagrin.

JOCASTE.

Comment ? Que signifie cette énigme ?

LE BERGER.

Votre époux, si j'en crois les bruits de Corinthe, doit être élu roi de l'Isthme, par le suffrage unanime des Corinthiens.

JOCASTE.

Quoi ! Le vieux roi Polybe n'est plus sur le trône ?

LE BERGER.

Il est dans le tombeau.

JOCASTE.

Polybe est mort ! Cela est-il croyable ?

LE BERGER.

Puissé-je mourir moi même, si mon rapport n'est sincère !

JOCASTE à ses femmes.

Allez, courez annoncer cette nouvelle au roi. Oracles, qu'êtes vous devenus? Œdipe s'exile volontairement, dans la crainte de tuer Polybe; & Polybe meurt par les mains de la Parque.

SCÈNE III.

Les mêmes, ŒDIPE.

ŒDIPE.

Chere épouſe, qui vous intéreſſez ſi généreuſement à mes malheurs, que voulez vous ? Pourquoi m'obligez vous de ſortir ?

JOCASTE.

Ecoutez, ſeigneur, écoutez cet étranger ; & jugez ce qu'il faut penſer des oracles.

ŒDIPE.

Cet étranger ? Quel eſt-il ? Que vient-il m'apprendre ?

JOCASTE.

Il vient de Corinthe vous annoncer que Polybe votre pere, n'eſt plus.

ŒDIPE.

Que dites vous, ô étranger ? Ah, je vous conjure de parler vous même.

LE BERGER.

Puiſque vous ſouhaitez, ſeigneur, que je commence par cette triſte nouvelle, ſçachez qu'en effet Polybe ne voit plus le jour.

ŒDIPE.

Lui ! Quel ſort a fini ſa deſtinée ? La trahiſon ou la maladie ? Parlez.

LE BERGER.

Hé, ſeigneur, faut-il le demander? Le moindre accident précipite la vieilleſſe au tombeau.

ŒDIPE.

C'eſt donc une langueur qui l'y a conduit?

LE BERGER.

Oui, ſeigneur, & ſon âge avancé.

ŒDIPE.

Ah, madame, quel beſoin à préſent de recourir aux autels *, & de conſulter le chant des oiſeaux †? Ils m'avoient prédit le meurtre d'un pere; & le voilà dans la région des morts, tandis que je vis paiſible à Thébes ſans avoir jamais armé mes mains contre ſes jours. On ne peut ſans doute m'imputer ſon trépas. Quoi? Dira-t-on que le regret de m'avoir perdu l'aura mis au tombeau? Alors je ſerois en quelque ſorte l'auteur de ſa mort. Mais, non; Polybe eſt dans les enfers; & avec lui il a emporté tous ces vains oracles.

* M. Dacier traduit: « Hélas, madame, qui voudra déſormais con- » ſulter les oracles d'Apollon? Qui voudra, &c. ». Il me ſemble que ce n'eſt point là le ſens véritable. Jocaſte alloit conſulter les dieux en faveur d'Œdipe. Œdipe, raſſuré par le récit du berger, dit à la reine qu'il n'eſt plus beſoin de recourir aux autels & aux oiſeaux; que d'ailleurs il a été trompé par ſa crédulité, &c.

† Il me ſemble véritablement qu'Œdipe, & Jocaſte ſur-tout, inſultent les oracles & les prédictions, en pluſieurs endroits de cette tragédie. C'eſt en effet leur crime, quoiqu'en diſe le P. Brumoy; & le chœur ſçait bien le leur reprocher. (Note de l'ancien éditeur).

JOCASTE.

Ne l'avois-je pas prédit, ſeigneur?

ŒDIPE.

Il eſt vrai, madame : mais quoi? Mes frayeurs l'emportoient ſur vos conſeils.

JOCASTE.

Ne laiſſez donc plus tyranniſer votre eſprit par ces craintes frivoles.

ŒDIPE.

Ne dois-je pas encore appréhender de ſouiller la couche d'une mere?

JOCASTE.

Que peut-on craindre quand on eſt guidé comme vous par une heureuſe fortune? Croyez moi, trop de prudence nuit. Le plus sûr eſt de s'abandonner au hazard des événemens, & de jouir de la vie. Y a-t-il pour vous le moindre fondement de craindre un inceſte? Croyez moi, n'y ayez pas plus d'égard qu'à un ſonge vain. Pour vivre heureux on doit négliger ces frivoles ſuperſtitions.

ŒDIPE.

J'approuverois votre penſée, madame, ſi ma mere ne jouiſſoit plus de la lumiere; mais tant qu'elle reſpirera, j'ai ſujet de craindre, & je craindrai toujours.

JOCASTE.

Toujours! Quoi la mort d'un pere ne vous ouvre pas les yeux! Quel enchantement!

ŒDIPE.

Elle devroit me raſſurer, j'en conviens ; mais ma mere vit encore.

LE BERGER.

Puis-je ſçavoir, ſeigneur, quelle eſt la perſonne que vous craignez ?

ŒDIPE.

C'eſt Mérope, épouſe du roi mort.

LE BERGER.

Hé, que craindre d'elle, ſeigneur ?

ŒDIPE.

L'effet d'un oracle terrible, épouvantable.....

LE BERGER.

Eſt-il ſi affreux que vous ne puiſſiez le dire ?

ŒDIPE.

Le voici : ſi j'en crois Apollon, je ſerai inceſtueux & parricide, époux d'une mere, & meurtrier d'un pere : & c'eſt pour éviter d'accomplir cette horrible prédiction, que je me ſuis écarté de Corinthe : exil volontaire & aſſez heureux, comme vous le voyez ; mais toutefois fâcheux, puiſque je me ſuis privé de voir ce que j'avois de plus cher.

LE BERGER.

Quoi, ſeigneur, cette unique crainte vous a éloigné de Corinthe ?

ŒDIPE.

J'ai appréhendé, je l'avoue, l'inceſte & le parricide.

LE BERGER.

Ah, prince, il faut que je vous délivre de cette inquiétude; puiſqu'auſſi bien je ne viens en ces lieux que pour votre bonheur*.

ŒDIPE.

Je ſçaurai reconnoître à mon tour cet important ſervice.

LE BERGER.

L'avantage de vous ramener à Corinthe me ſuffit : c'eſt l'unique objet de mon voyage †.

ŒDIPE.

Non; je ne retournerai jamais dans les lieux où ma mere voit le jour.

LE BERGER.

Il paroît bien, ſeigneur, que vous ignorez qui vous êtes.

ŒDIPE.

Comment? Au nom des dieux, ô étranger, inſtruiſez moi de mon ſort.

* Voici le principe du dénouement qu'Ariſtote, chap. IX. POET. cite comme un des plus ſurprenans. Rien en effet n'eſt mieux imaginé.

† Tel eſt le paſſage grec :

Καὶ μὴν μάλιστα τοῦτ' ἀφικόμην, ὅπως
Σοῦ πρὸς δόμους ἐλθόντος, εὖ πράξαιμί τι.

Telle eſt la traduction de M. Dacier. « Je ne ſuis venu, ſeigneur, » qu'afin que, quand vous ſerez de retour à Corinthe, je puiſſe mériter » de vous quelque grace, & vivre heureux ſous votre protection ». Voilà ſans doute un compliment fort intéreſſé. J'oſe dire que ce n'eſt point là la penſée de Sophocle. Le lecteur en jugera; & la note de M. Dacier, toute ingénieuſe qu'elle eſt d'ailleurs, ne paroît point ſauver cette incongruité. M. Orſatto y a auſſi donné, & M. Boivin.

LE BERGER.

Si le motif qui vous empêche de retourner dans votre palais.....

ŒDIPE.

Oui; c'eſt la crainte d'effectuer l'oracle.

LE BERGER.

Si vous redoutez quelque ſouillure de la part de vos proches....

ŒDIPE.

C'eſt cela même. Voilà la ſource de mes inquiétudes mortelles.

LE BERGER.

Hé bien, ſeigneur, rien de plus frivole que ces inquiétudes.

ŒDIPE.

Comment frivole, je ſuis fils de Polybe?

LE BERGER.

Polybe ne vous touche en rien.

ŒDIPE.

Quoi, Polybe ne m'a pas donné le jour?

LE BERGER.

Autant & auſſi peu que moi *.

* M. Dacier n'a point voulu traduire à la lettre ce vers & les deux autres qui ſuivent; ſans doute parce qu'il n'a pas fait attention à l'équivoque gracieuſe de cet AUTANT ET AUSSI PEU QUE MOI. Il s'eſt contenté de mettre, NON, SEIGNEUR. Il y a pourtant une fineſſe dans le grec; laquelle conſiſte en ce que le berger de Corinthe étoit dans la vérité, AUTANT ET AUSSI PEU PERE D'ŒDIPE QUE DE POLYBE; le berger lui avoit ſauvé la vie; Polybe l'avoit adopté: mais ni l'un ni l'autre ne lui avoit donné le jour.

ŒDIPE.

Que veut dire cette énigme ? Mon pere ne m'a pas plus donné le jour qu'un étranger ?

LE BERGER.

Non, encore une fois ; il n'étoit pas plus votre pere que moi.

ŒDIPE.

Mais il m'appelloit son fils.

LE BERGER.

Et c'est moi qui vous donnai à lui.

ŒDIPE.

Auroit-il tant chéri un fils qui n'eût pas été le sien ?

LE BERGER.

Il n'avoit pas d'enfans : en faut-il davantage ?

ŒDIPE.

Que suis-je donc ? M'avez vous acheté ; ou êtes vous mon pere ?

LE BERGER.

Je vous trouvai sur le mont Cithéron *.

ŒDIPE.

Quel motif vous conduisoit en ces lieux déserts ?

LE BERGER.

Le soin de quelques troupeaux.

ŒDIPE.

Vous étiez donc berger ?

* Citheron, mont qui sépare la Béotie de l'Attique.

LE BERGER.

Oui, ſeigneur ; & je fus alors votre libérateur.

ŒDIPE.

En quel état me trouvâtes vous ?

LE BERGER.

Vos talons percés vous l'apprendront.

ŒDIPE.

Ah, de quel mal me rappellez vous le ſouvenir!

LE BERGER.

Je détachai les liens qui traverſoient vos pieds.

ŒDIPE.

Quelle barbarie on exerça ſur moi dès le berceau!

LE BERGER.

C'eſt cette aventure qui vous a donné le nom que vous portez *.

ŒDIPE.

Dites moi, au nom des dieux, qui de mon pere ou de ma mere m'accabla de cette malédiction? Qui des deux me condamna à périr ?

LE BERGER.

Je l'ignore; celui des mains de qui je vous reçus le ſçaura mieux.

ŒDIPE.

C'eſt donc des mains d'un autre que vous m'avez reçu ?

LE BERGER.

Oui ; des mains d'un autre berger.

* Œdipe, οἰδίπους, pieds enflés.

ŒDIPE.

Quel eſt-il ? Pourriez vous me le déſigner ?

LE BERGER.

Il étoit, diſoit-on, à Laïus.

ŒDIPE.

A Laïus ! Au roi de ces climats ?

LE BERGER.

A lui même. Il avoit ſoin de ſes troupeaux.

ŒDIPE.

Vit-il encore ? Puis-je le voir ?

LE BERGER.

Il n'eſt ici perſonne qui ne puiſſe vous en inſtruire.

ŒDIPE au chœur.

Si quelqu'un d'entre vous connoît ce berger, ſi on l'a vu à la ville ou à la campagne, qu'on ait à me l'indiquer. La ſituation où je me trouve veut que je l'interroge.

LE CHŒUR.

Je ne penſe pas qu'il parle d'un autre que de celui que vous avez envoyé chercher : mais la reine le ſçait mieux que perſonne *.

* Le chœur a raiſon de parler ainſi ſur ce qu'avoit dit Jocaſte du berger de Laïus. Il y a d'ailleurs une adreſſe infinie à intéreſſer, dans cette recherche, la reine qui ſe tait d'étonnement ; parce qu'elle ſçait déja tout le myſtere. Le reſte de cette ſcène eſt plein d'art. Œdipe, toujours trop curieux pour ſon malheur, veut s'inſtruire malgré les prieres de la reine, déja trop inſtruite ; & il attribue ſes conſeils à une crainte ſecrette, qu'elle ne ſe trouve l'épouſe d'un eſclave, d'un fils de berger.

ŒDIPE.

Sçavez vous, madame, si l'homme que nous faisons venir est le même que celui dont parle cet étranger ?

JOCASTE.

Quoi ! De qui parle-t-il ? Hé, seigneur, calmez vos craintes, & négligez ces téméraires discours.

ŒDIPE.

Non, madame; me préservent les dieux de suivre vos conseils : ce que j'ai découvert m'engage trop à éclaircir ma naissance & mon sort.

JOCASTE.

Au nom des dieux, seigneur, n'en faites rien. Si votre repos vous est cher, laissez ce fatal examen. Je ne suis déja que trop à plaindre.

ŒDIPE.

J'entends, madame; ne vous inquiétez point; dût-on, par un triple affront, me prouver que je descends de trois esclaves ; cet outrage ne rejailliroit point sur vous.

JOCASTE.

Ah, seigneur, si j'ai quelque pouvoir sur votre esprit, je vous conjure de quitter ce fatal dessein.

ŒDIPE.

Je ne le quitterai point que je n'aye mis en plein jour la vérité que je cherche.

JOCASTE.

Mais ſongez, je vous prie, que j'ai de fortes raiſons pour vous en détourner.

ŒDIPE

Et ce ſont ces raiſons ſecrettes qui redoublent mes craintes & ma curioſité.

JOCASTE, à part.

Ah, prince déplorable..... puiſſes tu ignorer éternellement ta deſtinée!

ŒDIPE.

Qu'on m'améne au plus-tôt le berger. Laiſſons la reine rougir de ma naiſſance, & ſe glorifier de la ſienne.

JOCASTE.

O le plus infortuné des hommes!.... Va, je ne puis rien dire de plus; & je te parle pour la derniere fois [1].

1 Grec: Hélas! Hélas! Infortuné!... Car je ne puis & ne pourrai dorénavant te donner d'autre nom.

SCÈNE IV.

Les mêmes, hors JOCASTE.

LE CHŒUR.

Ah, ſeigneur, où court la reine éperdue, & plongée dans la plus profonde douleur ? Que j'appréhende les ſuites funeſtes de cet affreux ſilence !

ŒDIPE.

Funeſtes ou non, je veux connoître ma naiſſance, dût-elle être la plus vile. Je le vois ; la reine rougit de mon obſcurité. Tel eſt le génie ambitieux du ſexe ; n'importe : je n'ai pas honte de ma deſtinée. Enfant de la Fortune, j'en ai reçu trop de biens pour être ingrat *. Oui, la Fortune eſt ma mere. Les années & les temps ſont mes proches. Témoins de ma baſſeſſe, ils m'ont élevé au faîte de la grandeur. Né ce que je ſuis, ma naiſſance ne changera pas, quand je ceſſerois de l'examiner †.

* Horace a employé cette expreſſion ; SAT. VI. l. 2.

Luſerat in campo fortunæ filius. . . .

† J'ai ſuivi en ceci le ſens de M. Dacier, qui véritablement eſt le plus fin & le plus naturel. C'eſt auſſi celui de M. Orſatto & de M. Boivin.

LE CHŒUR.

STROPHE *.

Si je ſçais lire dans l'avenir, & ſi mes conjectures ne ſont pas vaines, ô Cithéron, avant que le ſoleil recommence ſa carriere, tu dévoileras le ſort & la naiſſance d'Œdipe. Ainſi nous ménerons des danſes, & nous chanterons des hymnes, pour marquer notre joie à un prince ſi cher. Daignez, ô Apollon, juſtifier notre eſpoir & nos vœux.

ANTISTROPHE.

Aimable prince, quel dieu, quelle déeſſe vous ont donné le jour ? Ne ſeroit-ce point quelque nymphe égarée dans les bois avec le dieu Pan ? Seroit-ce quelque amante d'Apollon † ; car ce dieu aime les montagnes écartées ? Mercure & Bacchus, l'un dieu de Cyllene §, l'autre amateur des forêts, font ſouvent la cour aux nymphes d'Hélicon ¶ : ſeriez vous le fruit de leurs amours ?

ŒDIPE appercevant de loin Phorbas.

Si je puis juger de ce vieillard *, qui m'eſt

* Cette ſtrophe & cette antiſtrophe montrent que le chœur s'avance & parle en corps.

† Je donne ici à θυγάτηρ la ſignification d'amante, comme elle ſemble l'être en effet. L'autre ſens ſeroit celui de M. Orſatto. O D'APOLLO LA FIGLIA, A CUI SON GRATI GLI ALTI GIOGHI, E LE RUPI.

§ Cyllene, mont d'Arcadie, où naquit Mercure de Jupiter & de Maïa.

¶ Hélicon, mont de la Phocide, d'où coule l'Hippocrène.

* Il me ſemble qu'il vaut mieux ſuivre le manuſcrit dont parle

inconnu, il me ſemble qu'il eſt ce berger que j'attends. Son port, ſon air, ſon âge qui ſe rapporte aſſez à celui de cet étranger, tout me le perſuade. Je crois même reconnoître mes officiers qui l'aménent. (au chœur.) Vous qui l'avez connu, vous en jugerez mieux que moi.

LE CHŒUR.

Il m'eſt connu, ſeigneur: c'eſt en effet le fidéle berger de Laïus.

ŒDIPE.

Dites moi, ô étranger, eſt-ce là l'homme dont vous m'avez parlé?

LE BERGER.

C'eſt lui même, ſeigneur.

SCÈNE V.

Les mêmes, PHORBAS.

ŒDIPE.

APPROCHEZ, berger, répondez moi: N'étiez vous pas à Laïus?

PHORBAS.

Il eſt vrai, ſeigneur; j'étois officier de Laïus;

Henri Eſtienne, & lire πρέσβυν, CE VIEILLARD, que πρέσβεις, O VIEILLARDS: ainſi ce mot de vieillards ne marque point quel eſt le chœur.

né dans ſon palais, & non pas acheté à prix d'argent, comme un eſclave ordinaire.

ŒDIPE.

Quel étoit votre emploi [1] ?

PHORBAS.

J'ai paſſé la meilleure partie de ma vie à conduire les troupeaux.

ŒDIPE.

En quels lieux d'ordinaire les conduiſiez vous?

PHORBAS.

Sur le mont Cithéron, & aux environs.

ŒDIPE.

Regardez cet étranger; vous eſt-il connu? Ne l'avez vous point vu en quelque lieu [2] ?

PHORBAS *ſurpris.*

Qui... Qu'a-t-il fait... De quel homme parlez vous?

ŒDIPE.

Je vous demande ſi vous n'avez point eu quelque commerce avec cet étranger que voici.

PHORBAS.

Lui? Non que je ſçache; au moins je ne puis m'en rappeller le ſouvenir.

LE BERGER.

Cela n'eſt pas ſurprenant, ſeigneur: mais il

1 Grec: Et quel étoit votre genre de vie?

2 Grec, d'après la traduction plus exacte de M. de Vauvilliers: Reconnoiſſez vous cet homme pour l'avoir vu dans ces cantons?

me

me reconnoîtra bientôt; car il ne peut avoir oublié que nous paſſions ſur le mont Cithéron * les trois ſaiſons de l'année, depuis le printemps juſqu'à la fin de l'automne. L'hiver venu, nous retirions, lui ſes troupeaux chez Laïus, moi le mien dans mes étables. Cela n'eſt-il pas vrai?

PHORBAS.

Il m'en ſouvient: mais vous parlez d'un temps bien reculé.

LE BERGER.

Pourſuivons. Vous ſouvient-il maintenant de cet enfant que vous me donnâtes, pour l'élever comme s'il eût été à moi?

PHORBAS.

Que me voulez vous dire, & d'où vient cette queſtion?

LE BERGER en montrant Œdipe.

Ami, cet enfant que tu m'avois confié.... le voici.

PHORBAS.

Ah, miſérable, tais toi. Puiſſent les dieux t'exterminer!

ŒDIPE à Phorbas.

Ne le maltraite pas. Plus que lui, tu mérites d'être puni.

* Telle eſt l'interprétation du ſcholiaſte, de Meſſieurs Dacier & Orſatto.

PHORBAS.

Et quel eſt mon crime, ſeigneur ?

ŒDIPE.

De ne pas répondre ſur le fait dont on te parle.

PHORBAS.

Ah, ſeigneur, croyez moi ; il ne ſçait ce qu'il veut dire.

ŒDIPE.

Je te ferai parler de gré ou de force.

PHORBAS.

Au nom des dieux, n'outragez pas ma vieilleſſe.

ŒDIPE.

Qu'on le charge de chaînes.

PHORBAS.

Malheureux que je ſuis !... Mais qu'allez vous faire, & que me demandez vous ?

ŒDIPE.

Lui as tu donné l'enfant ?

PHORBAS.

Hé bien.... je l'ai donné. Que ce jour n'a-t-il été le dernier de mes jours ! O mort !...

ŒDIPE.

Tes vœux ſeront exaucés, ſi tu ne réponds.

PHORBAS.

Ils le ſeront bien plus-tôt, ſi je parle.

ŒDIPE.

Cet homme, je le vois, ne cherche qu'à m'amuſer par de vains détours.

PHORBAS.

Hélas : & je n'ai pas avoué que j'avois donné l'enfant [1] ?

ŒDIPE.

Où l'as tu pris ? Etoit-il à toi ? L'as tu reçu d'une autre main ?

PHORBAS.

Je l'ai reçu d'une autre ; il n'étoit pas à moi.

ŒDIPE.

Et qui te l'a donné ? De quelle maison est-il ?

PHORBAS.

Seigneur.... au nom des dieux, n'en demandez pas davantage.

ŒDIPE.

Parle. Tu es perdu, si je le demande une seconde fois.

PHORBAS.

Il naquit dans le palais de Laïus.

ŒDIPE.

D'un esclave, ou d'un roi ?

PHORBAS.

Cruelle nécessité * : je meurs si je parle.

1 Grec : Non, certes : & ne suis-je donc pas déja convenu que j'avois donné l'enfant ?

* « La curiosité (dit Plutarque, traité de la CURIOSITÉ, traduct. » d'Amyot) enveloppa Œdipus en de très grands maux, parce que, » voulant sçavoir qui il étoit, comme n'étant pas de Corinthe, en » allant à l'oracle pour lui demander, il rencontra Laïus par le chemin, » qu'il tua, épousa sa propre mère, par le moyen de laquelle il obtint

ŒDIPE.

Et moi, ſi je t'écoute. Parle toutefois.

PHORBAS.

On le diſoit fils de Laïus. Interrogez la reine. Elle vous inſtruira mieux.

ŒDIPE.

Ce fut donc elle qui te le donna.

PHORBAS.

Elle même.

ŒDIPE.

Pourquoi te le livra-t-elle ?

» le royaume de Thébes : &, lorſqu'il ſembloit être très heureux, encore » ſe voulut-il chercher ſoi même, combien que ſa femme l'en détournât » le plus qu'elle pouvoit ; & plus elle le prioit de ne le faire pas, plus il » en preſſa un vieillard qui ſçavoit toute la vérité du fait, en le con- » traignant par toutes voyes ; tant que le diſcours de l'affaire l'ayant » déja mis en ſoupçon, comme le vieillard ſe fut récrié :

Hélas, je ſuis ſur le point dangereux
De déclarer un cas bien malheureux.

» Toutefois étant déja ſurpris de ſa paſſion de curioſité, & le cœur » lui en battant, il répond :

Et moi auſſi ſur le point de l'entendre,
Mais toutefois il nous le faut apprendre.

» Tant eſt aigre-doux & malaiſé à contenir le chatouillement de la » curioſité, comme un ulcère, qui plus on le gratte, & plus il s'en- » ſanglante lui même. Mais celui qui eſt entierement net & délivré de » telle maladie, & qui eſt de nature paiſible, quand il aura ignoré quel- » que mauvaiſe nouvelle, il dira :

O ſainct oubli de l'ancienne triſteſſe !
Tant tu es plein de très grande ſageſſe.

PHORBAS.

Pour le faire mourir.

ŒDIPE.

Pour le faire mourir. L'inhumaine ! Et c'étoit ſon fils [1].

PHORBAS.

La tendreſſe fut étouffée par la crainte de certains oracles.

ŒDIPE.

Et qu'annonçoient-ils ces oracles ?

» Et pourtant ſe faut-il, petit à petit, accoutumer à ceci, quand on » nous apportera des lettres, de ne les ouvrir pas vîtement & à grande » hâte, comme font la plupart dont les mains demeurent un peu trop » à leur gré à délier la ficelle : ils la mâchent à belles dents ; & s'il » arrive un meſſager de quelque part, de ne courir pas incontinent à » lui, ni ſe lever à l'étourdie en ſa place, ſoudain que quelqu'un » viendra dire, j'ai quelque choſe de nouveau à vous conter ; & lui » répondre : mais bien euſſes tu quelque choſe de bon & utile à m'ap- » prendre. Un jour que je déclamois à Rome, Ruſticus, celui que » Domitien fit mourir depuis pour l'envie qu'il portoit à ſa gloire, y » étoit qui m'écoutoit : au milieu de la leçon il entra un ſoldat qui » lui bailla des lettres de la part de l'empereur. Il ſe fit là un ſilence, » & moi même fis une pauſe à mon diſcours juſques à ce qu'il les eût » lues ; mais il ne voulut pas, ni n'ouvrit pas ſes lettres juſqu'à ce que » j'euſſe achevé mon diſcours, & que l'aſſemblée fut départie de l'au- » ditoire, dont toute la compagnie priſa & eſtima beaucoup la gravité » du perſonnage. Mais, quand on nourrit la curioſité, &c. » Joignez l'emportement à la curioſité ; c'eſt le caractere d'Œdipe.

1 Dans le grec, Œdipe ne répond que par ces mots : « L'inhumaine ! » Et c'étoit ſon fils ». Et c'eſt là le vrai ſens des mots τεκοῦσα τλήμων. M de Vauvilliers propoſe cette traduction : « Sa mere ?. » Malheureuſe » ! Mais celle du P. Brumoy a l'avantage de réunir mérite de l'exactitude & du pathétique dans l'expreſſion.

PHORBAS.

Que cet enfant donneroit la mort à ceux dont il avoit reçu le jour.

ŒDIPE.

Pourquoi donc le mis tu entre les mains de ce vieillard ?

PHORBAS.

La pitié l'emporta. Je crus qu'il l'éléveroit dans quelque terre écartée. Mais, hélas! il l'a ſauvé pour être un modéle du malheur. Car enfin, ſeigneur, ſi vous êtes celui dont il parle, vous devenez le plus infortuné de tous les hommes.

ŒDIPE.

Hé bien, deſtins affreux, vous voici dévoilés. Je ſuis donc né de ceux dont jamais je n'aurois dû naître; je ſuis l'époux de celle que la nature défendoit d'épouſer; j'ai donné la mort à ceux à qui je devois le jour.... mon ſort eſt accompli. O ſoleil, je t'ai vu pour la derniere fois.

IV. INTERMÉDE.

LE CHŒUR.

RACE mortelle des humains, que vous êtes peu de choses à mes yeux! Toute votre félicité n'est qu'un vain fantôme né de l'opinion. Fut-il jamais homme plus fortuné qu'Œdipe? Qu'est devenu son bonheur? Un instant l'a vu naître & s'évanouir pour toujours. Oui, Œdipe, instruit par votre funeste destinée, je ne croirai aucun mortel véritablement heureux. Parvenu au faîte de la grandeur, vous avez joui de la plus riante fortune. Quelle fut votre gloire quand vous triomphâtes du Sphinx; quand, devenu l'appui de notre patrie, vous la délivrâtes de ce monstre cruel, dont les artificieuses questions nous couterent tant de larmes & de sang! Libérateur des Thébains vous devîntes leur roi: & maintenant est-il au monde un homme plus à plaindre? En est-il aucun qui ait éprouvé de si effroyables revers? Aucun qui soit plongé dans un plus affreux abysme de crimes & de maux? Grand roi, comment êtes vous devenu le rival de votre pere? Comment ces murs & ce lit*

* Je m'étonne que M. Dacier ait traduit ainsi: « Comment est-il » possible que le même lit vous ait reçu tant d'années sans vous re- » connoitre »? Il a cru, dit-il, devoir adoucir Sophocle. Sa pensée est

nuptial, témoins d'un inceste, n'ont-ils pas pris la parole pour vous confondre & vous désabuser ? Le temps, oui, le temps seul, qui d'un œil éternel voit toutes choses, a découvert, malgré vous, votre opprobre & votre confusion. Dans vous il a montré un hymen & un inceste, un époux & un fils de son épouse. O enfant de Laïus ! pourquoi vous ai-je connu ? Pourquoi suis-je témoin de vos malheurs ? Non mes larmes & mes gémissemens ne peuvent exprimer ma douleur. Avouons le, c'est vous qui nous avez rappellés à la vie, c'est vous qui nous replongez dans d'épaisses ténébres.

si belle & si naturelle, qu'on peut la rendre en françois à peu près telle qu'elle est dans le grec. Rien de plus semblable à ces vers de M. Racine dans Phédre.

Je connois mes fureurs, je les rappelle toutes,
Il me semble déja que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole, &, prêt à m'accuser,
Attendent mon époux pour le désabuser.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

LE CHŒUR, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

O vous que l'on reſpecte le plus dans cette contrée, ſages Thébains, de quels maux allez vous être témoins, & que vais-je annoncer! Si vous avez encore un reſte de tendreſſe pour la déplorable maiſon de Labdacus, de quelle pitié vos entrailles vont être déchirées! Non, je ne penſe pas que les eaux du Danube & du Phaſe * puiſſent laver toutes les horreurs de cette maiſon. Ses abominations ſecrettes vont être expoſées au grand jour. On y verra des malheurs, des crimes, & des ſupplices d'autant plus ſenſibles qu'ils ſont volontaires.

* Les Payens anciens, auſſi bien que ceux de nos jours, ſur-tout les Indiens, ſe faiſoient un point de religion de croire que les eaux de la mer & des fleuves, avoient la vertu d'effacer les péchés. Le Danube eſt le fleuve le plus conſidérable de l'Europe, & le Phaſe eſt un fleuve de Colchide.

LE CHŒUR.

Et que peut-on ajouter aux horreurs que nous ſçavons déjà ?

L'OFFICIER.

Jocaſte n'eſt plus.

LE CHŒUR.

Déplorable princeſſe ! Et quelle main a coupé ſa trame ?

L'OFFICIER.

Elle même. Ce ſpectacle affreux vous parleroit plus éloquemment : je ne laiſſerai pas de vous l'expoſer autant que la douleur pourra me le permettre. A peine cette malheureuſe princeſſe, livrée, comme vous l'avez vu, à ſes noires fureurs, eſt entrée dans ſon palais, qu'elle vole à ſon appartement, approche du lit nuptial, s'arrache les cheveux, & s'enferme. Alors, s'abandonnant toute entiere à ſon déſeſpoir, elle appelle l'ombre de Laïus ſon époux; elle lui reproche ce fruit de leur hymen, cet auteur de la mort d'un pere; elle ſe reproche à elle même un autre hymen, ſource de tant d'horreurs. Elle arroſe de ſes larmes cette couche où elle eut des epoux de ſon époux, & des enfans de ſes enfans : enfin elle meurt; & j'ignorois alors comment : car, tandis qu'elle expire, Œdipe ſurvient en pouſſant d'effroyables gémiſſemens. Le déſeſpoir du roi ne nous permet pas de ſçavoir la deſtinée de la reine. Tous les

yeux ſont attachés ſur Œdipe. Il exhale ſa rage ; il erre çà & là ; il demande des armes * ; il cherche Jocaſte. Où eſt, dit-il, celle que j'appellois ma femme, & qui ne l'eſt pas ; cette mere, & de moi & de mes enfans, où s'eſt-elle retirée ? Il la cherche vainement. Nul de nous ne veut ſervir ſes fureurs. Mais quelque noire divinité, ſans doute, l'a conduit à l'appartement de la reine ; il jette un horrible cri ; &, comme s'il eût été enlevé par une furie, il ſe précipite ſur les portes : elles ſe briſent ſous ſes efforts. Il entre, il court vers le lit nuptial. Là, nous voyons la reine ſuſpendue au lien fatal qui avoit terminé ſes jours. Dès qu'Œdipe l'apperçoit, il rugit comme un lion ; il délie le lien funeſte, & ſe courbe ſur le corps de Jocaſte. C'eſt alors que nous avons vu un barbare ſpectacle. Le roi, dans ſa fureur, détache l'agraphe du manteau de la reine, ornement deſtiné à un autre uſage : il s'en ſert pour ſe priver cruellement de la lumiere du jour. Non, dit-il, je ne reverrai plus le ſoleil ni mes maux, ni mes crimes. Plongé dans d'épaiſſes ténébres, je déroberai à ma vue [1] ceux qu'il ne m'eſt plus permis

* Les Grecs ne portoient point d'armes dans les villes.

1 M. de Vauvilliers lit ici : ὀσσοίατο, au lieu de ὀψοίατο. Il faut traduire alors : Plongé dans d'épaiſſes ténébres, mon imagination ne pourra ſe repréſenter ceux qu'il....

Cette heureuſe correction du ſavant éditeur empèche la répétition, ajoute à ce qu'Œdipe vient de dire dans la phraſe précédente, & peint

de voir, ceux même dont j'ai besoin pour traîner une vie misérable. Tandis qu'il réitére ces tristes plaintes, il ouvre les paupieres, & se déchire impitoyablement les yeux. Ses joues sont ensanglantées. Les larmes, mélées avec les flots de sang noir, ruisselent de toutes parts [1]. Tel est le sort du roi & de la reine; sort affreux; calamité issue, non d'un seul, mais de l'un & de l'autre à la fois: leurs malheurs se sont confondus. Jusqu'ici leur félicité fut véritablement digne d'envie; mais en ce jour (ô cruel changement!) il ne reste de cette félicité que les gémissemens, le désespoir, l'opprobre, la mort, & l'assemblage de tous les maux.

LE CHŒUR.

En quel état est à présent ce malheureux roi? Sa fureur ne se calme-t-elle point?

mieux la privation totale à laquelle il veut se condamner. La traduction angloise est conforme à ce sens : « Oh ! Sun, these eyes shall shut » thee out for ever. Eternal darkness shall hide from me those objects » wich it is no longer fit for me to view.... »

1 Le grec offre en cet endroit une image très difficile à faire passer en notre langue, & que M. de Vauvilliers a très bien rendu dans ses savantes notes latines sur Œdipe. Il lit :

οὐδ' ἀνίεσαν
φόνου μυδώσας σταγόνας· ἀλλ' ὁμοῦ μέλας
ὄμβρος, χαλάζης αἵματος ἐσταλάζετο.

Ses joues sont ensanglantées. Ce ne sont pas des larmes teintes de sang que l'on voit se gonfler & tomber de leur propre poids; mais ce sont des larmes, qui, mêlées avec les flots de sang, se précipitent comme la grêle dans un violent orage.

L'OFFICIER.

Il crie qu'on lui ouvre les portes du palais, & qu'on expose aux yeux des Thébains ce parricide, cet homme abominable, qui de sa mere... épargnez moi le récit des choses qui échappent à son désespoir. Il dit enfin qu'il va s'exiler pour toujours de cette terre; qu'il ne demeurera plus dans ce palais, témoin des imprécations dont il s'est lui même chargé. Hélas, que deviendra-t-il? En l'état où il s'est mis, ses maux sont insuportables. Il a besoin de secours & de guides.... Mais il va se montrer à vous. On ouvre. Le spectacle qui s'offre à vos yeux attendriroit un ennemi *.

* Le grand Corneille & ses successeurs Tragiques, ont cru que ce seroit une chose horrible d'exposer Œdipe aveugle & sanglant aux yeux des spectateurs. M. Dacier leur répond très bien par ces vers de Despréaux, ART POÉT. ch. 2.

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux:
D'un pinceau délicat l'artifice agréable,
Du plus affreux objet fait un objet aimable!
Ainsi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs
D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs.

SCÈNE II.

Les mêmes, ŒDIPE.

LE CHŒUR.

O CALAMITÉ terrible ! O ſpectacle le plus triſte qui ſe ſoit jamais préſenté à mes regards ! Ah, prince infortuné, quelle fureur vous a tranſporté ! Quelle divinité ennemie a fait tomber ſur vous ce poids énorme de maux plus affreux les uns que les autres ! Ah, malheureux roi... mais je ne puis jetter les yeux ſur vous. Malgré le deſir de vous voir, de vous parler & de vous entendre, l'effroi qui me ſaiſit à votre aſpect, me fait frémir d'horreur.

ŒDIPE.

Hélas ! Hélas ! Où ſuis-je, malheureux ! Où vais-je ! En quel lieu irai-je perdre mes plaintes, & traîner mes malheurs ? O fortune, hélas ! qu'eſt tu devenue [1] ?

LE CHŒUR.

Elle s'eſt changée en des infortunes inouies.

1 Grec : Hélas ! hélas ! hélas ! hélas ! malheureux ! malheureux que je ſuis ! Où vais-je ? Quelle eſt la voix qui vient de frapper mes oreilles ? O fortune ! qu'eſt tu devenue ?

ŒDIPE.

Epaiſſes ténébres, nuit éternelle où je ſuis plongé ſans retour, état cruel que je ne puis exprimer, hélas, vous êtes le ſupplice de mes crimes; mais les pointes dont ma fureur s'eſt ſervie pour me percer les yeux, me ſont moins ſenſibles que les remords qui me déchirent [1].

LE CHŒUR.

Accablé de ce double malheur, vos plaintes ne ſont que trop juſtes.

ŒDIPE.

Quoi, fidéles amis, après tant d'horreurs, vous daignez encore me plaindre & me ſecourir. Vous n'abandonnez pas ce coupable privé de la lumiere du jour. Ne me trompai-je point? Non, c'eſt vous, chers amis; j'entends votre voix, & je vous reconnois, quoiqu'enſeveli dans de profondes ténébres.

LE CHŒUR.

Quelle barbarie avez vous exercé ſur vous! Comment avez vous pu vous défigurer d'une maniere ſi inhumaine? Quel dieu vous a inſpiré cet attentat?

ŒDIPE.

Apollon, chers amis; oui, Apollon eſt la cauſe

1 Grec: Epaiſſes ténébres, nuit éternelle où je ſuis plongé ſans retour, état cruel que je ne puis exprimer! malheureux, malheureux mille fois! Quelle horrible fureur & quel affreux remords ſe ſont tout à coup emparés de moi!

de mes maux. Mais ma main ſeule m'a puni. Devois-je conſerver la lumiere du jour, moi qui ne pouvois rien voir que de triſte & d'affligeant?

LE CHŒUR.

Ce que vous dites n'eſt que trop vrai, ſeigneur.

ŒDIPE.

Que me reſte-t-il en effet que je puiſſe voir, que je puiſſe aimer ou entendre? Tout m'eſt interdit. O mes amis, que ne chaſſez vous au plus-tôt de votre patrie ce monſtre, ce parricide exécrable, chargé de la haine des hommes & des dieux.

LE CHŒUR.

Hélas, toutes vos lumieres redoublent le ſentiment de vos maux & ma compaſſion! plût aux dieux que jamais vous ne les euſſiez connus *!

ŒDIPE.

Périſſe celui qui dans les forêts délia les cordons funeſtes dont mes pieds furent percés. Il m'arracha des bras de la mort. Barbare pitié! Pour prix de ce cruel ſervice, puiſſe-t-il périr! Qu'en mourant alors, j'aurois épargné de maux à moi & à mes amis!

* δείλαιε τοῦ νοῦ, τῆς τε συμφορᾶς ἴσον,
ὥς σ' ἠθέλησα μηδ' ἀναγνῶναί ποτ' ἄν.

On jugera ſi ces deux vers ſont rendus dans la traduction. En voici le ſens: « O prince, doublement malheureux & par votre miſere » même, & par le ſentiment que vous en avez, puiſſé-je ne vous » avoir jamais connu »! (Note de l'ancien éditeur.)

LE

LE CHŒUR.

Maux déplorables, qui m'obligent de souſcrire à vos vœux !

ŒDIPE.

Je n'aurois pas été parricide & inceſtueux à la face de l'univers ; & maintenant me voilà malheureux & coupable ; iſſu d'une race ſouillée ; pere de mes freres, & mari de ma mere. Enfin, ſi jamais il y eut des fléaux épouvantables, ils ſont tombés ſur Œdipe.

LE CHŒUR.

Quels que ſoient vos malheurs, je ne puis approuver le châtiment que vous avez tiré de vous même. Ce ſupplice eſt plus affreux que la mort.

ŒDIPE.

Je n'écoute ſur cela ni raiſons, ni conſeils. Hé, de quels yeux, dites moi, deſcendu dans les enfers, regarderois-je un pere & une mere dont la mort eſt l'effet de mes crimes ? je m'en ſuis puni, & mon ſort eſt plus dur que celui de Jocaſte. Il m'eût été bien doux de voir croître ſous mes yeux des enfans chéris : le plaiſir de les voir auroit crû avec eux, je l'avoue. Mais, depuis mes fatales imprécations, il n'étoit plus pour moi ni d'enfans, ni de patrie que je puſſe voir. Thébes même, & ce palais où je ſuis né, ces murs, ces tours, ces temples, ces ſimulacres des dieux, tout cela étoit interdit à mes regards. J'ai renoncé à la

douceur de les voir, en prononçant l'arrêt d'exil contre l'ennemi * déclaré des dieux & de la race de Laïus. Je ſuis ce coupable. Mon opprobre eſt découvert. Comment pourrois-je jouir d'une ſi chere vue? De quel front oſerois-je ſoutenir leur aſpect? Ah, que ne puis-je encore me priver de l'uſage des oreilles, auſſi bien que des yeux! Que, bientôt également ſourd & aveugle, je fermerois cette entrée à de nouvelles douleurs! Il eſt doux dans les maux de s'en épargner ou d'en adoucir au moins le ſentiment. O Cithéron, pourquoi me reçutes vous dans votre ſein! Que ne ne dérobiez vous mon ſort à la connoiſſance des hommes! O Polybe, ô Corinthe, ô palais que je crus la maiſon de mon pere, quel monſtre, quel aſſemblage de maux avez vous nourri ſous l'apparence d'un fils de roi! De cette ancienne ſplendeur, que reſte-t-il? Le plus méchant des hommes, iſſu de la plus abominable race qui fut jamais. O chemin de Daulie, ô forêts, ô buiſſon, ô ſentier étroit, vous qui avez bu le ſang d'un pere qui couloit par mes mains, avez vous marqué par des traits ineffaçables le ſouvenir des forfaits que je commis alors, & que je devois commettre en allant à Thébes? O hymen, trop funeſte hymen, tu me donnas la vie; mais, après me l'avoir

* M. Dacier met, CE SCÉLÉRAT.... ce fils de Laïus. Il faut pour cela qu'il ait lu γένος au lieu de γένυς.

donnée, tu fis rentrer mon ſang dans le ſein d'où j'étois ſorti; & par là tu produis des peres, freres de leurs enfans, des enfans, freres ou ſœurs de leurs peres, des épouſes, meres de leurs époux, & tout ce que les hommes peuvent concevoir d'abominations & d'horreurs *. C'en eſt trop: rougiſſons de prononcer ce qu'il eſt horrible de faire. Au nom des dieux, chers amis, cachez moi dans quelque terre écartée, ou donnez moi la mort, & précipitez moi dans les gouffres de la mer, pour ne plus profaner vos regards. Approchez donc; rendez moi, par pitié, ce dernier office.

* C'eſt là le beau morceau cité par Longin, pour montrer que les pluriels ont je ne ſçais quoi de magnifique par la multiplicité d'objets qu'ils offrent à l'eſprit. M. Deſpréaux l'a traduit ainſi :

Hymen, funeſte hymen, tu m'as donné la vie;
Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé,
Tu fais rentrer ce ſang dont tu m'avois formé;
Et par là tu produis & des fils & des peres,
Des freres, des maris, des femmes & des meres,
Et tout ce que du ſort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Je n'ai fait que rompre la meſure des vers; & j'oſe dire que M. Dacier eût bien fait d'en uſer de même. Il eſt pourtant bon de remarquer que ni l'un ni l'autre n'a fait ſentir le αἷμ' ἐμφύλιον, SANGUINEM COGNATUM, qui ſepare les peres, les fils & les freres, pour marquer Œdipe, d'avec les épouſes & les meres, pour indiquer Jocaſte. Voilà ce que n'ont pas obſervé Meſſieurs Boileau, Dacier & Boivin qui ont confondu ces mots: FILS, PERES, FRERES, MARIS, FEMMES, MERES, choſes qui ſont le fruit de tous les mariages. Je dois mon interprétation au R. P. Tournemine.

Ofez toucher un malheureux. Que craignez vous? Mes maux ne retomberont point fur vos têtes; & je fuis le feul mortel qui puiffe jamais en être accablé.

LE CHŒUR.

Seigneur, voici Créon, qui, déformais confervateur de ce royaume, peut feul écouter vos demandes, & vous aider de fes confeils.

ŒDIPE.

Créon! Hélas, eh, que dois-je lui dire? Injufte & coupable à fon égard, puis-je efpérer d'en être favorablement écouté?

SCENE III.

Les mêmes, CRÉON.

CRÉON.

SEIGNEUR, je ne viens point ici insulter à des maux que je déplore, ni vous accabler de reproches injurieux. Je plains votre infortune. Pour vous, Thébains, si vous ne craignez pas les hommes, au moins respectez cette vive lumiere du soleil, de ce dieu qui vous voit [1]. Rougissez d'exposer ainsi à tous les yeux cette victime chargée de nos malheurs *, ce roi déplorable que cette terre ne peut plus porter, que les eaux sacrées n'arroseront plus, & que le jour n'éclairera jamais. C'en est assez; qu'on ramène Œdipe dans le palais. Il est juste que ceux qui sont liés par le sang, soient

1 Grec : De ce dieu qui donne la vie à tout.

Τὴν γοῦν πάντα βόσκουσαν φλόγα.

L'idée de ce vers est très bien rendue dans ceux-ci du grand Rousseau:

. . . Par sa chaleur puissante
La nature languissante
Se ranime & se nourrit.

* Georges Ratallerus, Orsatto, & depuis M. Boivin ont mis ce sens qui est le véritable, comme la suite le marque : au lieu que celui de M. Dacier est forcé. « Respectez cette vive lumiere du soleil qui » éclaire la terre, & qui nous a montré la victime, &c. »

les ſeuls témoins des opprobres d'une famille malheureuſe !

ŒDIPE.

Généreux Créon, puiſque, contre mon attente, vous vous montrez meilleur que je ne ſuis méchant, ſouffrez que je vous demande encore une faveur. C'eſt moins mon intérêt que le vôtre, qui m'engage à vous la demander.

CRÉON.

Quelle eſt donc cette faveur ſi ardemment ſouhaitée ?

ŒDIPE.

Exilez moi au plutôt de Thébes, & faites moi conduire en un lieu où je puiſſe n'avoir commerce avec aucun mortel.

CRÉON.

Prince, à ne vous rien céler, l'oracle a parlé; j'aurois obéi *. Mais le reſpect, la tendreſſe, tout m'engage à faire expliquer les dieux encore une fois.

ŒDIPE.

Ils ſe ſont expliqués. L'oracle eſt éclairci. Ne

* J'ai mis ici plus le ſens que les expreſſions, qui ſont telles, ſuivant la traduction de M. Dacier. JE L'AUROIS DÉJA FAIT; c'eſt-à-dire, je vous aurois chaſſé déja, SI, &c. Le reſpect infini des anciens pour les oracles, peut ſeul juſtifier cette parole crue, que j'ai adoucie ſans m'écarter du ſens de Sophocle. Ce préjugé pour les oracles exigeoit que Créon obéit; mais, dit le ſcholiaſte, la compaſſion pour Œdipe, & la crainte d'être regardé comme un ambitieux qui vouloit profiter du malheur du roi, demandoit qu'il conſultât les dieux derechef.

ſuis-je pas le monſtre & l'impie qu'il faut exterminer.

CRÉON.

Il n'eſt que trop vrai, ſeigneur; mais votre ſituation & la mienne exigent que j'interroge encore les dieux.

ŒDIPE.

Les croiriez vous, du moins en faveur de ce malheureux ?

CRÉON.

Vos malheurs ne nous montrent que trop qu'il faut les croire.

ŒDIPE.

Ecoutez moi, ſeigneur: l'unique grace que je déſire, & que je vous conjure de ne pas me refuſer, c'eſt de rendre les derniers devoirs à cette princeſſe infortunée, dont le corps eſt étendu dans le palais. Hélas ! C'eſt votre ſœur. La juſtice & la tendreſſe, tout l'exige de vous. Pour moi, opprobre de ma patrie, je ne dois plus habiter ces lieux, tant que durera le reſte de mes déplorables jours. Laiſſez moi errer ſur les montagnes. Souffrez que j'aille chercher ma véritable patrie, Cithéron, ce mont fatal que Laïus & Jocaſte avoient marqué dès ma naiſſance pour être mon tombeau. Souffrez que j'accompliſſe leur volonté & mon ſort, que je meure dans les lieux où ils ordonnerent que je finirois mes jours à peine com-

mencés. Je ſçais trop que ni la maladie ni aucun autre accident ne terminera cette vie infortunée *. Je n'ai été dérobé au trépas que pour être réſervé à des maux plus affreux que la mort. Hé bien, je m'abandonne à ma deſtinée, & je l'accomplirai. Mais, hélas, je ſuis pere. Je ne vous recommande point mes fils. Leur âge & leur valeur ſeront leur reſſource en quelque lieu du monde qu'ils ſe trouvent. Mais je laiſſe de triſtes filles dont l'enfance réveille ma tendreſſe & ma pitié. Elevées avec tant de ſoins ſous mes yeux, nourries de mes mains à la table d'un pere tendre †, hélas, que vont-elles devenir ? Généreux prince, j'oſe vous les recommander, & vous les remettre entre les mains. Ah, qu'ils me ſoit permis, ſi ce n'eſt de les voir, du moins de les embraſſer pour la derniere fois, de les arroſer de mes larmes, & de pleurer avec elles des maux dont elles portent le poids. Digne race de tant d'illuſtres ancêtres, donnez moi cette triſte conſolation. Satisfait de les tenir entre mes bras, je croirai jouir encore

* Voyez l'ŒDIPE A COLONNE.

† Le grec dit mot à mot : « Elles n'ont jamais mangé qu'à ma table ; » & je ne touchois aucun mèts dont je ne leur fiſſe part ». M. Dacier met en général : « Mais pour mes filles, pour ces pauvres malheureuſes » qui ont été élevées avec tant de ſoin & tant de tendreſſe, & qui ſont » accoutumées à goûter toutes les douceurs que peut donner l'éclat » d'une haute naiſſance, &c. ». J'ai cru devoir exprimer plus particulièrement le détail où entre un pere du vieux temps. C'eſt un retour de tendreſſe.

de leur vue.... Mais quelle voix a frappé mon oreille! N'entends-je point les cris de mes deux filles éplorées? Créon, sensible à la pitié, a-t-il déja exaucé mes voeux?

SCÈNE IV.

Les mêmes, & les FILLES d'Œdipe.

CRÉON.

Oui, prince, c'est moi même qui ai prévenu vos désirs, & qui vous procure cette consolation que vous avez si ardemment desirée.

ŒDIPE.

Daignent les dieux, pour récompense de cette faveur, vous accorder un régne plus heureux que le mien... Où êtes vous, chers enfans, approchez & embrassez votre... frere; baisez ces mains, ministres de mes fureurs; ces mains qui ont réduit votre pere à l'état où vous le voyez. Reconnoissez celui qui, sans le sçavoir, vous a engendrées dans les flancs de celle qui l'a enfanté. Chères filles, que je plains votre sort! Je pleure (c'est l'unique usage des yeux qui me reste) je songe au triste héritage que je vous laisse. Chargées des crimes d'un pere, quelle vie allez vous mener désormais?

A quelles aſſemblées, à quelles fêtes oſerez vous paroître ? Hélas, au lieu de goûter ces innocens plaiſirs, combien de fois ſerez vous contraintes de retourner dans vos maiſons les yeux baignés de larmes, & le cœur ſerré de douleur ! Quand l'âge aura amené le temps de l'hymen, quelle mere, quel pere aimeront aſſez peu leurs fils pour permettre qu'ils partagent l'opprobre répandu ſur les miens & ſur vous ! Car enfin que manque-t-il à vos calamités ? Nées d'un pere qui a tué ſon pere, qui a épouſé ſa mere, qui vous a formées dans le ſein où il fut lui même formé; tels ſont les outrages dont on fera rougir votre front. Qui voudra ſe réſoudre à vous épouſer ? Non, mes filles, vous ne trouverez point d'appui. Les deſtins veulent que, mépriſées de tout le monde, vous languiſſiez dans une éternelle ſolitude. O fils de Ménécée, elles n'ont de reſſource qu'en vous ſeul; vous ſeul êtes leur véritable pere : car, hélas, leur mere & moi nous ne ſommes plus. Elles ſont votre ſang; ne les dédaignez pas, & ne les laiſſez pas errer ſans retraite, ſans biens, ſans amis, ſans époux : ne ſouffrez pas que le ſort de ces innocentes princeſſes ſoit pareil à celui d'un pere coupable. Jettez ſur elles un regard de pitié. Que leur jeuneſſe vous touche ! Abandonnées de tout ſecours, elles n'ont que vous pour aſyle. Généreux prince, donnez moi votre main pour garant que mes vœux

ne ſont pas rebutés. Et vous, chers enfans, ſi votre âge vous rendoit capables d'entendre mes leçons, j'aurois bien des conſeils à vous donner. Ecoutez au moins ce dernier avis d'un pere qui vous quitte pour toujours. Priez les dieux qu'ils terminent bientôt * ma carriere; & demandez pour vous des jours moins infortunés que les miens.

CRÉON.

C'eſt trop nourrir vos douleurs. Retirez vous, ſeigneur, dans le palais.

ŒDIPE.

Dans ce palais! Où j'ai.... J'y conſens, puiſque vous le voulez; mais j'obéis contre mon gré [1].

CRÉON.

Il le faut. Vous avez trop déploré vos malheurs. Chaque choſe a ſon temps.

ŒDIPE.

Sçavez vous, prince, ce qui m'occupe préſentement?

CRÉON.

Quoi?

ŒDIPE.

Le déſir de ſortir promptement de cette terre fatale.

* M. Dacier a très bien ſubſtitué οὐ καιρὸν, qui fait un beau ſens, à οὐ καιρός, qui n'en fait pas un raiſonnable.

1 Dans le grec, Œdipe répond ſeulement : J'obéis ; mais c'eſt bien contre mon gré.

CRÉON.

C'eſt aux dieux de prononcer.

ŒDIPE.

Aux dieux ! Et ne ſuis-je pas pour eux un objet d'exécration ?

CRÉON.

Hé bien, ſeigneur, vous obtiendrez ce que vous demandez.

ŒDIPE.

Me l'aſſurez vous ?

CRÉON.

Mes paroles ſont toujours conformes à mes penſées.

ŒDIPE.

Il ſuffit. Faites moi donc conduire hors de ces lieux.

CRÉON.

Allons, ſeigneur; mais quittez ces enfans.

ŒDIPE.

Non, je ne puis m'en ſéparer. Ah, ne me les arrachez pas tous.

CRÉON.

Seigneur, ne vous obſtinez point à les retenir *. Vous ſçavez ce que vous ont coûté vos † trop ardens déſirs.

* Créon, (dit excellement M. Dacier) appréhende avec raiſon qu'en l'état où il eſt, un moment de déſeſpoir ne le porte à ajouter le meurtre de ſes enfans à ſes autres crimes.

† Les déſirs opiniâtres de ſe connoître.

LE CHŒUR.

Vous voyez ce roi, ô Thébains, cet Œdipe dont la pénétration développoit les énigmes du Sphinx, cet Œdipe dont la puiſſance égaloit la ſageſſe, & dont la grandeur n'étoit point établie ſur la faveur ou les richeſſes ; vous voyez en quel précipice de maux il eſt tombé : apprenez, aveugles mortels, à tourner les yeux ſur le dernier jour de la vie des humains *, à n'appeller heureux que ceux qui ſont arrivés ſans infortune à ce terme fatal.

* C'eſt le mot de Solon, qu'Ovide a tourné ainſi :

Sed ſcilicet ultima ſemper
Expectanda dies homini eſt, dicique beatus
Ante obitum nemo ſupremaque funera debet.

FIN.

RÉFLEXIONS SUR L'ŒDIPE DE SOPHOCLE.

L'Œdipe de Sophocle a été regardé dans tous les temps, jusqu'à nos jours, comme le chef d'œuvre du Tragique ancien, de même que le Laocoon, & la Vénus de Médicis en genre de sculpture, ou Homère en fait de poëme épique.

Cette estime universelle, immémoriale, & non interrompue, est justifiée par les imitateurs & par les critiques mêmes de cet ouvrage. S'avise-t-on d'imiter ou de critiquer ce qu'on n'estime pas? Il mérite donc bien que nous recherchions les causes les plus secrettes de cet applaudissement général, sans déguiser toutefois ce que la critique peut y trouver de défectueux, & en comparant le modéle avec les copies qu'en ont faites ceux qui ne vivent plus, desquels seuls il est permis de parler [1]. Voilà les trois objets de ces réflexions.

1 Cette loi, que le P. Brumoy s'étoit imposée de ne parler que des imitations faites par des auteurs qui ne vivoient plus, l'a empêché de donner l'Œdipe de M. de Voltaire. Cette tragédie, une des meilleures de cet homme célébre, mérite d'être comparée avec son modéle. On la trouvera dans cette édition à la suite des autres Œdipes donnés par le P. Brumoy.

Pour pénétrer les raisons du plaisir qu'a toujours causé cette piéce, il n'est pas nécessaire d'entrer fort avant dans les profondeurs des recherches d'Aristote, ni d'examiner si elle est SIMPLE ET IMPLEXE, & en quel sens; comment elle n'a qu'une seule catastrophe ; & comment elle unit la reconnoissance avec la PÉRIPÉTIE. Parlons françois à des François; & suivons les idées & les sentimens que la nature nous inspire, sans nous astreindre à des expressions étrangères. On voit d'abord que rien n'est plus régulier que l'ŒDIPE : que l'unité du lieu y est exacte & naturelle: que l'unité de l'action ne l'est pas moins : & que l'unité des temps y est si scrupuleusement gardée, qu'il n'a pas fallu plus de temps pour exécuter la chose que, pour la représenter. Il seroit encore inutile de faire observer à des lecteurs éclairés le fil inimitable, qui lie les scènes les unes autres, & les moindres morceaux entre eux avec tant d'artifice que, si quelque chose en étoit détaché, tout s'écrouleroit comme un édifice voûté, dont les pierres s'entre-soutiennent mutuellement. Venons à quelque chose de plus important. Car, quelqu'importantes que soient les qualités dont nous venons de parler, & qui se rencontrent si rarement dans les piéces de théâtre, il faut avouer qu'elles ne sont pas les seules qui constituent une bonne tragédie; & que même une tragédie peut avoir tout cela sans être

tout à fait bonne. Un édifice en effet peut être d'une extrême régularité, & d'une bâtisse très liée, sans avoir ni une situation avantageuse, ni un aspect agréable, ni un air majestueux, ni de riches ameublemens, ni l'assortiment de ce qui pourroit contribuer à le rendre parfait. Autre chose est l'art, autre chose les finesses de l'art. M. d'Aubignac fit, dit-on, une tragédie dans les régles qui ne valoit rien : c'est qu'il n'avoit pris que la marche du jeu, sans en saisir l'esprit.

Le sujet d'Œdipe est un des plus heureux qui ait jamais été imaginé. On en convient même aujourd'hui. Quoi de plus grand & de plus intéressant que le salut d'un royaume entier qui dépend de la révélation d'un secret, & de la punition d'un crime dont l'auteur se trouve à la fin être un grand roi, qui travailloit à découvrir l'un & à punir l'autre ? Quoi de plus capable de piquer la curiosité que la recherche de ce secret & de ce crime ? Quoi enfin de plus frappant que la découverte de l'un & de l'autre, par les moyens mêmes dont on ne devoit attendre qu'une plus grande obscurité ? Entrons dans le détail, & suivons le plan.

L'ouverture est si surprenante, qu'il est également impossible de n'en pas sentir la beauté, & de l'exprimer. C'est un de ces magnifiques tableaux dignes du pinceau de Raphaël. Cette place, qui laisse voir plusieurs rues dans le lointain ; ce palais

& ce veſtibule, qui forment l'arriere fond du tableau; cet autel qui fume d'encens; ce bon roi qui vient au devant d'une troupe d'enfans, de jeunes hommes & de ſacrificateurs, qui tous, avec des branches en main, tâchent d'émouvoir ſa pitié; ces corps morts diſperſés çà & là dans l'éloignement, ces temples, ces ſtatues des dieux, & ces groupes de peuple qui les environnent; voilà un ſpectacle parlant, & un tableau ſi bien ordonné, que la ſeule attitude du ſacrificateur & d'Œdipe déclareroit ſans autres paroles, que l'un expoſe les maux dont la ville eſt affligée, & que l'autre, attendri à cette vue, témoigne ſon impatience du retardement de Créon, qu'il a envoyé conſulter l'oracle. Créon pouvoit-il ſurvenir plus à propos? Il eſt attendu: on compte les momens: le ſalut de l'état dépend de ſa réponſe: il paroît. On le preſſe de parler: il veut qu'on ſe raſſure. Mais l'ambiguité de l'oracle diminue un peu la joie. Cependant Œdipe part réſolu de le ſatisfaire, s'il eſt poſſible, de chercher l'auteur du meurtre de Laïus. Cette ſcène eſt le commencement de l'intrigue. C'eſt l'entrée du labyrinthe théâtral, où Œdipe va ſe perdre pour ſe retrouver le plus malheureux de tous les hommes. L'invocation du chœur qui finit l'acte, devroit ſans doute nous réconcilier avec les chœurs: du moins acheve-t-elle de faire voir que Sophocle a étalé dans ce premier

tableau toutes les richeſſes d'une ordonnance achevée, & toute la vivacité du plus beau coloris.

Autre ordonnance dans l'acte ſuivant. Elle eſt une ſuite de la premiere. Œdipe reparoît, non plus en roi ſimplement compatiſſant, mais en roi agiſſant en légiſlateur, qui, pour commencer d'obéir à l'oracle, oblige tous ſes ſujets raſſemblés, à lancer avec lui ſur le coupable inconnu les plus horribles malédictions. Quel retour, quand le dénouement découvrira que c'eſt lui même qui a prononcé ſa ſentence! On conſulte, on délibere, on examine les moindres lueurs. Tiréſias ſurvient, non ſans avoir été appellé; car Œdipe a ſongé à tout. Il ſemble que la piéce eſt ſur le point de finir, & que le devin va tout déclarer. Il le fait effectivement. Mais quelle apparence qu'il ſoit cru d'Œdipe, du peuple & des ſpectateurs! Œdipe paſſe pour fils de Polybe, & non de Laïus. De là, cette belle conteſtation entre le roi & le devin. Le caractere fier, curieux & emporté d'Œdipe s'y fait connoître. Les paroles de Tiréſias fondent une affaire d'état. Le dénouement, qu'on croit prochain, eſt plus éloigné que jamais; & le chœur, replongé dans l'incertitude, ne ſçauroit deviner quel doit être le coupable qu'on cherche avec tant de ſoin.

Troiſiéme peinture. Créon, accuſé de complot avec Tiréſias, a beau ſe juſtifier, Œdipe s'emporte

de plus en plus. Jocaſte l'appaiſe. Elle l'exhorte à ſe moquer des diſcours du devin, qui lui impute le meurtre de Laïus ; &, pour décréditer les oracles & les devins, elle lui raconte la prédiction qui portoit que Laïus ſeroit tué par ſon fils, le ſort de cet enfant, & la maniere dont Laïus fut tué dans le chemin de Daulie. Quelle fineſſe dans ce reſſort ! Car le diſcours de Jocaſte produit un effet tout contraire. Œdipe, loin de ſe raſſurer, frémit. Il ſe rappelle qu'il a tué un vieillard dans les mêmes conjonctures que Jocaſte a déſignées. Il commence à ſoupçonner qu'il pourroit être le meurtrier qu'il cherche ; & voilà de quelle maniere le dénouement ſe mêle à l'intrigue avec tant d'art que ce qui noue celle ci la dénoue en même temps pour la renouer encore par un double effet tout oppoſé. C'eſt ce qu'on entrevoit dans l'arrêt porté contre le criminel inconnu, dans l'entrevue de Tiréſias, & dans celle de Créon, puis de Jocaſte, & ce qu'on voit enfin s'achever par le berger ſur qui Œdipe fonde tout ſon eſpoir ; car il paſſe éternellement de la crainte à l'eſpérance ; tantôt conſterné, tantôt à demi raſſuré, jamais guéri de ſes ſoupçons, toujours curieux d'éclaircir ſa deſtinée ; ce qui fait les grands mouvemens de la balance théâtrale.

Dans le quatrieme deſſein, l'on voit que le trouble d'Œdipe s'eſt accru, & que ſes ſcrupules

ſur le meurtre de Laïus ont pris de ſi profondes racines dans ſon cœur, que Jocaſte, pour l'en délivrer, devient tout à fait pieuſe, d'impie qu'elle avoit d'abord paru. Elle va conſulter les dieux: caractere admirable. Elle eſt eſprit fort dans le premier acte, & dévote dans celui ci : c'eſt que les circonſtances ont produit l'un & l'autre effet. Voilà le cœur humain. Elle rencontre, en allant au temple, un berger de Corinthe, qui la raſſure ſur le ſort d'Œdipe. Adieu ſa piété : elle oublie les dieux. Œdipe lui même interroge le berger. Ses ſoupçons s'évanouiſſent par la fauſſeté apparente de l'oracle, qui lui avoit prédit qu'il tueroit ſon pere : car on lui apprend que Polybe eſt mort. Quel fonds doit-il donc faire ſur l'accuſation de Tiréſias ? Mais, à force d'interrogations, ſuivant ſon principal caractere, qui eſt la curioſité, voilà qu'il apprend du berger que ce Polybe n'eſt pas ſon pere. Il eſt replongé dans tous ſes ſoupçons. Le Corinthien s'explique peu à peu. Mais Œdipe n'eſt point inſtruit du nom & de la qualité de celui qui lui a donné le jour. Il a été expoſé ; c'eſt tout ce qu'on lui dit. Juſques là, il ſe croit fils de ce berger ou de quelqu'autre eſclave : erreur qui l'empêche de prendre garde à la retraite & au trouble de la reine, déja déſabuſée en ſon cœur. Il faut recourir à Phorbas, berger de Laïus. Celui ci paroît enfin, & développe tout le ſecret, par le refus même qu'il

fait de parler. Ainſi Œdipe, à force de ſonder le myſtere, le découvre tout entier pour ſon malheur. Il ſe reconnoît le meurtrier de ſon pere, & mari de ſa mere. Quelle intrigue & quel dénouement ! Mais quelle complication de l'un & de l'autre, & quelle chaîne d'événemens, qui ſe bouleverſent les uns les autres comme les flots, ſans ſe confondre !

Cinquieme & dernier tableau. C'eſt, d'un côté, le récit de la mort funeſte de Jocaſte, qui a terminé elle même ſes jours. De l'autre, Œdipe tout ſanglant qui vient faire parler ſes douleurs. Il dévoile, en rugiſſant, l'excès de ſes crimes, ou plutôt l'horreur de ſa deſtinée, par le ſupplice qu'il en a tiré. Il veut qu'on meſure l'un & l'autre, & il peint même ſes crimes plus grands que ſes infortunes. Puni par ſes propres mains, & lié par la ſentence qu'il a prononcée, il compte pour rien ſa chûte du faîte de la proſpérité dans un abyme de maux. Son coupable deſtin eſt toujours préſent à ſes yeux. Les expreſſions les plus vives lui ſemblent trop foibles pour le repréſenter ; & le contraſte d'un roi devenu en un jour l'exécration de ſon peuple, & le rebut de la terre, quoique plaint, n'eſt pas capable, à ſon gré, de donner une légere idée de ce qu'il ſent. Laïus, Jocaſte, Cithéron ſont les ſeuls noms qu'il appelle ſans ceſſe. Il craint de prononcer ceux de pere & d'époux. Mais

un retour de tendreſſe lui fait encore ſouhaiter de dire un éternel adieu à ſes filles. On lui préſente ces petits enfans. Il les tient ſerrés entre ſes bras, & les arroſe de ſes pleurs enſanglantés. Quelle impreſſion de triſteſſe ne devoit pas produire un pareil ſpectacle! Créon enfin, pour dernier trait, l'engage à rentrer dans le palais, & ne peut ſuſpendre ſa douleur qu'en lui promettant, comme une faveur, d'obtenir des dieux l'exil auquel Œdipe s'eſt lui même condamné.

Reprenons cette ſuite de tableaux, & réuniſſons les en un ſeul. Auſſi bien ne forment-ils enſemble qu'un tableau tragique. La peinture ordinaire ne ſçauroit repréſenter qu'un unique inſtant. La tragédie en réunit pluſieurs dans un point de vue. C'eſt le même tableau diverſifié. De part & d'autre même ordonnance, mêmes proportions, même but. Or dans l'ŒDIPE de Sophocle l'ordonnance générale eſt audeſſus de toute critique; les proportions y ſont exactes juſqu'au ſcrupule; & le but en eſt ſi grand, qu'il devient la véritable ſource du plaiſir que procure cette piéce. J'entends par le but, cet intérêt inexplicable qui pique d'abord la curioſité, & qui la fait croître à chaque pas, à meſure qu'il la ſatisfait. Pour peu qu'on s'étudie ſoi même en liſant ŒDIPE, l'on obſerve qu'on paſſe ſans interruption de la crainte à l'eſpérance, & de l'eſpérance à la crainte, pour aboutir enfin à la

pitié confondue avec la terreur : heureux effet de l'intérêt répandu dans cet ouvrage, comme la vie dans le corps. Les caracteres de chaque personnage sont si marqués & soutenus, qu'ils concourent tous de concert à ce mouvement alternatif, au moyen de deux oracles, ressort très simple d'une machine qui paroît, par son jeu, infiniment composée, & qui ne l'est nullement. Rien en effet d'inutile, nul épisode, nulle scène superflue, nul morceau même qu'on puisse retrancher. En un mot c'est un tout ensemble intéressant. Hé quelle autre chose touche les cœurs dans les beautés de la nature & de l'art ! L'intérêt bien conduit est la grace & l'ame de la beauté tragique : & voilà ce qui a réuni tous les suffrages en faveur d'Œdipe, excepté peut-être ceux de quiconque n'a pas la force de se transporter au théâtre d'Athènes, & d'oublier pour un moment celui de Paris.

Entrons à présent dans le détail des choses qu'on trouve à redire dans la tragédie de Sophocle. Je n'alléguerai point certaines objections qui roulent sur le texte mal entendu, ou sur les mœurs des Grecs, ou sur des choses frivoles. Ces objections ne méritent aucun examen ; & la seule réponse qu'on doit y faire, c'est de renvoyer ceux qui les proposent, ou au texte, ou au parterre Athénien. Il suffit d'en rapporter une de ce genre,

qui eſt la plus apparente. Pourquoi Œdipe ne ſe tue-t-il pas *? La réponſe eſt aiſée. Il n'étoit pas armé. L'uſage ne vouloit pas qu'il le fût. Il cherche des armes : on lui en refuſe, & on s'oppoſe à ſa fureur. Réduit à prendre pour armes tout ce qui ſe préſente, il détache une aiguille ou agraffe des habits de ſa femme morte, & il ſe creve les yeux; ſupplice d'autant plus conforme à ſon malheur, qu'il lui paroît plus affreux que la mort même qu'il envie à Jocaſte. La ſolution eſt toute ſimple, & Sophocle a grand ſoin de la fournir.

Un reproche plus eſſentiel, c'eſt celui qu'Ariſtote lui fait, à ſçavoir qu'Œdipe a pu ignorer ou ne pas venger la mort de Laïus. Etant marié depuis ſi long-temps avec Jocaſte, n'auroit-il pas dû être inſtruit de cette hiſtoire, & rechercher les auteurs du crime? Ariſtote † excuſe à la vérité cette faute qu'il a remarquée, & dit qu'elle eſt étrangere à la piece, qu'elle n'entre point dans la compoſition du ſujet, & que, ſi l'on ne peut s'empêcher de faillir, il faut imiter Sophocle, en mettant hors de l'action, ſoit avant, ſoit après, tout ce qui eſt déraiſonnable. Mais cette excuſe même fait voir

* Le P. Brumoy, ou plutôt Œdipe lui même, en donne la raiſon dans le cinquieme acte : « Ha, de quels yeux, dites moi, deſcendu » dans les enfers, regarderois-je un pere & une mere dont la mort » eſt l'effet de mes crimes » ? (Note de l'ancien éditeur).

† POÉTIQUE, chant 16. & 25.

qu'il vaudroit encore mieux ne rien mettre de déraisonnable, ni avant, ni après l'action. Ainsi ce défaut, pour être canonisé par Aristote, n'en est pas moins un défaut. Mais on le passe d'autant plus aisément, qu'il est la source de tout le merveilleux de la piéce, puisque tout dépend de cette heureuse ignorance d'Œdipe, qui en cherchant ce qu'il a ignoré, trouve plus qu'il n'auroit voulu sçavoir.

M. Dacier ne voit que cette faute dans l'ŒDIPE. D'autres, moins passionnés pour Sophocle, y voyent de plus un acte postiche. C'est le cinquieme. La piéce, disent-ils, est finie au quatrieme acte, après l'éclaircissement de Phorbas & du Corinthien. Il est vrai que cela paroît ainsi*. Œdipe connoît ce qu'il est. Le coupable est découvert. Son arrêt retombe sur lui. Mais ne peut-on pas dire que bien qu'à cet égard l'action semble terminée, elle ne l'est pourtant pas tout-à-fait, pour trois raisons. 1°. L'oracle d'Apollon n'est pas satisfait. Car il s'agit non seulement de découvrir le coupable, mais même encore de le bannir. Or c'est au roi & au peuple de le faire, puisque ce sont eux qui ont porté la loi. Il faut donc attendre la décision du peuple & de Créon, qui se voit roi par la chûte d'Œdipe.

* L'action est terminée ; mais la tragédie ne l'est pas : c'est-à-dire qu'il n'y a plus d'action principale, mais que les scènes les plus tragiques, suites naturelles de l'action, restent à remplir. (Note de l'ancien éditeur.)

2°. On s'attend ſi peu que le coupable ſera le roi même, qu'on ne ſçauroit ſuppoſer que la ſentence s'exécute derriere le théâtre aprés l'action, comme on eût dû le faire, s'il eût été queſtion d'un ſimple particulier. La nature du crime & du criminel ſuſpend certainement, & prolonge en quelque ſorte l'action. 3°. Enfin, outre le crime du meurtre de Laïus, dont l'auteur eſt découvert, il ſe trouve encore une complication de choſes fatales qu'il a fallu découvrir pour arriver à ce premier crime, je veux dire l'inceſte & le parricide; choſes qui, ayant fait partie de l'intrigue, doivent auſſi faire partie du dénouement. Le ſpectateur en effet ſeroit-il content s'il ignoroit le ſort de Jocaſte, d'Œdipe & de ſa famille, qui ſe trouve enveloppée dans le même malheur, par la découverte de plus de choſes qu'on n'en cherchoit? Le dénouement doit répondre à l'intrigue. Celle ci ayant donc été formée par l'enchaînement de deux oracles & de deux crimes, dont l'un méne à la connoiſſance de l'autre, il a fallu tout délier, ce qui n'a pu ſe faire d'une maniere complette, qu'en apprenant au ſpectateur que Jocaſte s'eſt punie; qu'Œdipe, devenu le plus malheureux de tous les hommes, va ſubir l'arrêt qu'il a porté; que lui même s'eſt privé de l'uſage des yeux pour ne plus voir le jour, & qu'enfin ſa poſtérité eſt entraînée dans le précipice qu'il s'eſt creuſé. J'ajoute, pour ſurcroît, que

le but de la piéce étant une double affaire d'état, où il s'agit du salut des sujets, & de la perte du trône pour la race de Laius, il a fallu que l'issue fût conforme à ce but, comme le dénouement à l'intrigue. Après tout, si l'on s'obstine à soutenir que ce cinquieme acte peut absolument être retranché, sans que le tout en souffre, on ne sçauroit nier qu'il n'y soit adroitement enchassé. D'ailleurs il est si pathétique, & il met tellement le comble à toute l'agitation du théâtre, qu'il mérite bien qu'on ait l'indulgence de ne pas examiner, à la rigueur, si la liaison avec le reste est nécessaire ou simplement utile au tout. On auroit fait grace aux deux derniers actes des Horaces de Corneille, s'ils eussent été aussi heureusement liés au sujet, que cet acte l'est au sien.

La premiere chose qui frappe, & que j'ai réservée pour la derniere, c'est le sujet même, dont le fonds paroît répréhensible à bien de gens. Quel est le crime d'Œdipe, demande-t-on? Un brutal lui reproche en face qu'il n'est pas fils de Polybe. Il va consulter l'oracle: le dieu, au lieu de répondre à sa question, lui prédit qu'il tuera son pere, & qu'il épousera sa mere. Œdipe, confirmé par le silence d'Apollon, dans l'opinion que Polybe est son pere, est tellement vertueux que, pour éviter d'accomplir une si terrible prédiction, il s'exile de son pays. Il erre à l'aventure; il arrive

à Thébes; la fortune lui rit; il confond le Sphinx. Le voilà roi de Thébes & mari de Jocaſte. Il ignore aſſurément que ſa mere eſt devenue ſa femme. En tout cela, s'il y a du crime, c'eſt Apollon qui eſt coupable, & non Œdipe. C'eſt pourtant Œdipe qui paye le crime; & de quel ſupplice! Répondons par articles. Il eſt certain d'abord que, ſans égard à aucune théologie, ſoit Payenne, ſoit Chrétienne, Sophocle fait Œdipe criminel. En quoi? Le voici. Il a tué un homme dans le chemin de Delphes à Thébes. A la vérité il ſe croyoit inſulté : il eſt moins coupable par cette conjoncture ; mais il ne laiſſe pas de l'être : & un homme modéré auroit examiné de quoi il étoit queſtion, & ſe ſeroit informé du rang de la perſonne à qui on exigeoit qu'il donnât le pas. De plus, quoiqu'il aime ſon peuple en bon roi, il a les défauts d'un méchant particulier, & même d'un roi imprudent. Il eſt colere, orgueilleux & curieux à l'excès. Telle eſt la peinture qu'en fait Sophocle. Œdipe n'eſt donc pas un prince irreprochable. Auſſi l'art ne veut-il pas qu'un homme parfaitement vertueux ſoit accablé de malheurs. Je conviens qu'Œdipe paroît ne pas mériter tous les maux auxquels il s'eſt condamné lui même ſans le ſçavoir; mais c'eſt cela même qui fait la fineſſe de l'art, qui conſiſte à mettre en ſpectacle un homme peu coupable & beaucoup malheureux. Quant aux crimes invo-

lontaires d'Œdipe, Apollon les a prédits, & le destin les a ratifiés. Telle est la théologie Payenne. Le destin inévitable est le grand pivot. Ce seroit faire injure au lecteur, de charger ces REFLEXIONS d'un nombre infini de morceaux de l'antiquité, qu'il seroit trop aisé de compiler, & trop ennuyeux de lire. Une connoissance même superficielle des Grecs & des Latins suffit pour le sçavoir; &, sans sortir des poetes Tragiques Grecs, qui se commentent mieux les uns les autres que ne le font leurs propres Commentateurs, on ne verra aucune tragédie où le destin ne soit regardé comme l'ame de tout ce qui se passe ici bas. Toutefois la liberté ne laissoit pas d'avoir lieu dans cette étrange théologie; car on y distingue très bien les crimes volontaires & consentis, d'avec ceux qui viennent du destin. Il peut même être, & il est vrai, que les termes étant réduits à leur juste valeur, les Grecs reconnoissoient une liberté réelle, & un destin imaginaire, surtout quand ils parloient en philosophes & d'une maniere précise. Leur pratique dans les récompenses & les punitions, le montre plus nettement que leurs écrits, & ces écrits même le font voir. Il n'y a qu'à consulter Platon. Mais, comme dans les tragédies les poëtes parloient au peuple, & par conséquent d'une façon populaire, ils donnoient beaucoup au destin, & peu à la liberté, sans trop songer à

la difficulté de concilier l'un & l'autre. En effet, malgré le christianisme, nous voyons que l'amour de nous mêmes nous aveugle au point de justifier nos fautes par ce langage populaire. C'EST MA DESTINÉE, C'EST MON ETOILE QUI L'A VOULU. Il faut donc mettre quelque distinction entre les manieres de parler, soit précises, soit communes. Mais, sans entrer dans cet examen, mettons pour principe que la fatalité étoit parmi les anciens le grand mobile des principaux événemens. Dans cette supposition, si nous voulons jouir d'un spectacle Grec, nous sommes donc obligés d'épouser pour un moment leur systême. Il est insensé à la vérité; mais nous devons faire effort pour ne le pas trouver tel, puisqu'il ne paroissoit pas tel aux spectateurs Grecs, avec qui nous nous mêlons. Qu'un prince François, représenté sur notre théâtre, s'avisât de donner dans les idées du paganisme, on le siffleroit. Mais qu'un Auguste s'y livre, cela nous paroît dans l'ordre. Rendons la même justice à Œdipe, & ne le condamnons pas par l'endroit même qui le rend le plus intéressant.

Qu'il soit par là très attachant, on le sent. Il ne faut que développer, s'il est possible, ce sentiment intérieur. Si Œdipe étoit un scélérat qui se fût abandonné de lui même à toutes les horreurs qui lui arrivent, sans qu'il ait pu les éviter, il nous causeroit une indignation égale à celle

qu'on ſent au récit des crimes atroces de ces malheureux que l'on condamne à périr, & dont on voudroit effacer la mémoire parmi les hommes. S'il étoit un ſaint, l'indignation ne ſeroit pas moindre; mais elle retomberoit ſur les dieux, auteurs des maux qu'il n'auroit pas mérités. Mais Œdipe n'étant qu'aſſez peu coupable, & extrêmement malheureux avec d'excellentes qualités, fait naître un ſentiment mixte, ou plutôt un ſentiment d'une eſpéce particuliere. Car cette double indignation, dont je viens de parler, ſe convertit alors en pitié pour Œdipe, & en crainte pour les dieux, qui puniſſent juſqu'aux crimes involontaires dans une perſonne peu criminelle: d'où naît encore un retour ſur nous mêmes; retour attaché à la compaſſion, qui nous porte à éviter les mêmes fautes que nous voyons traîner après elles de ſi funeſtes ſuites. C'eſt la pure doctrine d'Ariſtote, ou, pour mieux dire, c'eſt celle de la nature ou du bon ſens. Nous avons au reſte quelques tragédies Françoiſes de ce genre, entr'autres la PHÈDRE de Racine, dont nous parlerons en ſon lieu. Racine n'a pas manqué de mettre l'amour inceſtueux de Phédre ſur le compte de la deſtinée, par les raiſons que je viens de dire. Paſſons aux autres ŒDIPES.

Euripide en a fait un. Mais il ne nous en reſte que peu de fragmens, qui ne ſuffiſent pas pour le faire connoître.

L'ŒDIPE DE SÉNEQUE.

DEUX Séneques ont fleuri en même temps ſous l'empire de Néron. L'on n'en ſçauroit douter après le témoignage de Martial :

> Duoſque Senecas, unicumque Lucanum
> Facunda loquitur Corduba.

« Cordoue ſe glorifie de deux Séneques & d'un » Lucain ». Il ſeroit tout-à-fait inutile d'examiner ſi ces trois célébres perſonnages étoient parens, & à quel dégré ; choſe qui ne ſçauroit être bien éclaircie. Il eſt certain qu'ils étoient du moins alliés par le caractere d'eſprit. La lecture de la PHARSALE, des tragédies Latines, & des œuvres Philoſophiques qui ſont ſorties de leur plume, montrent bien que leur génie étoit formé ſur le même moule. Il eſt auſſi peu néceſſaire, & encore plus difficile, d'éclaircir auquel des deux Séneques on doit attribuer les tragédies, & ſi pluſieurs des dix ne ſont point de quelqu'autre main. Ni Tacite, ni Juvénal, ni Martial, ni Quintilien, c'eſt-à-dire les ſources, ne nous apprennent rien qui puiſſe fixer ces points d'érudition. Séneque le philoſophe

a fait des vers ; voilà tout ce qu'on ſçait par eux. Il vaut mieux s'en tenir à cette connoiſſance générale, ſans entrer dans des minuties de diſcuſſions avec les ſçavans, pour attribuer tantôt une tragédie à Séneque le philoſophe, tantôt une autre à Séneque, ſon fils, ſon frere ou ſon neveu, tantôt quelques unes à des auteurs incertains. Car voilà comment les Heinſius & beaucoup d'autres ont fait le partage des tragédies Latines, chacun à ſa mode. Rien de tout cela n'eſt ſolide, ni ne ſatisfait. Ainſi nous nous bornerons à conſidérer les piéces en elles mêmes, ſans égard aux auteurs. Mais, avant de parler de l'ŒDIPE, je crois devoir avertir en général, qu'il y a autant de différence entre les tragédies Grecques & Latines qui nous reſtent, qu'entre le goût ſain de l'architecture Ionienne, Dorique ou Corinthienne, & le goût dégénéré de l'architecture Gothique ; comparaiſon d'autant plus exacte, que tout l'art des auteurs Latins, que j'appellerai déſormais du ſeul nom de Séneque, conſiſte, & dans de grandes peintures outrées, ſemblables à ces piliers à perte de vue, & dans des ſentences & des brillans qui ont véritablement le mérite des ouvrages délicats, & des étoiles que l'on voit dans les édifices Gothiques.

Pour marquer au reſte que je ne ſuis pas ſeul de mon ſentiment, qui d'ailleurs pourroit ſembler

hardi à des perſonnes éclairées, dont Séneque a gagné le ſuffrage, je citerai un paſſage de Juſte Lipſe *: « Je regarde, dit-il, comme des chefs » d'œuvre deux tragédies des deux Séneques. Je » ſuis leur panégyriſte, & non leur cenſeur. (Il » entend MÉDÉE & la THÉBAÏDE. Louange outrée, » comme on le verra.) Dans les autres piéces, je » vois de bonnes choſes; mais non ſans mélange » de défauts. Scaliger les loue à perte d'haleine, » juſqu'à les préférer aux Grecs. Y a-t-il du vrai, » ſi ce n'eſt dans les deux dont j'ai parlé »? (Juſte Lipſe eſt bien modéré d'en dire ſi peu ſur ce jugement inſenſé de Scaliger.) « Car les autres piéces, » continue Juſte Lipſe, ſont bien éloignées de » mériter cet éloge. A la vérité on y remarque » de la grandeur & du ton tragique. Mais n'y » a-t-il point ſouvent de l'affectation & de l'en- » flure? Le ſtyle & la diction en ſont-ils toujours » châtiés? Des ſentences ſaines & ſpirituelles au » prodige, on y en trouve. Mais n'y trouve-t-on » pas ſouvent des avortons de ſentences, je veux » dire des penſées manquées, petites, obſcures » & frivoles, dont le premier coup d'œil frappe, » & qu'une vue plus tranquille rend ridicules. Car » ce ne ſont pas des traits de lumiere, mais des » étincelles: ce ne ſont pas de ces coups vigou- » reux d'une belle imagination, mais de vains

* J. Lips. ANIMADV. in trag. quæ L. Ann. Senec. tribuuntur.

» efforts de ſonges & de rêveries. Ajoutez que ces » traits s'offrent éternellement & juſqu'au dégoût. » Car le poëte les ſaiſit où il peut : il ne les attend » pas. Après tout, c'eſt peut-être moins ſa faute » que celle de ſon ſiécle, à qui le goût écolier & » déclamateur impoſoit tellement, dit Quintilien, » qu'il faiſoit conſiſter la beauté des ouvrages de » tout genre dans les ſentences ».

Voilà, ſi je ne me trompe, le vrai portrait des tragédies Latines que nous avons. Séneque a ſuivi, ou plutôt il a cru ſuivre Sophocle dans la conduite de l'Œdipe. Mais on reconnoîtra bientôt combien il s'eſt écarté de ſon guide.

ACTE PREMIER.

Œdipe, accompagné de Jocaſte, ouvre la ſcène par une tirade de plus de quatre-vingts vers, plutôt empoullés que magnifiques. Pourquoi paroit-il ? On l'ignore. Que dit-il ? Le voici : « Le jour » va paroître & éclaircir les déſaſtres de la nuit ». Il y a cinq vers pour exprimer cette penſée, qui ceſſe d'être belle à force d'être embellie. Puis vient un lieu commun ſur la ſituation des rois, auſſi expoſés ſur le trône qu'un vaiſſeau en pleine mer. Par là Œdipe entre en matiere, & raconte à Jocaſte l'oracle qui lui a fait fuir Corinthe. Malgré ſa fuite & ſes précautions, pour ne pas tuer ſon pere, ni épouſer ſa mere, il ne ſçauroit être tranquille.

Mille ſoucis viennent le troubler. On ne devine pas pourquoi; car, outre qu'il n'eſt plus à Corinthe, il ſe peint ſi vertueux, qu'effrayé de l'oracle d'Apollon, il ne ſe fie pas à lui même; MEQUE NON CREDO MIHI : &, un moment après, il va s'imaginer que la peſte & les malheurs de Thébes ſont la punition d'un crime prédit qu'il n'a pas accompli. Il dit qu'il eſt chargé d'exécuter cet affreux oracle, PHŒBI REUS; & qu'il a rendu le ciel même coupable, FECIMUS CŒLUM NOCENS. Cela s'appelle ontrer la fatalité. C'eſt du Séneque. Il décrit la peſte plutôt en rhéteur attaché à ſa deſcription, qu'en grand roi. Quelle différence entre la premiere ſcène du poëte Grec, & celle du Latin, à ne les conſidérer même que dans cette deſcription! L'une eſt une belle ſtatue, l'autre un coloſſe monſtrueux. J'épargne aux lecteurs la traduction de celle ci; non pas qu'il n'y ait des traits ſublimes, tels que celui-ci. « L'excès de la douleur a » ſéché les larmes; QUODQUE IN EXTREMIS SOLET, » PERIERE LACHRYMÆ ». Mais ces traits ſont-ils à leur place? Concluſion: Œdipe, las d'un trône environné de maux, dont il ſe croit la cauſe, quoiqu'innocente, veut le quitter & s'enfuir chez ſes proches, VEL AD PARENTES. Jocaſte l'exhorte très philoſophiquement à prendre patience, & ſemble l'accuſer de manquer de fermeté: reproche qui donne lieu au roi de ſe donner les violons,

& de raconter ses prouesses. Enfin il n'attend plus de ressource que d'Apollon qu'il a fait consulter. Le chœur dit ensuite son rôle en très beaux vers sur la peste ; & voilà le premier acte.

ACTE II.

Au second acte, la vue de Créon trouble d'abord Œdipe, mais moins naturellement que dans Sophocle, où ce prince, impatient de voir Créon, lui dit simplement en le voyant : « Ah, cher Créon, » quelle est la réponse de l'oracle ? Parlez ». Cela étoit trop simple pour Séneque. Après quelques sentences qui s'entrechoquent, Créon parle tout de bon, & fait une description fleurie pour énoncer un oracle. Cet oracle est double, & désigne obscurément que le meurtrier de Laïus est un étranger, & que cet étranger est l'époux de sa mere. Œdipe là dessus prononce tout de suite une sentence d'excommunication contre le coupable, & cela dans le style de la PHARSALE. Puis il s'avise, comme par hazard, de demander à Créon en quel lieu s'est commis le crime. Reconnoît-on ici le procédé de Sophocle ?

Tirésias vient avec sa fille Manto, pour faire un sacrifice. C'est Apollon qui l'amène sans autre préparation, SORTE PHŒBEA EXCITUS. L'auteur n'y regarde pas de si près, quand il s'agit de faire entrer ou sortir ses personnages. Cette scène est

toute action & ſpectacle. Elle pourroit paſſer pour belle, ſi le ſtyle enflé ne la gâtoit. Elle eſt de l'invention de Séneque. Tiréſias, pour connoître le criminel, fait faire par ſa fille toutes les cérémonies d'un ſacrifice pompeux. L'exécution ſur le théâtre en feroit impoſſible. La priere précéde, puis on voit la fumée de l'encens, puis les libations, d'où l'on tire des augures. On immole des victimes, une geniſſe & un taureau. La geniſſe tombe du premier coup. Le taureau craint la lumiere : il reçoit deux coups; rend le ſang par les yeux, & traîne un reſte de vie plus affreux que la mort. C'eſt la deſtinée de Jocaſte & d'Œdipe, que le poëte a voulu figurer énigmatiquement. Voilà le beau. Le reſte ou l'aſſaiſonnement eſt une peinture hideuſe d'entrailles qui palpitent d'une façon extraordinaire. Ici c'eſt le cœur qui s'affaiſſe & diſparoît. Là c'eſt un ſang noir qui trouve de nouvelles iſſues. En un mot c'eſt un détail d'anatomie payenne, dont le ſeul récit feroit frémir. L'énigme continue, & on y peint tout figurément juſqu'à l'inceſte d'Œdipe & de Jocaſte. Mais, comme ſi ce ſpectacle étoit encore trop peu pour l'enthouſiaſme eſpagnol du poëte, Tiréſias, peu inſtruit par ce ſacrifice, qui n'inſtruit que trop les ſpectateurs, ſe réſerve à conſulter les enfers, & à évoquer toutes les Ombres. Cependant il ordonne au chœur de chanter une hymne à

Bacchus, apparemment parce que Bacchus étoit un des dieux tutélaires de Thébes ; & le chœur ne manque pas d'obéir.

ACTE III.

Créon revient après la cérémonie magique, & fait beaucoup de façon avant d'en raconter l'iſſue au roi. C'eſt un combat de ſentences dont quelques unes ſont aſſez belles. Voici le commencement de la ſcène.

ŒDIPE.

Quoique cette triſteſſe m'annonce des malheurs, parlez. Par quelle victime devons nous appaiſer le dieux ?

CRÉON.

Vous m'ordonnez de parler, & la crainte m'oblige à me taire.

ŒDIPE.

Si vous n'êtes pas touché à l'aſpect de Thébes expirante, l'intérêt du ſceptre de votre ſœur doit vous fléchir.

CRÉON.

Vous voudrez bientôt ignorer ce que vous deſirez ſi paſſionnément de ſçavoir.

ŒDIPE.

L'ignorance des maux eſt un remède ſtérile. Quoi, vous vous obſtinez à cacher un myſtere dont dépend le ſalut de la patrie !

CRÉON.

La guérison est odieuse, quand le remède est honteux.

ŒDIPE.

Parlez, vous dis-je: ou redoutez la vengeance d'un roi courroucé.

CRÉON.

Les rois haïssent la vérité, lors même qu'ils la demandent.

ŒDIPE.

Vous serez la victime, si vous ne vous expliquez sur le sacrifice secret.

CRÉON.

Souffrez que je me taise. C'est l'unique liberté qu'on puisse obtenir des rois.

ŒDIPE.

Un silence trop libre est souvent plus nuisible au roi & à l'état, que la liberté dans les paroles.

CRÉON.

Que reste-t-il donc, s'il n'est pas permis de se taire? &c.

ŒDIPUS.

Et ipse vultus flebiles præfert notas,
Expone cujus capite placemus deos.

CREON.

Fari jubes, tacere quæ suadet metus.

ŒDIPUS.

Si te ruentes non satis Thebæ movent,
At sceptra moveant lapsa cognatæ domus.

CREON.

Nescisse cupies, nosse quæ nimiùm expetis.

ŒDIPUS.

Iners malorum remedium ignorantia est.
Itane & salutis publicæ indicium obrues?

CREON.

Ubi turpis est medicina: sanari piget.

ŒDIPUS.

Audita fare; vel malo domitus gravi,
Quid arma possint regis irati scies.

CREON.

Odere reges dicta quæ dici jubent.

ŒDIPUS.

Mitteris Erebo vile pro cunctis caput,
Arcana sacri voce nî retegis tuâ.

CREON.

Tacere liceat: nulla libertas minor
A rege petitur.

ŒDIPUS.

Sæpè vel lingua magìs
Regi atque regno muta libertas obest.

CREON.

Ubi non licet silere, quid cuiquam licet? &c.

Ensuite de ce début Créon fait une description plus qu'infernale de tout ce qu'il a vu. Encore s'arrête-t-il long-temps à décrire le lieu de la magie avant que de venir au fait. Il y vient; & en quels termes? La terre s'ouvre; & que n'en sort-ils pas? Le bel endroit, s'il n'étoit gâté par le style dominant dont j'ai parlé; ce seroit celui où l'on croit voir les Ombres des rois de Thébes qui

apparoiſſent à Tiréſias. Laius paroît à ſon tour, & révele toute l'abomination de l'hymen & du crime d'Œdipe. Mais celui ci, qui ſe croit fils de Polybe, entre en fureur contre Tiréſias & Créon, qu'il accuſe de complot pour le détrôner. Créon s'en défend comme chez Sophocle. Mais tout cela eſt étranglé, ſans liaiſon & ſans goût. Les ſentences terminent la ſcène comme elles l'ont commencée; & le chœur fait ſon office à l'ordinaire, c'eſt-à-dire qu'il chante des vers qui ne diſent pas grand'choſe.

ACTE IV.

Œdipe revient avec quelqu'effroi ſur la mort de Laïus que le ciel & l'enfer lui imputent, quoiqu'il ne ſe ſente point coupable : apparemment qu'il a fait ſes réflexions. Il raconte donc à Jocaſte l'aventure du chemin de Daulie où il avoit tué un homme. Il interroge ſa femme ſur les circonſtances du meurtre de Laïus, & il trouve qu'elles ſe rapportent à ſon aventure. Je tiens le coupable, dit-il, TENEO NOCENTEM : il croit donc l'être; & le voilà déjà convaincu. Ce n'eſt pas ainſi qu'en a uſé Sophocle. Chez lui, Œdipe n'eſt convaincu du meurtre de Laïus que quand il ſçait que c'étoit ſon pere. Continuons & revenons à Séneque. Un vieillard de Corinthe annonce à Œdipe que Polybe eſt mort. C'eſt la ſcène Grecque, mais ſubtiliſée.

Ce vieillard apprend de plus au roi qu'il n'eſt point le fils de Polybe, & qu'il l'a reçu enfant d'un berger de Laïus. Œdipe ordonne qu'on faſſe venir ce berger; mais tout cela d'un air qui énerve, ou plutôt qui traveſtit l'art inimitable du poëte Grec. Phorbas arrive : Œdipe le contraint de parler; & Phorbas lui léve le voile de deſſus les yeux par ce mot : « L'enfant dont vous parlez eſt » né de votre épouſe. CONJUGE EST GENITUS TUA ». Enſuite le chœur déclame.

ACTE V.

Le cinquiéme acte conſiſte en deux ſcènes, dont l'une eſt le récit des fureurs d'Œdipe. Rien n'eſt plus tragi-comique. Car Œdipe tire ſon épée, (il n'en devoit point avoir,) &, au lieu de ſe la plonger dans le ſein, il s'exhorte théâtralement à mourir. Mais il fait réflexion, heureuſement pour lui, qu'une mort ne ſuffit pas pour ſes crimes, & qu'il vaut mieux multiplier ſon trépas en vivant malheureux, c'eſt-à-dire, VIVRE, MOURIR, ET RENAITRE TOUJOURS.

.... Iterùm vivere, atque iterùm mori
Liceat; renaſci ſemper : ut toties nova
Supplicia pendas. Utere ingenio miſer.
Quod ſæpè fieri non poteſt, fiat diù.

Il veut donc pour cela ſe ſervir de tout ſon

eſprit, & il le met, comme on voit, en uſage. Il y a apparence qu'il remit ſon épée dans le fourreau: car il n'en eſt plus parlé. Il ſonge à s'arracher les yeux: autre cérémonie décrite du même ton. « Car il faut, dit-il, que mes yeux ſuivent mes » larmes; & pleurer c'eſt trop peu. Ses yeux lui » obéiſſent; il ſe tiennent à peine dans leur lieu, » & ils courent audevant de ſes mains ». VULNERI OCCURRUNT SUO. Ce n'eſt pas aſſez pour Œdipe d'avoir ſes yeux dans ſes mains; il déchire juſqu'à la place.

. . . . Hæret in vacuo manus,
Et fixa penitùs unguibus lacerat cavos
Altè receſſus luminum & inanes ſinus;
Sævitque fruſtrà, pluſque quàm ſat eſt, furit.

Cela paroît bien ſuffiſant. C'eſt encore peu. Œdipe craint tant le jour, qu'il léve la tête pour éprouver s'il ne verra rien; &, dans la crainte de voir le jour, il arrache juſqu'aux moindres fibres. C'eſt ainſi qu'on extravague, quand on veut aller au delà du naturel & du vrai pour courir après l'eſprit.

Après un mot du chœur, Jocaſte fait ſa ſcène avec Œdipe. C'eſt la ſeconde & la derniere de l'acte. Jocaſte ne ſçait ſi elle doit appeller Œdipe ſon fils, ou ſon mari. Elle rafine là deſſus, auſſi bien qu'Œdipe, qui s'imagine voir Jocaſte parce

qu'il l'entend. Celle ci rejette tout le paſſé ſur ſa deſtinée, & elle a raiſon. Pourquoi donc ſe tuer? Car elle ſe tue un moment après, en déclamant beaucoup; tandis qu'Œdipe, qui s'accuſe de l'avoir tuée, & d'être doublement parricide, dit quelques injures à Phœbus, auteur de l'oracle, & ſe condamne bruſquement à l'exil. Il emporte avec lui la famine, la maladie & la douleur. Cette derniere idée, qui ſe trouve deux fois dans la même piéce, eſt fort belle.

On voit aſſez, par ce court détail, le génie & la maniere de Séneque. La verſification eſt d'ordinaire d'une grande beauté; mais elle eſt toujours remplie, s'il m'eſt permis d'uſer de ce terme, d'une certaine hydropiſie poëtique qui rebute. Il doit y avoir à la vérité de la différence entre la verſification, ſoit tragique, ſoit comique, mais non pas au point d'outrer le langage juſqu'à le bouffir. Par exemple, Térence fait très bien dire à Chrémes:

Luceſcit hoc jam *.

« Le jour commence à paroître ». Séneque, de ſon côté, a raiſon dans l'ŒDIPE de commencer ainſi:

Jam nocte pulsâ dubius affulſit dies.

» La lumiere encore incertaine vient diſſiper les » ténébres ». L'un eſt le langage de la comédie,

* Terent. HEAUTONTIM. act. 3. ſc. 1. v. 1.

& l'autre celui de la tragédie. Mais cet autre eſt outré dans les vers ſuivans :

> Et nube mœſtum ſquallidâ exoritur jubàr,
> Lumenque flamma triſte luctifera gerens, &c.

« L'aſtre du jour attriſté, ſort à peine d'une nuée » qui marque ſon deuil ; & ſa flamme qui annonce » des pleurs, ne rend qu'une lueur ſombre & » affligeante ». Il faut aimer extrêmement Lucain pour approuver de tout point Séneque.

> Qui Bavium non odit, amet tua Carmina, Mævi *.

* Virg. Ecl. 6. v. 90.

ŒDIPE

DE P. CORNEILLE.

Cette piéce eſt trop connue pour en faire une exacte analyſe. Il ſuffira d'en ſuivre légerement le fil pour ſe la rappeller, & pour faire voir en quoi elle differe de Sophocle, & quel genre différent de beauté elle contient.

Corneille avoue qu'il a cru devoir s'écarter entierement de l'Œdipe Grec & Latin ; « Parce qu'il » a reconnu*, dit-il, que ce qui avoit paſſé pour » merveilleux dans le ſiécle de Sophocle & de » Séneque, (il auroit fallu excepter ce dernier) » pourroit ſembler horrible au nôtre ; que cette » éloquente & ſérieuſe deſcription de la maniere » dont ce malheureux prince (Œdipe) ſe créve » les yeux, ce qui occupe tout le cinquiéme acte, » feroit ſoulever la délicateſſe de nos dames, dont » le dégoût attire celui du reſte de l'auditoire ; & » qu'enfin l'amour n'ayant point de part à cette » tragédie, elle étoit dénuée des principaux agré» mens qui ſont en poſſeſſion de gagner la voix » publique ». La mauvaiſe humeur que cauſoit au grand Corneille l'eſpéce de néceſſité où le jet-

* Examen d'Œdipe.

toit le goût dominant de Paris, l'a fait sans doute parler ainsi, & s'applaudir d'avoir renversé le plus beau sujet de l'antiquité Tragique, pour y faire entrer l'amour comme le ressort principal.

ACTE PREMIER.

Thésée, roi d'Athènes, épris des charmes de Dircé, fille de Jocaste & de Laius, fait avec elle la premiere scène. Ce n'est qu'un étalage de sentimens d'amour en beaux vers. Dircé souffre de voir son amant exposé à la malignité de la contagion qui désole Thébes. Elle veut qu'il s'écarte; il s'en excuse sur l'exemple de son amante, que la bienséance oblige de ne pas se séparer de sa famille. Puis il trouve un moyen de mettre à couvert & sa maîtresse & lui, des attaques de la peste; c'est de presser l'hymen & d'en parler à Œdipe. Ce peu de matiere entre les mains d'un grand maître, produit une scène galante, mais déplacée, quelque précaution qu'il prenne pour sauver un si visible défaut. Voilà pourtant l'ouverture qui fera une partie de l'intrigue, bien différente de celle de Sophocle. Corneille a bien raison de vanter l'art de son Œdipe. Il faut en effet qu'il en ait employé beaucoup pour faire un peu disparoitre un contraste aussi choquant que celui des amours & de la peste.

La proposition de Thésée est mal reçue d'Œdipe; mais

mais par des raisons d'état. Théfée découvre qu'il a un rival dans Æmon, fils d'un frere de Jocaste, & qui n'est pas roi : cette scène, toute stérile qu'elle paroît, est encore traitée en maître ; &, généralement parlant, l'art surpasse, ou plutôt rend supportable la matiere dans toute cette piéce. Car on ne voit guère de scène dont le fond ne soit ou frivole ou défectueux, mais où il n'y ait en même temps une gradation de pensées & de sentimens, avec un effort de génie qui crée & fait éclore presque de rien ces belles contestations, dont Corneille sçavoit seul le secret.

Théfée rebuté parle en roi à Œdipe, qui soutient aussi sa dignité. Celui-ci, dans la scène suivante, explique à son confident le secret de sa politique. Il craint que Dircé, cette fiere princesse, dont le caractere est bien marqué, n'engage son amant à joindre au sceptre d'Athènes celui de Thébes, qu'elle se croit injustement enlevé par un étranger tel qu'Œdipe.

Jocaste, pour mettre en jeu cette politique dont Corneille fait l'ame de sa piéce, vient dire à Œdipe qu'elle a inutilement pressé la princesse sa fille, d'épouser Æmon ; qu'elle haït ce prince, & veut Théfée pour époux ; qu'après tout, on ne doit pas la trouver trop blamable. C'est une mere qui excuse sa fille. Car enfin, dit Jocaste,

La condamneriez vous, si vous n'étiez son roi.

C'eſt là une de ces ſcènes dont le fond eſt peu de choſe, & qui ſe ſoutiennent par l'art de Corneille. Durant cet entretien, arrive Dymas qu'on avoit envoyé conſulter Apollon au ſujet de la peſte. Il n'en rapporte aucune réponſe. Les dieux ont été ſourds & muets. Œdipe attribue leur ſilence à l'inhumanité de Jocaſte, qui avoit expoſé ſon fils; & celle ci l'impute à la négligence qu'on a eue de venger Laïus. Cet artifice eſt ſingulier : ſur quoi Œdipe dit:

Pouvions nous en punir des brigands inconnus,
Que peut-être jamais dans ces lieux on n'a vus.
Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi même
Sur trois de ſes brigands vengé le diadème :
Au lieu même, au temps même, attaqué ſeul par trois,
J'en laiſſai deux ſans vie, & mis l'autre aux abois.
Mais ne négligeons rien, & du royaume ſombre
Faiſons par Tiréſie évoquer la grande ombre, &c.

Voilà un tour dont Corneille ſe ſçait gré, & qui eſt en effet bien artificieux, comme on le verra par la ſuite.

ACTE II.

Comme il falloit que Dircé fût le pivot de toute la piéce, dans la néceſſité où s'eſt mis Corneille de ſubſtituer un épiſode au fond du tableau de Sophocle, Dircé a une entrevue avec Œdipe; & cela étoit préparé par Jocaſte. La jeune princeſſe

parle avec une hauteur qu'elle ſoutient juſqu'à la fin, & qui la rend preſque le perſonnage dominant, tant elle brille. Comme Œdipe la preſſe encore ſur ſon mariage avec Æmon, elle répond fiérement :

Je vous ai déja dit, ſeigneur, qu'il n'eſt pas roi.

Penſée qui ſe multiplie & s'accroît tellement entre les mains du poëte, qu'elle forme une des plus riches ſcènes. Mais on l'a déja dit depuis long-temps de tout l'épiſode, c'eſt-à-dire, de preſque toute la piéce ; NON ERAT HIC LOCUS. Au reſte il y a dans cette magnifique ſcène une maxime qui paroît démentir le caractere de Dircé, qu'on va bientôt voir s'offrir au trépas pour ſauver Thébes.

Le peuple eſt trop heureux quand il meurt pour ſes rois.

La ſcène ſuivante de cette princeſſe avec ſa confidente pouſſe au plus haut dégré les ſentimens de la précédente, & achéve de faire voir que Dircé n'eſt pas dupe de la politique d'Œdipe. Elle a deviné ſon ſecret ; & cela ſuffit pour la juſtifier d'ingratitude envers le roi de Thébes.

Vient enſuite le récit de l'oracle prononcé par l'ombre de Laïus. Cet oracle eſt fort ambigu. Laïus dit que LE SANG DE SA RACE doit effacer le crime impuni par les hommes, & faire ceſſer la punition qu'en a tirée le ciel. Dircé prend pour elle l'oracle ; & il eſt vrai qu'on la croit le ſeul rejetton de Laïus. Cependant il n'eſt pas évident que

l'oracle la regarde plus que la branche collatérale. Voilà pourtant le grand nœud de l'intrigue à démêler. L'orgueil de Dircé, au récit de l'oracle qu'elle prend pour elle, se tourne en fermeté, & produit ces sentimens héroïques si dignes de Corneille. Elle commence ainsi, en parlant d'Œdipe & d'Æmon;

Peut-être craignent-ils que mon cœur révolté
Ne leur refuse un sang qu'ils n'ont pas mérité :
Mais ma flâme à la mort m'avoit trop résolue
Pour ne pas y courir quand les dieux l'ont voulue.
Tu m'as fait sans raison concevoir de l'effroi;
Je n'ai point dû trembler, s'ils ne veulent que moi.
Ils m'ouvrent une porte à sortir d'esclavage,
Que tient trop précieuse un généreux courage.
Mourir pour sa patrie est un sort plein d'appas,
Pour quiconque à des fers préfère le trépas.
Admire, peuple ingrat, qui m'as déshéritée,
Quelle vengeance en prend ta princesse irritée.
Et connois dans la fin de tes longs déplaisirs
Ta véritable reine à ses derniers soupirs.
Voi, comme à tes malheurs je suis toute asservie :
L'un m'a coûté mon trône, & l'autre veut ma vie :
Tu t'es sauvé du Sphinx aux dépens de mon rang;
Sauve toi de la peste aux dépens de mon sang.
Mais, après avoir vu dans la fin de ta peine,
Que pour toi le trépas semble doux à ta reine,
Fais toi de son exemple une adorable loi :
Il est encore plus doux de mourir pour son roi.

Rien n'est plus beau, & ne seroit plus ferme, s'il ne portoit sur un fondement ruineux. Thésée,

qui vient auſſitôt, ſeroit encore une belle ſituation, ſi tout cela n'étoit étranger au ſujet, & n'avoit l'air un peu romaneſque. Ces vers ſont-ils bien placés dans la bouche de Théſée ?

Périſſe l'univers pourvû que Dircé vive !
Périſſe le jour même avant qu'elle s'en prive !
Que m'importe la peſte ou le ſalut de tous ?
Ai-je rien à ſauver, rien à perdre que vous ?

ACTE III.

Au commencement de cet acte, Dircé ſoupire des ſtances fort ſpirituelles qui ne ſont plus à la mode, & qui n'auroit jamais dû y être, tant cela ſort du vraiſemblable. Elle demande à Jocaſte, qui l'interrompt dans ſa rêverie, ſi tout eſt prêt pour le ſacrifice. On lui apprend que le peuple ne veut point être ſauvé à ſi haut prix, & qu'on remet au lendemain à conſulter de nouveau les dieux; qu'Œdipe ſur-tout ne ſçauroit conſentir à laiſſer périr une ſi grande princeſſe; qu'enfin l'oracle eſt trop incertain pour y ſouſcrire, & qu'elle doit vivre, ſinon pour elle, du moins pour Théſée. C'eſt une mere qui parle. Cependant Dircé, non-ſeulement conſerve ſa fierté, mais oubliant un peu qu'elle eſt fille de Jocaſte, & que de plus elle doit quelque choſe à une mere, qui, contre la politique, lui permet d'aimer Théſée, elle porte la hauteur juſqu'à perdre le reſpect, & à ſaiſir

l'occasion de la bonté de Jocaste, pour lui reprocher en face son mariage avec Œdipe. Il est bien difficile d'excuser cette scène, quoi qu'en dise Corneille, qui prétend, QUE CE NE PEUT ÊTRE UNE FAUTE DE THÉATRE, puisqu'on n'est pas obligé de rendre parfaits ceux qu'on y fait voir, outre que Dircé doit considérer dans Jocaste une mere usurpatrice de son trône, par son mariage avec Œdipe, & ne laisse pas de lui demander pardon en ces termes :

Pardonnez cependant à cette humeur hautaine.
Je veux parler en fille, & je m'explique en reine.
Vous qui l'êtes encore, vous sçavez ce que c'est, &c.

La même fierté anime la scène suivante de Dircé avec Œdipe. Car c'est toujours Dircé qui met le théâtre en mouvement, & il semble qu'Œdipe ne soit qu'un personnage subalterne. Il apporte à la princesse une nouvelle raison de ne pas s'obstiner à mourir, & lui dit qu'il a de fortes raisons de penser que les dieux ne l'ont pas choisie pour victime. Elle se retire pour laisser le roi en liberté d'expliquer cette énigme à la reine. L'énigme consiste en ce qu'il sçait par un bruit confus, & par Tirésie, que le fils de Laïus, qu'on a cru mort, est plein de vie, & que même il est dans le palais. Ceci est fort adroit. Mais on n'y reconnoît pas la même liaison que dans Sophocle. Car ce discours de Tirésie vient ici à propos de rien, ainsi

que le ſujet de la plupart des ſcènes. La reine, avant que d'aller trouver Phorbas, (comme elle en eſt convenue avec Œdipe) eſt arrêtée par Théſée, qui lui déclare que c'eſt à lui de mourir, & non à Dircé; qu'en un mot il eſt fils de Laïus. Quelle ſurpriſe pour Jocaſte ! Néanmoins, généreux comme il eſt, il ne veut point ſe charger du meurtre de Laïus. C'eſt un ſtratagême d'amant, comme il eſt viſible ; & Jocaſte, revenue de ſa premiere ſurpriſe, le devine aſſez. Mais Théſée perſiſte dans ſon déguiſement, juſqu'à s'en rapporter à Phorbas. Cette feinte au reſte, qui tient un peu des romans, ouvre un beau champ, & donne lieu à une des plus belles ſcènes de cette piéce. Voici un morceau de Jocaſte.

Prince, renoncez donc à toute votre eſtime.
Dites que vos vertus ſont crimes déguiſés ;
Recevez tout le ſort que vous vous impoſez ;
Et pour remplir un nom dont vous êtes avide,
Acceptez ceux d'inceſte & de fils parricide.
J'en croirai ces témoins que le ciel m'a preſcrits,
Et ne vous puis donner mon aveu qu'à ce prix.

Et la réponſe de Théſée.

Quoi ! La néceſſité des vertus & des vices
D'un aſtre impérieux doit ſuivre les caprices ;
Et Delphes, malgré nous, conduit nos actions
Au plus bizarre effet de ſes prédictions !
L'ame eſt donc toute eſclave : une loi ſouveraine
Vers le bien ou le mal inceſſamment l'entraîne ;

Et nous ne recevons ni crainte ni desir
De cette liberté qui n'a rien à choisir ;
Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
Vertueux sans mérite, & vicieux sans crime ! &c.

ACTE IV.

L'artifice de Thésée, qui veut passer pour fils de Laïus, & l'arrivée de Phorbas, font toute la matiere du quatrieme acte. D'abord c'est un entretien fort subtilisé de Thésée avec son amante. Elle concevoit quelque joie de se voir rendue à Thésée ; mais, s'il devient son frere, elle perd, & la gloire du trépas, & la douceur de vivre pour lui. Le frere, l'amant, l'amour & la gloire font ici un de ces combats si recherchés de Corneille. Mais enfin Thésée se démasque & avoue son stratagême d'autant plus volontiers qu'il croit Dircé hors de danger, depuis qu'il a appris que Tirésie & Phorbas s'accordent à dire qu'un fils de Laïus vit encore. Rien n'est plus ingénieusement trouvé. Mais ce double ressort (à sçavoir la feinte de Thésée & les paroles de Tirésie) joint à un troisiéme ressort, je veux dire, à l'oracle qui paroît condamner Dircé au trépas ; ces ressorts, dis-je, sont-ils aussi naturels qu'ingénieux ? Valent-ils le simple développement d'un seul fait que suppose Sophocle ? N'y trouve-t-on point la même différence qu'entre un roman & une histoire, un beau

paysage & un jardin fort ajusté, une machine tres simple & une autre extrêmement composée?

Le roi d'Athènes, après avoir désabusé Dircé, entretient Jocaste dans l'incertitude où il l'a jettée. Elle a vu Phorbas, & voudroit persuader à Thésée d'éviter cet homme, qui pourroit le convaincre du meurtre de Laïus : mais en vain : Thésée l'attend, & Phorbas paroît. Il ne reconnoît point dans ce roi d'Athènes le meurtrier de Laïus, & il le lave de ce crime : mais il avoue que l'assassin lui est connu, & qu'il vit dans un rang élevé. Il exhorte même Thésée à le punir, s'il est fils de Laïus; belle suspension, mais bien peu vraisemblable. Car, si Phorbas sçait qu'Œdipe a tué Laïus (comme on le suppose) que n'a-t-il parlé plutôt, ou que ne garde-t-il le silence jusqu'au bout, sçachant qu'il est seul dépositaire de cet important secret ? Cette faute mise à part, il faut avouer que le poëte le contraint habilement de parler. Car Œdipe, par son interrogatoire, prétend convaincre Phorbas d'avoir été un de ses brigands qui ont tué Laïus, & par là se convainc lui même d'être l'assassin; chose qui seroit parfaitement bien imaginée, s'il étoit naturel de penser qu'Œdipe a cru tuer un brigand en tuant un roi. Tout cet édifice tragique manque d'un bout à l'autre par la vraisemblance, dont le défaut est voilé par un esprit supérieur.

Voilà donc Œdipe convaincu d'avoir donné la

mort à Laïus, qu'il ne ſçait pas encore avoir été ſon pere. Ce ſera la matiere du cinquiéme acte. Le quatriéme eſt terminé par les menaces de Théſée (ſont-elles à propos?) & par une ſcène entre Œdipe & Jocaſte. Elle étoit bien difficile à ſoutenir. Car, puiſque Jocaſte ſçait qu'un oracle attribue à ſon fils le meurtre de Laïus, dès qu'elle voit qu'Œdipe eſt le meurtrier, ne doit-elle pas le ſoupçonner d'être ſon fils, elle qui en a ſoupçonné Théſée; elle qui vient d'apprendre que ce fils vit encore, & qu'il eſt dans le palais? Pour déguiſer ce défaut de vraiſemblance, Corneille fait dire à Jocaſte:

Oracles décevans, qu'oſiez vous me prédire!
Si ſur notre avenir nos dieux ont quelque empire,
Quelle indigne pitié diviſe leur courroux;
Ce qu'elle épargne au fils retombe ſur l'époux,
Et, comme ſi leur haine impuiſſante ou timide,
N'oſoit le faire enſemble inceſte & parricide,
Elle partage à deux un ſort ſi peu commun,
Afin de me donner deux coupables pour un.

A quoi Œdipe répond:

O partage inégal de ce courroux céleſte!
Je ſuis le parricide, & ce fils de l'inceſte, &c.

Certainement, au lieu de ſubtiliſer ainſi leurs penſées, ils auroient dû avoir l'un & l'autre d'étranges inquiétudes ſur leur état.

ACTE V.

Sur les murmures du peuple, ou plutôt ſur l'injuſtice que trouve Œdipe à garder le ſceptre & le lit de celui qu'il a tué, il ſe détermine à retourner à Corinthe. Cependant il veut ſortir en roi ; &, pour s'aſſurer ſi Théſée, Dircé & Phorbas ne trament point quelque intrigue contre lui, il veut qu'on les faſſe venir, & s'apprête à lire dans leurs ames: car il conſerve le caractere de politique. Sur cela Iphicrate vient de Corinthe lui apprendre, ou plutôt lui détailler les circonſtances de la mort de Polybe, qu'il ſçavoit déja en général. A cette nouvelle Iphicrate en ajoute encore une autre bien plus importante, à ſçavoir que le roi de Corinthe, en mourant, a rendu ſon trône au légitime héritier, & qu'Œdipe n'étoit point fils de ce roi.

Je ne ſuis point ſon fils! Hé, qui ſuis-je?

Dit Œdipe. Iphicrate lui répond qu'il l'ignore, mais qu'il l'a reçu enfant des mains d'un Thébain ſur le mont Cithéron. Tout dépend de la confrontation d'Iphicrate avec Phorbas. Œdipe commence à ſoupçonner ſa deſtinée. Il étoit temps.

Dieux, ſeroit-il poſſible? Approchez vous, Phorbas.

Phorbas approche, & la reconnoiſſance ſe fait

pleinement. Votre fausse prudence, leur dit le roi,

.... Fait voir en moi, par un mélange infâme,
Le frere de mes fils, & le fils de ma femme.
Le ciel l'avoit prédit; vous avez achevé,
Et vous avez tout fait quand vous m'avez sauvé.

Ces reproches ne semblent guère de saison dans la consternation où devoit être Œdipe. Sophocle le fait disparoître après qu'il s'est reconnu; & cela est bien plus judicieux: au lieu que chez Corneille ce malheureux prince, qui devoit être frappé comme d'un coup de foudre, reste encore longtemps sur la scène. Pourquoi? Pour régler une affaire d'amour. Dircé même & Thésée, au lieu d'entrer dans les sentimens d'horreur que la reconnoissance d'Œdipe doit inspirer, s'amusent à le consoler, sur la plus frivole raison du monde. C'est que l'oracle n'a parlé que du sang de Laïus en général: desorte que Dircé veut encore faire croire à Œdipe que, dans le sacrifice du lendemain, le ciel pourra épargner le roi, & tourner son courroux contr'elle.

L'intérêt des Thébains & de votre famille
Tournera son courroux sur l'orgueil d'une fille,
Qui n'a rien que l'état doive considérer,
Et qui contre son roi n'a fait que murmurer.

Œdipe même attend ce lendemain, en assurant que les dieux puniront dans lui leur propre injustice. Car il ne croit pas devoir prévenir les

dieux, parce qu'il ſe juge innocent. En vérité cela n'eſt dans le génie d'aucun ſiécle. Œdipe n'eſt ici ni Grec ni François, & tous les acteurs ſont une eſpéce d'hommes à part.

Après que le roi s'eſt retiré, on vient faire le récit de la mort de Jocaſte & de Phorbas. Ce récit eſt encore gâté par le ſoin que la reine prend en mourant des intérêts amoureux de Dircé & de Théſée. C'étoit bien là le temps. Mais il falloit que tout ſe rapportât à cet épiſode, & l'aventure d'Œdipe & de Jocaſte devoit s'y ajuſter bien ou mal.

ŒDIPE ITALIEN
DE MONSIEUR ORSATTO GIUSTINIANO.

Comme l'auteur n'a donné cette piéce qu'en qualité de traduction de Sophocle, je n'en dirai rien autre chose, sinon qu'elle est très belle. La langue Italienne étant plus souple que la nôtre à se prêter aux graces & aux finesses Grecques, il n'est pas surprenant que les Italiens, qui n'avoient point d'ailleurs de tragédies considérables de leur fond, ayent goûté celles que leurs habiles écrivains ont traduites des Grecs, & qu'ils les ayent encouragés, par le succès, à les traduire presque toutes. Au reste, l'Œdipe de l'illustre Vénitien, M. Orsatto Giustiniano, fut joué avec beaucoup d'appareil & de pompe à Vicenze, par les Académiciens, l'an 1585, & imprimé la méme année à Venise.

ŒDIPE

DE VOLTAIRE.

« Il eſt vrai, dit Voltaire [1], qu'il y a des ſujets » de tragédie où on eſt tellement gêné par la bi- » zarrerie des événemens, qu'il eſt preſqu'impoſ- » ſible de réduire l'expoſition de ſa piéce au point » de ſageſſe & de vraiſemblance néceſſaires. Je » crois, pour mon honneur, que le ſujet d'Œdipe » eſt de ce genre; & il me ſemble que, lorſqu'on » ſe trouve ſi peu maître du terrain, il faut tou- » jours ſonger à être intéreſſant plutôt qu'exact; » car le ſpectateur pardonne tout hors la langueur; » & lorſqu'il eſt une fois ému, il examine rare- » ment s'il a raiſon de l'être ».

Ainſi Voltaire a compoſé ſon Œdipe dans la ferme perſuaſion que ce ſujet offroit des eſpéces d'invraiſemblance & une bizarrerie d'événemens, qui ne pouvoient s'allier avec une expoſition ſage & vraiſemblable : d'où il a conclu qu'il devoit moins ſonger à être exact qu'à être intéreſſant par une bonne verſification, & par des ſcènes très analogues à nos mœurs actuelles. Il ne s'eſt que trop

1 Lettre critique ſur le nouvel Œdipe, par Voltaire.

conformé à ce plan. Sa piéce ne présente en effet aucune suite, aucune liaison, si on la compare surtout avec celle de Sophocle où tout forme le plus bel ensemble, & marche avec cette noble simplicité qui en fait goûter les moindres mouvemens: ce sont là des beautés propres aux anciens, & qu'on ne trouve guere que chez eux. Il eût été à souhaiter, qu'avec tout l'esprit dont Voltaire étoit doué, IL EUT ÉTÉ PLEIN, comme il l'assure au P. Porée [1], DE LA LECTURE DES ANCIENS, ET DES LEÇONS DE CE GRAND MAÎTRE: il se seroit alors plutôt montré l'émule & le rival de Sophocle, que le vil complaisant d'un parterre dont les suffrages & les applaudissemens l'enivrerent dès ce moment [2], & ont depuis constamment fait, dans le cours de sa longue carriere, l'objet le plus cher de ses travaux & de ses veilles. Mais entrons dans quelques détails.

ACTE PREMIER.

Philoctete & Dymas ouvrent la scène. Il ne faut pas chercher ici cette magnifique ouverture de l'ŒDIPE de Sophocle, qui est la plus imposante, la plus tou-

1 Dans l'épitre dédicatoire de l'ŒDIPE. Voltaire étudia la rhétorique sous le P. Porée, & lui dédia sa premiere production dramatique.

2 L'auteur composa cette piéce à l'âge de dix-neuf ans. Elle fut jouée en 1718: elle eut trente représentations. Ce coup d'essai d'un jeune poëte fut accueilli au delà de ses espérances. Les acteurs n'influerent pas peu sur le succès. Dufresne, célèbre acteur, joua le rôle d'Œdipe; la Desmare joua celui de Jocaste. HISTOIRE DU THÉATRE FRANÇOIS. T. XV. p. 297.

chante,

chante, & en même temps la plus heureuſe que l'on connoiſſe : elle frappe dès le premier coup d'œil, & donne aiſément à penſer tout ce qui doit faire l'intérêt & le mouvement de la piéce. D'un côté c'eſt tout un peuple en proie aux horreurs de la peſte, & qui ſe traîne aux pieds des autels, où le grand prêtre doit immoler des victimes pour appaiſer les dieux; de l'autre, c'eſt un prince intéreſſant par ſon âge, par ſa figure, par ſon attitude, & qui paroît prêt à ſe dévouer pour le bien de tout ſon peuple.

On ſera cependant touché de la peinture que Dymas fait à Philoctete des malheurs de Thébes. Celui ci arrive en cette ville infortunée, après une longue abſence. Il avoit ſuivi Hercule, dont il rapporte les fléches & les cendres. La paſſion qu'il avoit eue pour Jocaſte, dont ſon cœur étoit toujours épris, le raméne à Thébes, où Dymas, ſon confident, effrayé de le voir, lui parle en ces termes :

> Philoctete, eſt-ce vous? Quel coup affreux du ſort
> Dans des lieux empeſtés vous fait chercher la mort?
> Venez vous de nos dieux affronter la colere?
> Nul mortel n'oſe ici mettre un pied téméraire :
> Ces climats ſont remplis du céleſte courroux,
> Et la mort dévorante habite parmi nous.
> Thébes, depuis long-temps, aux horreurs conſacrée,
> Du reſte des vivans ſemble être ſéparée :
> Retournez....

PHILOCTETE.

Ce ſéjour convient aux malheureux.
Va, laiſſe moi le ſoin de mes deſtins affreux ;
Et dis moi ſi des dieux la colere inhumaine,
En accablant ce peuple, a reſpecté la reine ?

DIMAS.

Oui, ſeigneur, elle vit ; mais la contagion
Juſqu'au pied de ſon trône apporte ſon poiſon.
Chaque inſtant lui dérobe un ſerviteur fidéle,
Et la mort, par dégrés, ſemble s'approcher d'elle.

Philoctete, impatient de ſçavoir à quoi l'on doit attribuer tant de maux, interroge Dymas, qui lui apprend que la mort de Laïus, laiſſée impunie, en eſt la ſeule cauſe ; & il annonce que Jocaſte, avec ſon nouvel époux, va paroître, & que tout le peuple avec eux, conduit par le grand prêtre,

Vient des dieux irrités conjurer les rigueurs.

Philoctete ſe retire : le grand prêtre & le chœur viennent occuper la ſcène. Le chœur, dans Sophocle, devroit, comme le remarque très bien le P. Brumoy, NOUS RECONCILIER AVEC LES CHŒURS ; mais dans Voltaire ce ſont des malheureux qui ne demandent que la mort, d'après cette idée de Séneque, qui, dans cette piéce, a plus ſouvent ſervi de modéle au poete François que le tragique Grec.

Proſtrata jacet turba per aras,
Orat que mori. Solum hoc faciles
Tribuere dei. Delubra petunt,
Haud ut voto numina placent,
Sed juvet ipſos ſatiare deos.

Œdipe ſurvient, & reproche aux Thébains affligés leur négligence à rechercher & à punir le meurtrier de Laius. Ce reproche eſt une grande maladreſſe ; puiſque lui qui régne depuis deux ans à ſa place, n'y a pas penſé, & ne ſçait pas même comment il eſt mort. Auſſi n'eſt-on pas peu étonné de lui entendre dire à Jocaſte :

> Pour moi qui de vos mains recevant ſa couronne,
> Deux ans après ſa mort ai monté ſur ſon trône,
> Madame, juſqu'ici reſpectant vos douleurs,
> Je n'ai point rappellé le ſujet de vos pleurs ;
> Et de vos ſeuls périls chaque jour alarmée,
> Mon ame à d'autres ſoins ſembloit être fermée.

Sophocle n'a pas recours à toutes ſes vaines excuſes. Ces petits moyens ſont d'autant plus mauvais, qu'ils ajoutent à l'invraiſemblance, en la mettant dans un plus grand jour. Il falloit donc au moins ſe taire, à l'exemple de Sophocle qui ſçavoit que Laïus, « tué par des gens inconnus, re-
» gardés comme des voleurs, étoit un pere déna-
» turé, un homme violent, injuſte, diffamé par
» le raviſſement du fils de Pélops ; & que, ſans
» les ravages du Sphinx, ſans les ordres de l'ora-
» cle, ſes ſujets ne ſe ſeroient ſouvenus de lui que
» pour le déteſter [1] ». Mais Voltaire a ſuivi une marche toute oppoſée : il a prétendu qu'on ne devoit pas reprocher à Œdipe la lenteur de l'impu-

1 Histoire universelle des théatres, p. 298.

nité des meurtriers de Laius, qu'il nous repréſente d'ailleurs comme un prince bon, vertueux, adoré de ſes ſujets, & dont les jours étoient une faveur des dieux. Quoi de plus choquant !

ACTE II.

« J'ai ſait une obſervation, remarque un des » critiques du nouvel ŒDIPE [1], que ceux qui vou- » dront s'en donner la peine pourront aiſément » juſtifier ; c'eſt qu'après avoir lu le premier acte, » ſi l'on ſaute tout d'un coup à la ſcène du grand » prêtre, dans l'acte troiſieme, cela ſe joint natu- » rellement ; l'action principale eſt auſſi ſuivie, & » va juſqu'à la fin de la piéce, ſans que les ſenti- » mens qui intéreſſent en faveur du héros, perdent » rien de leur force. Ceci eſt une grande preuve » que l'épiſode de Philoctete ne ſert qu'à fournir » deux actes fort indifférens ».

Ce ſecond acte eſt en effet totalement inutile & hors d'œuvre. C'eſt Jocaſte qui avoue ſon amour pour Philoctete à Egine, ſa confidente ; c'eſt Philoctete qui fait parade de grands ſentimens, & qui ſe défend, en vrai Spadaſſin [2], des ſoupçons qu'Œdipe lui déclare qu'on a ſur lui au ſujet de la mort de Laïus.

1 Paris, Mauger, 1719, p. 7.

2 C'eſt pour cela que Dominique le déſigne ſous le nom de FINEBRETTE, dans la parodie d'ŒDIPE, repréſentée au théatre Italien le 17 avril 1719.

ACTE III.

Les trois premieres ſcènes de cet acte ſont la ſuite de la petite intrigue amoureuſe du ſecond. On y voit toujours avec peine Jocaſte beaucoup trop occupée de Philoctete, dans la cruelle poſition où ſe trouve cette princeſſe, au milieu des malheurs qui accablent ſa famille & ſes ſujets ; & on ne lui pardonnera pas ce zèle ſi déplacé, malgré les beaux vers qu'elle débite de temps en temps ; entr'autres ceux ci, ſur l'impoſſibilité où ſont les rois de cacher leurs actions.

EGINE.

Ah ! calmez cet effroi :
Cet amour malheureux n'eût de témoin que moi ;
Et jamais. . . .

JOCASTE.

Que dis tu ? Crois tu qu'une princeſſe
Puiſſe jamais cacher ſa haine ou ſa tendreſſe ?
Des courtiſans ſur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts :
A travers les reſpects, leurs trompeuſes ſoupleſſes
Pénétrent dans nos cœurs, & cherchent nos foibleſſes :
A leur malignité rien n'échappe & ne fuit ;
Un ſeul mot, un ſoupir, un coup d'œil nous trahit :
Tout parle contre nous, juſqu'à notre ſilence :
Et, quand leur artifice & leur perſévérance
Ont enfin, malgré nous, arraché nos ſecrets,
Alors, avec éclat, leurs diſcours indiſcrets,
Portant ſur notre vie une triſte lumiere,
Vont de nos paſſions remplir la terre entiere.

Enfin à la quatrieme ſcène le grand prêtre paroît. Œdipe & Philoctete le preſſent de nommer celui que les dieux déclarent l'auteur du crime : il ne s'y prête qu'après bien des difficultés ; ce qui met Philoctete dans le cas de déclamer contre les prêtres : il s'en va après cela & ne reparoît plus.

On ne peut diſconvenir que ces trois premiers actes n'offrent une grande profuſion d'eſprit, & de très beaux vers : mais la difficulté de remplir ces actes, ſe manifeſte à chaque inſtant, la trame s'ourdit avec peine ; & on y eſt ému par des intérêts divers & particuliers, qui ne reſſemblent en rien au ſeul & unique qu'inſpire dans Sophocle, l'expoſition des maux auxquels une ville entiere eſt en proie, les efforts pour découvrir le coupable qui attire les fléaux céleſtes, les ſoupçons jettés ſur Créon, propre frere de la reine, & unique héritier du trône de Laïus, en un mot les inquiétudes mortelles dont eſt agité Œdipe lui même, qui craint d'être le meurtrier de ce roi.

ACTE IV.

Ces inquiétudes amenent la confidence qu'Œdipe & Jocaſte ſe font mutuellement. L'invention en eſt de Sophocle ; Voltaire l'a infiniment perfectionnée. Voici tout le commencement de ſon quatrieme acte : qui renferme cette confidence, chef d'œuvre, où il nous montre qu'il pouvoit non

ſeulement marcher ſur les traces de Sophocle, mais encore le ſurpaſſer.

ŒDIPE.

Non, quoi que vous diſiez, mon ame inquiétée
De ſoupçons importuns n'eſt pas moins agitée.
Le grand prêtre me gêne; &, prêt à l'excuſer,
Je commence en ſecret moi même à m'accuſer.
Sur tout ce qu'il m'a dit, plein d'une horreur extrême;
Je me ſuis en ſecret interrogé moi même;
Et mille événemens de mon ame effacés,
Se ſont offerts en foule à mes eſprits glacés.
Le paſſé m'interdit & le préſent m'accable:
Je lis dans l'avenir un ſort épouvantable;
Et le crime partout ſemble ſuivre mes pas.

JOCASTE.

Eh, quoi! Votre vertu ne vous raſſure pas?
N'êtes vous pas enfin sûr de votre innocence?

ŒDIPE.

On eſt plus criminel quelquefois qu'on ne penſe.

JOCASTE.

Ah! d'un prêtre indiſcret, dédaignant les fureurs,
Ceſſez de l'excuſer par ces lâches terreurs.

ŒDIPE.

Au nom du grand Laïus, & du courroux céleſte,
Quand Laïus entreprit ce voyage funeſte,
Avoit-il près de lui des gardes, des ſoldats?

JOCASTE.

Je vous l'ai déja dit, un ſeul ſuivoit ſes pas.

ŒDIPE.

Un ſeul homme?

JOCASTE.

Ce roi, plus grand que ſa fortune,
Dédaignoit, comme vous, une pompe importune;

On ne voyoit jamais marcher devant ſon char
D'un bataillon nombreux le faſtueux rempart:
Au milieu de ſujets ſoumis à ſa puiſſance,
Comme il étoit ſans crainte, il marchoit ſans défenſe;
Par l'amour de ſon peuple il ſe croyoit gardé.

ŒDIPE.

O héros, par le ciel aux mortels accordé,
Des véritables rois exemple auguſte & rare!
Œdipe a-t-il ſur toi porté ſa main barbare?
Dépeignez moi du moins ce prince malheureux.

JOCASTE.

Puiſque vous rappellez un ſouvenir fâcheux;
Malgré le froid des ans, dans ſa mâle vieilleſſe,
Ses yeux brilloient encore du feu de ſa jeuneſſe;
Sont front cicatriſé, ſous ſes cheveux blanchis,
Imprimoit le reſpect aux mortels interdits;
Et ſi j'oſe, ſeigneur, dire ce que j'en penſe,
Laïus eut avec vous aſſez de reſſemblance;
Et je m'applaudiſſois de retrouver en vous,
Ainſi que les vertus, tous les traits d'un époux.
Seigneur, qu'a ce diſcours qui doive vous ſurprendre?

ŒDIPE.

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre:
Je crains que par les dieux le pontife inſpiré
Sur mes deſtins affreux ne ſoit trop éclairé.
Moi, j'aurois maſſacré! . . . Dieu! Seroit-il poſſible?

JOCASTE.

Cet organe des dieux eſt-il donc infaillible?
Un miniſtere ſaint les attache aux autels:
Ils approchent des dieux; mais ils ſont des mortels.
Penſez vous qu'en effet, au gré de leur demande,
Du vol de leurs oiſeaux la vérité dépende:
Que ſous un fer ſacré des taureaux gémiſſans

Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans,
Et que de leurs feftons ces victimes ornées,
Des humains dans leurs flancs portent les deftinées?
Non, non, chercher ainfi l'obfcure vérité,
C'eft ufurper les droits de la divinité.
Nos prêtres ne font point ce qu'un vain peuple penfe:
Notre crédulité fait toute leur fcience.

ŒDIPE.

Ah, dieux! S'il étoit vrai, quel feroit mon bonheur?

JOCASTE.

Seigneur, il eft trop vrai, croyez en ma douleur:
Comme vous, autrefois par eux préoccupée,
Hélas! pour mon malheur, je fuis bien détrompée,
Et le ciel me punit d'avoir trop écouté
D'un oracle impofteur la fauffe obfcurité.
Il m'en coûta mon fils. Oracle que j'abhorre,
Sans vos ordres, fans vous, mon fils vivroit encore.

ŒDIPE.

Votre fils! Par quels coups l'avez vous donc perdu?
Quel oracle fur vous les dieux ont-ils rendu?

JOCASTE.

Apprenez, apprenez, dans ce péril extrême,
Ce que j'aurois voulu me cacher à moi même;
Et d'un oracle faux ne vous alarmez plus.
Seigneur, vous le fçavez, j'eus un fils de Laïus.
Sur le fort de mon fils ma tendreffe inquiéte
Confulta de nos dieux la fameufe interpréte.
Quelle fureur, hélas! de vouloir arracher
Des fecrets que le fort a voulu nous cacher!
Mais enfin j'étois mere, & pleine de foibleffe,
Je me jettai craintive aux pieds de la prêtreffe:
Voici fes propres mots, j'ai dû les retenir:
Pardonnez, fi je tremble à ce feul fouvenir,

« Ton fils tuera son pere ; & ce fils sacrilége,
» Inceste & parricide... O dieux ! Acheverai-je ?

ŒDIPE.

Eh bien, madame ?

JOCASTE.

Enfin, seigneur, on me prédit
Que mon fils, que ce monstre entreroit dans mon lit ;
Que je le recevrois, moi, seigneur, moi, sa mere,
Dégoûtant dans mes bras du meurtre de son pere ;
Et que tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerois des fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, seigneur, à ce récit funeste !
Vous craignez de m'entendre & d'écouter le reste.

ŒDIPE.

Ah ! madame, achevez. Dites, que fites vous
De cet enfant, l'objet du céleste courroux ?

JOCASTE.

Je crus les dieux, seigneur ; & saintement cruelle,
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.
En vain de cet amour l'impérieuse voix
S'opposoit à nos dieux, & condamnoit leurs loix :
Il fallut dérober cette tendre victime
Au fatal ascendant qui l'entraînoit au crime ;
Et, pensant triompher des horreurs de son sort,
J'ordonnai, par pitié, qu'on lui donnât la mort.
O pitié criminelle autant que malheureuse !
O d'un oracle faux obscurité trompeuse !
Quel fruit me revient-il de mes barbares soins ?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins :
Dans le cours triomphant de ses destins prosperes,
Il fut assassiné par des mains étrangeres.
Ce ne fut point son fils qui lui porta ces coups ;
Et j'ai perdu mon fils sans sauver mon époux.

Que cet exemple affreux puiſſe au moins vous inſtruire!
Banniſſez cet effroi qu'un prêtre vous inſpire ;
Profitez de ma faute, & calmez vos eſprits.

ŒDIPE.

Après le grand ſecret que vous m'avez appris,
Il eſt juſte, à mon tour, que ma reconnoiſſance
Faſſe de mes deſtins l'horrible confidence.
Lorſque vous aurez ſçu, par ce triſte entretien,
Le rapport effrayant de votre ſort au mien,
Peut-être, ainſi que moi, frémirez vous de crainte.
Le deſtin m'a fait naître au trône de Corinthe ;
Cependant, de Corinthe & du trône éloigné,
Je vois avec horreur les lieux où je ſuis né.
Un jour, ce jour affreux, préſent à ma penſée,
Jette encore la terreur dans mon ame glacée.
Pour la premiere fois, par un don ſolemnel,
Mes mains, jeunes encor, enrichiſſoient l'autel :
Du temple tout à coup les combles s'entr'ouvrirent ;
De traits affreux de ſang les marbres ſe couvrirent ;
De l'autel ébranlé par de longs tremblemens,
Une inviſible main repouſſoit mes préſens :
Et les vents, au milieu de la foudre éclatante,
Porterent juſqu'à moi cette voix effrayante ?
« Ne viens plus des lieux ſaints ſouiller la pureté :
» Du nombre des vivans les dieux t'ont rejetté :
» Ils ne reçoivent point tes offrandes impies :
» Va porter tes préſens aux autels des furies :
» Conjure leurs ſerpens prêts à te déchirer :
» Va, ce ſont là les dieux que tu dois implorer ».
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnois mon ame,
Cette voix m'annonça (le croiriez vous, madame!)
Tout l'aſſemblage affreux des forfaits inouis,
Dont le ciel autrefois menaça votre fils ;

Me dit que je ſerois l'aſſaſſin de mon pere.

JOCASTE.

Ah dieux !

ŒDIPE.

Que je ſerois le mari de ma mere.

JOCASTE.

Où ſuis-je ? Quel démon, en uniſſant nos cœurs,
Cher Prince, a pu dans nous raſſembler tant d'horreurs ?

ŒDIPE.

Il n'eſt pas encore temps de répandre des larmes,
Vous apprendrez bientôt d'autres ſujets d'alarmes.
Ecoutez moi, madame, & vous allez trembler.
Du ſein de ma patrie il fallut m'exiler.
Je craignois que ma main, malgré moi criminelle,
Aux deſtins ennemis ne fût un jour fidelle ;
Et ſuſpect à moi meme, à moi même odieux,
Ma vertu n'oſa point lutter contre les dieux.
Je m'arrachai des bras d'une mere éplorée :
Je partis, je courus de contrée en contrée :
Je déguiſai partout ma naiſſance & mon nom.
Un ami, de mes pas fut le ſeul compagnon.
Dans plus d'une aventure, en ce fatal voyage,
Le dieu qui me guidoit ſeconda mon courage :
Heureux, ſi j'avois pu, dans l'un de ces combats,
Prévenir mon deſtin par un noble trépas !
Mais je fus réſervé ſans doute au parricide.
Enfin je me ſouviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliois juſqu'ici ce grand événement :
La main des dieux, ſur moi ſi long-temps ſuſpendue,
Semble ôter le bandeau qu'ils mettoient ſur ma vue :)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers,
Sur un char éclatant que traînoient deux courſiers.

Il fallut disputer, dans cet étroit passage,
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étois jeune & superbe, & nourri dans un rang
Où l'on puisa toujours l'orgueil avec le sang :
Inconnu, dans le sein d'une terre étrangere,
Je me croyois encore au trône de mon pere ;
Et tous ceux qu'à mes yeux le sort venoit offrir,
Me sembloient mes sujets, & faits pour m'obéir.
Je marche donc vers eux ; & ma main furieuse
Arrète des coursiers la fougue impétueuse.
Loin du char à l'instant ces guerriers élancés,
Avec force sur moi fondent à coups pressés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine.
Dieux puissans! Je ne sçais si c'est faveur ou haine,
Mais sans doute pour moi contr'eux vous combattiez ;
Et l'un & l'autre enfin tomberent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en souvient, déja glacé par l'âge,
Courbé sur la poussiere, observoit mon visage :
Il me tendit les bras, il voulut me parler ;
De ses yeux expirans je vis des pleurs couler :
Moi même en le perçant, je sentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étois... Vous frémissez, madame,

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas, on le conduit ici.

ŒDIPE.

Hélas! Mon doute affreux va donc être éclairci.

Ce Phorbas étoit le seul compagnon de voyage qui accompagnoit Laius lorsqu'il fut mis à mort ; il reconnoît Œdipe, & le déclare le meurtrier de Laius. Icare, vieillard de Corinthe, arrive au cinquiéme acte. Cet Icare avoit pris soin des premiers

ans d'Œdipe; il l'avoit reçu de Phorbas ſur le mont Cithéron, & l'avoit remis à Polybe, roi de Corinthe, dont il n'étoit pas le fils.

Non, ſeigneur, (dit Icare) vous n'en étiez pas le fils,
. . . . Non: & ce prince . . . . . .
. . . .
A tout dit en mourant, de ſes remords preſſé:
Pour le ſang de nos rois il vous a renoncé:
Et moi, de ſon ſecret confident & complice,
Craignant du nouveau roi la ſévere juſtice,
Je venois implorer votre appui dans ces lieux.

Telle eſt la marche très lente par laquelle on dévoile la véritable origine d'Œdipe, on découvre le coupable, & on developpe l'intrigue. Le quatrieme & le cinquieme acte, qui préſentent plutôt une continuité de ſcènes que deux actes différens, ſont remplis par la reconnoiſſance d'Icare & de Phorbas, par le récit de la maniere dont l'enfance d'Œdipe fut préſervée de la mort, & par le tableau effrayant du déſeſpoir qui le porte à s'arracher les yeux avec ſon épée, comme dans Séneque. On perd, d'après cet arrangement, le cinquieme acte de l'ŒDIPE de Sophocle, qui eſt un chef d'œuvre de pathétique, où ce poëte nous peint la fin tragique de Jocaſte, & les derniers adieux qu'Œdipe, après s'être crévé les yeux, fait à ſes filles, qu'il met ſous la protection de Créon. M. de la Harpe

a traduit ce dernier endroit du cinquieme acte de Sophocle, le voici [1] :

Que je les touche encor dans mes mains paternelles,
Laissez moi la douceur de pleurer avec elles,
O généreux Créon ! C'est mon dernier espoir.
Oui, que je les embrasse, & je croirai les voir.
Que dis-je ? Vous avez exaucé ma priere,
Vous avez eu pitié de ce malheureux pere,
Ne les entends-je pas ?

CRÉON.

J'ai prévenu vos vœux.

ŒDIPE.

Ah! pour prix de vos soins, cher prince, que les dieux
Signalent envers vous leur bonté tutélaire,
Comme ils ont envers moi signalé leur colere.
Où sont-elles ? Venez, venez, approchez vous,
Mes filles, chers enfans, objets jadis si doux !
Touchez encore ces mains au crime condamnées,
Ces mains que contre moi j'ai moi même tournées.
O mes filles ! voyez, voyez mes maux affreux,
Ceux que je me suis faits, ceux que m'ont faits les dieux.
Vous pleurez, ah ! plutôt, ah ! pleurez sur vous même,
Je vois dans l'avenir votre infortune extrême.
Quel destin vous attend au milieu des humains !
Enfans haïs des dieux, de combien de chagrins
Ils sément sous vos pas le sentier de la vie !
Ils ont à l'innocence attaché l'infamie.
A quels jeux, à quelles fètes, a quel festin sacré
Oserez vous porter un front déshonoré ?
Quels spectacles pour vous auront encore des charmes ?
Vous n'en reviendrez point sans répandre des larmes.

[1] Extrait de l'HISTOIRE UNIVERSELLE DES THÉATRES, p. 294.

Quand l'âge de l'hymen sera venu pour vous,
Quel pere dans son fils voudra voir votre époux ?
Qui voudra de mon sang partager les souillures ?
Celui dont je suis né teignit mes mains impures.
L'inceste m'a placé dans le lit maternel,
Et vous êtes le fruit de ce nœud criminel.
Il faudra supporter l'affront de ces reproches ;
Vous verrez les mortels éviter vos approches ;
Et vous arriverez au terme de vos ans
Sans connoître un époux, sans nourrir des enfans.

(A CRÉON.)

O Vous ! le seul appui qui reste à leur misere,
Vous, fils de Ménécée, hélas ! soyez leur pere :
Elles n'en ont point d'autre, elles sont sans secours ;
La honte, l'indigence environnent leurs jours.
Des yeux de la pitié regardez lenr enfance ;
Vous ne devez pas les punir de leur naissance.
Donnez moi votre main, gage de votre foi.

(A SES FILLES.)

Et vous qui, pour jamais, vous séparez de moi,
Je vous en dirois plus, si vous pouviez m'entendre ;
Mais que sont les conseils dans un âge si tendre !
Adieu ; puisse le ciel, fléchi par mes revers,
Détourner loin de vous les maux que j'ai soufferts !

ŒDIPE

ŒDIPE
A COLONE,
TRAGEDIE DE SOPHOCLE,

Si l'on en croit Cicéron & Valere Maxime, Sophocle composa cette piéce âgé de près de cent ans: & toutefois elle suffiroit seule pour lui donner le premier rang parmi les poëtes Tragiques. L'on n'en jugera pas tout à fait comme eux, de nos jours, à moins que l'on n'entre dans les intérêts des Athéniens, à qui ce poëme devoit être infiniment agréable, parce que le poëte établit chez eux le tombeau d'Œdipe, monument glorieux & politique *, qui rendoit les Athéniens formidables aux Thébains. Nous ne répéterons point ce que nous avons dit

* Long-temps après la composition de cet ouvrage, j'ai lu les sçavantes REMARQUES de M. l'abbé Sallier, sur l'ŒDIPE A COLONE, Tom. VI. des MÉM. DE LITTÉRATURE, p. 385. Je me trouve flatté de m'être rencontré avec lui dans la créance que cette piéce est du genre de celles qui étoient allégoriques, & dont les spectateurs voyoient les rapports aux affaires du temps. Mais j'avoue que l'incertitude de la date de cette piéce, & l'impossibilité d'expliquer & de délier les allusions à quelque événement précis de la guerre du Peloponnèse, m'ont empêché d'entreprendre cette explication, comme j'ose le faire au sujet d'Aristophane. Voyez la DISSERTATION de M. l'abbé Sallier.

à ce ſujet, ni le trait du Sénat d'Athènes à l'occaſion de cette piéce *.

Œdipe a colone eſt la ſuite de l'œdipe qu'on vient de voir. Ce roi aveugle, exilé de ſon pays, & contraint d'errer de contrée en contrée, alla par hazard vers Athènes, & s'arrêta à un lieu nommé Colone, près du temple des Euménides. Là, il ſe reſſouvint d'un oracle que lui avoit donné Apollon, à ſçavoir qu'il y mourroit, & que ſon tombeau ſeroit un préſage de victoire pour le peuple d'Athènes ſur tous ſes ennemis, particulierement ſur les Thébains, s'ils oſoient l'attaquer. Sophocle fit cet ouvrage non ſeulement en faveur d'Athènes, mais encore à cauſe du lieu de ſa naiſſance. Car il étoit de Colone. Les perſonnages qui jouent ſont: Œdipe, Antigone & Iſméne, ſes Filles, Polynice, l'un de ſes fils, Créon, ſon beau frere, Théſée, roi d'Athènes, un Envoyé, & un Chœur de Vieillards Athéniens. La ſcène eſt fixée à l'entrée du temple des vénérables déesses, pour parler comme l'antiquité, c'eſt-à-dire des Furies.

ACTE PREMIER.

On voit un temple, un bois ſacré, des maiſons & un vieillard aveugle, conduit par une jeune fille. C'eſt Œdipe qui arrive appuyé ſur le bras de ſa fille

* Voyez le troiſieme discours, premiere partie.

Antigone. Il ſe fait connoître, en demandant le lieu où ils arrivent, quel ſera le terme de ſon exil, & qui daignera enfin recevoir un roi malheureux, rebuté de tous les hommes, qui demande peu, & que la fortune a trop inſtruit à ſe contenter de peu. Fatigué du chemin, il preſſe ſa fille de le placer dans un endroit profane ou ſacré, où il puiſſe attendre en repos de quelle maniere on recevra un exilé.

Antigone regarde de toutes parts. Elle voit une ville environnée de tours qu'elle reconnoît pour être Athènes. A l'égard du lieu où ils ſe ſont arrêtés, il lui eſt inconnu; mais il lui paroît ſacré. Le laurier, l'olivier, la vigne le lui font conjecturer. Elle fait aſſeoir ſon pere ſur un ſiége de pierre. Puis, comme elle s'avance pour reconnoître quels ſont les habitans, un homme vient à ſa rencontre, & dit à Œdipe qu'avant tout, il faut qu'il s'écarte du bocage où il eſt aſſis, parce que c'eſt un bois ſacré, qu'il n'eſt permis à aucun profane d'en approcher, & qu'il eſt occupé par les filles de la nuit, les vénérables Euménides. Œdipe en conçoit un heureux augure, & il ſe met ſous la protection de ces noires divinités.

Le paſſant effrayé, n'oſe ni chaſſer de lui même un inconnu d'un lieu ſacré, ni taire ce qu'il a vu. Il croit devoir en avertir les habitans. Cependant Œdipe tire de lui la connoiſſance de cette contrée,

Elle eſt toute conſacrée à Prométhée & à Neptune qui fit ſortir un courſier de la terre, frappée de ſon trident ; & c'eſt pour cela qu'on le nomme COLONE L'EQUESTRE. Un des boulevards d'Athènes eſt l'endroit où eſt Œdipe. On l'appelle la voie d'airain. Telle eſt la deſcription de la ſcène, qui n'a plus rien d'intéreſſant pour nous. On apprend encore à Œdipe qu'Athènes eſt gouvernée par le roi Théſée. On ſera ſurpris qu'un roi tel qu'Œdipe ſemble ignorer ſi un état aſſez voiſin du ſien étoit républicain ou monarchique. Mais il paroît qu'Œdipe fait cette queſtion par une eſpéce de feinte pour ne pas ſe faire connoître, & pour être inſtruit plus à fond. Il prie quelqu'un des paſſans, (car on en ſuppoſe pluſieurs, dont un ſeul parle pour tous) d'aller avertir Théſée pour le prier de ſe tranſporter vers lui, en l'aſſurant qu'il n'aura pas lieu de s'en repentir. « Hé quel ſervice, demande le paſſant, » peut rendre à un roi un homme accablé de mi» ſere, & privé de l'uſage des yeux » ? Œdipe aſſure qu'il révélera des ſecrets eſſentiels à l'état. Le paſſant, étonné de la fermeté du vieillard, qu'il commence à regarder comme un illuſtre malheureux, court avertir les habitans de Colone, pour ſçavoir d'eux ſi l'on doit l'écarter ou non d'un lieu ſi vénéré.

Quand il eſt parti, Œdipe s'adreſſe aux Euménides, & les prie de lui être favorables, de le

recevoir, & de ſouſcrire à l'oracle d'Apollon. Ce dieu lui a prédit que leur temple ſeroit le terme de ſes malheurs, & que ſa préſence y deviendroit un préſage funeſte pour ceux qui le recevroient. Il juge que les Euménides l'ont elles mêmes conduit inviſiblement; puiſque le hazard lui a offert leur temple pour retraite après un ſi pénible voyage. « Déeſſes, ajoute-t-il, accompliſſez l'oracle; &, » ſi les maux horribles qui ont fondu ſur moi vous » paroiſſent encore trop peu pour Œdipe, daignez » lui faire goûter le doux repos d'une mort tant » déſirée: & vous, ô Athènes, ô ville ſi juſtement » honorée, prenez quelque pitié de l'ombre d'un » roi malheureux qui n'eſt plus ».

Antigone interrompt ſon pere pour lui dire qu'elle voit une troupe d'anciens du pays qui arrivent. Le pere & la fille ſe cachent dans l'épaiſſeur du bois pour entendre leurs diſcours. Ceux ci, ſans le connoître, le cherchent avec empreſſement, comme un profane, un exilé, un coupable que ſa mauvaiſe fortune a contraint de ſouiller par ſa préſence un lieu reſpectable aux regards même des humains. Ils jettent les yeux de toutes parts avec inquiétude. Œdipe reparoît; & les vieillards, touchés de pitié à la vue d'un homme qu'ils jugent ne pas mériter ces malheurs, lui crient de s'écarter. Ils refuſent même de l'entendre juſqu'à ce qu'il ſoit ſorti du lieu ſaint. Tout ce détail

ſupeſtitieux où j'entre d'après Sophocle, fait un jeu de théâtre, & montre combien les Furies étoient reſpectées parmi le peuple Athénien. « Il faut obéir, » dit Antigone à ſon pere. Etranger, vous devez » honorer ou craindre ce qu'on honore ou craint » en ces lieux ». Les Grecs étoient en effet convenus de reſpecter les divinités & les loix du pays où ils voyageoient. Œdipe eſt donc contraint de céder. Il conſent à quitter ſon aſyle; mais il appréhende quelque affront. On le raſſure; & il paſſe d'un autre côté pour s'aſſeoir encore ſur une pierre, avec le ſecours d'Antigone.

Tout cela eſt écrit avec la derniere naïveté; & apparemment il étoit joué de même. Si nous n'y trouvons pas aſſez de nobleſſe, c'eſt que nos mœurs ont changé. La nobleſſe des ſentimens n'eſt pas autre aujourd'hui que du temps de Sophocle. Il n'en eſt pas de même de celle des manieres. Il faut donc croire que la dignité dans les manieres eſt une choſe arbitraire & dépendante des temps, au lieu que celle des ſentimens eſt toujours la même.

Les vieillards interrogent Œdipe ſur ſa patrie & ſur ſes malheurs. Mais il a honte de ſe faire connoître. « Hé, qu'avez vous à redouter, lui dit » ſa fille; n'êtes vous pas arrivé au comble de l'in» fortune »? Il conſent donc à ſatisfaire la curioſité empreſſée du chœur : mais il le fait, comme Phédre, peu à peu & avec beaucoup de confuſion.

TU CONNOIS CE FILS DE L'AMAZONE, dit Phédre à ſa confidente; & Œdipe dit: « Vous connoiſſez » le fils de Laïus »? Le chœur jette un cri d'effroi, & lui demande s'il eſt véritablement cet Œdipe ſi fameux par ſes malheurs. Il prie les vieillards de ne pas frémir en l'entendant lui même. Mais il ne peut les raſſurer; & cette horreur qu'il excite par ſon nom ſeul, met le comble à ſa miſere. « Je ſuis » donc le plus malheureux des humains. Hé bien, » ma fille, que ferons nous »? Il a en effet un juſte ſujet d'embarras. Car le chœur ſemble rétracter les aſſurances qu'il leur a données, dans la crainte de participer à leurs maux, comme ſi ces maux étoient contagieux & capables de cauſer le renverſement des états où Œdipe aborde.

Antigone prend auſſitôt la parole. « Athéniens, » qui reſpectez l'hoſpitalité, puiſque la voix même » de mon pere, moins coupable que malheureux, » vous fait frémir d'horreur, du moins ne vous » montrez pas inſenſibles à la mienne. Hélas! c'eſt » pour lui ſeul que j'employe des prieres. Ne rebu» tez pas une princeſſe * qui lit dans vos regards, » (ſatisfaction interdite à mon pere) & qui, pour » lui, fait parler votre ſang; & vous nous tenez lieu » des dieux. Ne nous refuſez pas une faveur que je

* M. l'abbé Sallier donne un autre ſens à ce paſſage, par une légere correction. « Ecoutez au moins ce que vous demande pour lui ſa fille, » elle que la colere du ciel ne ſemble pas vouloir perdre ». Voyez le Tom. V. de l'ACAD. DES INSCRIPT. pag. 81.

» vous demande par tout ce que vous avez de plus » cher ». Le chœur ſe ſent touché ; mais la religion l'emporte ſur la pitié.

Œdipe parle à ſon tour, & montre aux Coloniates que, ſous l'apparence d'une piété mal entendue, ils s'expoſent à commettre un crime. « Quelle » tache pour les Athéniens, ſi renommés par leur » tendreſſe pour les étrangers malheureux, s'ils re- » jettoient un roi affligé par des forfaits involon- » taires ! Oui, dit-il, c'eſt ſans le ſçavoir, que je » ſuis devenu criminel ; & ceux qui m'ont ſi indi- » gnement exilé n'ont pas ignoré la noirceur de » leur attentat. Au nom des dieux, n'abuſez pas, » pour m'outrager, de la foi publique, ſur laquelle » j'ai compté en quittant cet aſyle ſacré. Sous le » vain prétexte d'honorer les dieux, n'allez pas les » déshonorer en effet ; & ſongez qu'ils jettent des » regards intéreſſés ſur les juſtes & ſur les impies, » ſans que l'impiété ait encore pu échapper au ſup- » plice qui lui eſt dû ». Il ajoute enfin qu'il ne leur demande que quelques momens juſqu'à ce qu'il ait parlé à Théſée ; qu'il eſt venu vers Athènes purifié & comme conſacré par les dieux, pour apporter à cette contrée des avantages ſans nombre ; qu'enfin il ſçaura bien récompenſer la faveur qu'ils lui feront de ne pas violer en ſa perſonne les loix de l'hoſpitalité. Le chœur, ſatisfait de ces raiſons, ſe contente que le roi entre en connoiſſance de

cette grande affaire; grande assurément pour les Athéniens, mais très petite pour nous; & voilà, pour le dire encore, ce qui nous rend cette piéce (outre bien d'autres anciennes) assez peu intéressante, quoiqu'elle le soit véritablement beaucoup.

Tandis qu'Œdipe s'entretient avec le chœur, Antigone apperçoit une femme montée sur un coursier & couverte d'un parasol à la Thessalienne, qui accourt vers Colone. A mesure qu'elle approche, Antigone croit reconnoître sa sœur Isméne. C'est elle en effet qui descend, & qui embrasse avec empressement son pere & sa sœur : reconnoissance d'autant plus vive & plus tendre, qu'Isméne a eu beaucoup de peine à retrouver leurs traces. Elle s'est dérobée secrettement du palais avec un fidéle écuyer qui l'a conduite, pour suivre la fortune d'un pere malheureux. Il fait sentir lui même la différence de ses filles & de ses fils. «Ceux » ci l'ont abandonné, &, semblables aux Egyp- » tiens chez qui les hommes font les ouvrages des » femmes, tandis que celles ci traitent les affaires, » ils se tiennent cachés dans leurs palais, & laissent » à leurs sœurs le soin de souffrir la faim, la soif, » la chaleur & le froid avec un pere exilé ».

Œdipe demande quels troubles & quelles divisions agitent sa maison. Car il pressent qu'Isméne vient lui apporter de tristes nouvelles. Cette princesse, sans entrer dans le détail de ce qui lui

en a coûté pour retrouver enfin ſon pere, lui raconte ce qui s'eſt paſſé depuis qu'il eſt exilé : elle dit qu'Etéocle & Polynice ont d'abord balancé s'ils ne feroient pas mieux de céder le trône à Créon leur oncle, que de s'expoſer à attirer ſur Thébes des malheurs attachés à un ſang inceſtueux; que, depuis ce temps, la paſſion de régner a tellement dévoré leurs cœurs, qu'ils ont conçu l'un pour l'autre une haine qui ne peut s'éteindre que dans leur ſang; qu'Étéocle a banni ſon frere aîné Polynice, & l'a forcé de ſe réfugier à Argos, d'où l'on dit qu'il reviendra, appuyé d'une nouvelle alliance, livrer Thébes en proie aux Argiens. « Ce » ne ſont point de ſimples bruits, ajoute-t-elle; ce » ſont des faits atroces, & j'ignore quel terme les » dieux ont preſcrit à nos malheurs. Quoi, reprend » Œdipe, vous eſpérez que les dieux, devenus pro- » pices, terminent jamais nos maux ! Oui, répond » Iſméne, & je me fonde ſur leurs oracles ».

ŒDIPE.

Quels oracles ?

ISMÉNE.

Les voici. Que vos peuples coupables de votre exil vous rechercheront un jour, vivant ou mort.

Elle apprend même à ſon pere que Créon doit venir bientôt à ce deſſein, déterminé à le conſerver & à le retenir, non dans le pays Thébain, mais ſur la frontiere, ſçachant bien que le tombeau

d'Œdipe dans une terre étrangere ſeroit funeſte aux Thébains; que des députés de Delphes ont publié cet oracle; & que ſes deux freres, Étéocle & Polynice, en ſont inſtruits. « Les perfides, dit » Œdipe! ils le ſçavent; & l'ardeur de régner étouffe » en eux le regret d'un pere »? Il réitere ici les terribles imprécations qu'il a lancées contre l'un & l'autre. « Comment les barbares n'ont-ils pas rougi » de l'exiler! Mais cet exil, diront-ils, étoit vo- » lontaire. Frivole excuſe. Devoient-ils écouter les » premiers mouvemens du déſeſpoir de leur pere. » Le temps commençoit à ſoulager ſes douleurs; » & c'eſt alors que les Thébains ont exécuté cet » arrêt inhumain. Des fils dénaturés n'ont pas eu » honte d'y ſouſcrire. Ils ont préféré l'éclat d'une » couronne aux intérêts d'un pere. Par eux, il s'eſt » vu réduit aux dernieres extrémités de l'ignominie » & de l'indigence, trop heureux d'avoir eu une » reſſource dans la générosité de ſes filles. Que » Créon vienne donc, dit-il, ou quelqu'autre » d'entr'eux. Ils ne gagneront rien ſur mon eſprit » irrité. J'en atteſte les oracles. O Athéniens, don- » nez moi un aſyle, & vous acquerrez en moi un » libérateur d'Athènes & le plus redoutable en- » nemi de Thébes ».

Ce diſcours & les oracles rendent Œdipe plus reſpectable aux yeux des Coloniates. Ils ſe ſentent portés à lui vouloir du bien, & commencent par

lui conſeiller de faire les expiations néceſſaires aux Euménides dont il vient de profaner le temple. Ces expiations conſiſtent à faire des libations d'eau tirée de trois ſources, à couronner des coupes ſacrées de laine récemment enlevée de la toiſon d'une jeune brebis, à répandre de l'eau pure & non du vin, à verſer entierement & d'un ſeul jet la derniere libation, le tout en tournant le viſage vers le ſoleil; enfin il faudra offrir trois fois neuf branches d'olivier, (nombre myſtérieux) en prononçant une priere aux Euménides: après quoi la perſonne chargée de cette cérémonie ſe retirera en arriere. Œdipe, que ſon état rend incapable d'un ſacrifice pareil, en charge ſes filles. Iſméne prend ſur elle ce ſoin là, & confie à ſa ſœur Antigone, la garde de ſon pere.

Le chœur, curieux de ſçavoir le détail des aventures d'Œdipe, le prie de les raconter; mais timidement. Il craint de rouvrir des plaies mal fermées. En effet Œdipe s'en défend, & n'avoue ſon inceſte qu'en frémiſſant. C'eſt un crime qu'il a commis ſans le ſçavoir, ou plutôt que Thébes ſeule a commis, puiſque c'eſt cette ville qui l'a placé ſur le trône & dans le lit de ſa mere. Le meurtre de Laïus n'eſt pas plus volontaire que l'inceſte: enfin ce n'eſt que par des mots entre coupés & pleins de la plus naïve confuſion, qu'Œdipe ſe laiſſe arracher, plutôt qu'il ne raconte, ces deux horribles

aventures : ce qui doit faire un effet qu'on ne peut exprimer en notre langue & suivant nos manieres.

ACTE II.

Thésée arrive à Colone. Il fait à Œdipe un discours tel à peu près que celui de Didon à Énée. C'est un roi qui sçait compâtir aux malheurs d'un roi. Il lui offre tout son pouvoir pour appui, & ses états pour retraite. « Contraint d'errer lui » même, exposé à mille dangers, il a trop appris, » dit-il, par ses propres maux à devenir sensible » aux infortunes d'autrui. Il s'est fait une loi d'être » le protecteur des étrangers & des malheureux, » persuadé que, selon le cours des choses humaines, » il peut devenir malheureux à son tour, & que » rien n'est moins assuré que ce que nous prépare » le jour qui doit suivre ». C'est la pensée de Didon:

Non ignara, mali miseris succurrere disco *.

Œdipe, comblé de joie & pénétré de reconnoissance à cet accueil si obligeant, y répond par un remerciement sensé, & demande enfin, pour toute grace un tombeau. « C'est pour être le rem» part d'Athènes que j'apporte ici mes cendres. » Mais on ne connoîtra le prix de mon bienfait » qu'après mon trépas ». Thésée reprend avec po-

* Virg. ÆNEID. l. 1. v. 632.

liteſſe : « Quoi vous ſongez à un tombeau, & vous » négligez le ſoin de vos jours ! Vous contentez » vous d'un ſi léger ſervice de ma part » ? Œdipe avertit Théſée qu'il lui en coûtera des combats, & que Thébes le redemandera. « Mais ſi elle vous » redemande, dit le roi d'Athènes, il ne vous con- » vient pas de vivre en exilé ». Œdipe replique » que cette ingrate patrie l'a banni lorſqu'il ne » ſongeoit plus à la quitter » ; & comme il voit le roi d'Athènes étonné de ſa fermeté dans la ſituation où il eſt, « Ah, Théſée, lui dit-il, vous voyez » un roi accablé ſous le fardeau de mille maux ».

THÉSÉE.

Parlez vous de vos anciens malheurs, dont....

ŒDIPE.

Non; ceux là font l'entretien de toute la Gréce.

THÉSÉE.

Quoi donc; & quels maux plus funeſtes ſont tombés ſur vous ?

ŒDIPE.

La douleur de me voir chaſſé par mes propres enfans, comme un parricide.

THÉSÉE.

Mais ils ſongent à vous rappeller.

ŒDIPE.

Un oracle les y contraint.

THÉSÉE.

Qui craignent-ils ?

ŒDIPE.

Vous. Athènes leur ſera funeſte.

(Théſée en effet ôta le ſceptre à Créon. Et il y a de plus quelque alluſion aux affaires du Péloponnèſe).

THÉSÉE.

Hé, qui causeroit cette révolution?

ŒDIPE.

Cher Théſée, les dieux ſeuls ſont exempts des viciſſitudes. Tout vieillit, tout meurt. Le temps, d'une main toute puiſſante confond & renverſe tout. La terre perd inſenſiblement ſa fécondité. L'âge enléve aux corps leur force & leur vigueur. La fidélité même expire; & de ſes cendres naît la perfidie. Le même eſprit n'unit pas toujours les amis & les alliés. Ce qui avoit plu devient déſagréable & reprend enſuite ſa premiere grace. Tout change. Thébes & Athènes ſont aujourd'hui alliées & tranquilles. Mais un jour viendra, & les années en ſe ſuccédant l'améneront enfin; jour fatal où la diſcorde, briſant les nœuds de cette heureuſe union, fera d'un ſujet léger la matiere d'une guerre cruelle. Alors, certes alors, ou Jupiter & Apollon ne ſont pas dieux, ou comptez que mes froides cendres ſeront arroſées du ſang Thébain. Mais ne tirons pas le voile, & reſpectons les divins ſecrets. Je reviens à ma demande : conſervez ſeulement la foi donnée; &, ſi les dieux ſont fidéles, apprenez

qu'Athènes ne ſe repentira pas d'avoir procuré aſyle à un étranger tel qu'Œdipe.

Le chœur aſſure que ce prince a tenu les mêmes diſcours en arrivant; & Théſée répond : « Qui pourroit dédaigner une pareille alliance ? Cet autel » conſacré à l'hoſpitalité, & ſi cher à notre culte » ne le permettroit pas. Les vénérables déeſſes » ont elles mêmes donné un aſyle à Œdipe qui les » imploroit. Il rend d'ailleurs à mes états & à » moi un ſervice trop ſignalé pour le refuſer de la » main d'un héros tel que lui. Je lui décerne donc » le droit d'aſyle dans mon royaume. Choiſiſſez, » Œdipe, ou de fixer ici votre demeure, & je » charge ces habitans d'être vos défenſeurs, ou de » me ſuivre dans mon palais *. Je vous laiſſe le » choix; & c'eſt ainſi que Théſée tâche de reconnoître & de mériter vos faveurs ».

Œdipe témoigne ſa reconnoiſſance, & préfere de demeurer à Colone, parce que c'eſt là que l'oracle a réglé qu'il ſe vengera des Thébains. Il ne veut pas même, ſelon l'uſage, lier par des ſermens Théſée, qui, de ſon côté, lui dit en grand roi, qu'en effet ſa parole eſt plus ſacrée que les ſermens les plus authentiques : que du reſte Œdipe n'a rien à redouter de Créon; que perſonne n'oſera tenter un enlévement; qu'il le laiſſe entre les mains de

* Ainſi Pelaſgus laiſſa-t-il le choix aux Danaïdes, ou de ſon palais, ou d'une autre demeure. On l'a vu dans les SUPPLIANTES d'Eſchyle.

ſujets

ſujets fidéles ; & que le ſeul nom de Théſée, quoiqu'abſent, ſera une garde aſſez sûre pour lui.

Les Coloniates qui font le chœur, conſolent Œdipe de ſon exil par les éloges du nouveau pays qu'on lui donne pour patrie. C'eſt le panégyrique de l'Attique. On en reléve la fertilité, la beauté & les richeſſes. L'on n'oublie pas l'olivier dû à Minerve & garant de la protection de cette divinité, non plus que les chevaux dont l'Attique eſt redevable à Neptune, auſſi bien que de la marine qu'elle poſſéde par préférence aux autres nations de la Grèce. Cette peinture flatteuſe pour les Athéniens fait le ſecond intermède.

ACTE III.

Antigone voit venir de loin une troupe nombreuſe, & bientôt elle diſtingue Créon. « C'eſt à » préſent, dit-elle, ô Attique, qu'il faut mettre » en œuvre cette valeur ſi célébrée ». Les Coloniates raſſurent la princeſſe ; & Créon commence ſon diſcours, en proteſtant qu'il ne vient point faire de violence ni d'injuſtice ; qu'il redemande Œdipe au nom de tous les Thébains ; qu'en ſon particulier, il ſe ſent touché de voir un grand roi contraint d'errer accompagné d'une jeune princeſſe qui oublie ſon rang, pour mandier en quelque façon de quoi ſoutenir une vie languiſſante pour

elle & pour ſon pere. « Malheureux, ajoute-t-il,
» que ne puis-je cacher cette tache faite à notre
» nom ! Mais elle eſt trop publique pour ne pas
» mériter qu'on nous la reproche. Je vous conjure
» donc, au nom des dieux, cher Œdipe, d'oublier
» le paſſé, de revenir à Thébes, & de dérober notre
» opprobre aux regards de la Grèce. Content de
» rendre graces à l'humanité de cette ville qui
» vous a offert ſon ſein : ſuivez nous, & ſouffrez
» que la tendreſſe pour votre patrie, l'emporte ſur
» la reconnoiſſance pour Athènes ».

On voit, par ce diſcours & par ce que nous avons déja dit, qu'Œdipe & que tout exilé, fût-il roi, étoit réduit à peu près à l'état de Béliſaire, ou que du moins il en couroit les riſques, ſurtout Œdipe qui étoit chargé de l'exécration des hommes & des dieux. On voit de plus que cette harangue de Créon n'eſt qu'un artifice politique. Auſſi Œdipe y répond-il en cette ſorte.

« Téméraire & artificieux prince, quel piége
» oſes tu me tendre encore ? Prétend-t-on me rap-
» peller pour me ſurprendre & me livrer à de nou-
» velles infortunes ? Accablé ſous le faix de mes
» maux, & abandonné à mon déſeſpoir, je deman-
» dai l'exil. Pourquoi me refusâtes vous alors, ce
» que je demandai comme une faveur ? Pourquoi
» attendîtes vous que ma douleur calmée eût fait
» place dans mon cœur à l'amour de la patrie,

» pour m'en chaſſer avec opprobre, ſans que le » ſang qui nous lie, pût amollir votre dureté ? A » préſent que vous me voyez ſous la protection » d'un état floriſſant, vous employez de trom- » peuſes careſſes pour me ſéduire & m'arracher » de ſon ſein ; tant de bienfaits vous coûtent peu, » quand on n'eſt pas diſpoſé à les recevoir ! C'eſt » offrir à un homme riche des ſecours qu'on lui a » refuſés dans l'indigence, & dont il eſt en état de » ſe paſſer. Que penſer d'un tel ſervice ? Telle eſt » l'offre que vous m'oſez faire. Vous venez m'en- » lever non pour me rendre mon trône, mais pour » me reléguer ſur la frontiere de Thébes. C'eſt que » vous craignez Athènes & l'effet de mon ſéjour » dans cette contrée. Non, non, je ne vous écoute » plus. Mon mauvais démon vous pourſuivra » toujours ; & mes fils ingrats n'auront du pays » Thébain que le champ de leur combat & de leur » mort. Vous ſemblé-je aſſez inſtruit des deſtinées » de Thébes ? Jupiter & Apollon ſont mes garants. » Portez ailleurs vos ſéduiſantes paroles. Leur fiel » caché rejaillira ſur vous, & vous n'aurez pas » l'avantage de me fléchir. Allez, laiſſez moi vivre » dans ce fortuné climat. Mon ſort, tout malheu- » reux qu'il eſt, me paroît encore trop beau puiſ- » qu'il fait des jaloux ».

Créon s'aigrit de ce refus : Œdipe répond ; on ſe pique. L'on en vient aux menaces, & des me-

naces à la violence. C'eſt Créon qui la fait; & qui, découvrant enfin ſes mauvais deſſeins, déclare qu'il a déja ſurpris & enlevé Iſméne, & qu'il va ravir encore Antigone à Œdipe. « Je vous atteſte tous » (dit-il à eux & aux chœur) que vous vous ſou- » viendrez de m'avoir offenſé, ſi vous tombez en » mon pouvoir ». Œdipe, juſtement effrayé de ce qu'il vient d'entendre, implore du ſecours & proteſte contre la violence. Les vieillards reprennent Créon contre ſon injuſtice : ils le menacent de la colere de Théſée; mais en vain. Il éléve la voix, comme ſe ſentant le plus fort à cauſe du parti qu'il traîne à ſa ſuite. Vainement lui repréſente-t-on combien ſon procédé eſt déraiſonnable. Il prétend être en droit de réclamer des princeſſes de ſon ſang. Antigone a beau jetter des cris; malgré les foibles efforts du chœur, elle ſe voit entraîner. Cette ſcène devoit être d'un jeu très vif, à en juger par les paroles. Créon, devenu furieux par les obſtacles des Coloniates, menace d'enlever Œdipe lui même. Celui ci n'a de reſſource que dans ſa fermeté & dans les imprécations dont il accable ſon barbare beau frere; & Antigone diſparoît, ſans qu'on lui permette d'embraſſer ſon pere.

Enſuite de cette violence, Théſée ſe montre à l'improviſte. Il n'étoit pas éloigné; &, comme il faiſoit un ſacrifice à Neptune, les Coloniates étoient allés promptement l'interrompre & l'a-

vertir de voler au ſecours d'Œdipe. A peine eſt-il inſtruit de l'acte d'hoſtilité des Thébains, qu'il ordonne à un de ſes officiers de raſſembler à la hâte quelque cavalerie & quelque infanterie pour fermer les iſſues, & pour couper le chemin aux raviſſeurs. Il ſe tourne vers Créon, & lui dit que s'il écoutoit comme lui les tranſports de ſon courroux, il le traiteroit en ennemi : mais qu'il ſe contente de le retenir en ôtage juſqu'à ce qu'on ait ramené les deux princeſſes. Il ajoute avec beaucoup de dignité : « L'action que vous venez de faire eſt offenſante pour moi, & peu digne de votre rang & » de votre patrie. Quoi, entrer dans une ville po- » licée de ſages loix, & en violer l'équité par la » violence & par le rapt ! Avez vous donc penſé » que l'Attique fût un état rempli d'eſclaves ou » de lâches ? M'avez vous regardé moi même » comme un roi peu reſpectable ? Ce n'eſt point » à Thébes que vous avez puiſé de ſi pernicieuſes » maximes. Les Thébains ſont trop amateurs de » la juſtice ; &, quand ils ſçauront que Créon eſt » venu dans l'Attique bouleverſer les loix, pro- » faner les ſacrés aſyles, & enlever des Supplians » déja trop malheureux, ils n'auront garde d'ap- » prouver un ſemblable attentat, &c. »

Créon répond d'un ton modéré qu'il n'a pas eu de l'Attique l'idée qu'on lui impute ; mais qu'il n'a pas cru que cet état voulût retenir des perſonnes

de ſon ſang malgré lui, ni donner retraite à un inceſtueux & un parricide. Œdipe, outré de ces noms, s'en juſtifie, comme il a déja fait, & montre qu'il ne les a pas mérités. Il confond enſuite Créon ſur ce qu'il oſe lui reprocher la tache d'une épouſe qui étoit ſœur de Créon même. «C'eſt à mon inſçu » & au ſien, dit-il, qu'elle a donné des fils à ſon fils. » Le ſeul ſouvenir m'en fait frémir d'horreur! Et » c'eſt de ſang froid que vous avez l'audace de » m'accabler d'un reproche dont la honte retombe » ſur elle & ſur vous». Le chœur prend hautement le parti d'Œdipe; & Théſée termine la querelle en ordonnant à Créon (car il lui parle en juge) de venir lui remettre entre les mains les princeſſes, & promettant à Œdipe qu'il ſçaura bien les lui rendre & le venger.

Après ſon départ, comme le chœur eſt peuple, il repréſente en effet l'inquiéte politique d'un peuple qui ſaiſit la moindre apparence pour ſemer des bruits de guerre, & s'en faire des ſujets d'entretien. Il attend avec impatience le ſuccès du combat qu'il imagine entre le parti Thébain & les troupes de Théſée. Il s'en fait une peinture agréable qui l'occupe & qui l'amuſe. Il croit déja voir les ſoldats aux mains, & les Athéniens victorieux qui enlévent la proie des raviſſeurs. Il voudroit être changé en oiſeau pour aller être témoin de cette action, & il invoque les dieux pour l'heureux ſuccès de cette

entreprise qui réussit en effet, comme il l'a prévu, ce qui méne au quatrieme acte.

ACTE IV.

Véritablement Thésée raméne Antigone & Isméne. La joie d'un pere & de ses filles qui se retrouvent inopinément, éclatte dans toute sa naïveté. Il les embrasse & leur demande un récit court de leur aventure: « Car il sied, dit-il, à votre fortune & à votre jeunesse de parler en peu de mots ». La briéveté & la force du discours sont assez souvent louées dans cette piéce, & dans les autres tragédies Grecques. Cela n'est pas surprenant. Les Grecs étoient par nature & par art d'excellens harangueurs, & tous se piquoient de sçavoir manier la parole. Il y a même ici une bienséance singuliere, c'est qu'Œdipe s'excuse à Thésée de ce qu'il s'étend peu sur les remerciemens, & de ce que sa reconnoissance n'a éclatté qu'après sa tendresse. Cette tendresse même lui tient lieu d'excuse. Il prie Thésée de souffrir qu'un profane, qu'un coupable embrasse un roi si juste & si généreux. Thésée répond à ce discours & à cette civilité par des politesses mutuelles. Mais il le fait avec justesse & ce bon sens de paroles dont les Grecs se piquoient singuliérement. Il avertit en même temps Œdipe d'un nouvel accident qui, quoique léger en apparence, mérite de n'être pas négligé.

C'eſt qu'on eſt venu dire qu'un étranger s'étoit retiré à l'autel de Neptune, & demandoit à voir Œdipe en sûreté.

Antigone & ſa ſœur devinent que c'eſt leur frère Polynice, & le diſent à leur pere qui refuſe d'abord de le voir. Mais ces princeſſes ſe joignent à Théſée, pour l'engager à ſe montrer plus traitable, & à ſouffrir du moins la vue & le diſcours d'un fils qui ne vient pas l'inſulter comme Créon, mais qui prend l'air & les manieres d'un ſuppliant. Œdipe ſe rend à l'importunité, quoique bien déterminé à garder ſon reſſentiment. Sur quoi le chœur fait une longue réflexion morale au ſujet des paſſions humaines & des maux dont elles traverſent la vie: d'où il retombe ſur les miſeres de la vieilleſſe, & des âges différens qui y conduiſent. C'eſt une petite ode auſſi Payenne que certaines autres Françoiſes ſur le même ſujet. On y donne la préférence à ceux qui ne naiſſent pas, ou qui finiſſent leur carriere peu après leur naiſſance. Ce petit intervalle eſt adroitement ménagé pour donner le tems à Polynice d'arriver.

Ce fils ingrat, les larmes aux yeux, approche en tremblant de ſon pere, dont l'air morne & courroucé ne lui préſage pas une réception favorable. Il s'adreſſe donc d'abord à ſes ſœurs. « Que » ferai-je, dit-il, chers ſœurs? Pleurerai-je d'abord » mes malheurs, ou ceux d'un pere & les vôtres »?

Il eſt touché du triſte état où il retrouve ſon pere & ſon roi, qu'il voit dans un deuil conforme à ſes infortunes, avec deux princeſſes, ſes filles, que la miſere a rendues méconnoiſſables, même au yeux d'un frere. Il ſe plaint d'avoir appris trop tard la ſituation où il les trouve. Il va même juſqu'à ſe la reprocher & à en demander un généreux pardon, ſans pouvoir ſe pardonner à lui même. « Vous vous taiſez, ô mon pere! Parlez; ne déſeſ» pérez pas un tendre fils. Ne remporterai-je, pour » tout fruit de mon voyage, qu'un ſilence glacé, » & que le courroux d'un pere qui ne daigne pas » m'en dire le ſujet. O vous qui êtes ſes filles ché» ries, efforcez vous d'amollir ſon cœur, & faites » qu'il ne renvoie pas avec dédain & ſans réponſe » un fils qui eſt venu ſous les auſpices de Neptune, » pour fléchir ſon indignation ».

La ſœur aînée conſeille à ſon frere de commencer par dire le ſujet de ſon voyage, parce qu'en effet tout diſcours, ſoit qu'il excite la pitié ou quelqu'autre ſentiment, force à la fin de répondre, ne fut-ce que par l'importunité. C'eſt la raiſon qu'elle apporte; & Polynice goûte cet avis.

« Hé bien, je parlerai, dit-il: & d'abord j'im» plore le dieu dont l'autel m'a ſervi d'aſyle. C'eſt » ſous ſes auſpices & ſur la parole de Théſée que » j'oſe me faire entendre en ces lieux ſans rien » craindre. Daignent les dieux toucher le cœur de

» mon pere, & le rendre favorable aux choſes que
» je vais lui déclarer. Sçachez, ô mon pere, que je
» vis exilé de ma patrie; & la cauſe de mon exil
» c'eſt d'avoir voulu regner comme aîné. Étéocle
» ne l'a emporté ni par le droit de la naiſſance, ni
» par la valeur, ni par les vertus. Ses intrigues
» ſeules ont gagné les Thébains. Je ne puis donc
» me cacher à moi même que vos imprécations
» me ſont funeſtes; & les miniſtres des dieux ne
» laiſſent pas lieu d'en douter. Arrivé dans l'Ar-
» golide, & appuyé de l'alliance d'Adraſte, dont
» la fille eſt mon épouſe, j'ai entraîné dans mes
» intérêts tous les chefs de cette contrée. Ils ont
» juré avec moi de périr à Thébes, ou d'en chaſſer
» l'uſurpateur ». Polynice montre ici les ſept Chefs
& les fait connoître. « C'eſt au nom de ces héros,
» ajoute-t-il, que je viens vous redemander votre
» tendreſſe, & vous conjurer de réſerver votre co-
» lere pour un frere perfide qui m'a banni de ma
» patrie. Si nous en croyons l'oracle, la victoire eſt
» au parti que vous daignerez favoriſer. Je redou-
» ble donc mes prieres, & je vous ſupplie par les
» fleuves de Thébes, & par les dieux de notre ſang
» de calmer votre courroux & de me rendre votre
» bienveillance paternelle. Exilés l'un & l'autre,
» & contraints de mandier des ſecours étrangers,
» nous courons la même fortune, tandis qu'un
» traître, qui s'eſt couronné de ſes mains, jouit du

» fruit de ſon uſurpation, & inſulte à nos communs » malheurs. Daignez le vouloir; & je triomphe. » Mais je ne triomphe que pour vous; je vous ré» tablis ſur le trône; je rentre dans ma patrie; j'en » bannis le tyran, & je me couvre d'une gloire » immortelle; au lieu que ſans vous je n'ai plus » d'eſpoir de ſalut ».

Le chœur, ſans ſe laiſſer prévenir en faveur de Polynice, attend la réponſe d'Œdipe pour y ſouſcrire. La voici: Il s'adreſſe d'abord au chœur ſans regarder Polynice.

ŒDIPE, au chœur.

Qu'il rende grace à Théſée. Si le roi ne l'eût exigé, le perfide n'auroit jamais entendu ma voix. En faveur de Théſée j'ai ſacrifié mes répugnances. Mais le diſcours qu'il remportera de moi ne ſera pas tel qu'il a oſé l'eſpérer. (A Polynice.) Miſérable, quand tu occupois ce trône qu'Etéocle t'a ravi, n'as tu pas toi même exilé ton pere? Ne l'as tu pas réduit à cet état dont la vue t'arrache à préſent des pleurs intéreſſés. Car c'eſt un retour ſecret qui te les fait verſer, bien moins ſur moi que ſur tes propres maux. Va, je ne pleure point ſur les miens, je ſçais les ſupporter. Je vis; mais c'eſt pour déteſter un parricide tel que toi; toi, dis-je, qui m'as détrôné; toi, qui m'as mis dans la ſituation où tu me plains; toi, qui m'as contraint de dépendre d'autrui pour trainer une vie

infortunée, trop heureux d'avoir mis au monde des filles, ou plutôt des héroïnes, que leur humanité & leur courage ont rendues ſeules ma reſſource & mon appui. Mais il n'a pas tenu à toi que je ne fuſſe abandonné & réduit à moi ſeul. Allez, barbares freres, vous n'êtes plus mes fils : & toi, traître, apprends que, ſi les dieux ne t'ont pas encore frappé, le ſupplice n'eſt pas loin. Tes alliés vont à Thébes. Ne te flatte pas de t'emparer de cet état. Couple ingrat, vous périrez à la peine, baignés dans votre ſang. Telles ſont les imprécations * dont je vous ai chargés, & dont je vous accable encore aujourd'hui. Oui, Furies, j'implore votre bras vengeur pour apprendre à des fils dénaturés quel eſt le prix de l'humanité foulée aux pieds à l'égard d'un pere malheureux, dont les filles ſeules ont reſpecté la miſere. Ce ſeront-elles qui, en récompenſe de leur piété, monteront ſur ce trône ſi avidement recherché. La déeſſe de la Juſtice, toujours aſſiſe auprès de Jupiter, leur eſt garante de mes prédictions. Va, fils exécrable ; &, couvert des malédictions d'un pere, pars, & porte de ce pas

* Platon parle en deux occaſions de cette imprécation d'Œdipe contre ſes enfans. Au DIALOGUE 2. d'Alcibiade, il compare à l'imprudent Œdipe ceux qui ignorent ce qu'il leur convient de demander aux dieux. Au liv. II. des LOIX, il dit que, puiſque les imprécations des peres contre leurs enfans ſont exaucées, comme il paroit par Œdipe, Amyntor, Théſée & pluſieurs autres, à plus forte raiſon leurs vœux favorables ſeront écoutés.

aux enfers les foudroyantes paroles que je lance ſur toi. Puiſſes tu voir bientôt l'iſſue funeſte de la guerre que tu vas porter dans le ſein de ta patrie ! Puiſſes tu ne revoir jamais Argos ! Puiſſiez vous l'un & l'autre tomber entre-lacés & entre-égorgés de vos mains ! Puiſſe le noir Tartare être votre partage ! Voilà le comble de mes derniers vœux. Terribles Euménides, & vous, Mars, qui avez empoiſonné leurs cœurs de haines mutuelles, hâtez l'effet de mes déſirs. Pars encore une fois; fuis, dis-je; &, dépoſitaire de ma derniere volonté, apprends aux Thébains & à tes fidéles alliés, quel eſt l'héritage qu'Œdipe outragé laiſſe par teſtament à des fils barbares ».

POLYNICE.

Voyage fatal ! Trop malheureux alliés ! Sous quels auſpices courons nous à Thébes ! Non, je ne puis leur révéler cet horrible myſtere; & il m'eſt encore moins permis de reculer. Mourons avec mon funeſte ſecret. O mes ſœurs, témoins de ces affreuſes imprécations de mon pere, au nom des dieux, ſi votre retour à Thébes eſt auſſi certain que mes malheurs, ne me privez pas du moins des honneurs funébres. Par ce pieux devoir acquérez la double gloire de vous montrer auſſi généreuſes ſœurs, que vous avez paru filles remplies de tendreſſe & de piété pour un pere.

ANTIGONE.

Ah, Polynice, daignez m'écouter.

POLYNICE.

Que voulez vous de moi?

ANTIGONE.

Ramenez votre armée dans l'Argolide, & n'allez pas perdre votre patrie, & vous même avec elle.

POLYNICE.

Je ne le puis. Hé, comment rassemblerois-je mes alliés, si je leur donnois le moindre signe de frayeur?

ANTIGONE.

Et quel fruit retirerez vous de votre implacable haine? Que vous servira d'avoir renversé votre patrie?

POLYNICE.

Il me seroit trop honteux de reculer & de devenir la fable d'un frere à qui je dois commander.

ANTIGONE.

Mais songez aux oracles que vous venez d'entendre. Tous leurs traits tombent sur vous. Ils vous condamnent vous & votre frere à la mort.

POLYNICE.

J'en sens tout le poids: mais il est trop dur de céder.

ANTIGONE.

Ah, mon frere, & qui suivra vos drapeaux avec de pareilles prédictions?

POLYNICE.

Je sçaurai taire ce qu'il faudra : l'art d'un général est de publier les heureux présages, & de cacher les mauvais.

ANTIGONE.

Vous êtes donc déterminé à courir à votre perte?

POLYNICE.

Le sort en est jetté : ne m'en parlez plus. Je vole avec fureur à cette expédition, toute funeste que je la vois. Je cours braver les imprécations paternelles, ou accomplir ma noire destinée. Daignent les dieux vous être propices, si vous rendez à un frere mort des devoirs qu'il ne peut attendre de vous durant sa vie. Ne me retenez plus l'une & l'autre. Adieu, cheres sœurs. C'est pour la derniere fois que vous me voyez.

ANTIGONE.

Ah, malheureuse que je suis !

POLYNICE.

Arrêtez vos pleurs. Je le veux.

ANTIGONE.

Hé, quelle sœur seroit assez barbare pour ne pas pleurer un frere qui court de sang froid à la mort?

POLYNICE.

Hé bien, s'il le faut, je sçaurai mourir.

ANTIGONE.

Non, cruel, il n'en ſera pas ainſi, vous prêterez l'oreille à mes conſeils.

POLYNICE.

Ne me conſeillez pas une lâcheté.

ANTIGONE.

Hélas, nous ſerons donc privées de vous!

POLYNICE.

Notre étoile fortunée ou malheureuſe ne dépend pas de nous. Les dieux ſont les maîtres de nos deſtinées. Je les conjure de rendre les vôtres auſſi heureuſes que vous le méritez toutes deux. *

Il s'arrache enfin de leurs bras après ces derniers mots; & il faut remarquer que Théſée, par bienſéance, n'a pas aſſiſté à cette entrevue du fils & du pere, ni à cette derniere ſcène, durant laquelle le frere & les ſœurs s'étoient un peu ſéparés d'Œdipe qui n'eſt pas cenſé les entendre. Polynice parti, les Coloniates entendent un bruit de tonnerre. Ils craignent que ce ne ſoit un préſage de quelque malheur qu'Œdipe leur attire. Mais Œdipe, homme inſpiré, regarde ce bruit comme un augure de ſa mort prochaine; de ſorte qu'il preſſe ſes filles & le chœur d'avertir promptement

* Plus on examinera cette ſcène, plus on la trouvera charmante & remplie de la pure nature. Le ſort des belles choſes eſt d'être peu frappantes au premier aſpect, de frapper davantage au ſecond, & de paroître toujours plus belles, plus on les examine.

Théſée. Le tonnerre continue, & ſes coups redoublés d'une maniere plus frappante, répandent une crainte religieuſe dans le cœur des vieillards *.

ACTE V.

Théſée eſt appellé. Il arrive, & demande ſi c'eſt Œdipe, ou l'orage ſubit qui cauſe la conſternation où il voit toute l'aſſemblée. Œdipe prend la parole, & annonce avec un air prophétique que les dieux l'appellent par la voix des foudres & des vents. Pour accomplir la foi qu'il a donnée à Théſée & à la ville d'Athènes d'être toujours leur défenſeur, il va, dit-il, marcher ſans guide, tout aveugle qu'il eſt, vers le lieu où il doit expirer. Théſée ſeul aura le ſecret de ſon tombeau, qu'il ne révélera que quand il ſera proche de ſa fin, & à ſon ſucceſſeur, pour être tranſmis, avec les mêmes précautions, à tous les rois d'Athènes à venir. C'eſt à cette condition que le tombeau d'Œdipe deviendra le plus ſolide boulevard des Athéniens. « Mais » je ſens, continue ce prince, que les dieux & les

* « Sophocle (dit Longin, TRAITÉ DU SUBLIME, traduct. de Boileau) n'eſt pas moins excellent à peindre les choſes, comme on le » peut voir dans la deſcription qu'il nous a laiſſée d'Œdipe mourant & » s'enſeveliſſant lui même au milieu d'une tempête prodigieuſe; & dans » cet autre endroit où il dépeint l'apparition d'Achille ſur ſon tombeau » (tragédie perdue) dans le moment que les Grecs alloient lever l'an- » cre. Je doute néanmoins, pour cette apparition, que jamais perſonne » en ait fait une deſcription plus vive que Simonide ».

» destins me pressent d'arriver au lieu marqué.
» Partons, & mettons bas toute crainte. Suivez
» moi, mes filles; car je vous servirai de guide,
» comme vous avez été le mien jusqu'à ce jour...
» Qu'on me laisse.... Qu'on ne m'approche pas...
» Seul, je trouverai l'endroit où la terre doit m'ou-
» vrir son sein... C'est par-là : suivez moi. Mer-
» cure & la déesse des enfers sont mes conduc-
» teurs... O lumiere du jour qui m'êtes désormais
» devenue invisible, je te quitte pour aller aux
» enfers. Cher Thésée, & vous, généreux Athé-
» niens, puissiez vous être toujours heureux, &
» dans votre prospérité vous rappeller quelquefois
» le souvenir d'Œdipe.

Il part; & le chœur en deux courtes strophes fait des vœux au ciel pour le prier de procurer à ce merveilleux étranger un passage doux & tranquille dans le séjour des morts. On va voir qu'il s'est passé trop de choses pour avoir pu vraisemblablement arriver dans un si court intervalle : & l'on ne peut justifier le défaut de cette précipitation que par le chant qui a pu rendre l'ode plus longue, & par l'enchantement du spectateur, qui déja étonné d'un prodige si peu prévu, en attend l'issue avec impatience.

Cette issue est la mort singuliere d'Œdipe : l'acteur qui vient la raconter, dit qu'Œdipe est arrivé sans conducteur près d'un précipice, dans un che-

min partagé en diverſes routes, où Théſée & Pirithoüs s'étoient juré une fidélité éternelle; qu'il s'eſt aſſis ſur un ſiége de pierre; qu'il a mis bas ſes vêtemens de deuil; qu'il a ordonné à ſes filles de lui apporter de l'eau puiſée dans une ſource voiſine; qu'après s'être purifié, il s'eſt revêtu d'une robe telle qu'on en donnoit aux morts; qu'incontinent la terre a tremblé; que les princeſſes éplorées & ſe frappant la poitrine n'abandonnoient point ce prince qui leur dit en les embraſſant? « Mes filles, » vous n'avez plus de pere. J'acheve de mourir en » ce jour; heureux de vous épargner déſormais » des ſoins qui ont dû vous coûter; mais que » votre tendreſſe pour moi a ſçu vous adoucir. J'ai » porté ma reconnoiſſance paternelle auſſi loin » qu'elle a pu s'étendre.... Mais je vous quitte » enfin pour toujours ».

On ajoute qu'à ces mots tous les aſſiſtans fondant en larmes, ont jetté de grands cris qui ont été ſuivis d'un profond ſilence; qu'alors on a entendu une voix du ciel. « Œdipe, qu'attendez » vous? » Qu'auſſi-tôt il appelle Théſée, & lui recommande les deux princeſſes, qu'il embraſſe derechef en leur ordonnant de s'écarter pour n'être pas ſpectatrices d'une mort dont Théſée ſeul devoit être le témoin par l'ordre des Dieux; que l'aſſemblée congédiée ayant levé les yeux quelques momens après, n'a plus vu Œdipe, mais ſeulement

Théſée qui ſe couvroit le viſage, comme ſi ſes regards euſſent été éblouis d'un ſpectacle céleſte: que pour Œdipe on ignore quel a été le genre de ſa mort; mais que ſans doute la terre s'eſt doucement entr'ouverte pour le recevoir ſans violence & ſans douleur.

Antigone & Iſméne reviennent ſur la ſcène, & paroiſſent inconſolables de la perte qu'elles ont faite d'un pere ſi tendrement aimé. Elles veulent retourner ſur leurs pas pour chercher ſon corps ou ſon tombeau. Mais c'eſt un devoir qui leur eſt interdit. Le chœur entreprend de les conſoler. Rien ne les touche que le ſouvenir d'Œdipe. Théſée vient; &, par ſa préſence & ſes bons offices, il adoucit un peu leur douleur. La ſeule grace qu'elles demandent ſur le refus néceſſaire qu'on leur fait de les mener au tombeau de leur pere, c'eſt que du moins on les conduiſe à Thébes, pour prévenir la guerre cruelle de leurs freres, & pour empêcher, s'il eſt poſſible, qu'ils ne ſe donnent mutuellement la mort. Théſée leur promet tout en faveur d'Œdipe: & le ſpectacle ceſſe.



Œdipe chassé de Thèbes,
par ses deux fils.

ŒDIPE A COLONE,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

PERSONNAGES.

Œdipe.

Antigone, } filles d'Œdipe.
Ismene, }

Thésée, roi d'Athènes.

Créon, frere de Jocaste, mere & femme d'Œdipe.

Polynice, fils d'Œdipe.

Un Coloniate.

Le Chœur. (Il est composé de Vieillards Coloniates).

Un Officier de la suite de Thésée.

La scène est sur le chemin de Thébes à Athènes, près le bois des Euménides.

ŒDIPE A COLONE[1], TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

ŒDIPE, ANTIGONE.

ŒDIPE, appuyé ſur le bras de ſa fille.

O MA chere Antigone, dis moi où tes pas ont conduit ton pere aveugle & accablé d'années ? Dis moi ſi le malheureux Œdipe peut ſe flatter de trouver ici de légers ſecours ? La moindre choſe doit ſuffire à celui qui n'eſt point accoutumé à recueillir

1 Colone, petit canton près d'Athènes, du côté de la porte Dipyle : il prenoit ſon nom d'une colline appellée Colone. C'eſt avant d'arriver à cet endroit qu'Œdipe s'arrêta auprès d'un bois voiſin conſacré aux Euménides.

le fruit de ses vœux : & ce sentiment est devenu pour moi une loi impérieuse que m'imposent mes malheurs, une longue expérience & un courage audessus des événemens. Non, ma fille, je ne puis aller plus loin ; informe toi du lieu où nous sommes, s'il est sacré ou profane ; car il faut que des étrangers n'omettent rien de ce qui convient aux lieux où ils se trouvent.

ANTIGONE.

Mon pere, j'apperçois au loin des tours qui s'élévent audessus des remparts d'une ville ; & je croirois volontiers que ce lieu ci est SACRÉ. Les lauriers, les oliviers, les pampres multipliés, & le chant des rossignols dans des vallons voisins me le font conjecturer. Asseyez vous sur ce débris de rocher ; car les années ont dérobé la force à vos pas languissans [1].

ŒDIPE. (Il s'assied.)

Vois si je suis bien affermi ; & ne t'écarte pas.

ANTIGONE.

Votre triste situation vous dispense de me le recommander.

ŒDIPE.

Peux tu maintenant me dire quel est ce lieu ci ?

1 . . . . La fatigue & les ans
Ont dérobé la force à mes pas languissans.
ŒDIPE CHEZ ADMETE, tragédie de M. Ducis.

ANTIGONE.

Je reconnois bien dans l'éloignement la ville d'Athènes; mais pour cet endroit ci, je ne le connois pas.

ŒDIPE.

Il eſt vrai que tous les voyageurs nous ont dit que nous étions dans l'Attique.

ANTIGONE.

Voulez vous que j'aille prendre quelques renſeignemens ſur cet endroit en particulier?

ŒDIPE.

Va, ma fille, & ſçache ſi l'on peut s'y fixer.

ANTIGONE.

Mais, ſans m'éloigner, je puis vous dire qu'il eſt habité; & je vois quelqu'un qui s'avance de ce côté ci.

ŒDIPE.

Il vient à nous, dis tu? Et preſſe-t-il ſes pas?

ANTIGONE.

Oui, mon pere, le voici. Vous pouvez déja vous en faire entendre : demandez lui ce que vous voudrez.

SCÈNE II.

Les mêmes, UN COLONIATE.

ŒDIPE.

O ÉTRANGER, ma conductrice m'apprend que vous arrivez ici, & fort à propos pour nous instruire.

LE COLONIATE.

Mais, avant tout, écartez vous de ce bois : il n'est permis à aucun profane d'en approcher.

ŒDIPE.

Quel est donc ce lieu ? Ou au quel des dieux est-il consacré ?

LE COLONIATE.

Il n'est pas permis, vous dis-je, d'en approcher, ni de l'habiter ; car c'est le temple des redoutables déesses, filles du jour & de la nuit.

ŒDIPE.

Je pourrai du moins les invoquer, en apprenant de vous leur nom adorable ?

LE COLONIATE.

Ce sont ces déesses qui portent par tout leurs regards, LES EUMÉNIDES, comme on les appelle ici ; car ailleurs on préfere leur donner d'autres noms,

ŒDIPE.

Je ſouhaite qu'elles veuillent me regarder d'un œil propice ; car je ſuis décidé à ne pas ſortir de la place que j'occupe.

LE COLONIATE.

Qu'entends-je !

ŒDIPE.

Hélas ! c'eſt de quoi vous donner une idée de mes malheurs.

LE COLONIATE.

Je n'oſerois, ni me taire ſur ce que je vois, ni vous chaſſer de ce lieu, ſans conſulter mes concitoyens.

ŒDIPE.

Mais, je vous en conjure, au nom des dieux, ne dédaignez point aſſez un malheureux fugitif pour ne pas répondre à ſes demandes.

LE COLONIATE.

Parlez ; & n'appréhendez rien de ſemblable.

ŒDIPE.

Dites moi donc où nous ſommes ?

LE COLONIATE.

Je ne veux pas vous laiſſer ignorer ce que je ſçais. Toute cette contrée eſt conſacrée au titan Prométhée & à Neptune. La terre que vous foulez aux pieds, eſt la VOIE D'AIRAIN [1], boulevard

1 « Il y avoit depuis Athènes juſqu'à l'Académie, qui en étoit éloignée » de ſix ſtades, un chemin, nommé la VOIE D'AIRAIN, à côté duquel,

d'Athènes. Tous les habitans ſe font appeller les COLONIATES, du nom de COLONE L'ÉQUESTRE. Mon récit, cher étranger, eſt exact, & ce qu'on dit de ce pays n'ajoute rien à ce que vous verriez vous même, ſi vous le pouviez.

ŒDIPE.

Ce lieu eſt donc peuplé d'habitans ?

LE COLONIATE.

Je viens de vous le dire & de vous déclarer leur nom.

ŒDIPE.

Ce peuple ſe donne-t-il des loix, ou les reçoit-il d'un ſeul chef ?

LE COLONIATE.

Tous ces lieux ſont ſoumis à la domination du roi d'Athènes.

ŒDIPE.

Comment nommez vous ce roi qui n'eſt pas moins ſupérieur, ſans doute, par l'art de régner que par ſa puiſſance ?

LE COLONIATE.

Théſée, fils du roi Égée, eſt le nom de notre roi.

» entre une colline & l'Académie, étoit le bois des Euménides. Cette » colline voiſine, qui s'appelloit COLONE, donnoit aux habitans de ce » petit canton le nom de COLONIATES. Neptune y avoit un temple, & » étoit honoré ſous le nom de NEPTUNE HIPPIEN OU ÉQUESTRE ». Telle eſt la deſcription de la ſcène que j'ai tirée de M. Dupuis dans la ſçavante EXPOSITION qu'il nous a donnée du ſujet d'ŒDIPE A COLONE. Cette deſcription étoit néceſſaire pour l'intelligence de cet endroit.

ŒDIPE.

Eſt ce que quelqu'un de vous [1] ne pourroit point l'aller trouver de ma part pour l'engager à venir ici ?

LE COLONIATE.

A quel propos Théſée viendroit-il ici ? que voulez vous qu'il y diſe ou qu'il y faſſe [2] ?

ŒDIPE.

Il lui en coûtera peu, & tout l'avantage eſt pour lui.

LE COLONIATE.

De quelle reſſource peut lui être un homme privé de la vue ?

ŒDIPE.

Ce que je lui dirai, portera la lumiere dans ſon eſprit, & ne ſe reſſentira point des ténébres où je ſuis plongé.

LE COLONIATE.

Mais, ſavez vous le parti à prendre pour ne point faire de fauſſe démarche [3] ? car vous m'intéreſſez & vous paroiſſez, autant qu'on peut en juger,

1 Œdipe ſuppoſe qu'il étoit entouré de pluſieurs paſſans.

2 J'ai ſuivi dans la queſtion d'Œdipe & dans la réponſe du Coloniate, l'interprétation de M. de Vauvilliers : elle eſt appuyée ſur des corrections, qui préſentent un ſens plus clair, & plus conforme aux vues d'Œdipe.

3 M de Vauvilliers veut qu'on faſſe parler le Coloniate par interrogation : j'ai ſuivi ſon idée & ſon interprétation, d'où il m'a paru réſulter un peu plus d'intérêt dans ce que dit le Coloniate.

d'après ce qu'on voit [1], né pour mériter un meilleur ſort. Reſtez où je vous ai trouvé : attendez y que j'aie conſulté les habitans de ces environs ; ils décideront bien, ſans que j'aille à la ville, ſi l'on doit vous écarter ou non d'un lieu ſi révéré.

SCÈNE III.

ŒDIPE, ANTIGONE.

ŒDIPE.

MA fille, cet étranger s'eſt-il retiré ?

ANTIGONE.

Il ne reſte plus que moi auprès de vous : parlez maintenant avec confiance.

ŒDIPE.

O vénérables & terribles Euménides, puiſque le premier lieu où je m'arrête, vous eſt conſacré, ne me ſoyez point contraires en vous oppoſant aux oracles d'Apollon : je viens d'éprouver l'effet des funeſtes prédictions de ce dieu. Mais il m'a auſſi annoncé qu'après un long eſpace de temps, je commencerois à jouir de quelque calme dès que, tranſporté dans des régions étrangeres, je

1 C'eſt là le vrai ſens de ὡς ἰδόντι, comme l'obſerve très bien M. de Vauvilliers.

ſerois fixé dans un aſyle conſacré aux vénérables déeſſes, où leur temple ſeroit le terme de ma vie & de mes malheurs, & où ma préſence deviendroit un préſage funeſte pour ceux qui m'auroient chaſſé, heureux, au contraire, pour ceux qui me recevroient. Il m'annonca de plus que je ſerois aſſuré du moment de ma délivrance par un tremblement de terre, par le tonnerre, ou par les éclairs. Maintenant j'oſe croire avec aſſurance que vous m'êtes propices, puiſque j'ai pu choiſir cette route qui m'a conduit en ce bocage ſacré. Le hazard n'a pas pu faire que votre temple me fût offert pour premiere retraite après un ſi pénible voyage, & que moi, qui ai toujours vécu dans la ſobriété, fuſſe accueilli par les déeſſes les plus ſobres [1], & vinſſe me repoſer ſur ce dur rocher. « Déeſſes, accompliſſez donc l'oracle; &, ſi les maux horribles » qui ont fondu ſur moi ne vous paroiſſent pas » encore trop peu pour Œdipe, daignez lui faire » goûter le doux repos d'une mort tant déſirée. » O ſoyez moi propices, filles des antiques ténébres [2] : & vous, ô Athènes, ô ville ſi juſtement

1 « On ne leur faiſoit jamais des libations de vin, mais ſeulement » d'eau. Le feu ne ſervoit point non plus dans les ſacrifices qu'on leur » offroit ». M. Dupuis.

2 Les poëtes ont feint que la Nuit étoit la plus ancienne fille du Cahos, & qu'elle étoit la mere de pluſieurs monſtres qui aſſiégeoient l'entrée des enfers. Héſiode dit « qu'elle avoit enfanté les dieux, & » qu'elle eut d'Erébe, ſon frere, deux enfans, l'Æther & le Jour ». THÉOGON.

» honorée, prenez quelque pitié de l'ombre d'un » roi malheureux qui n'eſt plus [1] ».

ANTIGONE.

N'élevez plus la voix, mon pere ; j'apperçois une troupe d'anciens du pays, qui vous cherchent.

ŒDIPE.

Oui, taiſons nous, ma fille ; mais faiſons mieux, retire moi d'ici, & cache moi dans ce bois, d'où nous pourrons les entendre & nous régler d'après leurs diſcours.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR, composé d'une troupe de vieillards Coloniates.

VOYEZ donc où reſte, où s'eſt retiré cet exilé, cet expatrié, cet homme le plus téméraire des mortels, & qui veut tout tenter. Jettez vos regards de côté & d'autre, obſervez, & appellez le. Qu'êtes vous devenu, ô vieillard errant & étranger? Vous ignorez que jamais mortel n'a oſé s'approcher de ce temple des déeſſes invincibles : nous redoutons

1 Tout ce qu'on trouvera marqué de guillemets, comme en cet endroit, eſt de la traduction du P. Brumoy. On n'oſeroit ſe flatter de le ſurpaſſer ; & on eſt perſuadé que les traductions des piéces entieres, feront d'autant meilleures qu'on pourra les enrichir d'un plus grand nombre des morceaux traduits par ce juſte appréciateur des tragiques Grecs.

de

de les nommer : nous paſſons même ici ſans oſer lever les yeux ; ſans prononcer aucun mot ; ſans en occupper notre penſée. Nous nous contentons d'exprimer nos vœux de bon augure par un ſimple mouvement des lévres, ſans rendre aucun ſon ; ſans articuler aucune ſyllabe [1].

SCÈNE V.

ŒDIPE, ANTIGONE, LE CHŒUR.

ŒDIPE.

Me voici : car je conçois fort bien la force de vos diſcours.

LE CHŒUR.

Hélas, hélas, qu'il fait peine à voir, & comme ſa voix caſſée fait peine à entendre !

ŒDIPE.

Je vous en conjure, ne me prenez point pour un homme capable de ne reſpecter aucune loi.

LE CHŒUR.

O Jupiter protecteur, quel peut être ce vieillard ?

ŒDIPE.

Ses malheurs, ô chefs de cette contrée, ne

1 J'ai ſuivi dans cet endroit l'interprétation de l'ancien ſcholiaſte de Sophocle, qui eſt la plus conforme à la penſée de ce poëte, comme on peut le voir dans cette même piéce, v. 502.

permettent pas qu'on le dise heureux. Vous le voyez assez, puisque j'ai besoin d'autres yeux que les miens pour me conduire, & que toute ma ressource, à mon âge, est dans cette jeune & foible compagne.

LE CHŒUR.

Hélas, autant que je puis en juger, vous paroissez parvenu à une grande vieillesse, & peut être êtes vous privé de la vue dès votre enfance? Faites que vos malheurs ne retombent pas sur nous. Sortez, sortez de ce lieu, de peur que vous ne portiez imprudemment vos pas du côté de la fontaine sacrée, auprès de laquelle une coupe, toujours pleine d'eau & de miel, est prête pour les libations [1]; sortez, vous dis je; venez à nous; nous sommes trop éloignés. M'entendez vous, ô fugitif infortuné! Encore une fois, si vous faites quelque cas de mes avis, sortez de ces lieux, dont l'accès est défendu aux humains, & n'ouvrez la bouche, si vous avez quelque chose à nous communiquer, que lorsque vous serez auprès de nous.

ŒDIPE, bas à Antigone.

Que ferons nous, ma fille?

1 J'ai suivi l'interpretation du scholiaste. Il y avoit sur le bord des fontaines consacrées aux dieux, des coupes toutes prêtes pour ceux qui vouloient faire des libations. C'est ce que nous apprend Sophocle lui même dans cette tragédie, v. 485, & Homere, ODYSS. XIII. 105. Je dois cette note à M. de Vauvilliers: NOTÆ IN ŒDIP. COLON.

ANTIGONE.

Mon pere, il faut obéir, & se prêter aux mœurs de ce pays. Appuyez vous donc sur mon bras pour que nous sortions.

ŒDIPE.

J'y consens.... *Après s'être avancé.* Je vous conjure, ô étrangers, de ne point m'outrager, quand, d'après vos conseils, j'aurai quitté cet asyle.

LE CHŒUR.

Soyez tranquille, respectable vieillard, personne ne vous fera aucune violence.

ŒDIPE.

Je puis donc avancer davantage ?

LE CHŒUR.

Oui, en toute confiance.

ŒDIPE, *après avoir fait quelques pas.*

Est ce assez ?

LE CHŒUR *à Antigone.*

Faites le avancer un peu plus, vous, jeune compagne, qui comprenez ce que nous désirons.

ANTIGONE.

Efforcez vous, mon pere, de faire encore quelques pas pour me suivre. Etranger dans une terre étrangere, ô infortuné, vous devez honorer ou craindre ce qu'on honore ou craint en ces lieux.

ŒDIPE.

Je ne m'y refuse pas, ma fille ; conduisez moi où je pourrai, sans impiété, converser avec ces étran-

gers; car je ne veux pas lutter contre la cruelle néceſſité.

LE CHŒUR.

Arrêtez vous là; & ne paſſez pas cette pierre que voilà devant nous.

ANTIGONE.

Comme cela donc?

LE CHŒUR.

Oui; c'eſt aſſez.

ŒDIPE.

Puis-je m'aſſeoir?

LE CHŒUR.

Aſſeyez vous ſur le plan incliné de cette pierre, en vous penchant de notre côté.

ANTIGONE.

Ne craignez point, mon pere, de vous pencher, & appuyez vous ſur le bras de votre tendre fille.

ŒDIPE.

O triſtes deſtinées!

LE CHŒUR.

Maintenant, ô vieillad reſpectable, que vous vous êtes rendu à nos déſirs, faites nous connoître la ſource de vos malheurs, votre origine & votre patrie?

ŒDIPE.

Je ſuis, comme vous voyez, ſans aſyle; & ne me demandez pas....

LE CHŒUR.

Comment! Vous ne voulez pas qu'on vous interroge?

ŒDIPE.

Non: ne cherchez point à ſçavoir qui je ſuis: contentez vous de ce que vous voyez.

LE CHŒUR.

Mais pourquoi cela?

ŒDIPE, à part.

O ciel!

LE CHŒUR.

Parlez, répondez nous.

ŒDIPE, bas à Antigone.

Hélas! ma fille, que dirai-je?

LE CHŒUR.

Dites nous à quel ſang vous devez votre naiſſance.

ŒDIPE.

Ah! ma fille, c'en eſt fait.

ANTIGONE.

» Hé, qu'avez vous à redouter, n'êtes vous pas » arrivé au comble de l'infortune »?

ŒDIPE.

Je vais donc parler, car je ne puis plus reſter inconnu.

LE CHŒUR.

A part. Il ſe plaît à nous cacher ce qui le regarde. A Œdipe. Mais hâtez vous donc.

ŒDIPE.

» Vous connoiſſez le fils de Laïus ? »

LE CHŒUR.

Ah!

ŒDIPE.

De la poſtérité de Labdacus.

LE CHŒUR.

O dieux!

ŒDIPE.

Je ſuis le malheureux Œdipe.

LE CHŒUR.

Vous même ?

ŒDIPE.

Oui, moi même ; mais raſſurez vous, que ma préſence ne vous effraye pas.

LE CHŒUR.

Quoi? quoi? c'eſt Œdipe.

ŒDIPE.

Infortuné que je ſuis!

LE CHŒUR.

Hélas! hélas!

ŒDIPE.

A quoi, ma fille, devons nous nous attendre ?

LE CHŒUR.

Sortez; abandonnez ces lieux.

ŒDIPE.

J'aurai donc inutilement compté ſur votre parole.

LE CHŒUR.

Va, retire toi, de peur que ta préſence n'attire ſur nous les maux que ta malheureuſe deſtinée traîne après elle. On n'eſt point parjure en rompant des engagemens qui peuvent cauſer notre perte : & apprends par là que la perfidie tourne toujours au détriment de ſon auteur.

ANTIGONE.

» Athéniens, qui reſpectez l'hoſpitalité, puiſque » la voix de mon pere, moins coupable que mal- » heureux, vous fait frémir d'horreur, du moins ne » vous montrez pas inſenſibles à la mienne. Hélas ! » c'eſt pour lui ſeul que j'emploie des prieres. » Voyez à quoi je ſuis réduite : Voyez une prin- » ceſſe à qui l'extrémité de ſa miſere donne l'aſſu- » rance de lever les yeux ſur vous, contre la bien- » ſéance de ſon ſexe [1], & qui pour lui fait parler » votre ſang ; oui le ſang des Grecs. Nous n'avons » de reſſource qu'en vous ; & vous nous tenez lieu » de dieux. Ne nous refuſez pas une faveur que je » vous demande par tout ce que vous avez de plus » cher ». Vous ſavez d'ailleurs qu'aucun mortel ne peut éluder les arrêts du ciel.

LE CHŒUR.

O fille d'Œdipe, la religion l'emporte ſur l'intérêt que nous prenons à votre ſort, & ſur la pitié que nous inſpire votre pere. Nous ſommes con-

1 J'ai ſuivi dans cette phraſe ci la verſion de l'ancien éditeur.

traints par la crainte des dieux, à ne rien changer de nos dernieres diſpoſitions.

ŒDIPE.

Pourquoi donc compter ſur la renommée, ou ſur les titres les plus flatteurs, puiſque les effets n'y répondent pas? O Athéniens, ſi renommés par votre tendreſſe pour les étrangers malheureux, ſerai-je donc ſeul forcé de vous reprocher votre dureté? Quoi! après m'avoir fait ſortir ſur votre parole de cet aſyle où je reſpirois un inſtant, vous me chaſſez inhumainement de votre pays: Vous vous aheurtez à maudire mon nom ſeul, oui mon nom ſeul; car rien autre choſe ne le mérite en moi, dont les forfaits, après tout, ont été involontaires: mais euſſent-ils été réfléchis & médités: auroit-on pour cela le droit de me traiter de meurtrier & de pervers? La fin funeſte de mon pere & de ma mere vous ſaiſit d'horreur, je le ſçais. Vous ne devez cependant pas ignorer leur cruauté à mon égard [1]. Au reſte, c'eſt ſans le ſavoir que je me ſuis creuſé l'abîme où vous me voyez; « & » ceux qui m'ont ſi indignement exilé n'ont pas

1 On s'apperçoit aiſément ici qu'Œdipe fait alluſion à l'ordre cruel que donnerent Laïus & Jocaſte pour le faire périr auſſitôt qu'il eut vu le jour. Il prétend qu'il auroit pu s'en venger, ſans être criminel, quand même il en auroit connu les auteurs.

Je n'ai pas ſuivi dans tout ce qu'Œdipe vient de dire, la traduction du P. Brumoy: il y a entiérement défiguré le texte, comme l'obſerve très bien M. Dupuis.

» ignoré la noirceur de leur attentat. Au nom des » dieux, n'abusez pas, pour m'outrager, de la foi » publique, sur laquelle j'ai compté en quittant » cet asyle sacré. Sous le vain prétexte d'honorer » les dieux, n'allez pas les déshonorer en effet, » & songez qu'ils jettent également leurs regards » sur les justes & sur les impies, sans que l'impiété » ait encore pu échaper au supplice qui lui est dû ». Quelle tache pour la gloire d'Athènes, si, prétendant respecter la religion, vous alliez outrager la nature? Soyez donc fidéles aux promesses que vous avez daigné me faire, & épargnez les tristes restes du plus infortuné des hommes. Je suis venu vers vous, purifié & comme consacré par les dieux pour apporter à cette contrée des avantages sans nombre que vous allez connoître par la conversation que j'aurai avec votre chef, dès qu'il sera arrivé. Je vous conjure, en attendant, de ne pas violer en ma personne les loix de l'hospitalité.

LE CHŒUR.

Respectable vieillard, vos raisons, auxquelles on ne peut s'empêcher d'avoir égard, me décident à me contenter que le roi entre en connoissance de cette grande affaire.

ŒDIPE.

Mais où fixe-t-il sa demeure?

LE CHŒUR.

Il n'en a pas d'autre que celle de ses ancêtres.

On lui a député la même personne qui nous a fait venir ici.

ŒDIPE.

Croyez vous qu'il veuille se déplacer un instant, & qu'un vieillard aveugle puisse espérer quelques égards, quelques bontés de sa part.

LE CHŒUR.

Votre nom ne le laissera pas indifférent, soyez en assuré.

ŒDIPE.

Qui s'est chargé de l'en instruire [1]?

LE CHŒUR.

D'ici à Athènes, où il reste, le chemin est assez long: les propos des allans & des venans se répandent de toutes parts; & on ne s'entretient que de vous: votre nom est maintenant dans la bouche de tout le monde: & il n'aura pas plutôt frappé l'oreille de notre prince, fût-il plongé dans le sommeil, qu'on le verra promptement accourir où vous êtes [2]?

1 Cette question & la réponse du chœur supposent que la personne députée à Thésée, étoit partie avant qu'Œdipe eut déclaré son nom.

2 M. de Vauvilliers observe avec raison que la chose est de si grande importance, & fait tant de bruit qu'elle doit réveiller l'homme le plus profondément endormi, & l'obliger d'aller à la découverte. C'est ce que Virgile nous peint dans ce vers:

Tùm verò Æneas, subitis exterritus umbris,
Corripit è somno corpus.............

ÆNÉID. IV.

ŒDIPE.

Puisse-t-il arriver dans des dispositions favorables à mon bonheur & à celui de ses sujets ! Au reste on n'en a jamais d'autres quand notre propre avantage nous détermine.

ANTIGONE.

O dieux ! que vois-je !... Mon pere, je ne sçais que dire, que penser !

ŒDIPE.

Qu'as tu, ma fille ?

ANTIGONE.

J'apperçois une femme montée sur un coursier, ayant sur la tête un chapeau à la Thessalienne, qui accourt vers Colone. Eh quoi ! est-ce bien celle que je me figure ?... Ne l'est-ce pas ?... Me fais-je illusion ?... Hélas, que je suis malheureuse ! Tantôt oui, tantôt non ; je ne suis sûre de rien. Mais ce n'est pas d'autre qu'elle : l'air riant avec lequel elle fixe ses yeux sur moi, à mesure qu'elle s'approche, me dit assez que ce ne peut être que ma tendre & chere Isméne.

ŒDIPE.

Que viens tu de dire là, ma chere Antigone ?

ANTIGONE.

Oui, mon pere, je vois ma sœur, je vois votre fille arriver. Sa voix va tout à l'heure se faire entendre à vous.

SCÈNE VI.

Les mêmes, ISMÉNE.

ISMÉNE.

O MON pere, & vous ma ſœur, que j'ai de plaiſir à vous retrouver! Et quelles peines je me ſuis données pour un ſi triſte ſpectacle!

ŒDIPE.

Comment, c'eſt toi, ma fille?

ISMÉNE.

O mon pere!.....

ŒDIPE.

O toi, que les deſtins ont fait naître du même ſang que moi!

ISMÉNE.

O quelle ſource de malheurs rappellez vous là!

ŒDIPE.

Comment! tu as pu retrouver nos traces?

ISMÉNE.

Ah, ce n'eſt pas ſans beaucoup de peines.

ŒDIPE.

Embraſſe moi, ma fille.

ISMÉNE.

J'en embraſſe deux à la fois.

ŒDIPE.

Antigone & moi ?

ISMÉNE.

Voilà une infortunée de plus réunie à vous.

ŒDIPE.

Mais qui t'a contraint de ſuivre la fortune d'un pere malheureux ?

ISMÉNE.

Mon pere, c'eſt le deſir de vous être utile....

ŒDIPE, avec précipitation, & interrompant preſque ſa fille.

Me regrettois tu donc ?

ISMÉNE.

Et je voulois vous apprendre moi même des choſes qui ne pouvoient ſe confier à perſonne. Je me ſuis dérobée du palais avec un fidéle écuyer qui m'a conduite.

ŒDIPE.

Et qu'y font vos freres, que leur jeuneſſe rend propres à tout entreprendre.

ISMÉNE.

Ils ſont malheureux où ils ſont. D'étranges diviſions agitent leur maiſon.

ŒDIPE.

Leur conduite, comparée avec la vôtre, mes cheres filles, eſt bien extraordinaire. « Semblables

» aux Egyptiens chez qui les hommes font les ou-
» vrages des femmes, tandis que celles ci traitent
» les affaires, ils se tiennent cachés dans leur pa-
» lais, & laissent à leurs sœurs le soin de souffrir
» tous les maux à la fois avec un pere exilé ». Depuis qu'Antigone, l'une de vous deux, a pu m'être de quelque utilité, elle s'est attachée à moi, & a été ma seule compagne & le seul soutien de ma vieillesse : uniquement occupée de me conserver une triste existence, elle a méprisé toutes les commodités de la vie de Thébes, pour souffrir la faim avec moi, & me suivre à travers des forêts hérissées de ronces & d'épines, toujours nuds pieds & toujours exposée aux injures de l'air. Et toi, ma chere Isméne, tu as tout quitté pour venir, à l'insçu des Thébains, me communiquer les oracles dont je suis l'objet. Quelque message semblable t'améne sans doute encore aujourd'hui auprès de ton pere ? Quelque motif secret t'aura fait abandonner ma maison ? Tu ne viens pas, je l'augure bien, sans avoir de tristes nouvelles à m'apprendre ?

ISMÉNE.

Vous le permettrez, mon pere, je n'entrerai point dans le détail de tout ce qu'il m'en a coûté pour vous retrouver ; ce seroit faire revivre des peines passées & oubliées : j'ai à vous entretenir de choses plus essentielles, des maux affreux qui accablent vos malheureux fils, Étéocle & Polynice.

Auſſitôt que vous avez été exilé, ils ont d'abord balancé s'ils ne feroient pas mieux de céder le trône à Créon, leur oncle, que de s'expoſer à attirer ſur Thébes des malheurs attachés à un ſang inceſtueux. Mais, depuis ce temps, la paſſion de régner dévore tellement leurs cœurs, que tous les deux, preſſés je ne ſçais par quelle furie, veulent s'emparer de la ſouveraine autorité. Étéocle retient le ſceptre, & s'eſt ſeul couronné, bravant, ſans reſpect, Polynice, ſon aîné, qu'il a forcé de ſe réfugier à Argos, d'où l'on dit qu'il reviendra, appuyé d'une nouvelle alliance, livrer Thébes en proie aux Argiens, ou ſe ſacrifier avec ces nobles alliés. « Ce ne ſont point de ſimples bruits, mon pere; ce » ſont des faits atroces; & j'ignore quel terme » les dieux ont preſcrit à nos malheurs ».

ŒDIPE.

» Quoi, tu eſperes que les dieux, devenus pro- » pices, terminent jamais nos maux ».

ISMENE.

» Oui, mon pere; & je me fonde ſur leurs ora- » cles ».

ŒDIPE.

» Quels oracles » ?

ISMÉNE.

» Les voici : Que vos peuples, coupables de » votre exil, vous rechercheront un jour vivant » ou mort ».

ŒDIPE.

Quel avantage tireront-ils d'un homme dans ma position ?

ISMÉNE.

Ils font consister en vous seul toute leur force.

ŒDIPE.

Quoi! mes propres débris vaudront mieux que moi même ?

ISMÉNE.

Les dieux veulent signaler leur pouvoir à vous relever autant qu'ils vous ont abbaissé.

ŒDIPE.

Se peut-il qu'une vieillesse utile & respectée, soit la suite d'une jeunesse humiliée & avilie !

ISMÉNE.

Apprenez que Créon, convaincu de ce que je vous dis, va bientôt arriver ici.

ŒDIPE.

Mais, ma fille, dans quel dessein ?

ISMÉNE.

Pour se rendre maître de vous, & pour vous conserver & vous retenir, non dans le pays Thébain, mais sur la frontiere.

ŒDIPE.

Eh bien, alors, de quel avantage prétendent-ils que je leur serai ?

ISMÉNE.

ISMÉNE.

Ils ſçavent que votre tombeau, dans une terre étrangere, leur ſeroit funeſte.

ŒDIPE.

Il n'y a qu'un dieu qui ait pu procurer ces connoiſſances.

ISMÉNE.

Et c'eſt pour cela qu'ils veulent s'aſſurer de vous, & vous fixer ſur les confins de leur pays.

ŒDIPE.

M'y donneront-ils auſſi la ſépulture?

ISMÉNE.

Le meurtre de votre pere ne le permettra pas.

ŒDIPE.

D'après cela, ma fille, non, jamais je ne ſerai à leur diſpoſition.

ISMÉNE.

Cette réſolution leur cauſera la plus grande peine.

ŒDIPE.

Qu'eſt ce qui peut donc produire, chez eux, un pareil changement à mon égard?

ISMENE.

Ils redoutent les effets de votre indignation après votre mort.

ŒDIPE.

D'où ſçais tu, ma fille, tout ce que tu me dis là?

ISMÉNE.

C'eſt un oracle rapporté par des députés revenus de Delphes.

ŒDIPE.

Apollon a rendu cet oracle à mon ſujet ?

ISMÉNE.

Ce ſont les termes mêmes des députés.

ŒDIPE.

Cet oracle eſt-il venu à la connoiſſance de quelqu'un de mes fils ?

ISMÉNE.

Tous les deux en ſont inſtruits.

ŒDIPE.

« Les perfides, ils le ſçavent, & l'ardeur de » régner étouffe en eux le regret d'un pere » !

ISMÉNE.

J'en ſuis pénétrée de douleur.

ŒDIPE.

Ah ! plaiſe aux dieux, que la rage qui les anime l'un contre l'autre, n'ait jamais de relâche ; que le fer partage continuellement mon ſanglant héritage ; que celui qui eſt maître du ſceptre en ſoit privé lui même, & ne le laiſſe jamais reprendre par celui qui eſt exilé : fils dénaturés, qui m'ont vu, avec la plus grande indifférence, forcé de ſortir ignominieuſement de mes états ! il y a plus ; ils n'ont pas rougi de m'exiler eux mêmes, & de m'abandonner à mon malheureux ſort. « Mais cet

» exil, disent-ils, étoit volontaire. Frivole excuse ». Dans le premier mouvement de mon désespoir, faisois-je d'autres vœux que pour la mort? ne désirois-je pas qu'on m'eût arraché la vie en me lapidant? Personne cependant n'a cru devoir exaucer mes vœux. C'est [1] lorsque le temps avoit commencé à soulager mes douleurs, lorsque j'avois exercé sur moi les plus cruels fureurs, que les Thébains me repoussent de leur ville. Mes fils,

1 M. Ducis a très bien profité de ce bel endroit de la tragédie Grecque. Voici comme il fait parler Œdipe à Polynice lui même.

Eh! ne régnois tu pas, quand ta voix criminelle
De mon pays natal m'exila sans retour!
Tu m'as chassé, barbare; il te chasse à ton tour.
Eh! dans quel temps encore tes ordres tyranniques
M'ont-ils banni du sein de mes dieux domestiques!
Quand mon ame lassée, après tant de malheurs,
SOULEVANT PAR DEGRÉS LE POIDS DE SES DOULEURS,
Pour vous seuls, d'exister reprenoit quelque envie,
Et du sein des tombeaux remontoit à la vie:
C'est dans ce temps, ingrat, de ton rang enivré,
Que tu m'as vu partir d'un œil dénaturé.
Ton devoir, ma vertu, mes sanglots, ma misere,
Rien n'a pu t'attendrir sur ton malheureux pere:
Et si ma digne fille, en consolant mes jours,
A mes pas chancelans n'eût prété ses secours,
Si ses soins prévoyans, sa pieuse tendresse,
Sur mes tristes destins n'eussent veillés sans cesse,
Sans guide, sans appui, mourant, inanimé,
Sur quelque bord désert la faim m'eût consumé.

fils dénaturés, pouvant s'y oppofer, me laiffent être le jouet de la populace. Je fuis par eux, pour un feul mot, réduit aux dernieres extrémités de l'ignominie & de l'indigence, trop heureux d'avoir trouvé une reffource (proportionnée à ce que leur fexe permettoit) dans la générofité de mes filles; tandis que leurs freres ont préféré l'éclat d'une couronne aux intérêts d'un pere. Qu'ils ne comptent pas que je faffe jamais rien pour eux, ni qu'ils jouiffent en paix de mon empire. J'ai pour garant de cette terrible menace contre eux, les nouveaux oracles, qui font en cela très conformes aux anciens. Que Créon vienne donc ou quelqu'autre puiffant Thébain: il ne gagnera rien fur mon efprit irrité. O Athéniens, & vous, vénérables déeffes, protectrices de ces lieux, donnez moi un afyle, & vous acquerrez un libérateur d'Athènes, & le plus redoutable ennemi de Thébes.

LE CHŒUR.

Vos difcours, Œdipe, & les oracles que vous venez de rapporter, vous rendent, vous & vos filles, refpectables à nos yeux; &, puifque vous nous promettez d'être le bienfaiteur de ce pays, je vais vous donner une marque effentielle de ma bonne volonté pour vous.

ŒDIPE.

Aidez de vos confeils un homme difpofé à fe prêter à tout.

LE CHŒUR.

Je vous conſeille de faire des expiations aux déeſſes, dont vous venez de profaner le temple.

ŒDIPE.

Apprenez moi, ô étranger, la maniere de faire ces expiations.

LE CHŒUR.

Commencez par puiſer de l'eau de la fontaine ſacrée avec des mains pures.

ŒDIPE.

Après que j'aurai puiſé cette eau des libations?

LE CHŒUR.

Vous couronnerez les bords & les anſes des coupes, habilement travaillées, qui ſont auprès de la fontaine.

ŒDIPE.

Sera ce avec des feuilles ou de la laine, ou autrement?

LE CHŒUR.

Avec de la laine récemment enlevée de la toiſon d'une jeune brebis.

ŒDIPE.

Que me reſtera-t-il à faire après cela?

LE CHŒUR.

Vous ferez vos libations, le viſage tourné vers l'orient.

ŒDIPE.

Me ſervirai-je des vaſes dont vous me parliez à l'inſtant ?

LE CHŒUR.

Ils y ſont pour cela. Vous verſerez de l'eau des trois ſources : pour la derniere libation, vous remplirez entierement une coupe.

ŒDIPE.

Que ferai-je de cette coupe pleine ?

LE CHŒUR.

Vous y ajouterez du miel, & point de vin.

ŒDIPE.

Quand ces libations ſeront finies ?

LE CHŒUR.

Vous offrirez, des deux mains, trois fois neuf branches d'olivier, en adreſſant une priere aux déeſſes.

ŒDIPE

C'eſt cette priere qu'il m'importe le plus de ſçavoir.

LE CHŒUR.

Nous ne les appellons Euménides, que parce qu'elles daignent ſe montrer propices & favorables. Adreſſez leur donc, ou vous même, ou tout autre pour vous, vos vœux à voix baſſe & ſans beaucoup de diſcours, & retirez vous auſſitôt après. Ces cérémonies finies, ô illuſtre étranger, je m'approcherai de vous ſans crainte.



Libations faites aux Euménides.

ŒDIPE.

Mes filles, tout ce detail vous regarde.

ANTIGONE & ISMÉNE.

Nous l'avons très bien compris : nous n'attendons plus que vos ordres.

ŒDIPE.

Pour moi, mon âge & mon état me rendent incapable d'offrir un ſacrifice pareil. Qu'une de vous s'en charge : elle pourra ſuffire ſeule, avec de la bonne volonté. Je déſire ſeulement qu'on ſe hâte, & qu'on ne perde pas de temps, pourvû que l'on ne m'abandonne pas : car mes infirmités ne me permettent plus de reſter ſans aide, ni ſans guide.

ISMÉNE.

Votre fille Iſméne, mon pere, prend ſur elle le ſoin du ſacrifice. Mais je voudrois ſçavoir en quel lieu il doit ſe faire ?

LE CHŒUR.

Allez à l'autre extrémité de ce bois, vous trouverez là quelqu'un qui vous indiquera tout ce qui vous ſera néceſſaire.

ISMÉNE.

Ma chere Antigone, je vous laiſſe ſeule auprès de mon pere : je vais de mon côté exécuter ſes ordres. Nous ne pouvons trop multiplier nos ſoins ; mais on ne doit jamais faire valoir les peines que l'on prend pour un pere.

SCÈNE VII.

LE CHŒUR, ŒDIPE, ANTIGONE.

LE CHŒUR.

Je crains, ô étranger, de r'ouvrir des plaies mal fermées. Je ſuis néanmoins curieux de ſçavoir le détail de vos malheurs.

ŒDIPE.

De quoi voulez vous me parler?

LE CHŒUR.

De cette privation affreuſe de la vue dont vous êtes affligé.

ŒDIPE.

Je vous en conjure par l'hoſpitalité dont vous daignez m'honorer, n'allez point à la ſource de pareilles horreurs; car j'en ſuis accablé.

LE CHŒUR.

Je veux ne rien ignorer des motifs qui vous ont rendu & qui vous rendent encore ſi célébre.

ŒDIPE à Antigone.

Ah! ma fille!

LE CHŒUR.

Ne vous y refuſez pas, je vous le demande en grace,

ŒDIPE.

Hélas ! hélas !

LE CHŒUR.

Soyez aſſuré de trouver en nous la juſte récompenſe de la complaiſance que vous nous témoignerez à cet égard.

ŒDIPE.

Je ſuis chargé, ô étranger, des plus grands crimes : oui, j'en ſuis chargé ; mais dieu m'eſt témoin que je les commis ſans le ſçavoir !

LE CHŒUR.

Qu'entendez vous par là ?

ŒDIPE.

Toute une ville entiere m'a fait partager, ſans que je le ſçuſſe, une couche qui me rendoit coupable du crime le plus affreux.

LE CHŒUR.

Quoi ! Thébes vous auroit-elle placé dans le lit de votre mere, comme cela ſe dit de toutes parts ?

ŒDIPE.

Oh ! ne me rappellez pas un ſouvenir plus cruel que la mort ! Ces deux jeunes vierges ſont le fruit de ce funeſte hyménée.

LE CHŒUR.

Qu'entends-je ?

ŒDIPE.

Oui, les dieux ont à l'innocence attaché l'infamie.

LE CHŒUR.

O dieux !

ŒDIPE.

La même mere nous a donné le jour.

LE CHŒUR.

Le même pere peut donc les appeller ses filles & ses sœurs ?

ŒDIPE.

Il n'est que trop vrai.

LE CHŒUR.

O infortuné !

ŒDIPE.

Quel cercle de malheurs ?

LE CHŒUR.

Où vous êtes engagé.

ŒDIPE.

Sans cependant être criminel.

LE CHŒUR.

Mais n'avez vous pas osé souiller vos mains ?

ŒDIPE.

Jamais ce reproche ne pourra m'être fait à juste titre.

LE CHŒUR.

Quoi donc ?

ŒDIPE.

Je me suis laissé placer par une ville entiere dans un lit, où plût aux dieux que je n'eusse jamais pris place.

LE CHŒUR.

Mais ne vous êtes vous pas rendu coupable d'un homicide ?

ŒDIPE.

Qu'entendez vous par là? de quoi voulez vous parler ?

LE CHŒUR.

Du meurtre de votre pere.

ŒDIPE.

Abymez moi donc de confuſion en rappellant mes deux plus horribles aventures.

LE CHŒUR.

Eſt-il vrai que vous ayez verſé ſon ſang ?

ŒDIPE.

Oui, cela eſt vrai. Mais on ne peut me le reprocher.

LE CHŒUR.

Comment ?

ŒDIPE.

Non; on ne peut me le reprocher : ma juſtification eſt facile.

LE CHŒUR.

Comment, vous dis-je ?

ŒDIPE.

Ecoutez moi. La mort de Laïus n'eſt pas plus volontaire que l'inceſte que j'ai commis. La loi

m'absout, puisque j'ignorois tout ce qui pouvoit me rendre coupable.

LE CHŒUR.

Mais voici Thésée, ce fils d'Égée, attiré par le bruit que fait ici votre présence.

ACTE II.

SCÈNE UNIQUE.

LE CHŒUR, THÉSÉE, ŒDIPE, ANTIGONE.

THÉSÉE.

O FILS de Laïus, qui vous êtes cruellement privé de la lumiere, vos malheurs ont retenti jusqu'au milieu de mon palais [1] : vous ne pouvez m'être inconnu ; & depuis que je suis en route

1 Rien de plus touchant que la maniere dont Phénix, dans la tragédie de M. Ducis, annonce à Admete l'arrivée d'Œdipe auprès du temple des Euménides.

« Seigneur, vers ces cyprès, vers ces rochers arides,
» Où le remords consacre un temple aux Euménides,
» A mon œil tout à coup, de respect prévenu,
» S'est offert un mortel, un vieillard inconnu.
» Ses yeux ne s'ouvrent point à la clarté céleste.
» Au printemps de ses jours une beauté modeste,

pour venir vous trouver, je n'entends parler que de vous. Il m'est facile dans ce moment de vous reconnoître à votre air, & par les traces de la cruauté que vous avez exercée sur vous même. C'est, ô infortuné Œdipe, la plus tendre pitié qui me fait accourir à votre secours : dites moi avec confiance ce que vous désirez de moi, ce que je pourrois faire pour vous & pour votre jeune & infortunée compagne. Il faudroit que la chose fut impossible, si vous me trouviez insensible à vos vœux. Car je me rappelle fort bien que j'ai passé comme vous par les plus cruelles épreuves. Mon enfance, comme la vôtre, a été confiée à des mains étrangeres, hors de ma patrie : contraint d'errer moi même, exposé a mille dangers, j'ai trop appris, par mes propres maux, à devenir sensible aux infortunes d'autrui. Je me suis fait une loi d'être le protecteur des étrangers & des malheureux; persuadé, comme je le suis, que, selon le cours des

» Lui prêtant son appui, ses soins généreux,
» Aide, soutient, conduit ce vieillard malheureux.
» La noblesse est encore sur son visage empreinte :
» On y voit la douleur, mais sans trouble & sans crainte.
» Ses longs cheveux blanchis, agités par les vents,
» Couvrent son front pensif qu'ont sillonné les ans.
» J'observois dans son port, sur son front immobile,
» Au milieu de ses maux sa dignité tranquille ;
» Et tout enfin, Seigneur, en lui m'a rappellé
» Cet illustre proscrit, dont vous m'avez parlé.

choſes humaines, je peux redevenir malheureux: car rien n'eſt moins aſſuré que ce que nous prépare le jour qui doit ſuivre.

ŒDIPE.

Théſée, la nobleſſe & la beauté de vos ſentimens ſe manifeſtent dans le peu de paroles que vous venez de m'adreſſer. Les informations que vous avez priſes à mon ſujet m'épargnent le triſte récit que j'aurois à vous faire de ce que je ſuis, de mon origine & de ma famille; &, ſans me permettre d'entrer dans le détail affligeant pour moi des motifs qui peuvent toucher votre pitié, vous exigez ſeulement que je vous expoſe en peu de mots mes beſoins.

THÉSÉE.

Ne différez donc pas de me les faire connoître.

ŒDIPE.

Je viens mettre en votre poſſeſſion mon triſte corps qui n'offre rien de précieux aux regards, quoique vous deviez vous en promettre les plus grands avantages.

THÉSÉE.

Et quels ſont-ils?

ŒDIPE.

Vous le ſçaurez avec le temps: le moment n'eſt pas encore venu.

THÉSÉE.

Mais quand connoîtra-t-on publiquement le prix de votre bienfait.

ŒDIPE.

Ce n'eſt qu'après mon trépas, & lorſque vous m'aurez accordé un tombeau.

THÉSÉE.

« Quoi vous ſongez à un tombeau, & vous » négligez le ſoin de vos jours » !

ŒDIPE.

Tous les ſervices que vous pourriez me rendre ſe bornent là déſormais.

THÉSÉE.

« Vous contentez vous d'un ſi léger ſervice ».

ŒDIPE.

Au reſte, voyez: je vous préviens qu'il en coûtera des combats.

THÉSÉE.

Parlez vous de vos enfans & de moi.

ŒDIPE.

Thébes me redemandera.

THÉSÉE.

» Mais ſi elle vous redemande, il ne vous con- » vient pas de vivre en exilé ».

ŒDIPE.

L'ingrate patrie m'a banni lorſque je ſongeois le moins à la quitter.

THÉSÉE.

Dans l'infortune, la vengeance n'aboutit qu'à de vains efforts.

ŒDIPE.

Attendez un moment & ne me condamnez pas ſans m'entendre.

THÉSÉE.

Parlez, en effet, pour que je ne ſois pas expoſé à prononcer ſans connoiſſance de cauſe.

ŒDIPE.

« Ah, Théſée, vous voyez un roi accablé ſous » le fardeau de mille maux ».

THÉSÉE.

» Parlez vous de vos anciens malheurs, dont....

ŒDIPE.

» Non ; ceux là ſont l'entretien de toute la » Grèce ».

THÉSÉE.

» Quoi donc ; & quels maux plus funeſtes ſont » tombés ſur vous ?

ŒDIPE.

» La douleur d'être, par mes propres enfans, » chaſſé de ma patrie, ſans eſpoir d'aucun retour, » comme un parricide.

THÉSÉE.

» Mais ils ſongent à vous rappeller.

ŒDIPE.

» Un oracle les y contraint.

THÉSÉE.

» Qui craignent-ils ?

ŒDIPE.

» Vous. Athènes leur ſera funeſte.

THÉSÉE.

» Hé, qui cauſeroit cette révolution?

ŒDIPE.

» Cher Théſée, les dieux ſeuls ſont exempts des » viciſſitudes. Tout vieillit; tout meurt. Le temps, » d'une main toute puiſſante, confond & renverſe » tout. La terre perd inſenſiblement ſa fécondité. » L'âge enléve aux corps leur force & leur vigueur. » La fidélité même expire; & de ſes cendres naît la » perfidie. Le même eſprit n'unit pas toujours les » amis & les alliés. Ce qui avoit plu devient déſ- » agréable & reprend enſuite ſa premiere grace. » Tout change. Thébes & Athènes ſont aujourd'hui » alliées & tranquilles. Mais un jour viendra, & » les années en ſe ſuccédant l'améneront enfin; » jour fatal où la diſcorde, briſant les nœuds de » cette heureuſe union, fera d'un ſujet léger la » matiere d'une guerre cruelle. Alors, certes alors, » ou Jupiter & Apollon ne ſont pas dieux, ou » comptez que mes froides cendres ſeront arroſées » du ſang Thébain. Mais ne tirons pas le voile, & » reſpectons les divins ſecrets. Je reviens à ma de- » mande : conſervez ſeulement la foi donnée; &, » ſi les dieux ſont fidéles, apprenez qu'Athènes ne » ſe repentira pas d'avoir procuré aſyle à un étran- » ger tel qu'Œdipe ».

LE CHŒUR.

Nous l'avons entendu tenir les mêmes discours en arrivant.

THÉSÉE.

» D'après cela, se pourroit-il qu'on dédaignât
» une pareille alliance? Cet autel consacré à l'hos-
» pitalité, & si cher à notre culte ne le permet-
» troit pas. Les vénérables déesses ont elles mêmes
» donné un asyle à Œdipe qui les imploroit. Il
» rend d'ailleurs à mes états & à moi un service
» trop signalé pour le refuser de la main d'un héros
» tel que lui. Je lui décerne donc le droit d'asyle
» dans mon royaume. Choisissez, Œdipe, ou de
» fixer ici votre demeure, & je charge ces habitans
» d'être vos défenseurs, ou de me suivre dans mon
» palais. Je vous laisse le choix; & c'est ainsi que
» Thésée tâche de reconnoître & de mériter vos
» faveurs ».

ŒDIPE.

O dieux, reconnoissez de si généreux soins!

THÉSÉE.

Lequel préférez vous des deux partis que je vous propose? Venez vous dans mon palais?

ŒDIPE.

N'étant pas libre dans mon choix, je me fixe ici.

THESÉE.

Je ne m'opposerai à rien de ce que vous désirez: mais que prétendez vous faire ici?

ŒDIPE.

M'y venger des outrages des Thébains.

THÉSÉE.

Je compte toujours ſur les avantages que nous procurera votre préſence en ces lieux.

ŒDIPE.

Ne doutez point de l'effet de mes promeſſes, ſi vous êtes fidéle aux vôtres.

THÉSÉE.

Je ſuis incapable de vous trahir & de manquer à mes engagemens.

ŒDIPE.

Auſſi ne veux-je point, ſelon l'uſage, vous lier par des ſermens.

THÉSÉE.

Ma ſeule parole en effet eſt plus ſacrée que les ſermens les plus ſolennels.

ŒDIPE.

Mais cependant quels ſont les moyens que vous emploirez ?

THÉSÉE.

A quel ſujet me demandez vous cela ?

ŒDIPE.

Soyez aſſuré que les Thébains vont venir m'aſſaillir de toutes parts.

THÉSÉE.

Je me repoſe du ſoin de votre garde ſur ces braves Coloniates.

ŒDIPE.

Puis-je en outre vous prier de ne pas m'abandonner ?

THÉSÉE.

Ne vous inquiétez nullement ſur tout ce que j'aurai à faire à votre égard.

ŒDIPE.

La crainte eſt inſéparable de pareilles inquiétudes.

THÉSÉE.

Quant à moi je crois n'avoir rien à redouter.

ŒDIPE.

Sçavez vous les menaces ?

THÉSÉE.

Je ſçais que perſonne n'oſera tenter de vous enlever malgré moi. Toutes les menaces, toutes les atrocités qu'exhale un tranſport violent, ne laiſſent dans l'eſprit, une fois redevenu calme, que les traces du bruit qu'elles ont produit [1]. C'eſt ce qui arrivera aux Thébains. Ils réfléchiront ſur le projet de vous enlever, dont ils ſe ſont vantés, & ſeront effrayés des difficultés. D'ailleurs, ſans que j'aie beſoin de vous le repréſenter, pouvez

1 Un moment pouſſe & rompt un tranſport violent,
Mais l'indignation qu'on prend avec étude,
Augmente avec le temps, & porte un coup plus rude.
Corneille, MORT DE POMPÉE, act. IV. ſcène premiere.

vous manquer de confiance, puiſque vous êtes ici d'après les ordres d'Apollon même. En un mot je ſçais que le ſeul nom de Théſée, quoiqu'abſent, vous mettra à l'abri de tout outrage.

INTERMEDE.

LE CHŒUR, ŒDIPE, ANTIGONE.

STROPHE I.

Les dieux vous ont conduit, ô étranger, dans le ſéjour le plus délicieux de l'Attique, à Colone, redevable à Neptune des beaux chevaux qu'on y admire. Le roſſignol y fait retentir ſes doux accens de tous côtés, dans des vallons verdoyans, où l'on n'éprouve jamais les rigueurs de l'hiver; les vents n'y font point ſentir leur haleine bruyante; & les rayons ardens du ſoleil y ſont interceptés par des arbres chargés de fruits, & par d'épais feuillages, que des pampres de lierre marient par tout enſemble. Le riant Bacchus & ſes joyeuſes compagnes y fixent à perpétuité leur ſéjour [1].

1 Voici ce qu'on lit dans Plutarque, au ſujet du commencement de cette ſtrophe : Traité, SI L'HOMME D'AAGE SE DOIT ENCORE ENTREMETTRE ET MESLER DES AFFAIRES PUBLIQUES, chap. IX. p. 240, du XV[e] vol. de la nouvelle édit. in-8°. Nous allons citer, d'après la traduction

ANTISTROPHE I.

Le narciſſe y étale en tout temps à côté du ſaffran doré, ſon calice odorant, fleurs qui ſervirent autrefois de couronne aux grandes déeſſes [1] : le Céphiſe [2], par mille canaux divers, promene ſes eaux à travers de gras pâturages & féconde les campagnes. Lieux charmans, lieux enchanteurs où le chœur des muſes vient ſouvent former le brillant cortége de l'éclatante Vénus.

d'Amyot : « On dit que Sophocle étant appellé en juſtice par ſes propres » enfans, qui lui mettoient ſus qu'il radotoit, & eſtoit retourné en » enfance pour ſon grand aage, afin que, par authenticité de juſtice, » il lui fuſt baillé curateur, leut, devant les juges, l'entrée du chœur » de ſa tragédie que l'on ſurnomme ŒDIPUS EN COLONE, qui ſe com» mence ainſi :

Eſtranger tu as faict entrée
En cette fertile contrée,
Par le bourg Colone nommé,
Pour ſes bons chevaux renommé,
Là où le gracieux ramage
Du roſſignol fait le boccage
Des vaux verdoyans réſonner,
Plus qu'ailleurs on ne l'oyt ſonner.

» Et, pour ce que le cantique en pleut merveilleuſement à l'aſſiſtance, » chacun ſe leva, l'accompagna & le renvoya juſques en ſa maiſon, » avec grandes acclamations de joye & battements de mains à ſon » honneur, comme on faiſoit au ſortir du théâtre, quand il avoit fait » jouer quelqu'une de ſes tragédies ».

1 Proſerpine & Cérès. Les couronnes de la premiere ſe faiſoient avec le narciſſe, & celles de la ſeconde avec le Saffran.

2 L'on conçoit qu'il ne s'agit ici que du Céphiſe de l'Attique.

STROPHE II.

Mais ce qui contribue ſurtout à la gloire de ce lieu délicieux, c'eſt qu'il produit ſans culture & ſans ſoins cet arbre précieux que l'on ne trouve ni dans les vaſtes plaines de l'Aſie, ni dans l'île de Pélops [1], l'olivier, la force des athletes, la terreur des ennemis & le prix des vainqueurs. Perſonne, ni jeune ni vieux, n'a droit de toucher à cet arbre conſacré à Minerve & garant de ſa protection; &, ſans ceſſe, d'un œil attentif, elle veille, ainſi que Jupiter, à nous le conſerver.

ANTISTROPHE II.

Nous ne devons également pas taire la gloire qui réjaillit ſur toute l'Attique, par la faveur inſigne de Neptune, qui a daigné accorder à Athènes les chevaux, les écuyers & la marine qui lui ont procuré de ſi magnifiques triomphes. O fils de Saturne, puiſſant dieu des mers, oui, c'eſt à vous que les Athéniens ſont redevables de la gloire d'avoir les premiers ſçu dompter les courſiers, & ſe ſervir habilement de la rame pour voguer ſur l'onde avec la vîteſſe des Néréides.

1 Le Péloponnèſe, preſqu'île qui tire ſon nom de Pélops, fils de Tantale, maintenant la Morée. Les Doriens ſe rendirent très puiſſans dans cette partie de la Grèce: c'eſt ce qui fait que Sophocle l'appelle ici la GRANDE ÎLE DORIQUE DE PÉLOPS.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE, ŒDIPE, LE CHŒUR.

ANTIGONE.

« C'EST à préſent, ô Attique, qu'il faut mettre » en œuvre cette valeur ſi célébrée ».

ŒDIPE.

Qu'y a-t-il donc, ma fille ?

ANTIGONE.

Mon pere, je diſtingue dans l'éloignement, Créon, qui arrive avec une ſuite nombreuſe.

ŒDIPE.

O chers Coloniates, daignez montrer aujourd'hui que vous m'êtes de puiſſans protecteurs.

LE CHŒUR.

Soyez aſſuré que vous ne recevrez aucun outrage. Si notre grand âge ne peut vous inſpirer de confiance, comptez au moins ſur la valeur qui eſt héréditaire dans ce pays, & que la ſucceſſion du temps ne peut affoiblir.

SCÈNE II.

Les mêmes, CRÉON.

CRÉON au chœur.

ILLUSTRES habitans de ce pays, je ſuis déſolé de voir à votre air, l'inquiétude & peut être les ſoupçons que vous occaſionne ma préſence en ces lieux. Je vous prie de vouloir bien m'entendre, & de ne pas concevoir des idées de mauvais augure à mon ſujet. Je puis vous proteſter que je ſuis incapable des violences dont vous me ſuppoſeriez le coupable projet. Un âge avancé ne me permettroit pas de tenter rien de ſemblable, auprès d'une ville ſurtout qui, dans toute l'Attique, jouit de la réputation de valeur la mieux méritée. Mais je viens, au nom de tous les Thébains, avec les ſeules armes de la perſuaſion, tâcher de déterminer Œdipe à rentrer dans ſes anciens états : je lui tiens d'aſſez près, pour qu'on n'ait pas dû croire qu'aucun autre pût avoir ou plus d'intérêt ou plus de motifs que moi, pour le toucher & l'émouvoir ſur ſa triſte ſituation. (A Œdipe.) Daignez donc, ô infortuné Œdipe, être ſenſible à ma démarche ; tout le peuple Thébain vous redemande ; mais je vous redemande moi même avec d'autant plus

d'empressement, à moins que vous ne me supposiez le plus vil des mortels, que j'ai sous mes yeux le tableau affligeant de vos miseres. Quoi, à votre âge, en être réduit aux tristes ressources de l'hospitalité, toujours errant, manquant souvent du nécessaire, enfin n'ayant d'autre appui que le bras d'une jeune princesse, que je n'eus jamais prévu devoir essuyer les outrages auxquels elle est exposée depuis qu'elle vous prodigue ses tendres soins : que de refus n'a-t-elle pas reçus en implorant, pour vous nourrir, les secours d'une avare pitié ? A quelles insultes, de la part du premier venu, j'en frémis ! n'a-t-elle pas été exposée, elle qui se refuse aux douceurs & aux avantages d'un hymen auquel sa naissance, sa beauté & son âge lui donneroient droit de prétendre [1] ? « Malheureux, que ne » puis-je cacher cette tache faite à notre nom ! Mais » elle est trop publique pour ne pas mériter qu'on

1 Voici le tableau qu'Antigone fait elle même de sa position. ŒDIPE CHEZ ADMETTE, de M. Ducis.

ANTIGONE à Œdipe.

Mon sort ! je le préfere
A l'hymen le plus doux, au trône de mon frere.
Hélas ! c'est à mon bras que le vôtre eut recours.
Si mon sexe trop foible a borné mes secours,
Par ma tendresse au moins j'ai calmé vos allarmes ;
J'ai soutenu vos pas ; j'ai recueilli vos larmes.
Hélas ! pour vous nourrir, j'ai souvent mendié
Les refus insultans d'une avare pitié.

» nous la reproche. Je vous conjure donc, au » nom des dieux, cher Œdipe, d'oublier le paſſé, » de revenir à Thébes, & de dérober notre op- » probre aux regards de la Grèce. Content de » rendre graces à l'humanité de cette ville qui » vous a offert ſon ſein : ſuivez nous, & ſouffrez » que la tendreſſe pour votre patrie, l'emporte ſur » la reconnoiſſance pour Athènes ».

ŒDIPE.

« Téméraire & artificieux prince, quel piége » oſes tu me tendre encore ? Prétend-t-on me rap- » peller pour me ſurprendre & me livrer à de nou- » velles infortunes ? Accablé ſous le faix de mes » maux, & abandonné à mon déſeſpoir, je deman- » dai l'exil. Pourquoi me refusâtes vous alors, ce » que je demandois comme une faveur ? Pourquoi » attendîtes vous que ma douleur calmée eût fait » place dans mon cœur à l'amour de la patrie, » pour m'en chaſſer avec opprobre, ſans que le

Il ſembloit que le ciel, adouciſſant l'outrage,
Aux malheurs de mon pere égalât mon courage.
Seule, au fond des déſerts, j'ai marché ſans effroi,
Croyant avoir toujours vos vertus près de moi.
Vos ennemis ſont les miens, ma douleur eſt la vôtre.
Nous ſeuls nous nous reſtons, conſolés l'un par l'autre.
L'univers nous oublie : ah ! recevons du moins,
Moi, vos triſtes ſoupirs, & vous, mes triſtes ſoins.
Que Thébes à vos deux fils offre un trône en partage ;
Vous ſuivre & vous aimer, voilà mon héritage.

» ſang qui nous lie, pût amollir votre dureté ? A
» préſent que vous me voyez ſous la protection
» d'un état floriſſant, vous employez de trom-
» peuſes careſſes pour me ſéduire & m'arracher
» de ſon ſein, tant les bienfaits vous coûtent peu,
» quand on n'eſt pas diſpoſé à les recevoir ! C'eſt
» offrir à un homme riche des ſecours qu'on lui a
» refuſés dans l'indigence, & dont il eſt en état de
» ſe paſſer. Que penſer d'un tel ſervice ? Telle eſt
» cependant l'offre que vous m'oſez faire ». Rien,
en apparence, de plus obligeant que votre propoſition; mais elle cache les deſſeins les plus perfides. Je veux les dévoiler à ces braves Coloniates, pour qu'ils connoiſſent toute la noirceur de votre cœur.
» Vous venez en effet m'enlever non pour me ren-
» dre mon trône, mais pour me reléguer ſur la fron-
» tiere de Thébes. C'eſt que vous craignez Athènes
» & l'effet de mon ſéjour dans cette contrée » :
d'où ſortiront tous les maux qui vous accableront un jour. Non, je ne me prêterai à rien de ce qui pourroit les écarter. Je ſouhaite que toute l'Attique s'éleve pour votre perte. « Oui, mon mau-
» vais démon vous pourſuivra toujours ; & mes
» fils ingrats n'auront du pays Thébain que le
» champ de leur combat & de leur mort. Vous
» ſemblé-je plus inſtruit que vous des deſtinées
» de Thébes ? Vous ne pouvez en douter, d'autant
» plus que Jupiter & Apollon ſont mes garants.

» J'ai pénétré tout le fiel caché ſous vos ſédui» ſantes paroles ; mais il rejaillira ſur vous, & » vous n'aurez pas l'avantage de me fléchir. Allez, » laiſſez moi vivre dans ce fortuné climat. Mon » ſort, tout malheureux qu'il eſt, me paroît en» core trop beau puiſqu'il fait des jaloux ».

CRÉON.

Pourriez vous donc croire que votre réſiſtance me ſeroit plus funeſte qu'à vous même ?

ŒDIPE.

Je me croirai du moins au comble de la ſatisfaction, ſi ni moi ni les étrangers, que vous pouvez voir auprès de moi diſpoſés à me mettre à couvert de tout outrage, ne nous laiſſons ſéduire par vos brillantes paroles.

CRÉON.

C'eſt donc ainſi, ô malheureux, qu'après avoir été toujours ennemi de toute raiſon dans le cours de votre longue vie, il ne vous reſte plus dans votre vieilleſſe que la folie en partage.

ŒDIPE.

Vous êtes dur dans vos propos. Aureſte vous êtes excuſable ; car je n'ai encore rencontré aucun homme, quelque ſage qu'il fût, à qui il n'échappât quelquefois des expreſſions peu meſurées.

CRÉON.

Il eſt en effet bien différent de parler beaucoup, ou de ne parler qu'à propos.

ŒDIPE.

Votre obſervation eſt juſte. Elle a le mérite de la briéveté, & d'être elle même fort à propos.

CRÉON.

Ce dernier avantage ne peut être ſenti que par des eſprits moins dérangés que le vôtre.

ŒDIPE.

Allez ; retirez vous. Je vous le déclare en préſence des nobles étrangers qui m'entendent. Ne reſtez pas davantage à m'obſerver, & ne vous arrêtez [1] pas dans le même air que je reſpire.

CRÉON *aux Coloniates.*

Vous avez vu, reſpectables étrangers, l'accueil qu'il a fait à mes propoſitions amicales ? *A Œdipe.* Oh ! ſi jamais je vous ai en mon pouvoir....

ŒDIPE.

C'eſt ce qui n'arrivera point : ces braves Coloniates ſont chargés de ma défenſe.

CRÉON.

Mais on trouvera bien les moyens de vous porter des coups qu'ils ne pourront parer.

1 J'ai ſuivi l'interprétation de M. de Vauvilliers ſur le mot ἐφορμῶν, qu'il dérive de ἐφορμέω, JE DEMEURE, JE M'ARRÊTE. Juſqu'à préſent les interprétes & traducteurs l'avoient fait dériver de ἐφορμάω, JE CONSEILLE. D'où il réſultoit un ſens moins analogue à la diſpoſition où doit être Œdipe en répondant aux injures de Créon. Car alors il faudroit traduire : « Ne reſtez pas davantage ici à m'obſerver, & à me donner des avis ſur le lieu où je dois me fixer ».

ŒDIPE.

Que signifient ces menaces?

CRÉON.

Oui, je vous priverai de l'unique ressource qui vous reste. Je viens de faire enlever une de vos filles ; & je vais donner l'ordre pour que celle ci le soit dans l'instant.

ŒDIPE.

Ah! malheureux, malheureux que je suis!

CRÉON.

Vous allez encore avoir bien plus de sujet de vous récrier.

ŒDIPE.

Ismène est en votre pouvoir?

CRÉON.

Et dans le moment Antigone aura le même sort.

ŒDIPE aux Vieillards.

O généreux étrangers, resterez vous dans l'inaction? Allez vous me livrer à ce traître? Vous ne le chasserez pas de votre contrée?

LE CHŒUR.

Etranger, retirez vous sans délai : ce que vous avez fait & ce que vous vous proposez de faire n'est ni juste, ni convenable.

CRÉON à ceux de sa suite.

Voilà le moment de vous saisir d'Antigone, si elle ne veut pas vous suivre de plein gré.

ANTIGONE.

Eh, malheureuſe que je ſuis, à quelle extrémité ſuis-je donc réduite! Réclamerai-je le ſecours des dieux ou des hommes?

LE CHŒUR.

Prenez garde, étranger, à ce que vous voulez faire.

CRÉON.

Je ne prétends exercer aucune violence contre cet homme: mais je reclame une princeſſe de mon ſang.

ŒDIPE.

O chefs de cette contrée!

LE CHŒUR.

Etranger, votre procédé eſt déraiſonnable. Vous violez ici toute loi.

CRÉON.

Point du tout.

LE CHŒUR.

Comment?

CRÉON.

J'uſe de mes droits ſur une parente.

ANTIGONE.

O Citoyens!

LE CHŒUR.

Quoi donc, étranger, vous ne laiſſerez pas cette jeune princeſſe? Voulez vous qu'on ſe mette en devoir de repouſſer la force par la force?

CRÉON.

CRÉON.

Gardez vous en.

LE CHŒUR.

Soyez aſſuré que nous ne ſuivrons pas votre conſeil, ſi vous ne vous rendez à nos repréſentations.

ŒDIPE.

Athènes elle même ſe chargera de venger les outrages que vous me ferez.

LE CHŒUR à Œdipe.

C'eſt ce que nous lui avons déja repréſenté.

CRÉON au chœur qui retient de force Antigone.

Ne retenez pas plus long-temps cette jeune perſonne.

LE CHŒUR.

Nous n'avons point d'ordre à recevoir de vous.

CRÉON.

Ne la retenez pas, vous dis-je.

LE CHŒUR.

Et moi, je vous dis de vous retirer d'ici. O habitans de cette contrée, accourez à mon ſecours; accourez, & venez vous oppoſer à la violation de votre territoire.

ANTIGONE.

O Coloniates, chers Coloniates, voilà qu'on m'entraîne.

ŒDIPE.

Où es tu donc, ma chere fille?

ANTIGONE.

On m'emmene malgré mes cris & mes efforts.

ŒDIPE.

O ma chere fille, prends ma main.

ANTIGONE.

Je ne le puis pas.

CRÉON à ceux de sa suite.

L'éloignerez vous donc ?

SCÈNE III.

CRÉON, ŒDIPE, LE CHŒUR.

ŒDIPE.

O MALHEUREUX, malheureux que je suis !

CRÉON.

Vous voilà enfin seul, & dorénavant vous n'aurez plus vos deux filles pour guider & soutenir vos pas chancelans. Nous verrons maintenant comment vous viendrez à bout d'humilier votre patrie & vos amis ; eux dont j'ai assez respecté les sentimens qui vous les attachent, pour condescendre à leurs désirs, jusqu'a me charger, tout roi que je suis, de vous engager à revenir parmi eux. Le temps viendra, je n'en doute pas, que vous vous repentirez de votre opiniâtreté, qui a tou-

jours affligé ceux qui prenoient à vous un véritable intérêt. Asservi à vos ressentimens, vous ne prenez jamais que des moyens fâcheux & funestes à vous même.

LE CHŒUR à Créon, qui veut s'en aller.

Ne vous éloignez pas, étranger.

CRÉON. Il croit qu'on veut lui faire violence.

Prenez garde de me faire ici aucune violence.

LE CHŒUR.

Mais je ne vous permettrai pas d'enlever ces deux jeunes personnes confiées à ma garde.

CRÉON.

Vous m'obligerez à porter mes vues plus loin, & à vous donner une plus ample matiere de vous récrier.

LE CHŒUR.

Quelles seroient donc vos prétentions?

CRÉON.

Je ne vous laisserai pas même Œdipe.

LE CHŒUR.

Vous oseriez?...

CRÉON.

Sçachez que dans l'instant j'en viendrai à bout; si je n'y trouve les plus puissans obstacles....

ŒDIPE.

Tu oserois, impudent, mettre les mains sur moi?

CRÉON.

Vous ferez mieux de vous taire.

ŒDIPE.

Non, je ne me tairai pas: & les déesses de ces lieux, qui exigent le plus religieux silence, ne m'empêcheront pas même de charger d'imprécations un monstre comme toi, qui m'enléve la seule ressource qui me restoit. Oh! plaise au soleil, cet œil de la nature, que tu sois exposé, toi & toute ta postérité, à être vu d'un chacun, pendant une longue vieillesse, languissant & accablé des mêmes maux qui m'oppriment!

CRÉON.

Vous voyez, généreux Coloniates!...

ŒDIPE.

Oui, ils sont témoins de ce qui se passe entre nous; & ils voyent que de simples menaces sont la seule vengeance que je tire des outrages réels que tu me fais.

CRÉON.

Je ne suis plus maître de moi même. Ses propos m'irritent au point de me donner assez de force pour l'enlever moi seul malgré mon âge.

ŒDIPE.

Oh! quel comble de malheurs!

LE CHŒUR.

Quelle est votre témérité, ô étranger, si vous êtes venu avec de pareilles dispositions.

CRÉON.

Oui, je me ſuis propoſé d'enlever ce vieillard.

LE CHŒUR.

Si vous y réuſſiez, je renoncerois à croire à la gloire d'Athènes.

CRÉON.

La juſtice favoriſe tous les jours les projets du plus foible, contre la violence du plus fort.

ŒDIPE.

Vous l'entendez ?

LE CHŒUR.

Il peut dire ce qu'il voudra : il ne réuſſira pas.

CRÉON.

Les dieux ſeuls peuvent prononcer ſur le ſuccès.

LE CHŒUR.

C'eſt nous outrager que de parler ainſi ?

CRÉON.

J'en conviens ; mais il faut le ſouffrir.

LE CHŒUR.

O peuple, ô chefs de cette contrée, accourez, hâtez vous ! l'injure eſt portée à ſon comble.

SCÈNE IV.

Les mêmes, THÉSÉE.

THÉSÉE.

Que signifient les cris que j'entends? Qu'y a-t-il? Dites moi qui a pu vous effrayer au point de me forcer à interrompre le sacrifice que j'offrois à Neptune, dieu protecteur de cette contrée? Je suis accouru avec une précipitation forcée pour être instruit & vous secourir.

ŒDIPE.

O Thésée (car je reconnois votre voix), mon unique soutien, défendez un roi outragé jusques dans vos états.

THÉSÉE.

Que voulez vous dire? Parlez. Par qui avez vous été outragé?

ŒDIPE.

Par ce Créon, que vous devez voir auprès de vous, qui vient de m'enlever mes deux filles, ma derniere ressource.

THÉSÉE.

Qu'entends-je?

ŒDIPE.

Le récit fidele du surcroît de malheurs, qui vient de m'accabler.

THÉSÉE.

Je ne souffrirai pas que vous soyez ainsi outragé dans mes états. *A ceux de sa suite.* Que quelqu'un de vous aille promptement au lieu prochain où j'offrois un sacrifice: qu'il y rassemble à la hâte quelque cavalerie & quelque infanterie : que tout le peuple accoure sans ordre au lieu le plus propre pour fermer les issues & couper le chemin aux ravisseurs. Je ne veux pas avoir promis à ce respectable étranger une protection vaine & ridicule. Allez, exécutez mes ordres sans délai ; &, si dans ce moment je ne retenois les mouvemens de colere dont je suis agité contre cet audacieux, je tirerois vengeance, tout à l'heure, sur lui même de sa témérité. Mais contentons nous de lui faire sentir que nous pouvons autant que lui. Oui, je jure qu'il ne jouira point du fruit de son ravissement. *A Créon.* « L'action que vous venez de faire est of» fensante pour moi, & peu digne de votre rang & » de votre patrie. Quoi, entrer dans une ville po» licée de sages loix, & en violer l'équité par la » violence & par le rapt! Avez vous donc pensé » que l'Attique fût un état rempli d'esclaves ou » de lâches ? M'avez vous regardé moi même » comme un roi peu respectable ? Ce n'est point

» à Thébes que vous avez puisé de si pernicieuses » maximes. Les Thébains sont trop amateurs de » la justice; &, quand ils sçauront que Créon est » venu dans l'Attique bouleverser les loix, pro» faner les sacrés asyles, & enlever des Supplians » déjà trop malheureux, ils n'auront garde d'ap» prouver un semblable attentat ». Avec les plus justes raisons du monde, je ne me fusse jamais comporté ainsi sur votre territoire. J'aurois sçu respecter vos loix. Votre conduite est un opprobre pour votre patrie, & pour vous chez qui elle montre que la sagesse n'a pas suivi le progrès des années. Je vous l'ai déja dit, je le répéte : ordonnez qu'on me ramene dans l'instant les deux jeunes filles d'Œdipe, à moins que vous ne consentiez à rester ici en otage. Je ne vous parle que d'après une résolution fermement prise.

LE CHŒUR.

Voyez, ô étranger, à quoi vous réduisent vos procédés. Votre noble origine ne vous met point à l'abri de l'infamie que l'on peut vous reprocher.

CRÉON.

O fils d'Égée, je n'ai pas eu de l'Attique l'idée défavorable que vous m'imputez; & ce n'est point de moi même & sans aveu, que j'ai exécuté mon projet. Je n'ai jamais pu croire que cet état, ému d'une pitié rare, voulût retenir des personnes de mon sang malgré moi, ni donner retraite à un

inceſtueux & un parricide. J'ai toujours penſé que l'Aréopage, conduit par les loix les plus ſages, ne permettroit jamais que des vagabonds ſe mêlaſſent au milieu des citoyens d'Athenes. C'eſt d'après cette idée, que j'ai cru pouvoir me ſaiſir de ma proie; &, ſans les imprécations d'Œdipe contre ma famille, je ne me fuſſe peut être point porté à cet excès: les injures m'ont fait oublier ma modération; car la vengeance eſt de tout âge: la mort ſeule nous rend inſenſibles à tout. Maintenant que vous ſçavez les motifs de ma conduite, faites ce que vous voudrez. La juſtice de ma cauſe ne me rendra pas plus fort, étant ſeul contre une multitude entiere. Mais, malgré mon âge, je repouſſerai, autant qu'il ſera en moi, la force par la force.

ŒDIPE.

Sur qui, impudent, prétends tu faire retomber les injures que tu viens de nous faire entendre? N'as tu pas à craindre qu'on t'en faſſe rougir auſſi bien que moi [1]. Tu triomphes de m'objecter des meurtres, des inceſtes, des malheurs, comme ſi j'y avois trempé volontairement? Peut-on ſe diſſimuler que j'aie été la triſte victime, qui aurai payé pour toute notre famille à la juſtice des dieux peut-être depuis longtemps irrités? Car j'oſe défier qu'on

1 Il ne faut point oublier que Jocaſte, mere & épouſe d'Œdipe, étoit ſœur de Créon.

puisse me reprocher, à moi en particulier, aucune action qui ait attiré tous ces malheurs. Dis, par exemple, si je dois répondre de la mort de mon pere? Les oracles lui ont prédit qu'il périroit de la main d'un de ses fils. Je n'étois pas encore né pour lors, pas même formé dans le sein de ma mere. Le moment fatal de voir le jour, luit enfin pour moi; j'acquiers de la vigueur avec un peu d'âge; je rencontre mon pere; j'en viens aux mains avec lui, il succombe; je ne puis ni ne dois le reconnoître: quel est donc mon crime? Quant à ma mere, tu ne rougis point de m'obliger à parler du malheur que j'ai eu d'en faire mon épouse? C'étoit ta sœur. Tu veux donc que j'en parle? Eh bien j'en parlerai, puisque tu n'as pas craint de souiller ta bouche de toutes sortes d'horreurs. Elle m'a donné le jour, oui elle m'a donné le jour. « C'est à mon insçu & au sien, qu'elle » a donné des fils à son fils. Le seul souvenir m'en » fait frémir d'horreur! & c'est de sang froid que tu » as l'audace de m'accabler d'un reproche dont la » honte retombe sur elle & sur toi ». Oui, je l'ai épousée sans le sçavoir; je n'en parle qu'avec les plus vifs regrets, & je n'ai point à redouter qu'on puisse me traiter à plus juste titre, d'inceste que de parricide. Au reste, pour m'a justification je n'ai qu'une seule chose à te demander. Quel parti prendrois tu, si tu voyois venir fondre tout à

coup ſur toi, quelqu'un qui voulût t'arracher la vie? Etoufferois-tu le premier mouvement de la vengeance, pour t'informer ſi l'aſſaſſin ne ſeroit pas ton pere? Ah! la réclamation de ce ſentiment, ſi peu que tu tiennes à la vie, ſeroit bien foible contre la preſſante néceſſité de la défendre. Les deſtins ont cependant voulu que telle ait été ma poſition: j'en atteſterois mon pere lui même, s'il étoit parmi nous. Vois donc, avec la liberté que tu prends de me faire toutes ſortes de reproches devant ces étrangers, comme tu es fondé à me les faire? J'aime bien après cela t'entendre, te faiſant parade de principes d'équité, louer Théſée & rendre hommage à la ſageſſe des loix par leſquelles Athènes eſt adminiſtrée. Et pourquoi oublies tu de faire des ſujets de Théſée un éloge qui leur eſt particulierement dû? Ignores tu que nulle part les dieux ne ſont honorés avec autant de dévouement qu'en ce pays, d'où tu te propoſes d'arracher un vieillard malheureux & ſuppliant, pour le mettre en ton pouvoir, ainſi que ſes filles, dont tu t'es emparé. Mais j'oſe avoir quelque confiance dans les déeſſes protectrices de ces lieux, & accoutumées à ſe montrer propices aux prieres qui leur ſont adreſſées. Je vais implorer leur puiſſante aſſiſtance, & les ſupplier d'accorder aux braves citoyens qui m'ont donné l'hoſpitalité, de ſoutenir la haute opinion dont ils ont tou-

jours joui, & que toi ſeul paroîtrois ignorer.

LE CHŒUR.

Quelle nobleſſe de ſentimens, ſeigneur, dans cet étranger ! De combien de malheurs il a été aſſailli, & qu'il mérite bien de trouver des protecteurs !

THÉSÉE.

Mais ne nous bornons pas à tous ces beaux diſcours. Les raviſſeurs des filles d'Œdipe ne perdent pas ainſi leur temps.

CRÉON.

Qu'exigez vous dans ce moment de moi, qui ſuis deſtitué de tout ſoutien ?

THÉSÉE.

Paſſez de ce côté, je vais vous ſuivre. Je veux que vous me montriez les foibles compagnes de ce vieillard, ſi vous les faites garder dans quelqu'endroit prochain : car, ſi on les emmène, je puis me repoſer du ſoin de les ramener ſur ceux que j'ai chargé de mes ordres à cet effet; & jamais ces indignes raviſſeurs ne ſeront tentés de ſe ſçavoir gré d'avoir oſé former & exécuter l'infâme projet de s'évader avec leur proie [1]. Marchez le premier; & ſçachez que vous êtes réduit au ſort que vous faites ſubir aux autres; en les privant de la liberté, vous perdez la vôtre. On ne jouit pas long-temps du fruit d'une conquête injuſte.

1 J'ai ſuivi le ſens très clair que préſente l'interprétation de Mudge.

C'eſt ce que vous allez éprouver par vous même. Je penſe bien cependant que vous n'en ſerez pas venu aux excès que vous vous êtes permis, ſans l'aſſurance d'être ſoutenu dans l'exécution d'un pareil projet. C'eſt ce qui me reſte à examiner; parce que je ne dois pas expoſer une ville entiere à tomber dans les embûches qui lui ſeroient tendues par un ſeul homme. Vous comprenez cela ſans doute. Vous parois-je aſſez bien juger de la circonſtance préſente, & des diſpoſitions où vous deviez être lorſque vous méditiez votre entrepriſe ?

CRÉON.

Je n'ai rien à vous répondre Vous avez droit de tout dire ici. Je ſçaurois ce que j'aurois à faire, ſi j'étois à Thébes.

THÉSÉE.

Allez, allez, gardez vos menaces pour un autre temps. Pour vous, Œdipe, reſtez ici ſans aucune inquiétude; & ſoyez aſſuré que je vais tout mettre en œuvre pour vous rendre vos filles, à moins que la mort ne vienne m'arrêter dans l'exécution de mes deſſeins.

ŒDIPE.

O Théſée, que les dieux daignent récompenſer la nobleſſe de vos ſentimens, & la juſtice que vous m'accordez.

INTERMÉDE.

LE CHŒUR, ŒDIPE.

STROPHE I.

QUE ne puis je me tranſporter dans le lieu que le bras des vaillans combattans va faire retentir du cliquetis des armes! J'envie le bonheur de tout ce qui ſera témoin des coups violens qu'ils vont ſe porter : ſoit que l'action ſe paſſe auprès du temple d'Apollon, ſoit qu'elle ſe paſſe ſur les rivages qui réfléchirent autrefois la lumiere des torches ardentes de Cérès, où les vénérables prêtreſſes initient les mortels aux ſacrés myſteres, célébres par le ſecret le plus inviolable recommandé aux prêtres qui y ſont prépoſés ſous le nom d'Eumolpides. C'eſt là, oui c'eſt là, je l'imagine, que le courageux Théſée & les raviſſeurs des deux jeunes princeſſes qui n'ont encore connu aucun époux, vont faire entendre leurs cris bruyans.

ANTISTROPHE I.

Peut être qu'ils ne ſe rencontreront qu'auprès d'Œgalée, dans le canton occupé par la tribu Œatide? Mais combattront-ils à cheval ou ſur des chars? Au reſte, de quelque maniere qu'ils viennent à ſe heurter, l'étranger ſuccombera : il cédera

à la valeur des habitans, & encore plus à celle que Théſée a hérité de ſes ancêtres. Déjà je vois les chevaux parés de leur harnois éclattant, & tous les habitans de ce canton, dévoués au culte de Minerve & de Neptune, fils chéri de Rhée, ſe hâter de monter leurs courſiers pour s'avancer au combat.

STROPHE II.

L'affaire eſt elle engagée, ou eſt elle différée? Il me ſemble déjà voir Créon nous ramener Antigone, princeſſe malheureuſe, & malheureuſe par ſes plus proches. Hélas! Jupiter ſeul accorde les heureux ſuccès; je ne puis que les augurer. Que n'ai-je en ce moment l'aîle de la colombe! D'un vol rapide je me porterois dans les airs audeſſus des combattans, pour y obſerver ſi je ne ſuis point trompé dans mes eſpérances.

ANTISTROPHE II.

O Jupiter, ſouverain des dieux, dont les regards ſe portent partout, rempliſſez nos chefs de courage pour que la victoire leur ſoit facile. Soyez leur favorable auſſi, ô vous belliqueuſe Minerve, vénérable fille de Jupiter; vous, Apollon, & vous, Diane, ſa ſœur, qui d'un pas léger aimez preſſer le cerf, remarquable par ſa viteſſe, & par la couleur tachetée de ſa peau. Réuniſſez tous votre puiſſante protection en faveur de ce pays & de ſes généreux habitans.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

LE CHŒUR, ŒDIPE.

LE CHŒUR.

O ÉTRANGER, vous ne pourrez me traiter de viſionnaire & de faux prophete. J'apperçois les princeſſes vos filles qui accourent ici: les voici.

ŒDIPE.

Où, où ſont-elles?.... Répétez?.... Quoi?....

SCÈNE

SCÈNE II.

Les mêmes, ANTIGONE, ISMÉNE, THÉSÉE.

ANTIGONE.

O MON pere, mon pere, que nous ſerions heureuſes ſi vous pouviez voir le bienfaiteur qui nous ramene auprès de vous !

ŒDIPE.

O mes filles ! eſt-ce bien vous ?

ANTIGONE.

Oui, nous mêmes. Nous devons notre retour à la valeur de Théſée & des braves combattans qu'il avoit ſous ſes ordres.

ŒDIPE.

Approchez, mes cheres filles, qu'il me ſoit permis de vous preſſer entre mes bras. Je me croyois pour toujours privé de ce bonheur.

ANTIGONE.

Qu'il nous eſt doux de nous rendre à vos vœux !

ŒDIPE.

Approchez : où êtes vous donc ?

ANTIGONE. Antigone & Iſméne ſe jettent dans les bras d'Œdipe.

Nous voici, toutes deux.

ŒDIPE.

O chers rejettons!

ANTIGONE.

Tout eſt cher à un pere.

ŒDIPE.

O mon unique reſſource[1]!

ANTIGONE.

Bien foible pour vos malheurs.

ŒDIPE.

J'embraſſe ce que j'ai de plus cher au monde. Il me ſemble que le poids de mes malheurs eſt plus ſupportable: maintenant la mort même n'a plus rien d'effrayant pour moi. Soutenez moi, mes cheres filles, chacune de votre côté; ne me quittez pas un inſtant, & procurez quelque calme à un infortuné abandonné, & chaſſé de ſa patrie. Mais faites moi un récit court de ce qui vient de ſe paſſer: il ſied à votre jeuneſſe de parler en peu de mots.

ANTIGONE.

Nous ne pouvons mieux vous ſatisfaire de toutes manieres, qu'en vous priant d'écouter Théſée, notre libérateur.

1 Dans l'ŒDIPE CHEZ ADMETE, Antigone parle ainſi à Œdipe, qu'un habitant venoit d'outrager indignement.

. . . . Mon pere, entends ma voix!
Reçois encore mes ſoins pour la derniere fois:
C'eſt moi, c'eſt ton ſoutien, ton guide, ta famille.

ŒDIPE, à Théſée.

Pardonnez, noble étranger, ſi ma reconnoiſſance n'éclate qu'après avoir donné un libre cours à ma tendreſſe. Hélas! je le ſçais parfaitement, le plaiſir que je goûte à l'inſtant, c'eſt à vous ſeul & point à d'autres que j'en ſuis redevable. Oui, vous même & aucun autre mortel n'a le droit de ſe glorifier d'avoir rendu la liberté à mes filles. Plaiſe aux dieux de combler les vœux que je forme pour vous en particulier & pour toute cette contrée; car je n'ai trouvé nulle part autant de ſenſibilité, d'équité & de fidélité qu'ici. Je rends témoignage à des ſentimens dont j'ai fait l'heureuſe expérience. La conſolation dont je jouis, je vous la dois & ne la dois à nul autre. Daignez donc, ô prince généreux, me donner votre main, & ſouffrez, s'il eſt poſſible, que je vous embraſſe. Mais qu'exige-je? comment! un profane, un coupable comme moi, oſeroit porter ſes mains ſur un homme qui n'a rien à ſe reprocher de tout ce qui traîne ordinairement après ſoi la miſere & l'infortune? Non, je ne prendrai pas avec vous..... Non, certes, je ne peux me permettre une telle liberté. Mes filles ſeules, compagnes de mes malheurs, doivent me témoigner qu'elles les partagent avec moi. Recevez donc mes remercimens ſans vous approcher davantage, & continuez d'en uſer à mon égard avec cette

bonté équitable dont jusqu'à présent j'ai tant à me féliciter.

THÉSÉE.

J'ai admiré, sans en être étonné, bien loin de le trouver mauvais, le plaisir que vous avez eu de vous entretenir avec vos filles, & l'empressement que vous leur avez témoigné de les entendre avant moi. Vous pouvez m'en croire; je cherche moins à me distinguer par de belles paroles, que par mes actions. Je viens de vous en donner la preuve. J'ai accompli tout ce que je vous ai promis. J'ai rendu inutiles les menaces & les efforts de Créon. Je ne vous parlerai pas des moyens que j'ai employés pour réussir : je ne veux pas avoir l'air d'en tirer vanité : ce sera quelquefois pour les princesses vos filles une matiere de conversation entre vous. Mais je dois vous avertir de quelque chose que je viens de me laisser dire tout à l'heure : c'est un petit incident qui, quoique léger en apparence, mérite de n'être pas négligé; car nul mortel ne doit montrer d'insouciance sur aucun événement [1].

ŒDIPE.

Que peut il y avoir, noble fils d'Égée? instrui-

1 Cette pensée a été imitée & rendue par Térence de maniere à être goûtée & répétée par tout le monde;

Homo sum, humani à me nil alienum puto.

ſez-moi ; car j'ignore ce dont vous voulez me parler.

THÉSÉE.

On me rapporte qu'un étranger qui ne vient pas de Thèbes, & qui paroît être votre allié, s'eſt retiré à l'autel de Neptune, où j'offrois un ſacrifice lorſque j'ai accouru à votre ſecours.

ŒDIPE.

D'où eſt-il ? Pourquoi a-t-il choiſi cet endroit pour retraite ?

THÉSÉE.

Je ne puis répondre à ces queſtions : Je ne ſçais qu'une ſeule choſe ; c'eſt que, d'après ce qu'on me dit, il demande à vous voir en particulier.

ŒDIPE.

Que veut dire cela ? l'endroit où il s'eſt réfugié indique aſſez une affaire grave & ſérieuſe.

THÉSÉE.

Son projet eſt de vous entretenir, & de ſe retirer en ſûreté.

ŒDIPE.

Mais quel peut-être un homme qui prend ainſi la précaution de ſe mettte ſous la protection des dieux ?

THÉSÉE.

Rappellez vous ſi vous n'auriez pas à Argos quelque parent jaloux de vous entretenir.

ŒDIPE.

O prince, digne de toute ma reconnoiſſance, reſtez auprès de moi !

THÉSÉE.

Mais qu'avez vous?

ŒDIPE.

Ne me le demandez pas.

THÉSÉE.

Qu'eſt ce qui peut vous faire parler ainſi?

ŒDIPE.

Vous venez de me mettre ſur la voie de reconnoître l'homme dont vous me parlez.

THÉSÉE.

Quel eſt ſon nom? Ne puis je lui reprocher ſa démarche?

ŒDIPE.

O Théſée, c'eſt mon fils ! ce fils que j'abhorre ! le ſeul avec qui je frémiſſe d'avoir un entretien.

THÉSÉE.

Quoi ! vous ne pourriez l'entendre, & lui refuſer ce qu'il vous demanderoit? d'où viendroit une pareille répugnance?

ŒDIPE.

O prince, la voix d'un tel fils doit être odieuſe à un père & ne me contraignez pas, je vous en conjure, de me prêter à ſes deſirs.

THÉSÉE.

Cependant voyez auparavant ſi je peux me

diſpenſer de vous en faire une loi. Le reſpect dû au dieu qu'il invoque ne l'exige-t-il pas?

ANTIGONE.

Mon pere, permettez moi, malgré ma jeuneſſe, de vous faire des obſervations qui me ſont dictées par mon cœur. Ne vous oppoſez pas aux deſirs de Théſée, & à la volonté de Neptune. Souffrez que notre frere vienne ſe jetter à vos genoux. Soyez aſſuré qu'on ne vous forcera point à des partis qui ne vous conviendroient pas. Que craignez vous de l'entendre? On fait ſouvent, en s'expliquant, les plus heureuſes découvertes. Vous êtes ſon pere : c'eſt pourquoi eût-il commis contre vous les plus grandes horreurs, vous ne devez pas uſer de repréſailles à ſon égard. Recevez le donc. Vous n'êtes pas le ſeul qu'un juſte courroux anime contre ſes propres enfans. Pourquoi les vôtres, comme ceux de tant d'autres, ne ſeroient-ils pas ſenſibles aux tendres avertiſſemens de leurs amis? Pour vous faire comprendre les ſuites fâcheuſes d'une opiniâtreté à laquelle on s'abandonne ſans réſerve, ai-je beſoin de vous rappeler tous les maux qu'ont attiré ſur vous les auteurs de vos jours? Vous en avez une preuve que trop frappante dans la privation affreuſe de la vue, à laquelle vous vous êtes réduit. Enfin cédez à nos inſtances: car il eſt honteux de laiſſer longtemps attendre ce qu'on a droit de demander;

& il le ſeroit encore plus pour vous de ne ſçavoir pas obliger, après l'avoir été vous même.

ŒDIPE.

Mes cheres filles, il m'eſt doux de céder à vos inſtances: non, je n'ai rien à vous refuſer. *A Théſée.* Je vous prie ſeulement, Théſée, ſi cet étranger m'approche, de ne pas ſouffrir qu'il ſe rende maître de ma perſonne.

THÉSÉE.

Il ſuffit que vous me le recommandiez une fois, reſpectable vieillard. Je ne le dis pas pour me faire valoir; mais ſçachez que vous reſterez ici ſain & ſauf, tant que quelque divinité prendra ſoin de mes jours.

SCÈNE III.

Les mêmes, excepté THÉSÉE qui s'eſt retiré.

LE CHŒUR.

STROPHE.

J'OSE affirmer qu'on doit regarder comme un homme dangereux, quiconque ſe détermine, au mépris de l'aimable médiocrité, à ſuivre les loix impérieuſes d'une ambition déréglée. Par exemple, n'y auroit-il pas de la folie à deſirer une longue ſuite d'années qui ne s'accumulent qu'a-

vec les infirmités. Non il ne peut y avoir de vrai bonheur pour celui qui ne ſçait pas modérer des deſirs inſatiables, dont le cruel aiguillon tourmente & preſſe juſqu'à cet âge, où le ſentiment émouſſé ne goûte plus ni les douceurs de l'hyménée, ni les ſons flatteurs de la lyre, ni les mouvemens joyeux de la danſe; juſqu'à la mort, en un mot [1].

ANTISTROPHE.

C'eſt un bonheur de ne pas naître, ou de rentrer dans le néant auſſi-tôt qu'on a vu la lumiere du jour [2]. Car on n'a pas plutôt touché au temps

1 La Fontaine a dit, LA MORT EN SOMME. Mais non ſeulement il a rendu l'expreſſion du poëte Grec, il s'eſt même approprié l'idée de cette ſtrophe (FABLES CHOISIES, L. VIII fable premiere, LA MORT ET LE MOURANT.) Voici la maniere dont la mort réplique au mourant qui ſe plaint d'être trop précipitamment contraint de partir :

Je devois, ce dis tu, te donner quelque avis
Qui te diſposât à la choſe :
J'aurois trouvé ton teſtament tout fait,
Ton petit fils pourvû, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cauſe
Du marcher & du mouvement,
Quand les eſprits, le ſentiment,
Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouie :
Toute choſe pour toi ſemble être évanouie :
Pour toi l'aſtre du jour prend des ſoins ſuperflus :
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.

2 C'étoit la façon de penſer de Théognide Mégarien. Voici ſa penſée, raportée par Plutarque, (DES COMMUNES CONCEPTIONS DES

où la jeunesse séme notre vie d'écueils, que tous les maux fondent en foule sur les misérables mortels. De quel genre d'affliction, en effet, ne sont-ils pas assaillis? ils se voient de toutes parts entourés de tous les fléaux divers; trahisons, durs travaux, malédictions. A travers ce torrent de maux ils parviennent à la vieillesse qui est un mal mille fois plus fâcheux encore. Alors, sans frere, sans ami, sans soutien, ils n'ont plus que l'expression de leur misere à faire entendre[1].

STOÏQUES, traduction d'Amyot) « Ils réputent totalement le poëte » Theognis, homme de bas, lâche & vil courage, parce qu'il dit:

> Pour pauvreté fuir & éviter
> En pleine mer se faut précipiter,
> Voire du haut des rochers plus sublimes.

Voyez ΘΕΟΓΝΙΔΟΣ ΠΑΡΑΙΝΕΣΕΙΣ, édit. de M. Brunck, dans son charmant recueil, intitulé, GNOMICI POETÆ GRÆCI; page 6. v. 117.

Ausone a renfermé la pensée de Théognide dans un seul vers Latin.

> Non nasci esse bonum, aut natum cito morte potiri.

1 M. Ducis a imité ainsi cette antistrophe, en mettant ces vers dans la bouche d'Œdipe, s'adressant à Antigone:

> D'être heureux, en naissant, l'homme apporte l'envie;
> Mais il n'est point, crois moi, de bonheur dans la vie.
> Il lui faut, d'âge en âge, en changeant de malheur,
> Payer le long tribut qu'il doit à la douleur.
> Ses premiers jours peut être ont pour lui quelques charmes;
> Mais qu'il connoît bientôt l'infortune & les larmes!
> Il meurt dès qu'il respire, il se plaint au berceau;
> Tout gémit sur la terre, & tout marche au tombeau.

Tel eſt cependant le ſort que nous partageons tous avec cet infortuné Œdipe : ſemblable a un rocher au milieu d'une mer orageuſe, continuellement battu par les flots mugiſſans, il eſt accablé de toutes ſortes de calamités qui fondent ſur lui de l'orient, de l'occident, du midi & du haut des monts Riphées.

SCÈNE IV.

ANTIGONE, ŒDIPE, POLYNICE dans l'éloignement, LE CHŒUR, ISMÉNE.

ANTIGONE.

Mon pere, nous voyons cet étranger qui approche ſeul, en tremblant & les larmes aux yeux.

ŒDIPE.

Quel eſt cet étranger ?

ANTIGONE.

C'eſt celui ſur qui nous avions jetté nos conjectures. Le voici, c'eſt Polynice lui même.

POLYNICE à ſes ſœurs.

Malheureux que je ſuis ! que ferai je, mes cheres ſœurs? pleurerai je d'abord mes malheurs ou les vôtres, ou ceux d'un pere ? Ciel ! dans quel triſte état je le retrouve avec vous, accablé ſous le

poids des ans ! Comme la misere & l'infortune ont changé son visage ! Quoi ! sa tête, déjà privée de la vue, n'a, pour se défendre des injures de l'air, que des cheveux hérissés, triste jouet des vents ? Dans une situation aussi misérable, quelle peut être sa nourriture ? Oh, mon pere ! je m'apperçois trop tard que je suis le plus coupable des fils, d'avoir négligé de pourvoir à vos besoins. J'ai bien d'autres reproches à me faire à votre sujet, j'en conviens. Mais permettez qu'un remords sincere me ramenant à vos pieds...... Jupiter, lui même, au milieu de sa grandeur, daigne bien se montrer indulgent & pardonner aux mortels. Ma faute est grave : mais enfin je peux me rendre digne de pardon. Vous ne répondez rien : ô mon pere, « parlez, ne désespérez » pas un tendre fils. Ne remporterai-je pour tout » fruit de mon voyage, qu'un silence glacé, & » que le courroux d'un pere qui ne daigne pas » m'en dire le sujet ? O vous qui êtes ses filles ché» ries, efforcez vous d'amollir son cœur, & faites » qu'il ne renvoie pas avec dédain & sans réponse » un fils qui est venu sous les auspices de Neptune, » pour fléchir son indignation ».

ANTIGONE.

Laissez l'histoire des crimes dont vous vous êtes rendu coupable : bornez vous à dire le sujet de votre voyage ; parce qu'en effet tout discours,

ſoit qu'il flatte, ſoit qu'il choque, ſoit qu'il excite la pitié, force à la fin de répondre, ne fût-ce que que par l'importunité.

POLYNICE.

Je ſens la force de ce conſeil. « Hé bien, je parlerai : » & d'abord j'implore le dieu dont l'autel m'a ſervi » d'aſyle. C'eſt ſous ſes auſpices & ſur la parole de » Théſée que j'oſe me faire entendre en ces lieux » ſans rien craindre ». Daignent les dieux toucher votre cœur, ô étrangers, & celui de mes ſœurs, & de mon pere, & vous rendre tous favorables à ce que je viens demander. Je vais donc, ô mon pere, vous inſtruire de motifs des mon voyage. « Sçachez » que je vis exilé de ma patrie ; & la cauſe de mon » exil, c'eſt d'avoir voulu régner comme aîné. Étéo» cle ne l'a emporté ni par le droit de la naiſſance, » ni par la valeur, ni par les vertus. Ses intrigues » ſeules ont gagné les Thébains. Je ne puis donc » me cacher à moi même que vos imprécations » me ſont funeſtes ; & les miniſtres des dieux ne » laiſſent pas lieu d'en douter. Arrivé dans l'Ar» golide, & appuyé de l'alliance d'Adraſte, dont » la fille eſt mon épouſe, j'ai entraîné dans mes » intérêts tous les chefs de cette contrée », diſtingués d'ailleurs par leurs exploits guerriers. Sous leurs ordres, j'ai conduit devant Thébes une armée, compoſée de ſept corps de troupes, & commandée par autant de chefs particuliers. « Ils ont

» juré avec moi de périr à Thébes, ou d'en chasser » l'usurpateur ». Mais, après ces détails suffisans, j'en viens au sujet qui m'amene à vos pieds. Daignez, ô mon pere, m'accorder mon pardon & m'exaucer; je vous en conjure au nom de mes alliés. A leur tête est le vaillant Amphiaraüs, si habile à tirer des augures du vol des oiseaux: viennent après lui l'Ætolien Tidée, Étéocle d'Argos, Hippomédon, envoyé par son pere Talaüs, Capanée, qui se flatte de détruire Thébes de fond en comble, le bouillant Parthénopée [1], célebre par sa mere & par son pere Atalante: le dernier rang est occupé par moi, par votre fils: mais que dis-je? je suis indigne de l'être, je n'en porte que le nom. Tels sont les Chefs qui commandent l'armée campée actuellement sous les murs de Thébes. C'est au nom de ces jeunes héros, recommandables par leurs dignes ancêtres, « que je viens vous redemander votre tendresse, & vous conjurer de réserver » votre colere pour un frere perfide qui m'a banni » de ma patrie. Si nous en croyons les oracles, la » victoire est au parti que vous daignerez favoriser. » Je redouble donc mes prieres, & je vous supplie » par les fleuves de Thébes, & par les dieux de notre » sang de calmer votre courroux & de me rendre

1 « On donnoit par excellence le nom de Parthénos (vierge) à Atalante, célébre par la rapidité de sa course, avant qu'elle eût épousé » Hippomène. Parthenopée signifie FILS DE PARTHÉNOS ». Note de M. Dupuis, p. 120. tom. II.

» votre bienveillance paternelle. Exilés l'un & l'au-
» tre, & contraints de mandier des ſecours étran-
» gers, nous courons la même fortune, tandis qu'un
» traître, qui s'eſt couronné de ſes mains, jouit du
» fruit de ſon uſurpation, & inſulte à nos communs
» malheurs. Daignez le vouloir; & je triomphe.
» Mais je ne triomphe que pour vous, & je vous ré-
» tablis ſur le trône; je rentre dans ma patrie; j'en
» bannis le tyran ». J'oſe me flatter de ces ſuc-
cès ſi vous acquieſcez à ma demande; « au lieu
» que ſans vous je n'ai plus d'eſpoir de ſalut [1] ».

1 M. Ducis, dans ſon ŒDIPE CHEZ ADMETE, a profité de cet endroit de Sophocle.

POLYNICE, à ſon pere.

Seigneur, de quelque affront que je ſois accablé,
Je vous vois, je reſpire, & vous m'avez parlé.
Mais, puiſque de mon ſort vous daignez vous inſtruire,
Apprenez qu'Étéocle enivré de l'empire,
Me bravant ſans reſpect, moi, ſon roi, ſon aîné,
M'a retenu mon ſceptre, & s'eſt ſeul couronné.
C'eſt par l'art de ſéduire, & non par ſon courage,
Qu'il a conquis ſur moi notre antique héritage.
Mais j'ai, pour y rentrer, j'ai des moyens tout prêts.
Adraſte avec les miens unit ſes intérêts;
Il m'abandonne tout, tréſors, ſoldats, famille:
J'ai fondé mes traités ſur l'hymen de ſa fille.
Sept intrépides Chefs vont, au premier ſignal,
Dans ſes fameux remparts aſſiéger un rival:
Chacun d'eux pour l'attaque a partagé les portes:
Tout eſt réglé, le temps, les endroits, les cohortes.

LE CHŒUR.

Il ne convient pas, Œdipe, par égard pour Théſée, qui a procuré à cet homme un accès auprès de vous, que vous le renvoyiez ſans lui faire une réponſe, telle que vous la jugerez à propos.

ŒDIPE, au chœur.

« Qu'il rende grace à Théſée [1]. Si le roi ne l'eût » exigé, le perfide n'auroit jamais entendu ma » voix. En faveur de Théſée j'ai ſacrifié mes répu- » gnances. Mais le diſcours qu'il remportera de » moi ne ſera pas tel qu'il a oſé l'eſpérer. (A Po- » lynice.) Miſérable, quand tu occupois ce trône » qu'Etéocle t'a ravi, n'as tu pas toi même exilé

Qu'Etéocle pâliſſe ; ils vont tous l'accabler :
Mais c'eſt de cette main que je veux l'immoler.
C'eſt lui, c'eſt lui, l'ingrat, dont le conſeil parjure
M'a fait envers mon pere oublier la nature.
Que je dois le haïr ! Mais, ſi vous m'exaucez,
Son triomphe eſt détruit, mes malheurs ſont paſſés ;
Si j'obtiens mon pardon, tout mon camp, ſans allarmes,
Croira voir par vos mains le ciel bénir mes armes ;
Et mes ſoldats vainqueurs viendront tous avec moi,
Vous ramener dans Thèbes & vous nommer leur roi.

1 M. Ducis ne met pas moins de force & d'énergie dans la maniere dont il fait parler Œdipe. Cette belle imitation mérite d'aller de pair avec ſon modéle.

Moi, leur roi ! moi, te ſuivre ! ingrat, l'as tu pu croire ?
Eh ! dis moi, que m'importe & Thébes & ta victoire !
Penſes tu, malheureux, ſi je voulois régner,
Que ce fût à ta main de m'oſer couronner !

» ton

» ton pere? Ne l'as tu pas réduit à cet état dont » la vue t'arrache à présent des pleurs intéressés. » Car c'est un retour secret qui te les fait verser, » bien moins sur moi que sur tes propres maux. » Va, je ne pleure point sur les miens; je sçais les » supporter. Je vis; mais c'est pour détester un » parricide tel que toi; toi, dis-je, qui m'as dé» trôné; toi, qui m'as mis dans la situation où » tu me plains; toi, qui m'as contraint de dé» pendre d'autrui pour trainer une vie infortunée. » Trop heureux d'avoir mis au monde des filles, » ou plutôt des héroïnes, que leur humanité & leur » courage ont rendues seules ma ressource & mon

Va tenter, loin de moi, tes combats & tes siéges;
Transporte où tu voudras tes drapeaux sacriléges.
Je plaindrai les Thébains, s'il faut que pour leur roi
Le ciel n'ait à choisir qu'entre Etéocle & toi.
Mais un prince, dis tu, t'admet dans sa famille.
Quel est l'infortuné qui t'a donné sa fille?
Certes, tes alliés ont raison de frémir,
Si c'est sur ta vertu qu'ils doivent s'affermir!
Le trône t'est ravi par un frere infidele:
Eh! ne régnois tu pas, quand ta voix criminelle
De mon pays natal m'exila sans retour!
Tu m'as chassé, barbare, il te chasse à ton tour.

. . . .
. . . .
. . . .

Va, va-t-en, scélérat, ou plutôt reste encore,
Pour emporter les vœux d'un vieillard qui t'abhorre,

» appui ! Mais il n'a pas tenu à toi que je ne fusse
» abandonné & réduit à moi seul. Allez, barbares
» freres, vous n'êtes plus mes fils : & toi, traître,
» apprends que, si les dieux ne t'ont pas encore
» frappé, le supplice n'est pas loin. Tes alliés vont à
» Thébes. Ne te flatte pas de t'emparer de cet état.
» Couple ingrat, vous périrez à la peine, baignés
» dans votre sang. Telles sont les imprécations
» dont je vous ai chargés, & dont je vous accable
» encore aujourd'hui. Oui, Furies, j'implore votre
» bras vengeur pour apprendre à des fils dénaturés
» quel est le prix de l'humanité foulée aux pieds à
» l'égard d'un pere malheureux, dont les filles seules
» ont respecté la misere. Ce seront-elles qui, en ré-
» compense de leur piété, monteront sur ce trône si
» avidement recherché. La déesse de la Justice, tou-
» jours assise auprès de Jupiter, leur est garante de
» mes prédictions. Va, fils exécrable ; &, couvert des
» malédictions d'un pere, pars, & porte de ce pas

Je rends grace à ces mains, qui, dans mon désespoir,
M'ont d'avance affranchi de l'horreur de te voir.
Vers Thébes sur tes pas ton camp se précipite :
J'attache à tes drapeaux l'épouvante & la fuite.
Puissent tous ces sept Chefs, qui t'ont juré leur foi,
Par un nouveau serment s'armer tous contre toi !
Que la nature entiere à tes regards perfides
S'éclaire en pâlissant du feu des Euménides !
Que ce sceptre sanglant que ta main croit saisir,
Au moment de l'atteindre échappe à ton désir !

» aux enfers les foudroyantes paroles que je lance » ſur toi. Puiſſes tu voir bientôt l'iſſue funeſte de » la guerre que tu vas porter dans le ſein de ta » patrie ! Puiſſes tu ne revoir jamais Argos ! Puiſ- » ſiez vous l'un & l'autre tomber entre-lacés & » entre-égorgés de vos mains ! Puiſſe le noir Tar- » tare être votre partage ! Voilà le comble de mes » derniers vœux. Terribles Euménides, & vous, » Mars, qui avez empoiſonné leurs cœurs de haines » mutuelles, hâtez l'effet de mes déſirs. Pars en- » core une fois ; fuis, dis-je ; &, dépoſitaire de ma » derniere volonté, apprends aux Thébains & à » tes fidéles alliés, quel eſt l'héritage qu'Œdipe » outragé laiſſe par teſtament à des fils barbares.

LE CHŒUR.

Votre ſéjour ici, Polynice, ne peut vous être agréable ; partez ſans différer, & ne reſtez pas plus long-temps.

POLYNICE.

« Voyage fatal ! Trop malheureux alliés ! Sous

Ton Etéocle & toi, privés de funérailles,
Puiſſiez vous tous les deux vous ouvrir les entrailles !
De tous les champs Thébains puiſſes tu n'acquérir
Que l'eſpace en tombant que ton corps doit couvrir !
Et, pour comble d'horreur, courbé ſur la pouſſiere,
Mourir, mais en ſujet, & bravé par ton frere !
Adieu : tu peux partir. Raconte à tes amis
Et l'accueil & les vœux que je garde à mes fils.

» quels auspices courons nous à Thébes! Non, je ne » puis leur révéler cet horrible mystere; & il m'est » encore moins permis de reculer. Mourons avec » mon funeste secret. O mes sœurs, témoins de ces » affreuses imprécations de mon pere, au nom des » dieux, si votre retour à Thébes est aussi certain » que mes malheurs, ne me privez pas du moins » des honneurs funébres. Par ce pieux devoir ac- » quérez la double gloire de vous montrer aussi » généreuses sœurs, que vous avez paru filles rem- » plies de tendresse & de piété pour un pere.

ANTIGONE.

» Ah, Polynice, daignez m'écouter.

POLYNICE.

O ma très chere Antigone, « que voulez vous » de moi?

ANTIGONE.

» Ramenez votre armée dans l'Argolide, & » n'allez pas perdre votre patrie, & vous même » avec elle.

POLYNICE.

» Je ne le puis. Hé, comment rassemblerois-je » mes alliés, si je leur donnois le moindre signe de » frayeur?

ANTIGONE.

Et quel fruit retirerez vous de votre impla- » cable haine? Que vous servira d'avoir renversé » votre patrie?

POLYNICE.

» Il me ſeroit trop honteux de reculer & de » devenir la fable d'un frere à qui je dois com- » mander.

ANTIGONE.

» Mais ſongez aux oracles que vous venez d'en- » tendre. Tous leurs traits tombent ſur vous. Ils » vous condamnent vous & votre frere à la mort.

POLYNICE.

» J'en ſens tout le poids : mais il eſt trop dur de » céder.

ANTIGONE.

» Ah, mon frere, & qui ſuivra vos drapeaux » avec de pareilles prédictions ?

POLYNICE.

» Je ſçaurai taire ce qu'il faudra : l'art d'un gé- » néral eſt de publier les heureux préſages, & de » cacher les mauvais.

ANTIGONE.

» Vous êtes donc déterminé à courir à votre » perte ?

POLYNICE.

» Le ſort en eſt jetté : ne m'en parlez plus. Je » vole avec fureur à cette expédition, toute fu- » neſte que je la vois. Je cours braver les impré- » cations paternelles, ou accomplir ma noire de- » ſtinée. Daignent les dieux vous être propices, ſi » vous rendez à un frere mort des devoirs qu'il

» ne peut attendre de vous durant sa vie. Ne me » retenez plus l'une & l'autre. Adieu, cheres sœurs. » C'est pour la derniere fois que vous me voyez.

ANTIGONE.

» Ah, malheureuse que je suis!

POLYNICE.

» Arrêtez vos pleurs. Je le veux.

ANTIGONE.

» Hé, quelle sœur seroit assez barbare pour ne » pas pleurer un frere qui court de sang froid à la » mort?

POLYNICE.

» Oui, s'il le faut, je sçaurai mourir.

ANTIGONE.

» Non, cruel, il n'en sera pas ainsi, vous prê- » terez l'oreille à mes conseils.

POLYNICE.

» Ne me conseillez pas une lâcheté.

ANTIGONE.

Hélas, de quel funeste présage ne sera ce pas pour nous, si vous nous quittez!

POLYNICE.

» Notre étoile fortunée ou malheureuse ne dé- » pend pas de nous. Les dieux sont les maîtres » de nos destinées. Je les conjure de rendre les » vôtres aussi heureuses que vous le méritez toutes » deux.

SCÈNE V.

ANTIGONE, ŒDIPE, LE CHŒUR, ISMÉNE.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

Quel nouveau ſurcroît de douleur pour nous d'avoir été témoins des cruelles imprécations de ce pere infortuné contre ſon fils. Nous ne devons cependant pas les blâmer, de peur que la volonté des dieux n'y ſoit conforme; car on ne peut accuſer leur conſeil d'injuſtice. Mais le temps, le temps ſeul, ce grand maître, nous fera connoître la vérité. Juſqu'à préſent toutes les prédictions dŒdipe ne ſe ſont que trop vérifiées. Il y a tout lieu de préſumer que celles-ci ne ſeront pas moins inſpirées par les dieux.... qu'entends-je....! le tonnerre gronde...!

ŒDIPE.

Mes filles, mes cheres filles, quelqu'un de ceux qui ſe trouvent ici préſens, ne pourroit-il pas aller chercher Théſée, ce prince qui ſe diſtingue en tout par ſes bontés toujours prévenantes?

ANTIGONE.

Quelle nécessité, mon pere, de le faire venir ici?

ŒDIPE.

Avertissez le promptement: car le bruit que je viens d'entendre, m'est un présage certain de ma mort très prochaine.

LE CHŒUR.

ANTISTROPHE I.

Mais voilà que Jupiter à coup redoublés fait retentir son tonnerre. Nous sentons que la frayeur se saisit de nous, nos cheveux se hérissent [1]: nos esprits se glacent d'effroi: Hélas! les éclairs se multiplient de toutes parts... Quelle sera l'issue d'un si terrible fracas? c'est là, oui, c'est là ce qui nous pénétre de la plus cruelle inquiétude. Car jamais ce présage ne se manifeste inutilement; il annonce toujours quelque nouvel événement. O cieux.... O Jupiter!

ŒDIPE.

O mes filles, voici le moment fatal de ma derniere heure: je ne puis m'y soustraire.

ANTIGONE.

Comment le savez vous? d'où pouvez vous l'augurer

ŒDIPE.

Je ne puis en douter: qu'on se hâte donc de faire venir le Roi.

1 Grec: Elle parvient jusqu'aux extrémités de nos cheveux.

LE CHŒUR.

STROPHE II.

Hélas! hélas! le bruit déchirant du tonnerre vient pénétrer jusqu'au siége de notre ame. Soyez nous de nouveau propices, ô dieux, oui, soyez nous propices, si ce présage, encore incertain, regarde notre patrie: plaise au cieux qu'il nous soit favorable. Nous vous conjurons, puissant Jupiter, de ne pas tourner à notre désavantage l'accueil que nous avons fait à cet infortuné.

ŒDIPE.

Mais Thésée arrivera-t-il bientôt? Croyez vous mes filles, qu'il puisse me trouver encore avec un souffle de vie & en état de lui parler?

ANTIGONE.

Quel secret avez vous donc à lui révéler?

ŒDIPE.

Je veux accomplir mes promesses à son égard, & lui assurer les justes fruits de la récompense qui lui est dûe pour les services qu'il m'a rendus.

ANTISTROPHE II.

O prince chéri, ô Thésée, accourez, accourrez. Venez, dis-je, & quittez tout, quand même vous seriez occupé sur quelque promontoir à consacrer une pierre quadrangulaire propre aux sacrifices qu'on offre à Neptune, le dieu des mers[1].

1 C'est là le sens de l'interprétation de M. Vauvilliers.

Précipitez vos pas pour recueillir avec nous, avec nos concitoyens & nos amis, la juſte reconnoiſſance de la protection accordée à cet étranger.

SCÈNE VI.

Les mêmes, THÉSÉE.

THÉSÉE.

Quel eſt le ſujet des cris que vous faites tous entendre ? L'orage ſubit cauſeroit-il parmi vous une telle conſternation ? Les dieux permettent qu'en hiver ces phénomènes ſoient fréquens.

ŒDIPE.

O Théſée, votre arrivée comble mes vœux, & il n'y a qu'un dieu qui ait pu vous faire comprendre cette voix des foudres & des vents.

THÉSÉE.

Qu'avez vous, ô fils de Laïus, de nouveau à m'apprendre ?

ŒDIPE.

Je touche à la fin de mes jours; & je ne veux pas mourir ſans accomplir la foi que j'ai donnée.

THÉSÉE.

D'où ſçavez vous que votre mort eſt prochaine ?

ŒDIPE.

Les dieux eux mêmes, qui ne peuvent être les fauteurs du menſonge, me l'annoncent par des ſignes indubitables.

THÉSÉE.

Comment prétendez vous, reſpectable vieillard, qu'il vous ont prédit cet événement?

ŒDIPE.

J'en ai un indice infaillible dans cet orage dirigé par une main inviſible.

THÉSÉE.

Je dois vous en croire : l'accompliſſement de vos prédictions juſqu'à cet inſtant, m'en fait une loi. Qu'exigez vous maintenant de moi ?

ŒDIPE.

Apprenez, ô noble fils d'Egée, ce qui doit faire à jamais le bonheur de votre ville; je veux vous donner une preuve infaillible de la fidélité de mes promeſſes : Tout aveugle que je ſuis, je vais marcher ſans guide, vers le lieu où je dois expirer. Vous ſeul aurez le ſecret du lieu où ſera mon tombeau, & ne le révélerez à aucun mortel. Ce tombeau vous ſera toujours contre vos ennemis un rempart plus redoutable que mille combattans. Vous ſeul m'y accompagnerez : je le laiſſerai même ignorer à mes filles, malgré toutes ma tendreſſe pour elles. Je ne m'en ſuis ouvert

à qui que ce ſoit. Ce ſera donc pour vous un ſecret inviolable que vous ne révélerez qu'au moment de votre mort, & ſeulement à votre ſucceſſeur, pour être tranſmis, avec les mêmes précautions, à tous les rois d'Athènes. C'eſt à ces conditions que mon tombeau deviendra le plus ſolide boulevard de cette ville contre les attaques des Thébains. Les plus ſaintes loix n'ont ſouvent pas ſuffi pour mettre quantité de villes à l'abri des outrages des hommes; mais les dieux, tôt ou tard, ſéviſſent contre les indignes profanateurs des choſes ſacrées. Je fais des vœux, ô fils d'Egée, pour que vous n'éprouviez rien de ſemblable. Vous êtes inſtruit de tout ce que je pourrois vous dire : je n'ajouterai rien de plus. « Mais je ſens que les dieux me preſſent d'arriver au lieu marqué. Partons, & mettons bas » toute crainte. Suivez moi, mes filles; je vous » ſervirai de guide, comme vous avez été le mien » juſqu'à ce jour.... Qu'on me laiſſe.... Qu'on » ne m'approche pas.... Seul, je trouverai l'endroit où la terre doit m'ouvrir ſon ſein.... C'eſt » par là; oui, dis-je; c'eſt par là : Mercure & la » Déeſſe des enfers m'indiquent cette route.... » O lumiere du jour, qui brilliez auparavant inutilement pour moi, il m'eſt donc encore donné de jouir des heureux effets que vous produiſez : car je me conduis ſeul au lieu qui m'eſt deſtiné pour tombeau. Théſée, vous qui méritez d'être le plus

chéri des princes par l'hoſpitalité que vous exercez envers les étrangers, & vous, Atheniens, « puiſ-» ſiez vous être toujours heureux &, dans votre » proſpérité, vous rapeller quelquefois le ſouve-» nir d'Œdipe. *Il part, le chœur reſte ſeul.*

INTERMÉDE.

LE CHŒUR.

STROPHE.

S'IL nous eſt permis de vous adreſſer des prieres, ô Proſerpine, reine du ſombre empire, & à vous, ô Pluton, qui régnez ſur les mânes, nous vous conjurons d'accorder à cet étranger de paſſer par une mort douce & tranquille, au commun ſéjour des morts, ſur les bords du Styx. Qu'un dieu juſte & bienfaiſant, ô malheureux Œdipe, vous faſſe enfin éprouver ſes faveurs, après tant de calamités que vous ne vous étiez point attirées.

ANTISTROPHE.

Terribles Euménides, & toi, fils de la Terre & du Tartare, qui, du fond de ton antre, jette la terreur aux portes des enfers, indomptable chien à trois têtes, comme on t'appelle de toutes parts,

daignez favorablement accueillir cet étranger, au moment où il se présentera dans le ténébreux séjour. Sois lui favorable aussi, toi, ô mort, sommeil éternel [1].

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

UN OFFICIER, LE CHŒUR.

L'OFFICIER.

Citoyens, je peux vous apprendre, en peu de mots, qu'Œdipe est mort. Mais les circonstances de cette mort, & tout ce qui s'est passé à ce moment là, exigent de très-longs détails.

LE CHŒUR.

L'infortuné est donc au terme de sa carriere?

L'OFFICIER.

Oui, il a quitté, pour jamais, le séjour des mortels.

1 Le travail de M. Vauvilliers sur ces deux strophes est infiniment précieux. Il seroit impossible de trouver le sens de tout cet intermède, si ce sçavant éditeur n'avoit entrepris, avec le plus grand succès, de rétablir la vraie leçon du texte, & de suppléer même dans les endroits où il y a des lacunes. Voyez SOPHOCLIS TRAGOEDIÆ, T. II. notæ in ŒDIP. COLON. p. 16.

LE CHŒUR.

Pouvons nous ſavoir comment il a franchi ce terrible paſſage ? Eſt ce avec le ſecours des dieux ?

L'OFFICIER.

Rien de plus merveilleux que cette mort. Vous ſavez comment il eſt parti d'ici, ſans aucun conducteur, lui-même marchant devant nous tous. Arrivé à la Voie d'airain, il s'eſt arrêté près d'un précipice dans un chemin partagé en divers routes, où Théſée & Pirithoüs s'étoient jurés une fidélité éternelle : là il s'eſt aſſis ſur un ſiége de pierre, entre le rocher Thoricius, & un poirier ſauvage : il s'eſt dépouillé de ſes vêtemens de deuil, & il a ordonné à ſes filles de lui apporter de l'eau vive, puiſée dans quelque ſource voiſine : elles volent auſſi-tôt au pied de la colline de Cérès, garnie d'arbres fruitiers, & en rapportent de l'eau. Après les libations & les purifications preſcrites, ſes filles l'ont revêtu de la robe funéraire. Ces devoirs qu'on lui rendoit, paroiſſoient lui faire plaiſir. A peine tout étoit-il achevé qu'incontinent une violente ſecouſſe fait trembler la terre. Les jeunes princeſſes, à ce bruit, ſont ſaiſies d'effroi : éplorées, elles ſe jettent aux genoux de leur pere, leurs ſanglots & leurs gémiſſemens ſe ſuccédent ſans interruption. A ce moment il leur a dit, en les embraſſant, « mes filles, vous n'avez plus de » pere ; j'acheve de mourir en ce jour. Heureux

» de vous épargner désormais des soins qui ont » dû vous coûter! Oui, mes filles, votre tendresse pour moi vous a mis à de dures épreuves: Une seule chose a pu adoucir vos peines: c'est un parfait retour de la part d'un pere dont la reconnoissance étoit portée aussi loin qu'elle pouvoit s'étendre.... » Mais je vous quitte enfin pour toujours ». A ces mots il a embrassé ses filles, & tous les témoins de ces tristes adieux fondoient en larmes, & jettoient de grands cris, qui ont été suivis d'un profond silence. Alors on a entendu une voix.... chacun a tellement été consterné que les cheveux s'en sont hérissés: car cette voix céleste a fait entendre à plusieurs reprises, ces mots: ŒDIPE, HÉLAS, ŒDIPE QU'ATTENDEZ VOUS DONC? POURQUOI TANT DE DÉLAIS? Aussi tôt Œdipe a fait approcher Thésée, & lui a recommandé ses filles en ces termes? « O Thésée, prince chéri, pour gage » d'une foi inviolable, unissez dans mes mains, » les vôtres à celles de mes filles: promettez que » jamais vous ne permettrez qu'il leur soit fait » aucun outrage, & que dans tous les instans vous » vous prèterez à ce qui pourra contribuer à leur » bonheur ». Thésée, plutôt par générosité que par foiblesse, a promis, par serment, à Œdipe, qu'il se conformeroit à ses desirs: puis ce pere infortuné, prenant de nouveau ses filles sur son sein leur a dit: » Mes filles, ayez le courage de

» vous

» vous éloigner d'ici : vous ne devez rien voir de » ce qui va se passer, & rien entendre de ce qui » me reste à dire : retirez vous promptement : » Thésée doit seul rester auprès de moi ». Nous avons tous pris cet ordre pour nous, & le visage inondé de larmes, nous avons tous suivi les princesses éplorées. A peine avons nous été congédiés, que levant les yeux quelques momens après, nous n'avons plus apperçu que Thésée qui se couvroit le visage avec ses mains, comme s'il eut été frappé de quelque terreur subite & que ses yeux eussent été éblouis : revenu de sa premiere frayeur, nous l'avons vu ensuite se prosterner, & passer un très court espace de temps à invoquer à la fois le ciel & la terre. Il est le seul à ne pas ignorer quel a été le genre de mort d'Œdipe : nous sçavons seulement qu'il n'a pas été frappé par la foudre, ni englouti par les flots dans une violente tempête. Sans doute que quelqu'envoyé des dieux l'aura porté aux bords du Cocyte, ou que la terre s'est doucement entr'ouverte pour le recevoir sans violence & sans douleur. Ainsi a fini ce prince infortuné ; maintenant à l'abri de toutes les infirmités de la vie, à qui notre commisération est inutile, & digne de notre admiration, plus qu'aucun autre mortel. Tout ce récit peut paroître, aux yeux des gens foibles, venir

d'un enthousiaste, mais les esprits solides sçauront l'apprécier.

LE CHŒUR.

Où sont les princesses, & ceux qui l'ont accompagné?

L'OFFICIER.

Les cris qu'elles font entendre, prouvent qu'elles sont à peu de distance.

SCÈNE II.

Les mêmes, ANTIGONE, ISMÉNE.

ANTIGONE.

HÉLAS, hélas! maintenant, il ne nous reste plus, malheureuses que nous sommes, que des afflictions! Nous ne serons plus, à la vérité, déchirées de douleur par le triste spectacle d'un pere souffrant, & dont le sang qui circule dans nos veines a été pour nous la source des peines les plus affreuses & les plus continues: mais tout, dorénavant, va se réunir contre nous, & nous n'aurons à nous repaître que d'afflictions.

LE CHŒUR.

Pourquoi vous affliger ainsi?

ANTIGONE.

On ne peut, ô étranger, se figurer.....

LE CHŒUR.

Il a donc fini ſes jours...., ?

ANTIGONE.

Hélas! & de la maniere dont vous déſireriez le plus ardemment de les terminer, ſi vous pouviez être dans le cas d'avoir recours à la mort. Il n'a ſuccombé en effet ni dans un combat, ni au milieu des flots courroucés. Il a paſſé dans une autre vie par une voie qui nous eſt totalement ignorée. O malheur! Dans quel précipice nous voilà plongées! Car comment, & dans quel pays, ou ſur quelle mer, errerons nous déſormais pour mendier les ſecours néceſſaires au ſoutien d'une triſte vie?

ISMÉNE.

Comment pourrions nous le ſçavoir? ô mort! pourquoi ne m'as tu pas frappée avec mon pere? ne l'euſſé-je pas préféré mille fois à traîner ici bas la vie la plus miſérable?

LE CHŒUR.

Vertueuſes ſœurs, il eſt juſte de recevoir ſans murmurer tout ce qui nous vient des dieux: ne vous livrez pas à toutes les expreſſions de votre douleur ſur un événement qui n'a rien d'affligeant.

ANTIGONE.

Il eſt donc vrai que les maux ont leurs charmes! Car je me trouvois heureuſe, quand je lui

prodiguois mes ſoins. O mon pere, mon tendre pere, confondu pour toujours dans les ténebres de l'empire de Pluton, oui, malgré les infirmités de votre âge avancé, vous étiez & vous ne ceſſerez jamais d'être l'objet de toute ma tendreſſe.

LE CHŒUR.

Tout eſt donc terminé ?

ANTIGONE.

Oui, & conformément à ſes vœux.

LE CHŒUR.

Comment donc ?

ANTIGONE.

Il eſt mort dans ce pays, comme il le déſiroit ; il y a ſon tombeau, & laiſſe des regrets qui ne finiront jamais. Oui toujours, ô pere chéri, mes yeux vous payeront un tribut de larmes ? & rien ne pourra calmer ma douleur. Infortunée que je ſuis ! hélas ! vous n'euſſiez pas dû choiſir votre tombeau dans une terre étrangere, où votre mort me laiſſe dans le plus affreux abandon.

ISMENE.

Notre malheur en effet eſt à ſon comble. Car que deviendrons nous ſeules & ſans aucun conſeil ?

LE CHŒUR.

Puiſque votre pere a terminé heureuſement ſa carriere, cela doit vous déterminer à vous prêter à des motifs de conſolation : car ici bas perſonne n'eſt exempt de peines.

ANTIGONE.

Ma sœur, retournons ſur nos pas.

ISMÉNE.

Que ferons nous?

ANTIGONE.

Je veux....

ISMÉNE.

Quoi?

ANTIGONE.

Voir le tombeau.....

ISMÉNE.

De qui?

ANTIGONE

De mon pere.... ce devoir peut-il m'être interdit?

ISMÉNE.

Vous ne pouvez l'aller retrouver. Avez vous oublié?

ANTIGONE.

Quoi?

ISMÉNE.

Avez vous oublié, dis-je?

ANTIGONE.

Mais quoi encore?

ISMÉNE.

Qu'il n'a pas de tombeau.

ANTIGONE.

Je veux néanmoins y aller & y périr.

ISMÉNE.

Hélas! malheureuse que je serois, que deviendrois-je donc seule!

LE CHŒUR.

Dignes princesses, cessez de vous inquiéter sur votre sort.

ANTIGONE.

Que voulez vous cependant que je devienne?

LE CHŒUR.

Avez vous été jusqu'à présent sans ressource?

ANTIGONE.

Je m'occupe....

LE CHŒUR.

Qe quoi...?

ANTIGONE.

Du moyen de retourner à Thébes: je n'en sçais aucun.

LE CHŒUR.

Il ne faut point en chercher: c'est un parti rempli de difficultés.

ANTIGONE.

Hélas! il y en avoit déjà affreusement quand j'accompagnai mon pere pour venir ici. Elles passoient mes forces: mais elles n'étoient pas audessus du courage qui m'animoit à le suivre[1]?

1 Je ne me suis pas renfermé dans la précision du texte Grec. J'ai suivi la correction du texte, proposée par M. Vauvilliers, & le sens qu'il indique, & qui est très conforme aux sentimens d'Antigone.

LE CHŒUR.

Vous êtes plongée dans un océan de malheurs.

ANTIGONE.

Ah! cela n'eſt que trop vrai.

LE CHŒUR.

J'en conviens.

ANTIGONE.

Hélas! hélas! ô cieux! où nous réfugierons nous? quel eſpoir nous reſte-t-il?

SCÈNE DERNIÈRE.

Les mêmes, THÉSÉE.

THÉSÉE.

METTEZ fin à vos regrets, jeunes princeſſes. Il ne convient pas de pleurer le ſort de ceux qui ont reçu en mourant des témoignages éclatans de la faveur & de la protection des dieux : c'eſt ſe rendre coupable d'injuſtice & d'ingratitude [1].

1 M. Vauvilliers penſe, avec M. Heat, que ceci doit être mis dans la bouche de Théſée. On ne peut ſe refuſer de ſuivre les changemens jugés néceſſaires par d'auſſi ſçavans critiques. Cette derniere ſcène, d'après les anciennes éditions, ne devroit commencer qu'à la ſuite de ce diſcours que l'on fait tenir par le chœur.

ANTIGONE.

Généreux fils d'Égée, nous nous jettons à vos genoux.

THÉSÉE.

Que desirez vous de moi?

ANTIGONE.

Nous voulons voir le tombeau de notre pere.

THÉSÉE.

Cela vous est totalement interdit.

ANTIGONE.

Que nous apprenez vous là, puissant roi de cette contrée?

THÉSÉE.

Œdipe lui même m'a fait promettre sous le serment, en face des dieux, que je ne permettrois à qui que ce soit, d'approcher du lieu de sa sépulture, & d'y aller offrir des vœux. C'est à cette condition que cette contrée peut se promettre les plus grands avantages de posséder son tombeau.

ANTIGONE.

Nous nous ferons toujours un devoir de nous conformer à ses volontés: mais au moins accordez nous de nous faire conduire à Thébes pour prévenir la guerre cruelle de nos freres, & pour empêcher, s'il est possible, qu'ils ne se donnent la mort.

THÉSÉE.

Je n'ai rien à vous refuser de tout ce qu'il conviendra que je faſſe pour vous. Je le dois, à titre de reconnoiſſance, en faveur de l'infortuné qui a choiſi ſon tombeau dans mes états. Je ne puis trop faire pour lui.

LE CHŒUR.

Mettez donc fin à toutes vos inquiétudes : ceſſez de vous affliger, puiſque vos deſirs ſont accomplis.

FIN.

RÉFLEXIONS SUR L'ŒDIPE A COLONE, TRAGEDIE DE SOPHOCLE; ET SUR L'ŒDIPE CHEZ ADMETE, TRAGÉDIE DE M. DUCIS.

L'ŒDIPE A COLONE de Sophocle, eſt un nouveau ſujet d'admirer le génie de ce poëte tragique qui mérite la palme ſur ſes rivaux, tant anciens que modernes. Il les ſurpaſſe tous en effet, dans cette piéce comme dans les autres qui nous reſtent de lui, par la ſublimité & la nobleſſe de ſon expreſſion; par le ſcrupule le plus religieux à obſerver les bienſéances; par l'attention précieuſe à ne produire ſur la ſcène, que des paſſions nobles & généreuſes. Tous les ſujets de ſes tragédies ſont

intéreſſans & bien choiſis, ſes intrigues régulieres & conduites avec ſageſſe, ſes penſées élégantes, nobles & ſublimes, ſes incidens naturels, ſa diction ſimple & non guindée; c'eſt la plume d'un homme d'état qui s'exerce ſans la prétention d'homme de lettre, & non celle d'un littérateur & d'un écrivain de profeſſion qui écrit pour ſe concilier cette réputation. Ses mœurs & ſes caracteres ſont toujours bien deſſinés, toujours les mêmes, & audeſſus de toute critique : ſes chœurs ſont parfaitement adaptés au ſujet : la majeure partie de ſes vers ſont remplis de douceur & d'harmonie : la chaleur de ſon imagination eſt tellement tempérée par ſon excellent jugement, que jamais il ne ſe jette dans l'enflure, tandis que ſouvent le feu de ſon génie l'abandonne, & que pluſieurs endroits de ſes piéces ſont froids & inſipides. Car, comme le remarque Longin (au ſujet de Pindare & de Sophocle), « au milieu » de leur plus grande violence, durant qu'ils » tonnent & foudroient, pour ainſi dire, ſouvent » leur ardeur vient mal à propos à s'éteindre, & » ils tombent malheureuſement [1] ». Sophocle excelle particulierement dans les images [2] : en un

1 Traité du SUBLIME de Longin, CHAP. XXVII. traduction de Boileau.

2 Cicéron en étoit bien perſuadé lorſqu'il nous dit, LIB. V. DE FINIB. BON. ET MAL. §. III. « Tanta vis admonitionis ineſt in locis ; ut non » ſine cauſâ, ex his memoria ducta ſit diſciplina. Nam me ipſum huc

mot ses ordonnances sont si exactes, ses figures contrastent si heureusement ensemble, & sont si bien grouppées, ses couleurs si vives & si naturelles, que ce n'est pas sans raison qu'on l'appelle le Raphael de l'ancienne tragédie. C'est ainsi qu'en ont parlé tous les excellens critiques. Je ne suis pas peu étonné d'apres cela que le P. Rapin, qui avoit d'ailleurs le goût exquis & la critique la plus saine, ait jugé moins favorablement ce tragique [1]. M. Franklin, malgré tout son respect pour le critique françois, n'a pas cru pouvoir trop exalter le mérite de Sophocle [2]. Au reste tout ce que j'en ai dit, n'est que le résultat de l'effet qu'aura produit la lecture de l'ŒDIPE A COLONE, quoique cette piéce ait beaucoup perdu dans la traduction. On aura pu néanmoins y appercevoir le plus grand intérêt, & les incidens les plus frappans & les plus touchans. C'est Œdipe qui, chassé

» modò venientem convertebat ad se se Colonæus ille locus, cujus » incola Sophocles ob oculos versabatur. Quem scis, quàm admirer, » quàmque eo delecter. Me quidem ad altiorem memoriam Œdipodis » hùc venientis, & illo mollissimo carmine, quænam essent ipsa hæc » loca requirentis, species quædam commovit, inanis scilicet sed com» movit tamen.

Longin observe aussi que sophocle excelloit à peindre, comme on peut le voir, dit il, (TRAITÉ DU SUBLIME) « par la description qu'il » nous a laissé d'Œdipe mourant & s'ensevelissant lui même au milieu » d'une tempête prodigieuse ». CH. XIII. traduct. de Boileau.

1 RÉFLEXIONS SUR LA POÉTIQUE, §. XXII.

2 Voyez, the preface to his late translation of Sophocles.

de ſes états, cherche, conduit par ſa fille, un tombeau dans un pays étranger, où la renommée de ſes malheurs l'a devancé & fait redouter ſa préſence. Il faut qu'il donne des preuves évidentes de la protection des dieux pour qu'on lui accorde un aſyle, & qu'on lui permette d'y choiſir ſon tombeau. Qu'y a-t-il de plus intéreſſant qu'un homme dont la poſition eſt tellement affreuſe, qu'il eſt obligé d'employer les dieux mêmes, comme médiateurs, pour trouver grace auprès des foibles mortels, pour les rendre ſenſibles à ſes malheurs, pour en obtenir enfin, quoi? Un tombeau!

Ce fonds ſi riche eſt décoré en outre par les acceſſoires les plus heureux & les plus variés. Ce ſont ces incidens que Sophocle a ſu amener ſans les brouiller, ſans les confondre, & qui concourent merveilleuſement au denouement de la piéce. Ainſi il place la ſcène à Colone, pour avoir occaſion d'y faire l'éloge de ce beau canton des environs d'Athénes. Je dois remarquer à ce ſujet qu'un auteur peut retirer, pour le ſucces de ſa piéce, le plus grand avantage de ces deſcriptions de lieux connus & habités par les ſpectateurs : on aime toujours celui qui nous fait aimer notre pays & qui nous fait goûter & apprécier nos propres jouiſſances. Mais il n'y a que le génie [1]

1 Il ne falloit rien moins que ce précieux don de la nature pour nous peindre les CHAMPS ÉLYSÉES avec cette fineſſe, ce goût, ce tact,

qui puisse fixer notre esprit sur des objets dont nos sens sont frappés tous les jours.

Ce premier incident amene les autres qui forment les tableaux les plus vrais : l'aspect du temple des Euménides, l'entrée d'Œdipe dans un lieu dont aucun profane ne doit approcher, l'horreur que sa présence inspire aux Athéniens, qui sont au moment de le chasser, la tendresse d'Antigone & d'Isméne, la violence de Créon, la protection que Thésée accorde à Œdipe, les remords ou plutôt le repentir intéressé de Polynice, ses efforts pour obtenir son pardon, l'inflexibilité

ce pittoresque qu'on trouve dans le tableau que nous en a fait le plus sçavant littérateur de ce siécle, & en même temps le plus judicieux observateur. Voyez en effet quelle grace, quelle vérité, quel sel M. Brotier sçait mettre dans chaque trait qui caractérise la promenade chérie des Parisiens. « Quàm magnum, quàm unicum in toto terrarum » orbe spectaculum offerunt in aditu Parisiaco, aulam inter & urbem, » feliciter positi CAMPI ELYSII ! Occursantibus undique naturæ & artium opibus; festo serenoque die effusâ plebe immensâ, laborum oblitâ, » gramineis toris discumbente, ad symphoniam tripudiante, jocis, » deambulationibus, ludis, comessationibus, compotationibus, & » omni Gallicæ hilaritatis impetu exsultante; inter popularia gaudia » strepentibus publicis viis précipiti volubilis ambitionis aulicæ ve adu» lationis concursatione, ventosâ superciliosæ aut luxuriantis vanitatis » pompâ, tardigradis obesæ opulentiæ ac morosæ senectutis tædiis, » pulverulentis hiantium mirantiumque advenarum vehiculis. SPECTA» TORES OMNES, OMNES SPECTACULUM, lenes inter umbras deli» ciasque ruris exhibent miras vultuum, morum, hominum, rerumque » differentias, grata simul & utilia oculorum & animorum delini» menta ». (HISTOR. HORTOR. sect. I. dans la belle édition des JARDINS DE RAPIN, donnée par M. Brotier, & imprimée chez Barbou). Cette citation, quoiqu'un peu longue, est le morceau d'un grand maître, & vient parfaitement à l'appui de notre observation.

du pere, ſes imprécations, le déſeſpoir du fils, la mort d'Œdipe annoncée par les foudres & confirmée par une voix céleſte, l'endroit où ſon corps doit être depoſé, & où il va ſeul quoiqu'aveugle, les larmes d'Antigone & d'Iſméne : tels ſont ces incidens multipliés & liés enſemble, de maniere à concourir au même but qui eſt la mort d'Œdipe. Le mouvement de l'action eſt d'ailleurs rallenti par des ſcènes un peu trop filées, par un dialogue quelquefois traînant. On peut encore reprocher à Sophocle, dans cette piece, quantité de répetitions, & beaucoup de monotonie dans l'exécution. Car Œdipe ne quitte pas la ſcène où tout le jeu conſiſte à faire alternativement paroître devant lui Théſée, Iſméne, Créon, Polynice, &c.

L'ŒDIPE CHEZ ADMETE, de M. Ducis, a eu un ſuccès brillant au théâtre : jugez de celui que cette tragédie auroit pu avoir ſi, au mérite bien rare aujourd'hui, de tenir de la ſimplicité des anciens, elle n'offroit pas deux ſujets dans un : car l'auteur a tâché d'y fondre & d'y amalgamer le ſujet d'ŒDIPE A COLONE, & celui d'ALCESTE d'EURIPIDE ; d'où il réſulte un intérêt diviſé qui change fréquemment d'un acte & même d'une ſcene à l'autre, ce qui amene un dénouement de commande & tout à fait poſtiche.

Admete ouvre la ſcène du premier acte, avec

Polynice qu'il eſt étonné de voir dans ſon palais; ce qui fournit au jeune prince fugitif, une occaſion de raconter au long ſes malheurs & le motif de ſon voyage dans la cour du roi de Theſſalie. Polynice voyant qu'il n'obtenoit rien de ce qu'il étoit venu demander à Admete, le quitte en lui diſant:

Vous n'avez point, ſeigneur, vos droits à ſoutenir,
D'Etéocle à combattre, & de frere à punir.
Je ne vous preſſe plus de venger mon outrage:
Il me reſte mon bras, ma haine, mon courage.
Adieu, ſeigneur. Demain, aux premiers traits du jour,
Pour rejoindre mon camp, je ſors de votre cour.

Alceſte ſurvient après Polynice, & fait une belle deſcription des ſonges qui l'ont occupée toute la nuit. Elle croit entr'autres avoir vu Admete ſon mari deſcendre dans les enfers. Arcas, le confident d'Admete, vient les interrompre pour leur apprendre que le redoutable temple des Euménides eſt ouvert:

Le grand prêtre a paru. L'oracle va parler.
Voici l'heure où ſa bouche enfin doit révéler
Les décrets réſervés pour ce jour formidable.

Ce meme Arcas, dans le ſecond acte, reparoît d'abord ſeul avec Admete. C'eſt là le moment dont le confident profite pour dire à ſon roi:

Quoi! C'eſt un prince juſte, un héros magnanime
Que le ciel en ce jour demande pour victime!
A cet affreux trépas, Admete eſt réſervé!
A l'amour de ſon peuple, Admete eſt enlevé!

Alceſte,

Alceſte, à qui on a dit tout le contraire, vient féliciter ſon auguſte époux, & eſt troublée dans l'effuſion de ſes beaux ſentimens par un officier qui annonce qu'Œdipe paroît auprès du temple des Euménides. Nouvel intérêt pour ce roi expatrié, qui cherche un aſyle. Admete, malgré la répugnance d'Alceſte, veut qu'on accueille avec bonté le malheureux Œdipe, parce que, comme il l'obſerve lui même :

Eſt-il pour nos pareils emploi plus digne d'eux,
Que d'offrir auprès du trône un port au malheureux.

L'acte troiſieme offre, à peu de choſe près, les mêmes ſcènes que l'arrivée d'Œdipe à Colone dans Sophocle : en conſéquence, intérêt tout différent de celui qui a occupé juſqu'à préſent, & qui ne tient aucunement au précédent : Alceſte même ne paroît pas dans cet acte, pas même pour repouſſer Œdipe, s'il étoit poſſible.

Dans la premiere ſcène du quatrieme acte, Polynice que l'on croyoit, ou que l'on devoit croire parti pour aſſouvir ſa rage contre Étéocle, ſe rencontre avec Antigone, ſa ſœur, auprès du bois des Euménides. Je n'ai point parlé de ſon apparition dans la premiere ſcène du troiſieme acte, parce qu'on ne ſçait trop pourquoi il s'y eſt montré, & il ne le ſçavoit guère lui même ; car il débute par ſe demander :

Quel déſir inquiet, quel trouble involontaire,
M'entraîne, malgré moi, dans ce lieu ſolitaire ?

Il eut auſſi bien fait de paroître un peu plus tard, & on n'eût pas été dans le cas de lui reprocher l'inutilité de ſa démarche. Dans le quatrieme acte, au contraire, il vient 1°. pour engager Antigone à lui faire trouver grace auprès d'Œdipe ſon pere. 2°. Pour annoncer à ſa ſœur que tout le peuple regarde la préſence d'Œdipe comme la cauſe de la mort d'Admete: d'où il prend occaſion de faire voir à Antigone la néceſſité de fuir & de ſe retirer à Thébes:

Ma ſœur, dans ce palais, vous n'avez plus d'aſyle :
J'ai vu l'emportement de ce peuple indocile ;
Il croit que, leur portant le déſaſtre & l'effroi,
Œdipe eſt ſeul l'auteur de la mort de leur roi.
S'ils alloient, juſte ciel ! s'immoler notre pere !
Ne délibérons plus ; tandis que leur colere
Ne porte point ſur nous leurs ſacriléges mains,
De Thébes, tous les trois, reprenons les chemins.
Dans la Grèce déjà nos drapeaux vous attendent ;
Mes alliés ſont tous prêts, & mes chefs vous demandent,
Hâtons nous de quitter ces funeſtes climats.

Cette propoſition paroîtra remplie d'aſtuce à quiconque jugera Polynice d'après M. Ducis lui même. Au reſte, ces ſentimens, fuſſent-ils ſinceres, le cedent à ceux d'Admete qui retient Œdipe par les inſtances les plus preſſantes, & le raſſure un peu contre la crainte des inſultes du peuple. Cependant l'arrivée d'Alceſte jette l'effroi

dans Œdipe, qui oublie qu'il eſt ſans force, & qui s'écrie en voyant arriver la reine :

> Ah ! fuyons ſa préſence ;
> Je tremble d'éclaircir ſon heureuſe ignorance :
> Mon trouble & ma douleur pourroient tout découvrir.
> Sortons. . . . .
> . . . . Ma fille. . . . Allons mourir.

Dans tout cet acte on ne s'eſt encore occupé que du plaiſir qu'a fait Admete, en exerçant l'hoſpitalité envers Œdipe. La préſence d'Alceſte amene un nouvel intérêt : elle a ſçu que l'oracle demande Admete pour victime, elle vient lui apprendre qu'elle veut ſe ſacrifier pour lui. De là de beaux débats entr'eux ſur ce point. Alceſte s'empare d'un poignard ; &, le laiſſant tomber, elle s'écrie :

> . . . . Ah ! je ſuccombe !

Œdipe, qui étoit ſorti, paroît ſur ces entrefaites dans l'enſoncement du théâtre : il diſtingue, ſans y voir, uniquement par le bruit, & ſans qu'on lui diſe rien, que c'eſt un poignard qui vient de tomber, & qu'il eſt tombé des mains d'Alceſte en particulier ; d'où il tire occaſion de débiter d'excellens vers ſur le crime qu'elle commet contre elle.

> Eh ! c'eſt vous, de vos mains, qui vous ouvrez la tombe !
> C'eſt vous qui vous livrez à ces tranſports affreux !
> C'eſt vous qui, me voyant, vous jugez malheureux !
> Eh ! votre eſprit aveugle a méconnu le crime !
> Vous n'avez pas tremblé ſur le bord de l'abyme !

Avez vous cru tourner vos bras ſéditieux
Contre un limon ſervile, oublié par les dieux ?
Sur un être immortel avez vous quelqu'empire ?
En briſant ſa priſon, penſez vous le détruire ?
Le malheur vous accable ! Etois-je donc heureux,
Quand Jocaſte attachée à d'exécrables nœuds....
De mes yeux, il eſt vrai, j'éteignis la lumiere ;
Mais je n'éteignis point la raiſon qui m'éclaire ;
Je reſpectai dans moi cet eſprit, ce flambeau
Qui meut un corps fragile & ſurvit au tombeau.
Je ſçais par quels tourmens la céleſte vengeance
Exerce vos efforts, pourſuit votre conſtance :
Mais vous avez cédé, mais ce cœur combattu
N'a pas juſqu'à la fin conſervé ſa vertu.

Enfin il finit la ſcène & l'acte par annoncer qu'il y a une victime pour appaiſer le courroux des dieux. Ce ne ſera ni Admete, ni Alceſte: il les prévient ſeulement de ſe trouver ſur les marches du temple, qu'il y ſera. Vous verrez alors, leur dit-il, que,

Tous vos maux finiront ; diſſipez votre effroi ;
De vos deſtins entiers repoſez vous ſur moi.

Malgré ces belles proteſtations Alceſte & Admete doivent être dans de cruelles inquiétudes : car Œdipe reſte fort longtemps ſur la ſcène, retenu par Antigone, chargée de la part de ſon frere Polynice de lui obtenir une entrevue avec ſon pere : elle y parvient ; & de là naît l'intérêt & le ſujet du cinquieme acte, où on retrouve

les plus belles ſcènes du IVe de Sophocle. C'eſt Polynice qui veut engager ſon pere à venir avec lui ſous les murs de Thèbes animer ſes ſoldats par ſa préſence. Œdipe s'y refuſe, ſe contente de pardonner à ſon fils, & lui recommande Antigone ſa fille, parce qu'il eſt décidé à ſe ſacrifier pour Admete. Ici, Polynice oubliant le motif de ſon voyage, oubliant ſes ſept Chefs devant Thèbes; toute ſa haine en un mot, toute ſa rage & toute ſa fureur contre Étéocle faiſant place à la tendreſſe, à la reconnoiſſance, il quitte bruſquement ſon pere, & va ſe jetter aux pieds du grand prêtre pour ſauver par ſa mort, ſon pere & l'époux d'Alceſte. Mais le grand prêtre lui répond :

Tu n'as point mérité cet auguſte trépas.
Ton pere eſt appaiſé, les dieux ne le ſont pas.
De tes jours, malheureux, va, porte ailleurs l'offrande ;
Etéocle t'attend, & Thébes te demande.

Polynice a beſoin de cette leçon pour ſe fortifier un peu dans ſes fureurs qui ſouffrent de temps en temps de terribles éclipſes. Au reſte, de cette fois ci, il part ſans retour. A peine a-t-il quitté la ſcène, que la porte de l'intérieur du temple s'ouvre, l'encens fume, on y voit les figures des Euménides, les inſtrumens néceſſaires aux ſacrifices : l'autel eſt au centre, la flamme y

brille, & Œdipe, embrassant l'autel, s'adresse aux dieux en ces termes :

Consumez dans ces feux (de la foudre) votre Œdipe à genoux.
Il s'offre, il vous implore, il est digne de vous :
Soixante ans de malheurs ont paré la victime....

La foudre éclate & renverse Œdipe mourant au pied de l'autel.

D'après ce rapide apperçu, on ne peut disconvenir que la piéce de M. Ducis est mal faite au fond, & quelle est sans ordonnance, sans plan, sans caractere. Mais il y a des scènes de la plus grande beauté : & c'est sous ce point de vue qu'il faut la comparer avec la piéce grecque. Car, comme on a pu le juger d'après les citations que nous avons faites, le poëte François s'éleve souvent jusqu'à son modele, & se montre son rival dans quantité de détails. Pourquoi avec les talens qu'il y développe, a-t-il donc eu recours à un spectacle à machines peu propre à maintenir l'illusion du sentiment qu'il sçait si bien émouvoir? Sa piéce, par les changemens de décoration, tient beaucoup de l'opéra.

FIN.

PHILOCTÉTE,

TRAGEDIE DE SOPHOCLE.

SUJET

DE PHILOCTÉTE,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

PHILOCTETE, fils de Pœan, compagnon d'Hercule, & héritier de ses fléches, ayant suivi les Grecs dans l'expédition de Troye *, fut mordu au pied par un serpent † durant

* Troye, ville de Phrygie dans l'Asie mineure, trop connue pour en parler.

† Le traducteur devoit avertir que ce n'est pas là le sentiment le plus commun sur l'infortune de Philoctéte : la tradition poëtique est qu'Hercule, dont il étoit l'ami & le compagnon, lui avoit laissé en mourant ses armes, & en particulier ses fléches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne : que les Grecs en partant pour Troye l'avoient pressé de les leur découvrir : qu'il n'avoit pas voulu à la vérité le leur dire de bouche, mais qu'il avoit frappé du pied l'endroit où elles étoient cachées. Qu'en punition de cette infidélité une de ces fléches, qu'il tenoit dans ses mains, lui étoit tombée sur le pied, & y avoit causé l'ulcere incurable dont la puanteur avoit contraint les Grecs de l'exposer & de l'abandonner dans l'isle de Lemnos. Cette diversité de relations ne change rien au sujet de la piéce, mais l'exactitude veut qu'on l'expose. (Note de l'ancien éditeur.)

le voyage *. L'armée le crut frappé de la main des dieux, & chargea Ulysse de le conduire dans l'isle de Lemnos, & de l'abandonner pendant qu'il seroit endormi. Philoctéte demeura dix années † dans cette solitude, livré à ses maux & à sa fureur. Mais les Grecs, ayant sçu par un oracle que la prise de Troye étoit attachée aux fléches d'Hercule, envoyerent Ulysse & le fils d'Achille à Lemnos, avec ordre d'emmener Philoctéte au siege, à quelque prix que ce fût. Il s'agit donc d'un grand intérêt d'état, quoiqu'en apparence il ne soit question que des armes d'Hercule; & ce morceau de l'antiquité a paru à feû M. de Cambray, assez intéressant pour en faire un épisode considérable du TÉLÉMAQUE *. C'est ce qui m'a engagé

* Ce fut dans l'isle de Chrysa, sur la mer Egée, proche de la grande isle de Candie, vers la côte des Œteocretes.

† Voyez la DISSERTATION de M. Fourmont contre le sentiment ordinaire sur la durée du siége de Troye, T. V. de L'HISTOIRE DE L'ACAD. DES INSCRIPT. p. 53, & LA DÉFENSE DE L'OPINION COMMUNE, par M. l'Abbé Banier. T. VI. p. 425.

* Liv. XV.

à traduire la piéce entiere, en profitant de quelques endroits de sa traduction, quand je les ai trouvés conformes au texte; heureux, si j'avois pu, dans le reste, imiter l'adresse de cet auteur inimitable, à faire passer dans notre langue l'élégance & la simplicité des graces originales!

PERSONNAGES.

ULYSSE, roi d'Ithaque.

NÉOPTOLEME, fils d'Achille.

PHILOCTETE, fils de Pœan, & compagnon d'Hercule.

UN ESPION.

HERCULE.

LE CHŒUR. (Il eſt composé des Compagnons d'Ulyſſe & de Néoptoleme).

La ſcène eſt à Lemnos, près d'une grotte, ſur le bord de la mer.

PHILOCTÉTE,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

ULYSSE, NÉOPTOLEME; UN SOLDAT GREC.

ULYSSE.

Vous voici enfin ſur le rivage de Lemnos*. C'eſt ici, ô fils d'Achille, c'eſt dans cette iſle déſerte que, par l'ordre des Grecs aſſemblés, j'expoſai le déplorable Philoctéte. L'affreuſe bleſſure qui le conſumoit comme un feu dévorant, lui faiſoit pouſſer d'horribles cris. Tout le camp retentiſſoit de ſes gémiſſemens, ou des imprécations que la douleur lui arrachoit. Les ſacrifices en étoient troublés. Mais pourquoi vous le redire? le temps que nous perdrions à ce diſcours me trahiroit; &

* Iſle de l'Archipel, ou mer Egée, aujourd'hui Stalimène.

la ruſe que je médite pour enlever Philoctéte échoueroit ſans doute, s'il venoit à découvrir mon arrivée dans ſon iſle. C'eſt à vous, Néoptoleme à me ſeconder. Cherchez des yeux la grotte qui lui ſert de retraite. Vous la reconnoîtrez à ces marques. Ouverte des deux côtés, elle donne en hyver une double iſſue aux rayons du ſoleil; & durant les chaleurs de l'été, l'haleine des vents y porte le doux ſommeil. A gauche, un peu audeſſous, il doit y avoir une ſource d'eau pure. Approchez doucement de cet antre, & faites moi ſçavoir [1] ſi Philoctéte y eſt caché. Je vous développerai à loiſir le myſtere de mon entrepriſe, & nous réunirons nos ſoins pour l'exécution.

NÉOPTOLEME.

Il m'eſt aiſé, ô Ulyſſe, de vous ſatisfaire ſur ce que vous m'avez d'abord demandé. Je crois déjà voir la grotte dont vous parlez.

ULYSSE.

De quel côté?

NÉOPTOLEME, s'avançant vers un coin du théâtre.

C'eſt ici; mais je n'y vois aucune trace d'homme[2].

1 Grec : Et indiquez moi par ſigne, par geſte, & non de la voix. Le mot σῖγα, obſerve M. Vauvilliers, déſigne le caractere d'Ulyſſe, prudent juſqu'à ſe laiſſer aller dans des occaſions à des mouvemens de crainte.

2 Au lieu de οὐδεὶς, Mudge lit, οὐχ εἷς, Non pas une ſeule, mais pluſieurs traces d'homme : d'où Ulyſſe conclut que cette grotte

ULYSSE.

Entrez, & voyez s'il ne ſeroit point livré au ſommeil.

NÉOPTOLEME.

Je ne vois qu'une caverne inhabitée[1].

ULYSSE.

N'y a-t-il rien qui marque qu'elle n'eſt pas toujours déſerte?

NÉOPTOLEME.

Cet endroit eſt jonché de feuilles comme ſi c'étoit un lit champêtre.

ULYSSE.

N'y a-t-il rien de plus?

NÉOPTOLEME.

Voici encore une coupe groſſierement travaillée, & quelques branches ſeches.

ULYSSE.

Voilà tous ſes tréſors.

NÉOPTOLEME.

O ciel! quel excès de miſere! j'apperçois des morceaux de voiles déchirés & enſanglantés.

pourroit être celle de Philoctéte: « Entrez, (dit-il, ſur le champ, à » Néoptoleme), & voyez s'il ne ſeroit point livré au ſommeil »? Cet ordre d'Ulyſſe vient beaucoup plus naturellement après ce que la nouvelle leçon fait dire à Néoptoleme.

1 M. de la Harpe traduit:

Nul homme ne ſe montre en ce lieu retiré.

ce qui eſt plus exact que la traduction du P. Brumoy, qui ſuppoſe que le lieu étoit inhabité: Le grec ne le dit pas.

ULYSSE.

N'en doutons plus, c'eſt là ſon aſyle; & il n'eſt pas loin. Sa bleſſure ne lui permet pas de s'écarter beaucoup de ſa grotte. Sans doute il eſt allé chercher, ou des alimens ou des herbes propres à ſoulager ſa douleur. Donnez donc ordre à ce ſoldat d'avoir l'œil attentif, de peur que Philoctéte ne me ſurprenne en ces lieux. Car Ulyſſe eſt celui des Grecs que ſon cœur ulcéré ſouhaiteroit à Lemnos.

NÉOPTOLEME, *fait ſigne au ſoldat, qu'il monte ſur une hauteur.*

Il aura l'œil à tout, n'en ſoyez point en peine, & découvrez moi librement votre ſecret.

SCÈNE II.

ULYSSE, NÉOPTOLEME,

ULYSSE.

O FILS d'Achille, ſongez à l'intérêt dont la Grèce vous a chargé. C'eſt un coup d'état qui dépend beaucoup plus de votre prudence que de votre valeur. Si donc je vous parle une langue inconnue, & ſi mes diſcours vous paroiſſent étrangers, ne me refuſez pourtant pas un ſecours que tous les Grecs attendent de vous.

NÉOPTOLEME.

NÉOPTOLEME.

Parlez.

ULYSSE.

Il s'agit de tromper Philoctéte. Ce n'eſt pas que, s'il vous demande qui vous êtes, il ſoit néceſſaire de déguiſer la vérité. Dites nettement que vous êtes le fils d'Achille. Mais vous feindrez qu'un juſte courroux vous a fait abandonner l'armée pour retourner en votre patrie, & pour rompre avec des ingrats, qui, après vous avoir engagé par d'humbles prieres à les ſuivre, perſuadés que le ſort de Troye dépendoit de vous, ont eu la cruauté de vous refuſer les armes d'Achille que vous demandiez, & qui vous étoient dues, pour en faire un don à Ulyſſe *. Là, vous vous répandrez en invectives ameres contre moi; & ne craignez point de me déplaire. M'épargner ce feroit trahir la cauſe commune. Car enfin ſongez que, ſi nous n'enlevons à Philoctéte les fléches d'Hercule, c'en eſt fait, Troye vous échappe, & ſon deſtin n'eſt plus entre vos mains. Mais pourquoi ne puis-je parler à Philoctéte, & le pouvez vous ſans danger? Le voici. Guerrier volontaire, vous êtes allé à Troye de votre gré. Le ſerment qui nous lie, & qui nous réunit depuis tant d'années, ne

* Ce fait eſt vrai; Ulyſſe dans l'aſſemblée des Grecs avoit emporté les armes d'Achille ſur Ajax qui les diſputoit. Mais il n'étoit point queſtion de Néoptoleme; & il ne le trouva pas mauvais.

vous a point associé à nos premiers exploits. Mais Philoctète connoît mes engagemens, & l'intérêt qui m'attache à cette guerre. Maître du seul dépôt où les dieux ont fixé notre destinée, s'il apprend que je suis en ces lieux, je suis perdu, & je vous perds. Soyez donc certain que la ruse est l'unique moyen de vous rendre maître de ces armes fatales.

Je sçais qu'un pareil détour doit coûter à un cœur tel que le vôtre. Mais le fruit en sera bien doux, & la victoire bien précieuse. Osons faire un crime léger, mais nécessaire [1], & nous aurons le temps de paroître vertueux. Prêtez vous pour un moment à mes conseils, & je vous rendrai désormais à toute votre vertu.

NÉOPTOLEME.

Vos conseils me font horreur à entendre [2]. Le moyen de les pratiquer? Non, seigneur, je ne me sens point né d'un caractere propre à user d'artifice. Ce ne fut jamais le talent d'Achille ni

1 Le grec porte : Osez, & nous nous montrerons vertueux ailleurs. Le mot CRIME, qu'ajoute le P. Brumoy, est contre les convenances : Ulysse ne devoit pas s'en servir, dans la crainte de blesser les oreilles de Néoptoleme. M. de la Harpe, qui me fournit cette remarque, conserve, au mot près, le même sens que le P. Brumoy.

> Osez TROMPER pour vaincre, & n'en croyez que moi.
> Ailleurs, de l'ÉQUITÉ SUIVONS L'AUSTERE LOI.

2 Grec : Οὓς ἂν ἀλγῶ κλύειν : Je ne voudrois pas tremper dans des entreprises que je craindrois de passer pour avoir exécutées... Tel est le vrai sens du grec, comme le démontre très bien M. Vauvilliers.

le mien. Je puis venir à bout de Philoctéte par la force, & nullement par la fraude. Hé comment ce malheureux prince, foible & seul contre tous, pourroit-il nous résister ? Glorieux d'être nommé par les Grecs le compagnon d'Ulysse, je rougis du nom de traître. En un mot je préférerois un mauvais succès qui me laisseroit l'honneur, à une victoire qui me couvriroit de confusion.

ULYSSE.

Prince trop généreux, j'approuve de si beaux & de si nobles sentimens [1]. Jeune, je préférai comme vous la valeur à la politique. Mais qu'une longue expérience a bien sçu depuis me déciller les yeux ! croyez moi, c'est la langue & non le bras qui gouverne tout parmi les mortels.

NÉOPTOLEME.

Mais enfin ce que vous exigez de moi, qu'est-ce autre chose après tout qu'un mensonge odieux ?

ULYSSE.

C'est un artifice innocent pour amener Philoctéte au but que nous nous proposons.

NÉOPTOLEME.

Un artifice, dites vous, & pourquoi ne pas tenter la voie de la persuasion ?

ULYSSE.

La persuasion ni la force n'obtiendront rien.

1 Le grec dit plus, & avec plus de précision : Fils d'un héros, ainsi que vous, jeune, je préférai. . . .

NÉOPTOLEME.

Eſt-il donc invincible ?

ULYSSE.

Oui. Jugez en par les traits mortels & inévitables qu'il peut lancer.

NÉOPTOLEME.

A ce compte il n'eſt pas même ſûr de l'aborder.

ULYSSE.

Non, ſans la reſſource dont je vous parle.

NÉOPTOLEME.

Mais la fraude n'eſt-elle pas un crime [1] ?

ULYSSE.

Non, encore une fois, ſi elle eſt ſalutaire *.

NÉOPTOLEME.

Comment un honnête homme oſeroit-il ſoutenir une fauſſeté ſans rougir [2] ?

1 Ce dernier mot ne convient pas dans la bouche de Néoptoleme, qui va tout à l'heure ſacrifier ſes répugnances. M. de la Harpe obſerve mieux les nuances eſſentielles à la vérité dramatique, en traduiſant :

Trahir la vérité, le peut-on ſans baſſeſſe ?

* L'Ulyſſe de Sophocle s'explique encore plus ouvertement. Néoptoleme lui demande : « Le menſonge n'eſt-il pas honteux ?... Non, » ſans doute, s'il eſt ſalutaire », lui répond Ulyſſe... Le fils d'Achille fait inſtance : « Tout homme ſage n'en a-t-il pas horreur » ? Le roi d'Ithaque tranche la difficulté :

ὅταν τὶ δρᾷς ἐς κέρδος, οὐκ ὀκνεῖν πρέπει.

« Dès qu'il y va de quelque intérêt, il n'y a plus à balancer ». Cette affreuſe morale, qui fait d'Ulyſſe un parfait ſcélérat, méritoit d'être relevée. (Note de l'ancien éditeur).

2 M. de la Harpe dit mieux :

Me réſoudre à tromper ! moi, ſeigneur ! j'en rougis.

ULYSSE.

Rougir ! eſt ce à une vaine honte de balancer un véritable intérêt.

NÉOPTOLEME.

Hé, quel intérêt ai je, d'amener Philoctéte à Troye?

ULYSSE.

Troye ne tombera que par ſes traits.

NÉOPTOLEME.

Elle ne tombera donc pas ſous mes coups, comme vous m'en avez flatté?

ULYSSE.

Ces traits ſon inutiles ſans vous, & vous ne pouvez rien ſans eux.

NÉOPTOLEME.

Je le vois, il faut ſe rendre, & lui ravir ſes fléches.

ULYSSE.

Un double laurier en ſera le prix.

NÉOPTOLEME.

Quel laurier? aſſurez moi l'honneur; & je me rends.

ULYSSE.

La gloire de la prudence & de la valeur.

NÉOPTOLEME, ſoupirant.

Hé bien, j'obéirai. Triſte vertu ne m'importune plus.

ULYSSE.

Me répondez vous de votre cœur? Mes confeils y ſont-ils affermis ?

NÉOPTOLEME.

N'en doutez point. Ma parole eſt donnée; il ſuffit.

ULYSSE.

Ne ſongez donc qu'à l'attendre en ce lieu. Je m'écarte pour n'être pas ſurpris; j'emmene cet eſpion, prêt à le renvoyer bientôt vers vous, pour terminer votre entretien, & preſſer le départ, il reparoîtra déguiſé pour n'être pas reconnu. Soyez attentif à ſes diſcours feints, & profitez en comme vous le jugerez convenable. Je me retire ſur le vaiſſeau, & je remets tout à votre ſageſſe. *En s'en allant.* O Mercure, & vous, divine Minerve, dont j'éprouve en tout temps le ſecours, daignez favoriſer aujourd'hui mes vœux.

SCÈNE III.

LE CHŒUR, NÉOPTOLEME.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

ETRANGERS dans cette iſle, que devons nous faire, Seigneur? que faut-il taire ou dire? & comment traiterons nous avec un prince que ſes malheurs ont rendu ſoupçonneux. L'art de gouverner les humains eſt ſupérieur à tous les arts, & c'eſt des rois dépoſitaires du pouvoir ſouverain des Dieux que nous devons attendre les ordres ſuprêmes, qui ſont la régle de nos devoirs. C'eſt à vous de parler, à nous d'obéir.

NÉOPTOLEME.

Si la curioſité vous porte à voir la retraite de Philoctéte vers l'extrémité du rivage, vous pouvez la reconnoître ſans rien hazarder. Mais, dès que ce formidable guerrier ſera de retour, revenez à l'inſtant à mes ordres.

LE CHŒUR.

ANTISTROPHE I.

Ma prévoyance a prévenu vos deſirs, ſeigneur *,

* Ce mot du chœur montre qu'il s'entendoit avec Néoptoleme & Ulyſſe pour tromper Philoctéte. Ainſi on ne ſera pas ſurpris de voir le chœur ſuivre dans la ſuite toutes les impreſſions de Néoptoleme, & le ſeconder.

je lirai mon devoir dans vos yeux, daignez seulement me montrer sa demeure. Je dois en être instruit, afin qu'il n'échappe pas à mes regards. Est ce une grotte ? est ce un asyle semblable à celui des bêtes féroces? qu'elle route y conduit?

NÉOPTOLEME.

Vous voyez cet antre percé des deux côtés, & ce lit de pierre; voilà sa demeure.

LE CHŒUR.

Où seroit allé cet infortuné héros?

NÉOPTOLEME.

Où mene ce sentier, peu loin de sa grotte, pour chercher de quoi soutenir une vie languissante. Il chasse avec son arc. Car telle est, dit-on, sa maniere de vivre, sans qu'il puisse trouver de remede au mal qui le consume.

LE CHŒUR.

STROPHE II.

Sa solitude excite ma pitié. Car, hélas! la douce société & les tendres soins lui sont inconnus. Malheureux & abandonné, il est la victime d'un mal cruel & de tous les besoins de la vie. Comment peut-il la soutenir! ô misere humaine! ô mortels, que vous êtes à plaindre, quand l'heureux intervalle, qui sépare les richesses & la pauvreté, n'est pas votre partage!

ANTISTROPHE II.

Philoctéte ne le céde peut être à aucun des Grecs

en nobleſſe ; toutefois livré à l'indigence & à la langueur, également tourmenté de l'une & de l'autre, il n'a pour compagnie que les oiſeaux, les bêtes farouches & l'écho qui répéte ſes plaintes & ſes cris[1].

NÉOPTOLEME.

L'excès de ſes maux n'a rien qui me ſurprenne. Car, ſi j'en puis juger, ce ſont les Dieux qui l'ont frappé dans l'iſle de Chryſa *; &, s'il eſt encore abandonné des Grecs, ce n'eſt pas ſans un deſſein particulier de ces mêmes dieux, qui ne veulent pas qu'il lance ſur Troye ſes fleches fatales que le temps ne ſoit venu, où le deſtin d'Ilion doit être accompli.

LE CHŒUR.

Seigneur, prêtez l'oreille.

NÉOPTOLEME.

Qu'y a t-il?

LE CHŒUR.

Je crois entendre des cris plaintifs.

1 M. de la Harpe a fait paſſer des beautés de ces deux dernieres ſtrophes dans ſon monologue de PYRRHUS, act. I. ſcène II.

* Chryſa ou Chryſe, iſle de la mer Egée, entre Lemnos & l'iſle de Crete. Elle eſt fameuſe dans le premier livre de l'ILIADE. C'eſt là, ſuivant Sophocle, que Philoctéte, fils de Pœan, roi d'un canton de la Theſſalie, fut mordu par une vipere; les uns diſent qu'il cherchoit alors un autel enterré, ſur lequel Hercule, allant à Troye, avoit immolé des victimes: l'oracle vouloit que les Grecs y fiſſent de pareils ſacrifices; d'autres attribuent ſon malheur aux imprécations d'une Nymphe appellée Chryſe.

NÉOPTOLEME.

De quel côté ?

LE CHŒUR, en montrant l'endroit.

Les gémissemens qui frappent mon oreille marquent un homme qui se traîne avec peine. C'est Philoctéte, n'en doutons plus. Ses plaintes retentissent jusqu'à nous. Préparez vous, seigneur. Il approche, il arrive.... Au lieu du son des chalumeaux, qui annonce de loin l'arrivée des bergers, on entend des cris perçans & douloureux. Sans doute il s'est blessé en se heurtant sur un chemin rude & raboteux, ou la vue d'un vaisseau sur un rivage désert [1] l'engage à implorer du secours.

1 Le grec dit plus : Dans ses parages funestes aux navires. Virgile dit, en parlant de cette même isle de Lemnos. ÆNÉID. 2.

Statio malefida carinis.

Et Homere, ILIADE, XXIV. 753.

Λῆμνον ἀμιχθαλόεσσαν.

PHILOCTETE.

T. III. P. 474.



C'est Philoctete, n'en doutons plus.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILOCTÉTE, NÉOPTOLEME, LE CHŒUR.

PHILOCTÉTE.

Hélas, ô étrangers, qui êtes vous ? Quel malheur vous a conduits dans cette isle inhabitée, où nul vaisseau n'ose aborder ? Quelle est votre patrie ? De quelle nation êtes vous ? Je reconnois l'habit grec, cet habit qui m'est encore si cher. O qu'il me tarde d'entendre votre voix, & de retrouver sur vos lévres une langue que je ne parle plus ! Soyez moins effrayés de la figure d'un inconnu, que touchés de pitié à la vue d'un malheureux, qui se voit sans ressource, abandonné des dieux & des hommes. Parlez, si vous venez comme amis ; & donnez moi du moins la satisfaction que nul homme ne peut refuser à un autre, de me répondre & de m'entendre à mon tour.

NÉOPTOLEME.

Apprenez d'abord ce que vous défirez fi paffionnément de fçavoir. Nous fommes Grecs.

PHILOCTÉTE.

O douce parole, après tant d'années de folitude & de filence! O mon fils, quel hazard, quel deftin, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable vous a conduit ici pour finir mes maux? ne me laiffez rien ignorer d'une aventure fi heureufe pour moi.

NÉOPTOLEME.

Je fuis né dans l'ifle de Scyros *; j'y retourne: je fuis Néoptoleme, fils d'Achille. Vous fçavez tout.

PHILOCTÉTE.

O fils d'un pere que j'ai tant aimé, citoyen d'un pays dont le fouvenir m'eft fi doux, cher nourriffon du vieux Lycoméde, quels vaiffeaux vous aménent? D'où venez vous?

NÉOPTOLEME.

Du fiége de Troye.

PHILOCTÉTE.

Du fiége de Troye! Vous n'étiez pas de notre premiere expédition.

NÉOPTOLEME.

Vous en étiez donc?

* Ifle de la mer Egée, domaine d'Achille.

PHILOCTÉTE.

Ah, mon fils, je le vois, vous ne connoiſſez pas celui à qui vous parlez.

NÉOPTOLEME.

Comment pourrois-je connoître un guerrier que je n'ai pu encore voir.

PHILOCTÉTE.

Quoi! l'hiſtoire de mes malheurs vous eſt inconnue? Mon nom même n'eſt pas venu juſqu'à vos oreilles?

NÉOPTOLEME.

Non. J'ignore tout ce que vous me racontez.

PHILOCTÉTE.

Hélas! il faut que je ſois bien infortuné & bien haï des Dieux, puiſque le moindre bruit de mes maux n'a pu pénétrer dans ma famille, ni même parvenir dans la Gréce, tandis que mes barbares perſécuteurs ſe rient, en ſecret, de mon infortune, tandis que mon mal croît de jour en jour, & qu'il prend de nouvelles forces pour m'accabler? O mon fils, apprenez que je ſuis ce compagnon d'Hercule, dont peut-être vous avez oui parler, le poſſeſſeur de ſes fléches, le fils de Pœan, Philoctéte en un mot. C'eſt moi que les Atrides & le Roi d'Ithaque ont cruellement expoſé dans cette ſolitude, ſans ſecours & ſans reſſource, moi qu'ils voyoient frappé d'une horrible maladie, & bleſſé de la morſure envenimée d'un ſerpent, moi enfin qu'ils

abandonnerent à Lemnos quand les vents nous y poussèrent au retour de Chrysa. Fatigué d'une pénible navigation, je m'endormis à l'ombre dans cette caverne près du rivage. Les inhumains profiterent de ce fatal moment pour fuir à mon insçû. Un reste de pitié, comme pour le dernier des misérables, les força de me laisser quelques voiles usés pour envelopper ma playe, & peu de provisions. Puissent-ils être réduits à un pareil destin! Eux partis, quel pensez vous que fut mon funeste réveil? Quelle surprise! que de larmes! que d'imprécations, quand je vis mes vaisseaux fendre les ondes sans moi, quand je me vis seul dans ce désert sans esclave pour me servir, ou du moins pour me soulager dans mes douleurs! Hélas, je jettai mes regards de tous côtés dans cette isle, & je n'y trouvai que ce qu'on m'y avoit laissé, la misere & une source intarissable de gémissemens. Cependant les jours se succéderent, le tems s'écoula; & dans cette grotte, qui me tient lieu de maison, réduit à ma seule industrie, il me fallut songer à pourvoir moi même à mes besoins. Cet arc me fournissoit la nourriture. Je m'occupois à percer de mes fléches les timides oiseaux. Quand mes traits avoient atteint ma proie, je me traînois avec douleur contre terre pour l'aller ramasser. Je rampois de même pour chercher de l'eau; & quand il falloit couper le bois qui m'étoit

néceſſaire, ſur tout dans les rigueurs de l'hiver, où l'iſle eſt inondée, je n'en venois à bout qu'avec d'extrêmes travaux. Je tirai, quoiqu'avec peine, du ſein des cailloux, le feu qui ſoutient encore ma triſte vie [1]. Car c'eſt à cet élément * que je dois tout, hormis la ſanté que je ne puis recouvrer. Quant à mon iſle, en voici la peinture en deux mots. Nul homme n'y aborde volontairement. Il n'y a ni port, ni commerce, ni maiſons pour recevoir les étrangers, rien enfin qui puiſſe y attirer les vaiſſeaux. On n'y peut eſpérer de ſociété que par les tempêtes : &, ſi elles m'ont envoyé quelques malheureux, comme cela ne pouvoit manquer depuis un ſi long-temps que j'habite cette iſle, ceux qui venoient malgré eux

1 M. de la Harpe rend ainſi cet endroit :

. . . . Lorſqu'un trait rapide
Faiſoit du haut des airs tomber l'oiſeau timide,
Souvent il falloit pour aller le chercher,
D'un pied foible & ſouffrant, gravir ſur le rocher,
Me traîner, en rampant, vers ma chétive proie ;
Il falloit employer cette pénible voie
Pour briſer des rameaux, & pour y recueillir
Le feu que des cailloux mes mains faiſoient jaillir.
Des glaçons dont l'hiver blanchiſſoit ce rivage,
J'exprimois avec peine un douloureux breuvage.

M. Vauvilliers eſt contraire à la leçon que M. de la Harpe a ſuivie : mais le poëte François nous préſente une image vraie & digne de Sophocle.

* Il fait alluſion à Vulcain, dieu du feu & de Lemnos.

en ce lieu ſe contentoient de me plaindre & de me conſoler. Ils me laiſſoient, par pitié, quelques alimens & quelques habits. C'étoit tout ce que je pouvois attendre de leur ſtérile compaſſion. J'ai eu beau ſupplier qu'on me remenât en ma patrie; nul n'a voulu ſe charger de moi. On me laiſſe mourir par un ſupplice lent depuis dix années, victime de la faim, & d'un mal que je nourris & qui me devore. Voilà l'état où m'a mis la violence d'Ulyſſe & des Atrides. Que les dieux le leur rendent.

LE CHŒUR.

J'entre dans les ſentimens des étrangers que le hazard a conduits en cette iſle. Je vous plains, ſeigneur: c'eſt tout ce que je puis.

NÉOPTOLEME.

Et moi j'ai trop éprouvé la vérité de vos paroles. Vous voyez en moi un témoin de la violence des Atrides & d'Ulyſſe.

PHILOCTÉTE.

Avez vous reçu auſſi quelque outrage de leur part pour avoir droit de les haïr comme moi?

NÉOPTOLEME.

Puiſſe bientôt ce bras ſervir ma vengeance & répondre à ma haine! Mycène * & Sparte ſentiront que ma patrie a ſes héros.

* Il en veut à Agamemnon & à Ménélas; le premier étoit roi de Mycène, & le ſecond roi de Sparte.

PHILOCTÉTE.

PHILOCTÉTE.

O nobles ſentimens! Mais quel affront, dites moi, allume un ſi grand courroux?

NÉOPTOLEME.

Je vous le dirai, cher Philoctéte. Mais de quelles couleurs vous peindrai-je l'injuſtice atroce qu'ils m'ont faite? A peine la mort m'avoit ravi Achille...

PHILOCTÉTE.

Arrêtez, Néoptoleme. Quoi, Achille eſt mort!

NÉOPTOLEME.

Oui, ſeigneur; mais la main qui l'a frappé n'eſt point celle d'un mortel. C'eſt Apollon qui l'a frappé de ſes traits.

PHILOCTÉTE.

O mort funeſte, à la vérité, mais digne, après tout, d'un tel héros! Souffrez, Néoptoleme, que j'interrompe votre récit pour donner des larmes à la mémoire de cet ami.

NÉOPTOLEME.

Vous avez aſſez de maux à déplorer, ſans prendre encore part à ceux de vos amis.

PHILOCTÉTE.

Puiſque vous le voulez, je ſuſpens mes pleurs. Reprenez votre diſcours, & ſatisfaites ma curioſité.

NÉOPTOLEME.

Après la mort d'Achille, Ulyſſe & Phénix qui

avoit été à mon pere [1], équiperent un vaiſſeau; &, comme députés de la Grece, ils vinrent me chercher, ſous le prétexte, vrai ou faux, que, mon pere étant mort, le deſtin de Troye portoit qu'elle ne ſeroit renverſée que par mes mains. Ils n'eurent aucune peine à me perſuader de m'embarquer au plutôt avec eux. La douleur du trépas d'Achille, le déſir de trouver au moins les triſtes reſtes d'un pere que je n'avois pu voir tandis qu'il vivoit; vous le dirai-je encore? la douce illuſion dont je me ſentois flatté de ſçavoir que la gloire de prendre Pergame & de finir le ſiége me fût réſervée, tout concourut à hâter mon départ. Dès le lendemain j'arrive heureuſement au port de Sigée *. Toute l'armée s'aſſemble autour de moi; je ſuis comblé de louanges; chacun jure qu'il revoit Achille. Mais, hélas! il n'étoit plus. Fier de tant d'éloges & de careſſes, à peine eus-je verſé quelques larmes ſur ſon tombeau, que je vais trouver les Atrides, dont je croyois pouvoir tout eſpérer. Je leur demande les armes de mon pere, & ce qui pouvoit lui appartenir. Ils me firent cette cruelle réponſe: « Prenez le reſte de ce qui lui apparte-» noit; vous le pouvez. Mais pour ſes armes, un

1 Grec : Qui avoit été chargé du ſoin de l'éducation de mon pere. . . L'expreſſion du P. Brumoy eſt impropre, & ne ſe dit que d'un vil mercenaire.

* Port de Troye.

» autre les possède. C'est Ulysse ». A ces mots je me trouble ; les larmes me viennent aux yeux, & mon indignation se changeant en fureur : « Injustes Grecs, leur dis-je, de quel front avez vous » disposé, sans mon aveu, de ces armes qui sont » à moi » ? Ulysse étoit présent. Il me répondit : « Jeune homme, elles ne sont point à vous ; je les » ai par le suffrage unanime des Grecs assemblés. » C'est le prix d'avoir sauvé Achille ». Cette réponse redoubla ma rage ; &, dans mon emportement, je le menaçai de tous les maux, s'il ne me rendoit mes armes, & je lui dis tout ce que mon courroux me suggéra d'imprécations. Mes paroles le piquerent, bien qu'il parût maître de ses mouvemens. « Vous n'étiez point avec » nous, reprit-il, dans les périls de ce long » siége. Vous n'avez point mérité de telles armes, » & vous prenez déja des airs de hauteur[1]. Jamais vous ne les emporterez à Scyros ». Percé jusqu'au vif d'un outrage si sanglant, & dépouillé injustement par le plus méchant des hommes, je pars de dépit pour retourner à Scyros, moins indigné toutefois contre Ulysse, que contre les Atrides. Car c'est l'exemple des chefs qui rend les hommes méchans. O Philoctéte, j'ai tout dit. Que

1 M. de Fénelon traduit : *Et tu parles déjà trop fièrement.* Les AIRS DE HAUTEUR ne rendent ni le grec, ni le ton & les manieres de ces temps héroïques. Pourquoi le P. Brumoy a-t-il tenté de corriger l'illustre Archevèque de Cambray ? Croyoit-il pouvoir mieux faire ?

quiconque est l'ennemi des Atrides soit l'ami des dieux, & le mien !

LE CHŒUR.

STROPHE.

O terre, qui renfermes le riche Pactole dans ton sein, mere de Jupiter, toi qui domptes les lions féroces *, source de tous les biens, tu sçais quels vœux je t'adressai quand les Atrides firent au fils d'Achille le plus sensible affront, pour honorer le fils de Laërte † du plus digne prix qui fut jamais.

PHILOCTÉTE.

Il est vrai, ô étrangers, ce courroux qui me procure le bonheur de vous voir n'est que trop légitime, & votre jugement est conforme au mien, quand vous croyez qu'on doit imputer une si criante injustice aux Atrides & à Ulysse. Je connois depuis long-temps le fils de Laërte. Ses lévres sont une source de fraudes, & ses mains ne trament que l'iniquité. Rien de bon ni de juste ne peut sortir d'un cœur tel que le sien. Aussi vos discours n'ont-ils rien qui m'étonne. Mais de quel œil Ajax Télamonien a-t-il vu cette injustice ?

* C'est que la Terre, autrement Tellus, qu'on croit être la même que Cybele, étoit représentée dans un char attelé de quatre lions apprivoisés. (Note de l'ancien éditeur).

† Ulysse.

NÉOPTOLEME.

On ne me l'auroit pas faite ſous ſes yeux. La mort me l'avoit enlevé.

PHILOCTÉTE.

Ajax eſt mort, ô ciel ! & Dioméde vit ! & l'indigne rejetton de Syſiphe, cet Ulyſſe, vendu à prix d'argent à ſon pere avant que de naître, voit encore le jour * !

NÉOPTOLEME.

L'un & l'autre eſt floriſſant dans l'armée.

PHILOCTÉTE.

Et que fait mon ancien ami, le ſage Neſtor, lui qui ſçavoit ſi bien confondre les artifices de ces hommes vils, & qui étoit l'ame des conſeils ?

NÉOPTOLEME.

Neſtor vit malheureux. Il a perdu ſon fils Antiloque.

PHILOCTÉTE.

Ah, que me dites vous ! La mort n'a donc épargné aucun de ceux qui méritoient le plus de vivre ! Que penſer des dieux ? Les héros meurent, & Ulyſſe ne meure pas !

NÉOPTOLEME.

Antiloque étoit brave. Mais la valeur eſt ſouvent mal récompenſée [1].

* Les ennemis d'Ulyſſe diſoient que Laërte, ſon pere, avoit acheté chèrement ſon mariage avec Anticlée déjà groſſe.

1 Grec : Antiloque étoit un guerrier prudent ; mais la prudence eſt ſouvent funeſte à elle même.

PHILOCTÉTE.

Et Patrocle, qui fut ſi cher à votre pere, où étoit-il alors ?

NÉOPTOLEME.

Dans le tombeau, comme eux : en un mot la cruelle guerre moiſſonne les bons, & ne fait grace qu'aux méchans [1].

PHILOCTÉTE.

Je ne le vois que trop. Mais, puiſque nous parlons d'hommes mépriſables, daignez m'inſtruire du ſort de celui.... dont l'eſprit eſt ſi artificieux, & la langue ſi dangereuſe....

NÉOPTOLEME.

Vous voulez dire Ulyſſe, ſans doute.

PHILOCTÉTE.

Non. J'entends ce diſcoureur qu'on ne pouvoit ſouffrir.... Therſite.

NÉOPTOLEME.

Mes yeux ne l'ont point rencontré. Mais le bruit eſt qu'il vit encore.

PHILOCTÉTE.

Cela devoit être. Graces aux dieux, tout le rebut de l'armée reſpire. Ils ſemblent ſe faire une gloire de fermer les enfers à l'injuſtice & à la fraude, tandis qu'ils les ouvrent pour y précipiter

1 M. de la Harpe :

Telle eſt la guerre enfin : Mars, dans ſes jeux ſanglans,
Moiſſonne les vertus, & fait grace aux méchans.

la vertu & la probité. Voilà ce que font les dieux ! & je les louerois encore !

NÉOPTOLEME.

Pour moi, ô Philoctéte, loin d'Ilion & des Atrides, loin d'une armée que je déteste, où le mal prévaut sur le bien, où la probité succombe à l'injuste pouvoir, je vais vivre content à Scyros, & trouver des plaisirs jusques dans le sein de mon isle sauvage. Adieu ; vivez moins misérable, & daignent les dieux vous guérir comme vous le souhaitez ! Je retourne à mon vaisseau attendre les vents pour quitter au plutôt ces bords.

PHILOCTÉTE.

Quoi, mon fils, vous me quittez déjà !

NÉOPTOLEME.

Il en est temps, & je serai plus à portée d'attendre l'occasion près de mon vaisseau qu'en ces lieux.

PHILOCTÉTE.

O mon fils, au nom des mânes de ton pere, par ta mere, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, je te conjure de ne me pas laisser en proie au maux que tu as sçus, & que tu vois aujourd'hui de tes yeux [1]. Je n'ignore pas combien

1 Après cette phrase, le grec porte : ἀλλ' ἐν παρέργῳ θοῦ με ; le P. Brumoy n'a point traduit cela : l'idée que ce grec présente, n'est cependant nullement déplacée, & est fort bien rendue par M. Vauvilliers, qui traduit : Prenez moi comme un ballot de rencontre, dont on se charge en passant.

je te ſerai à charge. Mais il y auroit de la honte à m'abandonner, & tu n'es pas capable d'une lâcheté. Il n'y a que les grands cœurs qui ſçachent combien il y a de gloire à être bon. Quelle gloire en effet ſeroit-ce pour toi de ſauver un malheureux, & de me rendre à ma patrie ? Il ne t'en coûtera pas un jour entier. Jette moi à la proue, à la poupe, dans la ſentine même, où tu voudras, par tout où j'incommoderai le moins. Accorde moi cette faveur au nom du dieu protecteur des ſupplians. Laiſſe toi fléchir. Malgré la douleur qu'il m'en coûte, je me jette à tes pieds. Ne me laiſſe pas dans un déſert où il n'y a aucun veſtige d'homme. Méne moi dans ta patrie, ou dans l'Eubée *, d'où je pourrai aiſément gagner le mont Oëta & les bords agréables du fleuve Sperchius. Rends moi à mon pere. Que je crains qu'il ne ſoit mort ! Je lui avois mandé de m'envoyer un vaiſſeau : ou il eſt mort, ou bien ceux qui s'étoient chargé de lui dîre ma miſere ne l'ont pas fait, & m'ont oublié pour aller à leur pays. J'ai recours à toi, ô mon fils. Sois mon député, ou plutôt mon conducteur. Souviens toi de la fragilité des choſes humaines. Celui qui eſt dans la proſpérité doit craindre d'en abuſer. C'eſt

* L'Eubée, grande iſle de la mer Egée, aujourd'hui Négrepont. Oëta, mont de Theſſalie. On l'appelle Bumina. Il s'étend juſqu'au pas des Thermopyles.

alors qu'il eſt beau de ſecourir les malheureux [1].

LE CHŒUR.

Prenez pitié de Philoctéte, ſeigneur. Vous devez être attendri du récit de ſes maux. Daignent les dieux en préſerver ceux que j'aime ! Par haine pour les Atrides je le ſervirois, & je trouve à l'emmener un triple avantage. Vous faites un heureux, vous puniſſez les perfides Grecs, & vous évitez la colere des dieux, vengeurs de l'innocent rebuté.

NÉOPTOLEME au Chœur.

Amis, vous êtes généreux. Mais l'ennui que vous cauſera ſa maladie ne démentira-t-il point votre généroſité ?

LE CHŒUR.

Non, ſeigneur : jamais on ne me reprochera un repentir ſi lâche.

NÉOPTOLEME au Chœur.

Je me rends, & je rougis d'être moins généreux que vous. Puiſque vous le voulez ainſi, partons ; qu'il vienne ; je le recevrai ſur le vaiſſeau,

1 M. de la Harpe.

Conſidére le ſort des fragiles humains ;
Et qui peut un moment compter ſur les deſtins ?
Tel repouſſe aujourd'hui la miſere importune,
Qui tombera demain dans la même infortune.
Il eſt beau de prévoir ces retours dangereux,
Et d'être bienfaiſant, alors qu'on eſt heureux.

& il ne tiendra pas à moi qu'il ne ſoit au comble de ſes vœux. Puiſſions nous ſeulement quitter ce rivage, & arriver heureuſement * au terme que nous ſouhaitons ?

PHILOCTÉTE.

O jour heureux ! ô aimable Néoptoleme ! chers compagnons de ce voyage, que ne vous dois je point pour un ſi rare bienfait ! Suivez moi, & ſouffrez que je diſe adieu à ma triſte demeure. Vous verrez comment j'ai vécu & ce que j'ai ſouffert. Tout autre n'auroit pû en ſupporter la ſeule vue. Mais la néceſſité m'avoit inſtruit, & elle apprend aux hommes à tirer le bien des maux même.

LE CHŒUR.

Arrêtez un moment, Néoptoleme. Voici un de nos compagnons & un étranger qui s'avancent vers nous. Sçachons auparavant ce qui les améne.

* Il entend Troye, & Philoctéte entend ſa patrie.

SCÈNE II.

Les mêmes, ET DEUX GRECS, dont l'un est déguisé en marchand *.

L'ESPION déguisé.

Je viens, ô fils d'Achille, sous les auspices de cet homme qui gardoit votre vaisseau avec deux de ses compagnons. Je l'ai prié de me mener promptement vers vous, en quelque endroit de l'isle que vous fussiez. Comme je suis parti du camp de Troye sur un petit vaisseau pour regagner Péparethe †, le hasard m'ayant fait aborder en ce lieu, où j'ai appris que vous étiez abordé vous même, je n'ai pas cru devoir me rembarquer sans vous faire part d'un secret important qui vous touche. Sçavez vous le projet que les Grecs ont formé sur vous? mais ce n'est plus un projet, & les effets paroîtront bientôt.

NÉOPTOLEME.

Vous m'obligez par ce service, & je ne serai pas ingrat. Qu'ont-ils fait? parlez.

* C'est le même espion qui a fait un personnage muet dans le premier acte, & qu'Ulysse a renvoyé sous le déguisement d'un marchand.

† Petite isle de la mer Egée, à l'opposite du mont Athos.

L'ESPION.

Phénix * & les fils de Théſée vous pourſuivent.

NÉOPTOLEME.

Eſt-ce pour calmer mon courroux, ou pour me ramener à force ouverte ?

L'ESPION.

Je l'ignore, & je ne dis que ce que je ſçais.

NÉOPTOLEME.

Seroit-ce à l'inſtigation des Atrides que Phénix me pourſuit.

L'ESPION.

Il le fait du moins, & il tardera peu.

NÉOPTOLEME.

D'où vient qu'Ulyſſe ne s'eſt pas chargé de cette expédition? La crainte l'auroit-elle retenu ?

L'ESPION.

Dioméde & lui étoient envoyés ailleurs, quand je ſuis parti †.

NÉOPTOLEME.

Ailleurs ! vers qui ?

* Phénix étoit gouverneur de Néoptoleme. Il avoit élevé Achille.

† Il y a bien de l'adreſſe dans cet entretien. Ulyſſe avoit prié Néoptoleme d'ajuſter ſes réponſes aux avis artificieux que lui donneroit l'eſpion qu'il devoit lui envoyer. Néoptoleme tient parole, &, feignant que l'avis qu'il reçoit le regarde, il jette adroitement le diſcours ſur Ulyſſe, afin de faire dire qu'Ulyſſe étoit envoyé pour chercher Philoctéte.

L'ESPION.

Vers.... (bas) mais dites moi je vous prie, en ſecret, quel eſt cet homme.

NÉOPTOLEME à demi bas.

Vous voyez Philoctéte....

L'ESPION, à Néoptoleme.

C'eſt aſſez. Croyez moi, ſeigneur; fuyez loin de ces bords.

PHILOCTÉTE.

Que dit-il, Néoptoleme? à quoi tend ce diſcours myſtérieux & ſuſpect?

NÉOPTOLEME.

Je n'y comprends rien. Mais je vais l'obliger à s'expliquer plus clairement.

L'ESPION.

Ah! ne m'obligez pas de trahir l'armée, & le ſecret des Atrides. Je leur dois tout, & je veux être reconnoiſſant autant que la médiocrité de ma fortune le permet.

NÉOPTOLEME.

Et moi je ſuis l'ennemi déclaré des Atrides. Philoctéte les hait, & par là c'eſt mon plus cher ami. Parle donc nettement, & ne me cache rien.

L'ESPION.

Conſidérez, ſeigneur....

NÉOPTOLEME.

J'ai tout conſidéré.

L'ESPION.

Vous ſerez coupable, ſi vous m'arrachez mon ſecret.

NÉOPTOLEME.

Je prends ſur moi le crime. Parle.

L'ESPION.

Il faut vous ſatisfaire. Ulyſſe & Dioméde ſont partis avec ſerment d'obliger Philoctéte, de gré, ou de force, à venir au ſiége. Ulyſſe s'eſt vanté publiquement d'y réuſſir, & il a paru plus déterminé que Dioméde même.

NÉOPTOLEME.

D'où eſt venu aux Grecs, après dix années, ce ſouvenir étrange d'un guerrier malheureux qu'ils avoient ſi lâchement abandonné? Qui leur a inſpiré cette penſée? Seroit-ce un remords que les juſtes dieux leur ont envoyé?

L'ESPION.

Écoutez le nœud de cette intrigue, qui ſans doute ne vous eſt pas connu. Il y avoit à Troye un prophète célébre, fils de Priam. On le nomme Hélénus. L'artificieux Ulyſſe, la fable de l'armée, le ſurprit une nuit, & l'emmena lié au camp comme un priſonnier du premier ordre. Entr'autres oracles Hélénus dit aux Grecs, que jamais ils ne détruiroient la ville de Troye, s'ils ne trouvoient le ſecret d'engager Philoctéte à quitter ſon iſle, & à ſe rendre au ſiége. Ulyſſe recueillit précieu-

ſement ces mots. Il ne balança pas ; il jura d'emmener Philoctete. « J'eſpere, ajouta-t-il, y réuſſir par la voie de la perſuaſion ; ſinon, je ſçaurai » employer la violence ; ô Grecs, je réponds du » ſuccès ſur ma tête. »

Vous avez tout entendu. Ne perdez point de temps : fuyez l'un & l'autre, & que ceux qui vous ſont attachés quittent promptement cette iſle avec vous. *

PHILOCTÉTE.

Quoi ? le perfide a juré de me rappeller au camp ! il s'eſt flatté de perſuader à une ombre † de revenir à la lumiere du jour, comme ſon pere Siſyphe !

L'ESPION.

J'ignore le fonds de ce myſtère. Souffrez l'un & l'autre que je retourne à mon vaiſſeau Que le ciel vous comble des véritables biens ! Adieu. (Il s'en va.)

* Ces vérités, entremêlées de faux, ſont dictées à l'eſpion par Ulyſſe, pour précipiter le départ de Philoctéte. Ulyſſe eſt l'ame de toute l'intrigue. Il agit ſans paroître. Cet artifice étoit préparé dans l'expoſition.

† Le traducteur a manqué le ſens, qui eſt celui ci : « Quoi, dit » Philoctéte, l'impoſteur a juré de me perſuader ! Ah ! il perſuaderoit » plutôt à un mort de revenir, &c. ». La fable dit que le fourbe Siſyphe ſe joua de Pluton lui même ; en mourant, il défendit à ſon épouſe de lui faire d'obſéques : elle obéit ; & alors Siſyphe, deſcendu aux enfers, demanda juſtice contre elle, & permiſſion de revenir ſur terre, pour fort peu de temps, afin de la punir de ſa négligence. Qui le croiroit ? Pluton y conſentit ; mais Siſyphe reſſuſcité ne ſe preſſa pas de revoir les ſombres bords. C'eſt à ce trait que Philoctéte fait alluſion. (Note de l'ancien édit.)

SCÈNE III.

PHILOCTÉTE, NÉOPTOLEME, LE CHŒUR.

PHILOCTÉTE.

Quelle arrogance, ô dieux ! Ulyſſe oſe ſe vanter d'engager Philoctéte par ſes traîtreſſes paroles à retourner avec lui ! Non, non ; je préférerois le commerce du ſerpent qui m'a bleſſé, à l'entretien du fils de Laërte. Mais ſon orgueil & ſa malice ſont ſans bornes, & je ne doute pas qu'il ne ſoit déja en embuſcade pour me ſurprendre. Fuyons *, cher Néoptoleme, & mettons la mer entre ce perfide & moi. Une fuite précipitée nous fera trouver plus de douceur dans le repos.

NÉOPTOLEME.

Mais le vent eſt contraire †. Attendons un temps commode.

* C'eſt la concluſion qu'Ulyſſe avoit prévue, en imaginant le ſtratagême du marchand ſuppoſé.

† Néoptoleme entre parfaitement dans le ſtratagême, comme il l'a promis. Il ne fait des objections légères à Philoctéte, que pour les voir réfutées ; & il le trompe d'autant plus ſûrement, qu'il paroît moins d'intelligence avec le prétendu marchand.

PHILOCTÉTE.

PHILOCTÉTE.

Il l'est toujours assez pour qui veut s'éloigner d'un ennemi.

NÉOPTOLEME.

Mais, si le vent nous est contraire, il n'est pas favorable à Ulysse.

PHILOCTÉTE.

Tout vent est bon pour les pirates & pour les brigands.

NÉOPTOLEME.

Partons, puisque vous le désirez. Prenez dans votre grotte ce que vous jugerez nécessaire [1].

PHILOPTÉTE.

Cher ami, peu de chose suffit à mes besoins.

NÉOPTOLEME.

J'ai dans mon vaisseau tout ce que vous pouvez souhaiter.

1 M. Vauvilliers adopte ici un autre arrangement, qui cadre infiniment mieux avec ce que Néoptoleme dit plus bas. « J'ai dans mon » vaisseau tout ce que vous pouvez souhaiter ». Voici le changement proposé par le savant académicien.

NÉOPTOLEME.

Partons, puisque vous le désirez.

PHILOCTÉTE.

Permettez qu'auparavant je prenne dans ma grotte ce qui me seroit nécessaire.

NÉOPTOLEME.

Quoi ! Il y a dans cette grotte ? . . .

PHILOCTÉTE.

Ah ! peu de chose suffit à mes besoins.

NÉOPTOLEME.

Mais j'ai dans mon vaisseau, &c.

PHILOCTÉTE.

Laiſſez-moi prendre quelques plantes dont les feuilles appaiſent mes douleurs.

NÉOPTOLEME.

Emportez les. Avez vous quelqu'autre choſe à tranſporter ?

PHILOCTÉTE, en s'avançant vers ſa caverne.

Cet arc & ces fléches ſont toute ma richeſſe. Je garde précieuſement ce tréſor. S'il m'en échappe quelque choſe, prenez garde qu'on ne me l'ôte.

NÉOPTOLEME.

Ces armes célébres ſont donc à vous ?

PHILOCTÉTE.

Ce ſont celles dont je me ſers.

NÉOPTOLEME.

Me ſeroit-il permis de les voir de plus près, de les toucher & de baiſer avec reſpect ce monument ſacré.

PHILOCTÉTE.

Vous en êtes le maître. Cet arc & tout ce que j'ai eſt en votre diſpoſition.

NÉOPTOLEME

Je vous ai dit librement mon ſouhait. Mais n'y ayez d'égard qu'autant que vous le croirez juſte. Je ferois ſcrupule de prophaner ces armes conſacrées par Alcide.

PHILOCTÉTE.

Mon fils, ta retenue & ta pitié me charment.

Tu peux tout. C'eſt toi qui me rends aujourd'hui la lumiere, ma patrie, mon pere, accablé de vieilleſſe, mes amis, moi même. C'eſt toi qui me délivres de la pourſuite de mes ennemis. Viens, tu pourras toucher ces armes, & te vanter d'être le ſeul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Ce préſent eſt le prix de mes ſervices; & la faveur que je t'accorde ſera la récompenſe de ton bienfait. On doit faire du bien à ceux dont on en reçoit, & la reconnoiſſance eſt le plus précieux des tréſors.

NÉOPTOLEME.

Entrez dans votre grotte.

PHILOCTÉTE.

Entrez y avec moi. Auſſi bien la violence de mon mal m'oblige à ne pouvoir me paſſer de votre ſecours.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR ſeul.

STROPHE I.

IXION, ſurpris par le pere des dieux, tourne éternellement au tour de ſa roue où ſon forfait l'a attaché. Il avoit attenté au lit même de Jupiter. Hormis ce coupable malheureux, eſt-il un mor-

tel qui éprouve un ſort plus triſte que Philoctéte innocent ? Car hélas, quel crime a-t-il commis ? Ami de la vertu & des hommes vertueux, il périt toutefois indignement. Mais comment, agité de tant d'orages, a-t-il pû ſurvivre à ſes malheurs !

ANTISTROPHE I.

Expoſé aux injures de l'air, privé de l'uſage des pieds, ſans amis, ſans ſociété (même importune & toutefois conſolante pour qui peut faire entendre ſes plaintes) il n'a eu pour dépoſitaire de ſes brûlans ſoupirs & de ſes profonds gémiſſemens, que d'inſenſibles rochers. Perſonne qui enveloppe ſa bleſſure : perſonne qui lui cherche des plantes. Quand la violence de la douleur s'appaiſe, il ſe traîne pour ſe procurer les choſes néceſſaires, ſemblable à un enfant qui ſe roule, s'il n'eſt ſoutenu par les bras d'une mere.

STROPHE II.

La terre ne lui donne aucun des biens qu'elle accorde au travail des autres hommes. Il ne connoît plus leurs alimens, ſi ce n'eſt quand ſes traits perçent par hazard quelque oiſeau. L'infortuné Philoctéte ignore depuis dix années la douce liqueur que verſe Bacchus ; heureux encore de voir dans le creux de quelque pierrre un peu d'eau tombée du ciel, & qu'il ne lui en coûte qu'un voyage pénible pour étancher ſa ſoif !

ANTISTROPHE II.

Ses maux vont prendre fin *. Les dieux lui font trouver dans le fils d'Achille un ami généreux qui lui offre son vaisseau. Philoctéte reverra sa patrie après un si long intervalle. Il reverra les danses des Nymphes de Mélie, les plaines qu'arrose le fleuve Sperchius, & le mont Oeta, où Alcide, environné de flammes, s'éleva dans le sein du brillant olympe.

* Les Grecs, qui font le chœur, étant soumis à Néoptoleme, prennent toutes ses impressions, & parlent comme lui. Il n'y a pas toutefois d'apparence qu'ils croyent que leur chef parlent sincèrement, quand il promet à Philoctéte de le ramener en sa patrie. Ils feignent de le croire, dans la crainte de trahir le secret, s'ils étoient entendus, comme ils peuvent l'être, puisque la grotte de Philoctéte est peu éloignée.

ACTE III*.

SCÈNE PREMIERE.

NÉOPTOLEME, PHILOCTÉTE, LE CHŒUR.

NÉOPTOLEME en ſortant de la grotte.

SUIVEZ MOI, Philoctéte... Mais d'où vient ce morne ſilence, & cet étonnement ſubit dont vos ſens paroiſſent frappés?

PHILOCTÉTE, entrecoupant ſes paroles de cris douloureux.

Ah! Ah!

NÉOPTOLEME.

Qu'avez vous?

* Cet acte eſt fort court. Mais les anciens ne s'embarraſſoient pas de faire les actes égaux. Les deux ſcènes qui le compoſent ont plus de jeu de théâtre & d'action que de mots. Les Grecs donnoient beaucoup au ſpectacle & à la repréſentation. L'accès imprévu qui ſaiſit Philoctéte eſt un obſtacle qui recule la concluſion, d'ailleurs la ſcène eſt terminée par un interméde du chœur, tandis que Philoctéte repoſe: en voilà aſſez pour juger que c'eſt un acte complet, ſuivant l'idée des Grecs. Au reſte rien n'eſt plus heureuſement imaginé que cet obſtacle qui détruit le ſtratagême d'Ulyſſe, dont le ſuccès faiſoit croire que tout étoit terminé.

PHILOCTÉTE.

Ce n'eſt rien, mon fils, Allons au rivage.

NÉOPTOLEME.

Eſt ce un renouvellement de douleur qui vous ſaiſit? Ne vous faites point de violence pour me le cacher.

PHILOCTÉTE.

Non. Je ſens au contraire que mon mal s'adoucit. (A part.) Juſte ciel!

NÉOPTOLEME.

Ah! Philoctete, vous gémiſſez. Vous implorez les Dieux.

PHILOCTÉTE.

C'eſt pour nous les rendre favorables dans notre fuite.... ah! ah!

NÉOPTOLEME.

Vous avez beau me déguiſer votre mal. Vos ſoupirs vous trahiſſent. Vous ſouffrez, avouez le.

PHILOCTÉTE.

Ah, mon fils, je ſuis perdu. J'avoue, malgré moi, que je ne puis plus ſoutenir l'excès de ma douleur. Le poiſon du ſerpent ſe gliſſe dans mes veines; un feu ſecret me conſume. Ah ciel! ah! quel tourment? au nom des dieux, ſi tu as un glaive, coupe moi le pied. Hâte toi; n'épargne point ma vie. Frappe.

NÉOPTOLEME.

Quelle douleur ſubite vous arrache ces cris effrayans ?

PHILOCTÉTE.

Tu ne l'ignores pas ? ah !

NÉOPTOLEME.

Que vous eſt-il arrivé de nouveau ?

PHILOCTÉTE.

Tu le ſçais trop, te dis-je. Ah !

NÉOPTOLEME.

Quoi ?

PHILOCTÉTE.

Je ne ſçais.

NÉOPTOLEME.

Vous ne ſçavez !

PHILOCTÉTE *redoublant ſes cris.*

Ah ! ah ! ah !

NÉOPTOLEME.

Que la violence de l'accès eſt affreuſe !

PHILOCTÉTE.

Plus affreuſe que je ne puis l'exprimer : mais ſois touché de compaſſion.

NÉOPTOLEME.

Que ferai je ? ordonnez.

PHILOCTÉTE.

Que l'horreur d'un mal ſi cuiſant ne vous force pas à m'abandonner. Je vous l'avouerai enfin. Il

revient par accès réglés semblable aux voyageurs * lassés de leur course. Ah!

NÉOPTOLEME.

Loin de songer à vous abandonner, je vous plains davantage, à mesure que je vous vois plus malheureux. Souffrez que mon bras vous reléve, & soutienne ce corps chancelant.

PHILOCTÉTE.

Non. Mais prends cet arc que tu as tant souhaité de voir. Garde le jusqu'à ce que mes tourmens soient passés. Le sommeil qui suit mes symptômes en est l'unique remède. Laisse moi m'y livrer; & si mes ennemis surviennent, je te conjure au nom des dieux de ne pas te laisser dépouiller de ce dépôt précieux. Tu vois ce que je te confie. Défends toi de l'artifice & de la violence. Sinon, tu me trahis, & tu me perds. [1].

* πλάνοις ἴσως. πλάνος, veut dire un vagabond, un homme sans aveu qui court le pays, & nullement un voyageur ordinaire. D'ailleurs, ὡς ἐξεπλήσθη ne peut signifier, LASSÉ DE SA COURSE; mais, AUSSITÔT QU'IL EST REMPLI. Voici donc la pensée du malheureux Philoctéte. « Mon mal, dit-il, ressemble à ces brigands qui » disparoissent après avoir fait leur main, & qui reviennent par inter» valles, pour piller de nouveau ». (Note de l'ancien éditeur.)

1 M. de la Harpe est plus heureux dans la maniere dont il rend cet endroit:

J'implore, mon cher fils, une grace derniere.
Le mal qui m'a surprit, finit par le sommeil,
Et le soulagement suit l'instant du réveil.

NÉOPTOLEME.

Soyez tranquille. Nul autre que vous & moi n'y touchera. Donnez, ſans rien craindre. *

PHILOCTÉTE.

Recevez donc ces divines armes, & priez les dieux qu'elles vous ſoient moins funeſtes qu'elles ne l'ont été à Hercule & à moi.

NÉOPTOLEME.

Daignent les dieux nous exaucer, & nous conduire au terme qu'ils nous ont marqué.

PHILOCTÉTE.

Je tremble que vos vœux ne ſoient pas écoutés. Mon noir ſang recommence à bouillonner dans mes veines. Quel nouveau ſymptôme vais-je éprouver!... O plaie cruelle que tu me fais ſouf-

Maintenant, abattu, trop foible pour te ſuivre,
A tes ſoins généreux Philoctéte ſe livre.
Viens dans ma grotte, viens; je mets en ton pouvoir
Ces fléches que tes yeux ont ſouhaité de voir;
Mais prends garde ſurtout que la force ou l'adreſſe
N'enléve ce dépôt qu'entre tes mains je laiſſe.
Je perds tout, ſi jamais....

PYRRHUS. (C'eſt le même perſonnage que le Néoptoleme de Sophocle).

Non, ſoyez raſſuré:
Je réponds ſur mes jours de ce tréſor ſacré.

* Néoptoleme marque ici ſon caractere. Il a trompé Philoctéte malgré lui. Senſible à la confiance de guérir ce malheureux, il fait entendre qu'il ne pouſſera pas l'artifice plus loin. La ſuite le fera voir.

frir ! ah !... le mal gagne de plus en plus. Il s'acharne à sa proie... Mes amis, ne me quittez pas.... O Ulisse, que ce venin ne dévore-t-il tes entrailles !... fils d'Atrée, c'étoit à vous deux qu'étoient dûs de si longs & de si horribles supplices... O mort tant désirée, mort tant de fois appellée, que ne viens-tu enfin !... Prends, mon fils, prends le feu de * Lemnos, & brûle-moi tout à l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter. Ces armes que tu tiens furent ma récompense... Elles seront la tienne... Que dis tu ? Tu ne réponds point. Où s'égare ton esprit † ?

NÉOPTOLEME.

Je gémis de l'état où je vous vois : je ne puis rien de plus.

PHILOCTÉTE.

Prends courage, mon fils. Les attaques de mon mal sont effrayantes : mais elles durent peu. Toute la grace que je te demande, c'est de ne pas t'embarquer sans moi.

NÉOPTOLEME.

Rassurez vous. Encore une fois, je ne vous quitte point.

* Il cite ce feu comme le plus violent, & par allusion à la fable, qui place à Lemnos les forges de Vulcain, & le séjour du feu.

† Néoptoleme paroît interdit : c'est que son cœur se dévoile par les traits de son visage, qui ne sçauroit cacher le regret qu'il a de trahir Philoctére.

PHILOCTÉTE.

Vous le promettez.

NÉOPTOLEME.

J'en donne ma parole.

PHILOCTÉTE.

J'aurois honte d'exiger un ſerment :

NÉOPTOLEME.

Je ſerois le dernier des humains, ſi je vous trahiſſois.

PHILOCTÉTE.

Donnez moi votre main pour gage de votre fidélité.

NÉOPTOLEME.

La voici.

PHILOCLÉTE ſe trouble & entre en convulſion.

C'eſt là, oui c'eſt là....

NÉOPTOLEME.

Que dites vous ?

PHILOCTÉTE.

C'eſt en haut....

NÉOPTOLEME.

Quel égarement eſt le vôtre ! pourquoi fixer d'affreux regards au ciel ?

PHILOCTÉTE couché en ſe débattant.

Laiſſe moi me traîner....

NÉOPTOLEME.

Où ?

PHILOCTÉTE.

Non, laiſſe moi.

NÉOPTOLEME.

Je ne puis vous livrer à vos tranſports.

PHILOCTETE.

Je meurs, ſi tu me touches.

NÉOPTOLEME.

Hé bien, je ne vous touche plus. Vos eſprits ſont ils moins agités?

PHILOCTÉTE *hors d'haleine.*

O terre *, engloutis un mourant qui ne peut plus ſe relever.

NÉOPTOLEME.

Sa fureur ſe calme, & le ſommeil va bientôt s'emparer de ſes ſens. Il panche la tête. Il s'aſſoupit. Une ſueur abondante coule de tout ſon corps. Sa plaie ſe rouvre, & verſe un ſang corrompu. Laiſſons le goûter un doux repos.

* O TERRE, REÇOIS DANS TON SEIN : δέξαι. C'eſt qu'en ce moment Philoctéte n'eſt plus dans la fureur de ſes convulſions, mais dans la ſituation d'un malade prêt à tomber dans un ſommeil de défaillance. (Note de l'ancien éditeur.)

SCÈNE II.

NÉOPTOLEME, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Sommeil, cher tyran de nos ſens, toi qui fais oublier les peines & les ſoucis, viens adoucir les maux de Philoctéte. Médecin ſalutaire, entretiens dans ſes eſprits le calme & la ſérénité que tu as commencé d'y porter. Mais vous, ſeigneur, ſongez au parti que vous devez prendre. Que faut-il faire déſormais ? qu'attendons nous davantage ? l'occaſion eſt prompte à décider, & vaut mieux que toutes les délibérations.

NÉOPTOLEME.

Philoctéte endormi ne nous entend plus. Amis, ce n'eſt pas aſſez d'avoir entre les mains ſes armes. Si nous ne l'emmenons lui même à Troye, nos ſoins ſont ſuperflus. Les dieux l'ordonnent, & c'eſt à lui qu'ils ont réſervé la victoire. D'ailleurs j'ai donné ma parole, & je ſerois coupable d'y manquer.

LE CHŒUR.

C'eſt donc aux dieux d'y pourvoir, & de vous inſpirer. Du reſte donnez nous promptement vos

ordres, & prenez garde qu'il ne nous ſurprenne. L'état où il eſt ne ſouffre qu'un ſommeil léger & & fugitif. Faites ſecrétement ce que vous devez faire, ſi vous penſez comme le chef * que vous ſçavez. A la vérité, dans les conjonctures délicates, le Sage même eſt embarraſſé : mais les vents nous appellent. Philoctéte privé de forces & plongé dans la nuit du ſommeil comme un habitant des enfers, † nous livre notre proie. La fortune nous invite. C'eſt à nous de l'enlever. Saiſiſſons le moment, & profitons d'une victoire aiſée.

NÉOPTOLEME.

Arrêtez, & ne laiſſez point entrevoir d'embarras. Il ouvre la paupiere, & reléve la tête.

* C'eſt Ulyſſe : mais le chœur ne le nomme point, dans la crainte que ce nom ſeul ne réveille Philoctéte, & ne trahiſſe le ſecret.

† Le grec dit : « Il ne fait pas plus d'uſage de ſes membres, des » pieds, des mains, &c. que s'il étoit mort ». (Note de l'ancien éditeur.)

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

Les mêmes, PHILOCTÉTE.

PHILOCTÉTE en s'éveillant.

O LUMIERE, que fais tu voir à mon réveil! ô espoir trompeur! étrangers, où êtes vous..... (Il les apperçoit.) Pardonnez, cher Néoptoleme, ces indignes soupçons. Est-il croyable en effet que vous ayez porté la générosité jusqu'à vous associer à mes maux, à demeurer près d'un cadavre expirant, à me servir même? Les Atrides n'en ont pas usé ainsi. Mais vous êtes fils d'Achille: & votre cœur le montre assez, puisque mes cris & l'infection de ma plaie ne vous ont pas rebuté. Enfin mes maux suspendus me donnent un peu de relâche. Aidez moi, ô mon fils, à me relever, & dès que j'aurai repris mes forces, embarquons nous sans délai.

NÉOPTOLEME.

Je me réjouis, cher Philoctéte, de vous voir délivré de vos tourmens contre toute espérance.

Car,

Car, hélas, il vous laiſſoient à peine un rayon de vie. Levez vous. Ces Grecs vous tranſporteront au vaiſſeau, ſi vous le permettez. Le fardeau leur ſera léger. Jugez en par leurs ſentimens & les miens.

PHILOCTÉTE.

Que ne vous dois-je point? donnez moi le bras, il ſuffit. Qu'ils ſe retirent *. Je ne veux pas leur être incommode avant le temps. Je ne le ſerai que trop durant le voyage.

(Le chœur ſe retire & marche devant, vers le rivage.)

SCÈNE II.

PHILOCTÉTE, NÉOPTOLEME.

NÉOPTOLEME.

C'EST à vous d'ordonner. Mais tâchez de rappeller vos forces, & de vous ſoutenir.

PHILOCTETE.

Ne craignez rien. Je ſuis fait à ces accidens. Les forces reviendront à l'ordinaire.

* Ce mot, quoiqu'équivoque, m'a donné lieu de ſuppoſer que le chœur prend les devants vers le rivage. La ſcène ſuivante en eſt plus belle, & le retour du chœur plus intéreſſant. Quand Philoctéte dit dans cette ſcène qu'il n'a plus que les rochers à qui adreſſer ſes plaintes, il ſemble ſuppoſer l'abſence du chœur. Il eſt naturel de croire qu'enſuite

NÉOPTOLEME, à demi bas en le conduisant.

Malheureux, que vais je faire *!

PHILOCTÉTE en s'arrêtant.

Qu'avez vous, mon fils ? quelle parole vient de vous échapper ?

NÉOPTOLEME.

Cruelle incertitude ! où tourner mes pensées ?

PHILOCTÉTE étonné.

Quelle incertitude ? Ah, mon fils, ne parlez pas ainsi.

NÉOPTOLEME.

Et c'est cela même qui fait ma peine.

PHILOCTÉTE.

Le triste spectacle dont vous venez d'être témoin, vous fait-il repentir en secret de la parole que vous m'avez donnée [1] ?

NÉOPTOLEME.

Oh, qu'il est pénible à un cœur bien né d'agir contre son caractere, & de faire ce qui ne convient pas !

Ulysse renvoye les Grecs vers Néoptoleme pour hâter le départ, & pour voir s'il n'est point survenu un nouvel embarras.

* Néoptoleme avoit laissé entrevoir son repentir sur le personnage qu'il jouoit malgré lui. La pitié l'emporte : il commence ici a se déclarer.

1 M. de la Harpe :

La pitié que d'abord tu m'avois annoncée,
Du poids de mes malheurs seroit-elle lassée !

PHILOCTETE.

Mais, en ſauvant un homme vertueux, vous ne faites rien dont les mânes de votre pere doivent rougir.

NÉOPTOLEME.

Vous êtes vertueux; & moi je paſſerai pour ne l'être pas. Voilà ce qui me déchire[1].

PHILOCTETE.

Votre conduite vous fait honneur. Mais que dois je pénſer de vos diſcours?

NÉOPTOLEME.

O Dieux, que faire? je ſerai doublement coupable, & par mes actions, & par mes paroles[2].

PHILOCTÉTE, à part à demi haut.

Je le vois? il délibere s'il me trahira. Il ſonge à partir ſans moi *.

NÉOPTOLEME.

Non je ne vous abandonne point. Mais ſi je vous emméne malgré vous, quel remords, & quel repentir! c'eſt le ſujet de mon trouble.

PHILOCTÉTE.

Quoi? que dites vous? dévoilez moi cette énigme, mon fils.

1 — 2 M. de la Harpe:

C'eſt moi qui doit rougir, moi qui ſuis déſormais
Coupable, ſi je parle; & vil, ſi je me tais.

* Soupçons de Philoctéte; ſecond obſtacle au départ. Néoptoleme, en ſe dévoilant, le recule plus que jamais.

NÉOPTOLEME.

Je ne puis vous le céler plus longtemps. La pitié l'emporte. Il faut . . . . que je vous améne aux Atrides. Vous partez pour le siége.

PHILOCTÉTE.

Ah, que m'as tu dis !

NÉOPTOLEME.

Suspendez un moment votre courroux. Ecoutez moi.

PHILOCTÉTE.

Qu'écouterois je désormais ? que pense tu faire de moi ?

NÉOPTOLEME.

Vous guérir d'abord, pour renverser Troye avec vous.

PHILOCTÉTE.

Parles tu sérieusement ?

NÉOPTOLEME.

Le destin le veut. Il le faut. Calmez votre colere, & me suivez.

PHILOCTÉTE.

Ah ! je suis trahi. Jeune étranger, quel piége tu m'as dressé ! rends moi, rends moi promptement mon arc & mes fléches.

NÉOPTOLEME.

Je ne le puis. Les Chefs parlent, l'intérêt public y est engagé ; c'est à moi d'obéir.

PHILOCTÉTE.

O rage digne de ton nom *! Lâche artiſan du plus noir artifice qui fut jamais, comment as tu oſé ſurprendre ma crédulité? ne rougis tu point de porter ſur moi tes regards, après avoir ſi indignement abuſé du malheur & de la bonne foi d'un ſuppliant? mais où m'emporte mon courroux? ah, mon fils, ſonge qu'en m'otant cet arc, tu m'arraches la vie. Rends le moi je t'en conjure au nom des dieux. Rends moi le jour que tu m'as ravi. Que je ſuis malheureux!... tu te tais; tu me regarde tranquillement. Rien ne te touche.... ô rivage, ô promontoires de cette iſle! ô bêtes farouches, mon unique compagnie? ô rochers eſcarpés, c'eſt à vous que je me plains; car je n'ai que vous à qui je puiſſe me plaindre, & je vous ai accoutumés à mes gémiſſemens.

* Je veux que Philoctète, ou plutôt Sophocle, ait voulu faire cette froide alluſion au nom de Pyrrhus; mais il falloit une petite note. Néoptoleme s'appelloit autrement Pyrrhus. πυρρος ſignifie ROUX : & la premiere ſyllabe de ce nom πῦρ, veut dire DU FEU; ce qui fait dire peut être à Piloctéte irrité contre lui : ὢ πῦρ σὺ, O TU IGNIS. Je doute que Sophocle ait voulu faire cette mauvaiſe POINTE; mais encore falloit-il la rendre intelligible.

Cette note de l'ancien éditeur prouve très bien qu'il n'y a point ici de contre-ſens dans la traduction du P. Brumoy, comme le penſe M. de la Harpe (Note 8. p. 77, de ſon PHILOCTÉTE, édit. de 1786.) En effet ces mots, O RACE DIGNE DE TON NOM! ne tombent que ſur le nom de Pyrrhus donné à Néoptoleme, à cauſe de ſa couleur rouſſe, & point du tout ſur le nom qu'il avoit hérité de ſes ancêtres. Le ſcholiaſte y eſt formel, v. 950. (ὦ πῦρ σύ) παρὰ τὸ ὄνομα τȣτο λέγει.

Faut-il que je ſois trahi par le fils d'Achille! il jure de me mener en ma patrie, & il me conduit à Troye. Il abuſe de la foi du ſerment pour me ravir l'arc ſacré d'Hercule; pour me trainer à ſon char, & me montrer en ſpectacle à l'armée Grecque. Il triomphe de Philoctéte comme s'il l'eût vaincu à force ouverte, & il ne voit pas que c'eſt triompher d'un mort, d'une ombre, d'un fantôme vain. O s'il m'eût attaqué dans ma force! encore à préſent dans l'état où je ſuis, ce n'eſt que par ſurpriſe. Oui, je ſuis la victime de ſa fraude. Malheureux; que ferai-je! rends, mon fils, rends; ſois ſemblable à ton pere, à toi même [1]. Que dis tu?.... tu ne dis rien.... je ſuis mort. Ah, déplorable Philoctéte! O caverne, je reviens à toi. Sois ma reſſource. Reçois derechef un miſérable, nud, abandonné, ſans nourriture..... je mourrai ſeul dans cet antre. Je ne pourrai plus percer les bêtes. Elles me dévoreront; je deviendrai leur proye à mon tour. Et ces coups partent d'un cœur que j'avois cru ſincere!

Ecoute, Néoptoleme. Je ne lance point encore ſur toi les dernieres imprécations, réfuge ordi-

1 M. de la Harpe.

Ah! Pyrrhus! ah! mon fils!
Souviens toi de ton nom, reprends ton caractere,
Sois ſemblable à toi même, ſemblable à ton pere.

naire des malheureux pouſſés au déſeſpoir. Tu peux changer de ſentimens. Mais prends garde au parti que tu vas prendre, & juge de ma vengeance par mes * fureurs [1].

SCÈNE III.

Les mêmes, LE CHŒUR qui revient ſur la fin de la ſcène précédente.

LE CHŒUR.

DÉCIDEZ, ſeigneur; il en eſt temps. Les vents nous appellent. Il faut partir, ou le ſatisfaire.

NÉOPTOLEME.

Amis, je ſuis touché, je l'avoue : mais ce n'eſt pas de ce moment qne mon cœur ſouffre.

PHILOCTÉTE.

Au nom des Dieux, mon fils, écoute cette pitié; & ne te fais pas l'affront devant les hommes d'avoir trompé un malheureux.

* Par embelliſſement de l'invention du P. Brumoy, toutes ces ſept lignes de la traduction ſe réduiſent à ceci : « Je ſuſpends toutefois » mes imprécations, juſqu'à ce que je voie ſi tu perſiſtes dans tes noirs » projets; ſi cela eſt ainſi, va, puiſſes tu périr d'une mort funeſte » ! (Note de l'ancien éditeur).

1 M. de la Harpe a rendu tout ce diſcours de Philoctéte avec plus de goût & même plus de préciſion.

NÉOPTOLEME, à part.

Que ferai je ? plût aux dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros !

PHILOCTÉTE.

Tu ne parois pas méchant. Quelque conseil te pousse. Trompe qui le mérite mieux. Rends moi mes armes ; laisse moi, & va-t-en.

NÉOPTOLEME.

Amis, que ferons nous ?

SCÈNE IV.

Les mêmes, ULYSSE.

ULYSSE à Néoptoleme [1].

PERFIDE, vous balancez. Donnez moi ces armes, & retirez vous.

1 Tout le commencement de cette scène est rendu par M. de la Harpe avec plus de précision, de chaleur & d'énergie.

ULYSSE avec précipitation.

Qu'attendez vous, perfide ?
Remettez moi ces traits.

PHILOCTÉTE.

C'est Ulysse, grands dieux !

ULYSSE.

Lui même.

PHILOCTÉTE.

Ciel ! Où suis-je ? Ulysse dans ces lieux !

PHILOCTÉTE.

Dieux, quel eſt cet étranger? n'eſt ce point Ulyſſe que j'entends?

ULYSSE à Philoctéte.

Oui, c'eſt moi, c'eſt Ulyſſe que vous voyez.

PHILOCTÉTE.

Ah, malheureux! je ſuis perdu. Voici la main qui a tramé ma trahiſon.

ULYSSE.

C'eſt moi même, n'en doutez point.

PHILOCTÉTE à Néoptoleme.

O mon fils, rends moi mes armes.

ULYSSE.

Vous avez beau faire; vous ne les aurez pas. Partez, ou je vous fais enlever.

PHILOCTÉTE.

Tu me feras enlever, traître?

Ah! lui ſeul a tout fait: ce cruel artifice,
Tout cet affreux complot eſt l'ouvrage d'Ulyſſe.
Mes armes; c'en eſt trop, mes armes....

ULYSSE.

Non, Pyrrhus
Sçait reſpecter des Grecs les ordres abſolus.
Ces armes ſont à nous: il ne peut vous les rendre.
Vous, marchez ſur mes pas; c'eſt trop vous en défendre.
Ne vous obſtinez plus à reſiſter aux dieux,
Ou je vous fais ſur l'heure enlever de ces lieux.

PHILOCTÉTE.

Tu me menaces, traître!... O Lemnos, mon aſyle,

ULYSSE.

Le deſſein en eſt pris, ou vous me ſuivrez.

PHILOCTÉTE.

O Lemnos, ô Vulcain! Ulyſſe menace de m'enlever de ton iſle! Tu vois cet outrage, & tu le ſouffres!

ULYSSE.

Jupiter eſt le maître des dieux, & de cette iſle. Jupiter l'ordonne, & je ne fais qu'exécuter ſes ordres.

PHILOCTÉTE.

Parjure, qu'oſes tu dire? de quel front fais tu les dieux auteurs de tes fraudes?

ULYSSE montrant le rivage.

Dites, auteurs de la vérité. Voici la route qu'ils vous commandent de ſuivre. Partez.

Feux ſacrés de Vulcain, allumés dans cette île!
Vous, mes ſeuls protecteurs, ô dieux de ces climats,
Vous voyez cet outrage, & ne le vengez pas!

ULYSSE.

Jupiter eſt leur maître; & c'eſt lui qui m'amene.

PHILOCTÉTE.

Ainſi tu fais les dieux complices de ta haine,
Artiſans du parjure & de l'iniquité!

ULYSSE.

Je vous parle en leur nom; ſuivez leur volonté.

PHILOCTÉTE.

Penſes tu donc traiter Philoctéte en eſclave?

ULYSSE.

Je le traite en guerrier & généreux & brave,

PHILOCTÉTE.

Non, traître; je ne partirai pas.

ULYSSE.

Vous partirez. Le ſort en eſt jetté.

PHILOCTÉTE.

Grands dieux! & depuis quand Philoctéte eſt il donc un eſclave pour le traiter ainſi?

ULYSSE.

On le traite non en eſclave, mais en héros, & comme un des libérateurs de la Grece, avec qui il doit renverſer Troye.

PHILOCTÉTE

Dût il ſouffrir mille maux, tandis qu'il aura cet antre pour aſyle, il n'en ſera rien.

ULYSSE.

Que prétendez vous donc?

PHILOCTÉTE voulant ſe précipiter

Mourir *.

En digne compagnon de tant de rois fameux,
Qui doit renverſer Troye & triompher comme eux.
Ne refuſez pas la gloire à vos regards offerte :
Venez : le ciel l'ordonne, & la route eſt ouverte.

PHILOCTÉTE.

Tant que cet antre obſcur pourra me recevoir,
De m'arracher d'ici rien n'aura le pouvoir.
Oui, j'aime mieux mourir; du haut de cette roche,
J'aime mieux à l'inſtant....

* Ce mot ſeul eſt énergique à la vérité; mais répond-il à cette longue phraſe qu'on lit dans le grec? « Ce que je prétends, dit Philoctéte? Me

ULYSSE aux ſoldats.

Il veut ſe précipiter. Qu'on le ſaiſiſſe, & qu'on le dérobe à ſa fureur.

PHILOCTÉTE arrêté.

O bras ſans défenſe, ô mains privées de vos armes, faut-il que vous ſupportiez ces indignes liens ! O méchant ; dont il ne peut partir rien de juſte ni de bon, de quel cruel ſtratagême t'es tu aviſé pour me ſurprendre ! Tu n'as oſé paroître. Tu m'as ſéduit par ce jeune homme qui m'étoit inconnu. Tu l'avois ſéduit le premier. Son cœur n'étoit point fait pour l'a fraude ; & ſa droiture digne de la mienne, méritoit de ne pas trouver un ſéducteur tel que toi. C'eſt ſans le ſçavoir qu'il a été le miniſtre de ton lâche artifice [1]. Je le vois, il ſouffre de m'avoir fait ſouffrir, & il t'obéit à regret. C'eſt toi, c'eſt ton génie ami des ténébreux forfaits, qui l'a inſtruit à tramer un crime. Seul tu l'as forcé, malgré ſes remords, à ſe jouer de la vertu & de ma crédulité. Tu me lies, barbare, tu prétends donc m'arracher du rivage

» jetter tout à l'heure en bas du haut de ce rocher, & me caſſer la » tête ». (Note de l'ancien éditeur.)

1 « Cela n'eſt ni exact pour la verſion, ni vraiſemblable pour le » ſens. Pyrrhus ne pouvoit pas ignorer les deſſeins d'Ulyſſe. Philoc- » téte lui même ne peut pas le croire, & il lui reproche plus d'une » fois tout le contraire. Il y a dans le grec : ἀφυῆ τ' ὄντα, κοὐ » τέλοντα, Ce jeune homme ſimple, & qui répugnoit à t'obéir. Ce » qui eſt très différent de la traduction du P. Brumoy ». Note de M. de la Harpe. PHILOCT. p. 82.

où tu m'as exposé, où tu m'as privé d'appui, d'amis, de patrie, & rayé du nombre des vivans. Ah ! que les dieux te puissent.... mais les dieux ne m'écoutent point. Loin de prêter l'oreille à mes imprécations, ils te comblent de biens, tandis qu'ils m'accablent de maux. Va jouir de mon infortune, va rire de ma douleur avec tes chers Atrides, dont tu sers la passion. Lâche, ce n'est que malgré toi que tu les as suivis au siége *, & ils te chérissent. Je leur ai conduit volontairement sept vaisseaux, & ils m'abandonnent comme le dernier des hommes. Du moins tu leur imputes cette indignité, & ils te l'imputent à leur tour.

Mais réponds-moi, quel est ton dessein ? pourquoi m'enlever ? à quoi suis-je bon ? je ne suis plus rien : je suis mort pour les Grecs. O ennemi des dieux & des hommes, dis moi par quelle raison je ne suis plus à tes yeux un fardeau incommode ? pourquoi mes cris & l'infection de ma playe ne te dégoûtent plus ? pourquoi tu ne crois plus que je puisse troubler les sacrifices ? ce fut là ton prétexte pour me rejetter de l'armée. Grecs inhumains, soyez les victimes de mes horribles imprécations. Si les dieux sont encore justes (& ils le sont) je vois qu'ils vous punissent. Autrement vous n'auriez pas entrepris ce voyage pour

* Ulysse contrefit l'insensé pour se dispenser d'aller au siége.

un malheureux tel que moi. Un remords cuisant, un trait du ciel vous perce, vous déchire, & vous force malgré vous de songer à moi. Mais, ô terre natale, & vous, dieux témoins & vengeurs, punissez les enfin, punissez les tous, & je suis satisfait. Mesurez votre vengeance à votre pitié pour moi. Faites les périr à mes yeux. Je me croirai guéri.

LE CHŒUR à Ulysse.

Il est cruellement aigri. Il brave les maux, loin d'y succomber.

ULYSSE.

J'aurois bien des choses à lui répondre. Mais il n'est pas en état de m'entendre. Un seul mot me suffira.

Je suis tout ce que vous dites, ô Philoctéte, quand il s'agit de l'intérêt public. Est il question de l'intérêt des hommes vertueux ? je suis, autant qu'un autre, partisan de la vertu & de l'humanité. Croyez-moi, je sçai manier à mon gré les cœurs. Le vôtre seul est intraitable. Hé bien, je consens de vous céder. (Au Chœur) Amis, rendez lui la liberté, & laissez le en ces lieux. Nous pouvons nous passer de lui, puisque nous avons les armes d'Hercule. Teucer sçait l'art de s'en servir, & à son défaut je me flatte de ne pas l'ignorer. Oui, Philoctéte, je m'en servirai aussi bien que vous même. L'armée après tout a-t'elle

besoin de vous ? Adieu, demeurez dans votre Lemnos. Nous allons partir. Et cet arc va me procurer une gloire qui n'étoit dûe qu'à vous.

PHILOCTÉTE

Le cruel, où me réduit il ? quoi tu oseras te montrer à l'armée paré de mes dépouilles ?

ULYSSE.

Il est inutile de parler davantage. Je pars.

PHILOCTETE à Néoptoleme.

Généreux fils d'Achille, tu ne me dis rien, & tu me quittes ainsi ?

ULYSSE en s'en allant.

Suivez-moi, Néoptoleme, & ne détournez pas même les yeux. Votre indigne pitié nous perdroit.

PHILOCTÉTE au Chœur.

Et vous, chers amis, vous m'abandonnerez aussi ? la pitié ne vous touchera pas ?

LE CHŒUR, en montrant Néoptoleme.

Voilà notre chef. C'est à lui de parler. Ce qu'il vous dira, croyez que nous vous le disons.

NÉOPTOLEME au Chœur.

Ulysse blamera ma sensibilité. N'importe. Demeurez, vous autres, si Philoctéte le veut ainsi, tandis que tout s'apprêtera pour le départ, & que nous ferons nos vœux au ciel. Peut-être durant cet intervalle, un heureux changement le

rendra plus docile à nos raiſons. Nous allons au rivage Ulyſſe & moi. Rendez vous y promptement, dès que vous ſerez avertis.

SCENE V.

PHILOCTÉTE, LE CHŒUR.

PHILOCTÉTE à l'entrée de ſa grotte.

STROPHE I.

O CAVERNE, ô mon unique aſyle, jamais je ne te quitterai. Tu m'as ſervi de demeure : tu ſeras mon tombeau. O ſéjour rempli de ma douleur, que vais je devenir ! plus de nourriture, plus d'eſpoir. Tourbillons impétueux *, enlevez moi dans les airs. Que ſuis je ſur la terre [1] ?

LE CHŒUR.

STROPHE II.

Vous êtes l'unique auteur de vos maux. Vous n'avez d'ennemi que Philoctéte. Il ne tenoit qu'à vous d'être heureux, & vous préférez votre miſere à la fortune qui vous rit.

* L'expreſſion grecque eſt πτωκάδες ou πτωχάδες ; & c'eſt-à-dire, les HARPIES, monſtres fabuleux, dont les principales étoient Ællo, Ocypete & Geléno. Elles ſont appellées, auſſi bien que les Furies, les CHIENNES DE JUPITER. (Note de l'ancien éditeur),

1 Grec : Car je n'y peux plus tenir. C'eſt ainſi que traduit M. Vauvilliers.

PHILOCTÉTE.

PHILOCTÉTE.

ANTISTROPHE I.

Miſérable, dénué de tout ſecours, il faut donc que j'expire dans cet antre. La douleur & la faim vont me conſumer. Je ne percerai plus les oiſeaux de mes traits. Cœur barbare, dont l'artifice me fait périr, que ne puis-je te voir en proie à des maux auſſi durables que les miens !

LE CHŒUR.

ANTISTROPHE II.

Ce n'eſt point à l'artifice des hommes, c'eſt à la volonté ſuprême des dieux que vous devez attribuer ce que nous avons fait malgré nous. Mettez fin à vos imprécations, & ceſſez de nous haïr.

PHILOCTÉTE.

STROPHE III.

Tranquille ſur le rivage, le traître inſulte à mon déſeſpoir. Il eſſaye impunément mon arc & mes flêches. Tréſor qu'il m'a ravi, cheres armes, ſi vous avez du ſentiment, quelle honte ſeroit-ce pour vous de vous voir paſſer des mains du compagnon d'Hercule, dans celles du plus lache des hommes ! témoins de ſes infames artifices, de ſa honteuſe origine, & de ſes cruels attentats, vous déteſteriez, comme moi, l'auteur de tous mes maux.

LE CHŒUR.

STROPHE IV.

Seigneur, un homme de bien doit dire librement la vérité & la souffrir sans s'offenser. Apprenez donc que l'assemblée des Grecs a chargé Néoptoleme de faire ce qu'il a fait, & que c'est en faveur de la cause commune qu'il a suivi les conseils d'Ulysse.

PHILOCTÉTE.

ANTISTROPHE III.

Oiseaux, qui étiez ma proye, & vous, hôtes sauvages de ces rochers, ne fuyez plus cet antre. Je n'ai plus ces armes qui vous effrayoient. Ma caverne vous est livrée. Accourez y sans crainte, déchirez moi, dévorez moi; je serai votre proye à mon tour. Aussi bien deviendrois je bientôt celle de l'indigence.

LE CHŒUR.

ANTISTROPHE. IV.

Au nom des Dieux, si l'hospitalité sainte vous touche, rendez nous tendresse pour tendresse, & faites réflexion qu'il ne tient qu'à vous de changer votre destin. Qu'elle fureur de choisir pour ressource la douleur, la misere & le désespoir!

PHILOCTÉTE.

Amis, vous renouvellez mes maux. Quel plaisir prenez vous à me tourmenter?

LE CHŒUR.

En quoi, ſeigneur?

PHILOCTÉTE.

Eſpérez vous me perſuader de retourner vers les Grecs que j'abhorre?

LE CHŒUR.

La raiſon le veut.

PHILOCTÉTE.

Laiſſez moi donc en ces lieux.

LE CHŒUR.

Il faut vous obéir. Retirons nous.

PHILOCTÉTE.

Au nom du grand Jupiter, ne me quittez pas.

LE CHŒUR *feignant de ſe retirer.*

Apprenez à calmer votre courroux.

PHILOCTÉTE *avec de grands cris.*

Chers amis, demeurez, je vous en conjure. Ah!

LE CHŒUR.

Quel nouveau ſujet vous arrache des cris?

PHILOCTÉTE.

O deſtin! ô tourment! mal cruel, comment te ſupporterai je deſormais? Revenez, amis; revenez.

LE CHŒUR.

Que ferons nous! vous êtes déterminé à ne nous plus croire.

PHILOCTÉTE.

Pardonnez ces cris & ces emportemens à l'excès de la douleur.

LE CHŒUR en revenant.

Ecoutez donc nos conſeils, & ſuivez nous.

PHILOCTÉTE, après un moment de réflexion.

Je n'en ferai rien. C'eſt un parti pris. Non, dût Jupiter m'écraſer de ſes foudres je n'en ferai rien. Périſſe Ilion, périſſe l'armée, périſſent tous ceux qui m'ont ſacrifié! pour vous, chers amis, je n'ai qu'une grace à vous demander.

LE CHŒUR.

Quoi?

PHILOCTÉTE.

Une épée, une hache, quelque arme que ce ſoit.

LE CHŒUR.

Quel meurtre projettez vous? ô ciel!

PHILOCTÉTE.

Ma mort. La douleur m'y force. Je me couperai le pied & je me percerai le cœur.

LE CHŒUR.

Quel eſt votre deſſein?

PHILOCTÉTE.

De rejoindre mon pere.

LE CHŒUR.

Où?

PHILOCTÉTE.

Aux enfers. Car, hélas, il ne vit plus. O patrie, que ne puis je du moins te revoir encore une

fois, après t'avoir quittée pour secourir les perfides Grecs! ma mort en est le prix. (il se cache dans son antre).

LE CHŒUR à Philoctéte.

Nous serions déjà partis pour aller au vaisseau, si nous n'eussions vû de loin Ulysse & Néoptoleme qui reviennent vers nous.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, & NÉOPTOLEME, un peu éloignés de Philoctéte.

ULYSSE à Néoptoleme.

Ne me direz vous point enfin quel sujet vous fait retourner si promptement sur vos pas.

NÉOPTOLEME.

Je vais expier un attentat.

ULYSSE.

Il faut que vous le jugiez bien atroce. Mais quel est il?

NÉOPTOLEME.

C'est d'avoir écouté Ulysse & les Grecs.

ULYSSE.

He, qu'avez vous fait d'injuste ?

NÉOPTOLEME.

J'ai trompé un malheureux.

ULYSSE avec empressement.

Qui ? ô ciel quel est votre nouveau projet ?

NÉOPTOLEME.

Il n'est pas nouveau. Je veux revoir Philoctéte, &c....

ULYSSE.

Et que faire encore ? (à part.) Je tremble.

NÉOPTOLEME.

Je lui ai ravi ses armes. Je vais les....

ULYSSE.

Quoi, les rendre ? dieux ! que m'annoncez vous ?

NÉOPTOLEME.

C'est contre l'équité que je les retiens.

ULYSSE.

Au nom du ciel, Néoptoleme, répondez. Parlez vous tout de bon ?

NÉOPTOLEME.

Je pense comme je parle.

ULYSSE.

Ah, fils d'Achille, que me dites vous ?

NÉOPTOLEME.

Ce que je vais faire. Faut-il le redire encore ?

ULYSSE.

C'étoit trop de me l'avoir dit une fois.

NÉOPTOLEME.

N'en doutez donc plus. Vous ſavez tout.

ULYSSE.

Je ſçai qui s'y oppoſera.

NÉOPTOLEME.

Hé! qui, je vous prie, auroit cette témérité?

ULYSSE.

Toute la Gréce, & moi.

NÉOPTOLEME.

Certes, je cherche le prudent Ulyſſe dans ſes paroles.

ULYSSE.

Et moi, je trouve le bouillant Néoptoleme dans ſes actions [1].

NÉOPTOLEME.

Peu m'importe la réputation de politique, pourvû que je ſatisfaſſe l'équité.

ULYSSE.

Où eſt donc l'équité de rendre, malgré moi, un tréſor que vous ne devez qu'à mes conſeils?

NÉOPTOLEME.

Vos conſeils m'ont fait commettre un crime dont je rougis : je veux le réparer.

1 Ceci eſt recherché & n'eſt pas exact. Grec :

NÉOPTOLEME.

Toute votre ſageſſe ordinaire ne brille pas dans les diſcours que vous me tenez.

ULYSSE.

Et moi, je n'en trouve ni dans vos actions, ni dans vos paroles.

ULYSSE.

Et ne craignez vous point le reſſentiment de l'armée ?

NÉOPTOLEME.

Je ne crains ni l'armée, ni vous, quand il y va de la juſtice.

ULYSSE.

Ce ſera donc contre Néoptoleme, & non plus contre les Troyens qu'il nous faudra combattre.

NÉOPTOLEME.

Combattez. J'y conſens.

ULYSSE.

Cette épée vous répondra dans peu *.

NÉOPTOLEME.

La mienne eſt prête. Je n'attends que les Grecs & vous.

* Grec : . . . . χεῖρα δεξιὰν ὁρᾷς
Κώπης ἐπιψαύουσαν ;

« Voyez vous cette main, dit Ulyſſe, ſur la garde de mon épée ». Néoptoleme en fait autant de ſon côté, & réplique : « Faites, faites ; » vous allez voir la mienne qui vous répondra tout à l'heure ». Il n'eſt donc pas ici queſtion d'un projet pour la ſuite, mais de l'appareil d'un combat actuel. Ce qui appuie mon ſentiment, c'eſt l'eſpéce de ſarcaſme que le fils d'Achille jette à Ulyſſe qui ſe retire prudemment :

Ἐσωφρόνησας : κἂν τὰ λοίφ' οὕτω φρονῇς,
Ἴσως ἂν ἐκτὸς κλαυμάτων ἔχοις πόδα.

» Vous êtes ſage ; & , ſi vous l'êtes toujours de la ſorte, vous pourrez » vivre ſans aucun accident ». Les duels en forme étoient inconnus aux anciens, mais les RENCONTRES ne l'étoient pas.

ULYSSE.

Faites donc ce qu'il vous plaira. J'en rendrai compte à l'armée, & ſachez que la peine ſuivra le crime de près. Adieu. (Il ſe retire.)

NÉOPTOLEME à Ulyſſe déjà parti.

Vous faites prudemment. Uſez en toujours de même à l'avenir, pour vous garantir de mon courroux. (allant vers l'antre). O Philoctéte, ſortez de votre grotte.

SCÈNE II.

NÉOPTOLEME, PHILOCTÉTE, LE CHŒUR.

PHILOCTÉTE.

Quel bruit ai je entendu? Qui m'appelle? que voulez vous de moi? pouvez vous me rendre encore plus malheureux? Vous le croyez, ſans doute, & c'eſt le deſſein qui vous améne.

NÉOPTOLEME.

Raſſurez vous, & m'écoutez.

PHILOCTÉTE.

Je vous ai trop écouté. Vos diſcours trompeurs m'ont perdu.

NÉOPTOLEME.

Croyez au moins mon repentir [1].

PHILOCTÉTE.

Ainsi m'avez vous engagé à vous croire, quand vous m'avez surpris mes armes. Votre sincérité feinte cachoit une perfidie.

NÉOPTOLEME.

Oubliez là; & dites moi seulement si vous êtes déterminé à demeurer en ces tristes lieux, ou si vous daignez nous accompagner.

PHILOCTÉTE.

Ne m'en parlez plus [2].

NÉOPTOLEME.

Est ce une résolution inébranlable ?

PHILOCTÉTE.

Plus inébranlable que je ne puis dire.

NÉOPTOLEME.

Mon dessein étoit d'appaiser votre courroux ; & de vous persuader, s'il étoit possible. Mais, si cela vous offense, je me tais.

PHILOCTÉTE.

Tu fais bien. Vainement voudrois tu me séduire encore par tes frivoles discours. Mon cœur ulcéré ne te pardonnera jamais le lâche tour que tu m'as

1 Eh bien ! au repentir n'est-il aucune voie ?
Ce vers de M. de la Harpe est plus conforme au grec.

2 Le grec ajoute : « Tout ce que vous diriez seroit inutile ».

fait. Fils indigne du plus généreux pere, tu m'arraches la vie, & tu viens me donner des conseils ! ah, puissiez vous périr tous misérablement, les Atrides, Ulysse & toi. Voilà mes adieux [1].

NÉOPTOLEME.

Plus d'imprécations, plus de haine. Voici vos armes ; recevez les de ma main.

PHILOCTÉTE.

Que dis tu ? quel nouveau piége m'as tu préparé ?

NÉOPTOLEME.

Venez, je vous les rends. J'en jure par le souverain maître des dieux.

1 M. de la Harpe.

Tu parlerois en vain : traître, c'est bien à toi
Qu'il convient de prétendre aucun pouvoir sur moi !
Va, trop indigne fils du plus illustre pere,
Lorsqu'aujourd'hui ta fourbe a comblé ma misere ;
Tu m'offres des conseils ! Otes toi de mes yeux ;
Va retrouver Ulysse & tes Grecs odieux.
Tu n'échaperas pas, ni toi, ni les Atrides
Au celeste courroux qui poursuit les perfides.
Je vous ai dévoués aux vengeances des dieux ;
Qu'elles tombent sur vous : ce sont là mes adieux.

PYRRHUS.

Plus d'imprécations, plus de cris, ni de larmes.
Connoissez mieux Pyrrhus, & reprenez vos armes.

PHILOCTÉTE.

O agréables paroles! Mais dois je les croire? O ciel!

NÉOPTOLEME.

Croyez les effets. Avancez. Ne craignez rien. Recevez votre arc.

SCÈNE III.

PHILOCTÉTE, NÉOPTOLEME, ULYSSE, LE CHŒUR.

ULYSSE *survenant.*

Et moi je m'y oppose au nom des Atrides & de l'armée. J'en atteste les dieux.

PHILOCTÉTE *après avoir reçu ses armes de Néoptoleme.*

Est ce la voix d'Ulysse que j'entends?

ULYSSE.

De lui même. Le voici. Oui, c'est moi qui, malgré le fils d'Achille, vous ferai partir pour le siége.

PHILOCTÉTE *se mettant en situation de lancer une fleche.*

Attends. Cette fléche va punir ton outrage.

NÉOPTOLEME *l'arrêtant.*

Ah, Philoctéte, qu'allez vous faire? Au nom du ciel ne lancez pas ce trait.

PHILOCTÉTE.

Laisse moi faire, mon fils, laisse moi percer le traître.

NÉOPTOLEME.

Non, je ne puis le souffrir.

PHILOCTÉTE.

Pourquoi m'empêcher de me venger de mon cruel ennemi?

NÉOPTOLEME.

* La vengeance seroit honteuse & pour vous & pour moi.

PHILOCTÉTE.

Qu'avons nous à ménager avec les Grecs? Croyez moi, les chefs de l'armée sont aussi peu braves en effet, qu'ils paroissent fiers en paroles.

NÉOPTOLEME.

Il est vrai. Mais enfin je vous ai rendu vos armes. Vous reste-t-il encore contre moi quelque sujet de courroux & de plainte?

* C'est la même pensée qu'a employée M. Corneille dans POLIEUCTE. Celui ci dit à Pauline, au sujet de Sévère son amant, qui l'avoit revue:

Quoi, vous me soupçonnez déja de quelque ombrage!

Et Pauline répond ce beau mot si applaudi d'un grand prince:

Je ferois à tous trois un trop sensible outrage.

Elle parle de son mari, de Sévère & d'elle. POLIEUCTE, act. II. scène IV.

PHILOCTÉTE.

Non, mon fils. Ton grand cœur s'est dévoilé. Aussi n'as tu pas reçu le jour d'un Sisyphe *, mais d'un héros aussi illustre chez les morts, qu'il fût célébre parmi nous.

NÉOPTOLEME.

Il m'est doux de voir Philoctéte louer Achille; & cet éloge réjaillit sur moi. Mais écoutez, Seigneur, ce que j'ai à vous demander. Il est des maux qui nous viennent des dieux. Ils sont inévitables. Il faut les supporter. Mais est on excusable ou digne de pitié, quand on s'en procure volontairement comme vous? votre cœur est aigri, & incapable de conseil. Qu'un ami vous parle, vous prenez feu, & le traitez d'ennemi. Je parlerai toutefois, & j'appelle Jupiter à témoin de mes paroles. Gravez les profondément dans votre cœur, & apprenez d'abord que votre blessure est un coup parti du ciel, pour avoir approché du serpent dépositaire des trésors du temple que vous avez trouvé à Chrysa. N'espérez jamais de guérison, tant que ce soleil vous éclairera, que vous n'alliez à Troye. Votre guérison est réservée aux enfans d'Esculape, comme la prise de Troye à nos efforts communs, & à vos fléches. D'où sçais je ces merveilles? je vais vous le dire. Le troyen Hélénus, ce prophète si renommé est pri-

* Ayeul d'Ulysse.

ſonnier dans le camp. C'eſt lui qui nous a développé ce myſtere. » Par ce moyen , ajouta-t-il , » l'été prochain verra finir le deſtin d'Ilion. Grecs, » ôtez moi la vie , ſi mes oracles ſe trouvent » faux. » Sur cette aſſurance devez vous balancer à vous rendre ? quel honneur pour vous d'avoir été le ſeul de tous les Grecs jugé digne d'accomplir ces grandes deſtinées ! goûtez donc le bonheur de revivre , & la gloire de renverſer Troye.

PHILOCTÉTE.

Deſtins odieux ! pourquoi vois-je le jour que j'abhorre ! que ne ſuis je habitant des enfers ! que ferai je ? puis je réſiſter à un ennemi ſi tendre & ſi généreux ? mais quoi , faut-il céder ? ſi je le fais , que deviens je ? oſerai je me montrer ? qui voir déſormais ? Aſtres, témoins des affronts que j'ai reçus, de quel œil verrez vous Philoctéte avec les Atrides qui m'ont perdu, avec Uliſſe qui m'a trahi ! non , les outrages que j'ai eſſuyés ne ſont rien en comparaiſon de ceux que je prévois. Un cœur que la nature a inſtruit au crime s'enhardit toujours à de nouveaux forfaits. Je vous l'avoue , Néoptoleme , je ne puis comprendre votre conduite. J'attendois de vous que , loin d'aller à Troye , vous me détourneriez de cette lâcheté. Quoi ! les Grecs vous ont cruellement offenſé ; ils vous ont dépouillé des armes , de la gloire

d'Achille ; par un jugement inoui ils ont préféré Ulysse à Ajax [1] ; & vous allez les secourir ! & vous voulez m'engager à vous suivre ! non, mon fils, non, tu ne commettras point cette indignité. Reméne moi dans ma patrie ; tu me l'as juré. Demeure toi même à Scyros, & laisse périr ces ingrats. Mets ton bonheur & le mien à couvert : tu obligeras doublement Achille & Philoctéte ; & abandonnant des perfides, tu t'épargneras la honte de leur ressembler.

NÉOPTOLEME.

Votre courroux n'est que trop légitime. Laissons les Grecs & les Atrides. Mais que demandé-je de vous, sinon d'obéir aux dieux, & de suivre un ami ?

PHILOCTÉTE.

Moi ? qu'irois je faire au siége ? voir les fils d'Atrée jouir des maux qu'ils m'ont causés.

1 M. Vauvilliers remarque avec raison qu'il y a ici une grande faute dans le texte ; 1° parce que le grec que présente les éditions ordinaires n'est pas exact ; 2° parce que cette querelle entre Ajax & Ulysse n'a pu être soupçonnée par Philoctete, qui tenoit de Néoptoleme qu'Ajax étoit mort avant Achille. Il faut donc, d'après ces raisons, lire avec le savant éditeur.

. . . . οἵ τε σοῦ καθύβρισαν
Γέρας πατρὸς συλῶντες, ὕστερον δὲ καὶ
Ὀδυσσέως ἔκριναν.

« Les Grecs vous ont cruellement offensé ; ils vous ont dépouillé de ce » qui avoit fait la gloire de votre pere ; &, par un jugement inoui, ils » ont préféré Ulysse à vous ».

NÉOPTOLEME.

NÉOPTOLEME.

Trouver la guériſon de ces maux, & revoir non vos ennemis, mais vos libérateurs.

PHILOCTÉTE.

C'eſt ce qui me déſeſpère.

NÉOPTOLEME.

C'eſt ce qui fera votre gloire & la mienne.

PHILOCTÉTE.

Vous offenſez les dieux qui vous écoutent.

NÉOPTOLEME.

Je parle pour leurs intérêts.

PHILOCTÉTE.

Ce ſont les Atrides que vous ſervez.

NÉOPTOLEME.

C'eſt Philoctéte que je ſers.

PHILOCTÉTE.

Quoi, en me livrant à mes ennemis?

NÉOPTOLEME.

Regardez les d'un autre œil, & ſoyez moins ſier dans le malheur.

PHILOCTÉTE.

Si je l'ai bien compris, vous voulez me perdre.

NÉOPTOLEME.

Vous ne m'avez pas entendu; je prétends vous ſauver.

PHILOCTÉTE.

Les Atrides m'ont rejetté de l'armée: voilà tout ce que je comprends.

NÉOPTOLEME.

Oui, mais ils réparent leur faute ; ils veulent vous rendre heureux.

PHILOCTÉTE.

Ce ne ſera pas à condition de les voir à Troye.

NÉOPTOLEME.

Que voulez vous que je faſſe ? rien ne peut vous ébranler. Il faut donc me taire, & vous laiſſer languir dans vos maux.

PHILOCTÉTE.

Laiſſez moi mes maux. Ils me ſont chers. Acquittez ſeulement votre promeſſe. Remenez moi dans ma patrie. Çà, ne différons plus. Oublions Troye & les Grecs. Ils m'ont trop coûté de larmes.

NÉOPTOLEME.

Partons, puiſque vous le voulez ainſi.

PHILOCTÉTE le ſuivant.

O parole pleine de charmes !

NÉOPTOLEME s'arrêtant.

Mais eſſayez vos forces.

PHILOCTÉTE.

Elles répondront à mon courage.

NÉOPTOLEME revenant encore.

Mais comment me juſtifierai-je auprès des Grecs ?

PHILOCTÉTE.

En les mépriſant.

NÉOPTOLEME.

Ils ravageront mes Etats.

PHILOCTÉTE.

Je volerai à votre ſecours.

NÉOPTOLEME.

Avec quelles troupes ?

PHILOCTÉTE.

Avec les fléches d'Hercule. Ces armes & ce bras ſuffiront pour les faire trembler.

NÉOPTOLEME.

Hé bien, embarquons nous. Faites vos derniers adieux à Lemnos.

SCÈNE IV.

Les mêmes, HERCULE.

HERCULE ſur un nuage.

Ne partez pas encore... Philoctéte, reconnois Hercule. Tu l'entends, tu le vois. C'eſt pour toi que j'ai quitté la voûte azurée ; je viens t'annoncer les ordres de Jupiter, & te marquer un autre chemin. Demeure donc, & m'écoute.

Tu ſçais mes travaux, & ce qu'il m'en a coûté pour acquérir l'immortalité dont tu me vois jouir. Apprends que tu dois remplir la même deſtinée. C'eſt par cette route pénible qu'il te faut arriver à la gloire. Il faut que tu ailles à Troye

avec le fils d'Achille. Tu guériras ; ta valeur te donnera le premier rang dans l'armée. Tu perceras de mes fléches le fier Pâris, auteur de tant de malheurs. Tu renverſeras Troye, & tu enverras à Pœan, ton pere, ſur le mont Oëta, les dépouilles choiſies qui ſeront le prix de ta bravoure. Tu me réſerveras les dons de l'armée, & tu les mettras ſur mon tombeau, comme un monument de la victoire due à mes fléches.

Et toi, ô fils d'Achille, je te déclare que tu ne peux vaincre ſans Philoctéte, ni Philoctéte ſans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent enſemble leur proie. J'enverrai Eſculape pour guérir Philoctéte. Car c'eſt à mes traits que les dieux ont attaché deux fois la priſe d'Ilion. Mais, quand vous ravagerez ce riche pays, ſouvenez vous de reſpecter la religion. Jupiter préfere la piété à tout le reſte. Le reſte meurt; elle ne meurt jamais. Elle nous ſuit au tombeau ; &, indépendante de nos deſtinées, ſoit que nous vivions ou que nous mourions, elle eſt immortelle [1].

1 M. de la Harpe.

Rends grace aux immortels qui t'auront protégé.
Honore les toujours : ta gloire eſt leur ouvrage.
D'un cœur religieux ils chériſſent l'hommage ;
Et la pure vertu, le plus beau don des cieux,
Ne meurt point avec l'homme, & ſe rejoint aux dieux.

PHILOCTÉTE.

Aimable voix ! chere divinité, que je goûte de plaisir de te revoir enfin après tant d'années. Je t'obéis ; je pars sous tes auspices.

NÉOPTOLEME.

J'accepte le même augure.

HERCULE s'en allant aux cieux.

Ne différez plus. Le temps vous invite. Le vent est favorable. Adieu.

PHILOCTÉTE.

Allons, & saluons seulement ces lieux. Adieu, chere grotte, doux asyle de ma misere. Adieu, Nymphes de ces prés humides. Je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage, où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, promontoire, où Echo répéta tant de fois mes gémissemens. Adieu, douces fontaines, que j'avois cru ne devoir jamais quitter. Et toi, ô terre de Lemnos, laisse moi partir heureusement, puisque je vais où m'appellent les Destins, Hercule & les dieux qui l'ont voulu ainsi.

LE CHŒUR.

Réunis désormais, embarquons nous, & prions les déesses de la mer de nous accorder un retour fortuné.

FIN.

RÉFLEXIONS
SUR PHILOCTÉTE,
TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

L'EFFET de cette tragédie, aussi bien que de la plupart des anciennes, consiste pour le moins autant dans le jeu & la représentation, que dans la versification & les paroles. Toutefois je ne doute pas que la simple lecture n'ait fait sur les Grecs la même impression, que le récit de Philoctéte sur Télémaque dans l'ingénieux poëme * de feû M. de Cambrai. « Pendant que Philoctéte » avoit raconté ainsi ses aventures, dit-il, Télé- » maque étoit demeuré comme suspendu & immo- » bile. Ses yeux étoient attachés sur ce grand » homme qui parloit. Toutes les passions diffé- » rentes qui avoient agité Hercule, Philoctéte, » Ulysse, Néoptoleme paroissoient tour à tour sur » le visage naïf de Télémaque, à mesure qu'elles » étoient représentées. Dans la suite de cette nar- » ration, quelquefois il s'écrioit, & interrompoit

* TÉLÉMAQUE, l. XXI.

» Philoctéte ſans y penſer. Quelquefois il paroiſ-
» ſoit rêveur, comme un homme qui penſe profon-
» dément à la ſuite des affaires. Quand Phi-
» loctéte dépeignoit l'embarras de Néoptoleme,
» qui ne ſçavoit point diſſimuler, Telémaque
» paroiſſoit dans le même embarras, & dans
» ce moment on l'auroit pris pour Néoptoleme ».

Telle eſt l'idée que M. de Cambrai avoit de cette piéce, & des mouvemens qu'elle a dû produire. En effet l'intérêt qui en fait la baſe, n'eſt rien de moins que le renverſement d'un Etat, qui, par ſa réſiſtance, avoit épuiſé toutes les forces de la Gréce, & rebuté vingt rois durant dix années. Les Dieux font entendre que la victoire dépend de Philoctéte & des fléches d'Hercule. Mais comment déterminer ce guerrier malheureux à ſecourir les Grecs, qu'il a droit de regarder comme les auteurs de ſes maux? C'eſt un Achille irrité qu'il faut regagner, parce qu'on a beſoin de ſon bras; & l'on a du voir que Philoctéte n'eſt pas moins inflexible qu'Achille, & que Sophocle n'eſt pas au deſſous d'Homere.

Ulyſſe eſt employé à cette ambaſſade avec Néoptoleme, heureux contraſte, dont Sophocle a tiré toute ſon intrigue. Car Ulyſſe politique juſqu'à la fraude, & Néoptoleme ſincere juſqu'à l'extrême franchiſe, en font tout le nœud, tandis que Philoctéte défiant & inexorable élude la ruſe

de l'un, & ne ſe rend point à la générosité de l'autre; de ſorte qu'il faut qu'Hercule deſcende du ciel pour dompter ce cœur féroce, & pour faire le dénouement. On ne peut nier qu'un pareil nœud ne mérite d'être dénoué par Hercule.

Rien n'eſt moins chargé d'événemens que cette piéce. Il n'y a que ſept ou huit ſituations principales qui ſont le grand reſſort de pluſieurs paſſions, de même que peu de roues font mouvoir une grande machine. La premiere ſituation, après l'expoſition du ſujet, qui eſt courte & adroite, c'eſt celle d'Ulyſſe qui engage Néoptoleme à tromper Philoctéte. On y voit dans tout ſon jour l'artifice d'un vieux politique, qui met tout en œuvre pour faire entrer dans ſes deſſeins un jeune prince que ſon âge, ſon grand cœur & les exemples d'Achille ont rendu ennemi de tout ce qui a l'air d'artifice & de ruſe. C'eſt le grand art des rois, & la grandeur d'ame qu'on voit lutter enſemble.

Néoptoleme céde enfin au motif de la gloire, qui eſt ſa paſſion dominante, & l'endroit foible par où on l'a attaqué. Ce motif & ſes remords ſemblent le juſtifier.

Pour ſeconde ſituation on voit ce prince aux priſes avec Philoctéte. Quelle naïveté dans la joie de celui ci quand il revoit des Grecs ! quelle bienſéance dans la maniere dont il s'informe de l'armée Troyenne! quel art enfin dans le tour

ſimple & naturel que prend Néoptoleme pour le tromper! Philoctéte malgré toute ſa défiance ne peut éviter ce piége. Le Grec déguiſé qui ſurvient fait la troiſieme ſituation, & c'eſt un tour de l'artificieux Ulyſſe pour précipiter le départ, dans la crainte de manquer ſa proie.

Une autre ſcène eſſentielle conſiſte dans l'accès ſubit & imprévu qui retarde le départ de Philoctéte. A la vérité cette ſcène demande quelque indulgence à des lecteurs François. Il verroient avec peine un héros malheureux tomber en convulſion ſur notre théâtre, & achever par là de peindre l'extrême miſere où il eſt réduit. Mais il y a bien de la fineſſe à l'égard des mœurs anciennes , d'avoir imaginé ce moyen pour augmenter le trouble, & pour reculer le dénouement, moyen d'autant plus ſûr, qu'il ſemble renverſer l'eſprit de Philoctéte, & qu'il donne lieu au repentir de Néoptoleme. Car la ſituation ſuivante, où paroit tout l'embarras de celui ci, en dépend, & c'eſt ſa pitié qui réveille ſa vertu. Ce repentir ne le porte pourtant encore qu'à balancer s'il rendra les armes qu'il a ſurpriſes. C'en eſt aſſez pour la vraiſemblance. Ulyſſe qui étoit en embuſcade ſurvient à propos pour retarder encore l'action par un nouvel incident. Ce n'eſt plus un politique obſcur qui ſe cache pour réuſſir plus ſûrement. La conjoncture veut

qu'il se déclare. Il le fait, & parle avec une fermeté digne d'un héros, & en même tems avec une souplesse d'esprit capable d'ébranler tout autre que Philoctéte. Mais, comme il sçait, dit M. de Cambrai, « qu'il ne faut attaquer les passions » des hommes pour les réduire à la raison, que » quand elles commencent à s'affoiblir par une » espéce de lassitude, » il laisse à Philoctéte le tems de la réflexion, & passe tout à coup de la sévérité à la douceur, sans sortir de la dignité.

Philoctéte seul avec le Chœur & livré à lui même, montre un cœur agité comme les flots de la mer. Puis le retour d'Ulysse & de Néoptoleme change tout le Théâtre. Car la résolution que prend le fils d'Achille de rendre les fléches, déconcerte les mesures du Roi d'Ithaque, & promet au spectateur un nouveau plaisir. Il y a dans cette Scène une chose qui pourroit nous blesser, à sçavoir qu'Ulysse piqué, comme il doit l'être, des paroles & de la conduite de Néoptolème, ne mette pas l'épée à la main. Mais, outre que les duels n'étoient pas du goût des Anciens, Ulysse, par un courroux hors de saison, & qu'il n'auroit pû satisfaire en présence du Chœur, auroit perdu tout le fruit qu'il espéroit de son voyage. J'aime mieux croire qu'il est censé ne pas entendre les dernieres paroles de son collégue, qui sont les seules dont il puisse être légitimemeut offensé,

puiſqu'elles lui reprochent ſa lâcheté en termes aſſez clairs.

Enfin la générosité de Néoptoleme, qui en rendant les fléches ſe voit contraint de céder à Philoctéte, & de préférer l'intérêt d'un particulier à celui de toute la Gréce, fait ſans contredit la plus brillante ſituation. Elle eſt telle qu'il faut Hercule même pour vaincre l'obſtination indomptable de ſon ami. Ulyſſe s'oppoſe à la reſtitution des armes chez Sophocle, & Philoctéte veut le percer. Il en eſt empêché par Néoptoleme. Ce trait eſt beau. Mais M. de Cambraî a cru devoir l'embellir encore, ou y trouver un défaut. Il ſuppoſe qu'Ulyſſe fait ſigne à Néoptoleme de rendre les fléches, & que Philoctéte dans un premier mouvement de colere ſe met en devoir de tuer ſon ennemi. « Pour Ulyſſe (c'eſt » Philoctéte qui parle dans le Telemaque) il » paroiſſoit auſſi tranquille contre mes fléches que » contre mes injures. Je me ſentis touché de » cette intrépidité & de cette patience. J'eus » honte d'avoir voulu dans ce premier tranſport » me ſervir de mes armes pour tuer celui qui » me les avoit fait rendre. Mais, comme mon » reſſentiment n'étoit pas encore appaiſé, j'étois » inconſolable de devoir mes armes à un homme » que je haïſſois tant. »

Cette idée, toute ſpirituelle qu'elle eſt, ne peut

s'ajuster à la piece de Sophocle. Ulysse n'en est pas moins brave chez ce poëte, & Néoptoleme en est encore plus généreux. Mais l'un & l'autre auroit démenti son caractere, si l'on eût supposé ce que veut l'auteur du Télémaque. C'étoient deux ambassadeurs qui devoient agir différemment, suivant leurs différentes idées, l'un par la fermeté, l'autre par la douceur.

À suivre le goût de l'antiquité, on ne peut reprocher à cette tragédie aucun défaut considérable. Tout y est lié, tout y est soutenu, tout tend directement au but : c'est l'action même telle qu'elle a dû se passer. Mais, à en juger par rapport à nous, le trop de simplicité, & le spectacle dominant d'un homme aussi tristement malheureux que Philoctéte, ne peuvent nous faire un plaisir aussi vif que les malheurs plus variés & plus brillans de Nicoméde dans Corneille [1].

1 Le P. Brumoy eu eût jugé bien différemment, s'il eût pu voir les représentations du PHILOCTÉTE de M. de la Harpe. Cette piéce fait la plus grande sensation au théâtre François.

RÉFLEXIONS SUR LE PHILOCTÉTE DE M. DE LA HARPE.

Je ne parle point du PHILOCTÉTE de M. de Châteaubrun. Il ne ressemble en rien à celui de Sophocle : on peut lire à ce sujet la préface que M. de la Harpe a mise à la tête de son PHILOCTÉTE. Ce dernier est une copie de l'original grec, &, comme on a pu en juger par plusieurs citations, bien digne de son modèle. Mais un mérite plus grand encore, s'il est possible, c'est que M. de la Harpe est le premier qui ait réussi à faire goûter & applaudir au théâtre françois le genre antique dans toute sa simplicité, & sans d'autres moyens que ceux de la terreur & de la pitié. Corneille & Voltaire l'avoient tenté inutilement. Faute de succès, ils ont prétendu qu'aucune piece ne pouvoit en avoir sans intrigue galante. Idée chimérique & ridicule qui ne pouvoit que tourner au détriment des lettres. Car elle tendoit à persuader que le vrai beau dramatique, n'est senti en France qu'autant qu'il est surchargé de

colifichets; & elle portoit à négliger l'étude des grands maîtres qui avoient été les premiers interpretes de la nature, dans un art où la fidélité à s'y conformer fait toute la perfection. Le brillant ſuccès de M. de la Harpe encouragera, ſans doute, les jeunes littérateurs, dont les tentatives mêmes ſeront toujours infiniment utiles aux Lettres. Enfin c'eſt un nouveau genre offert à l'avide curioſité des François.

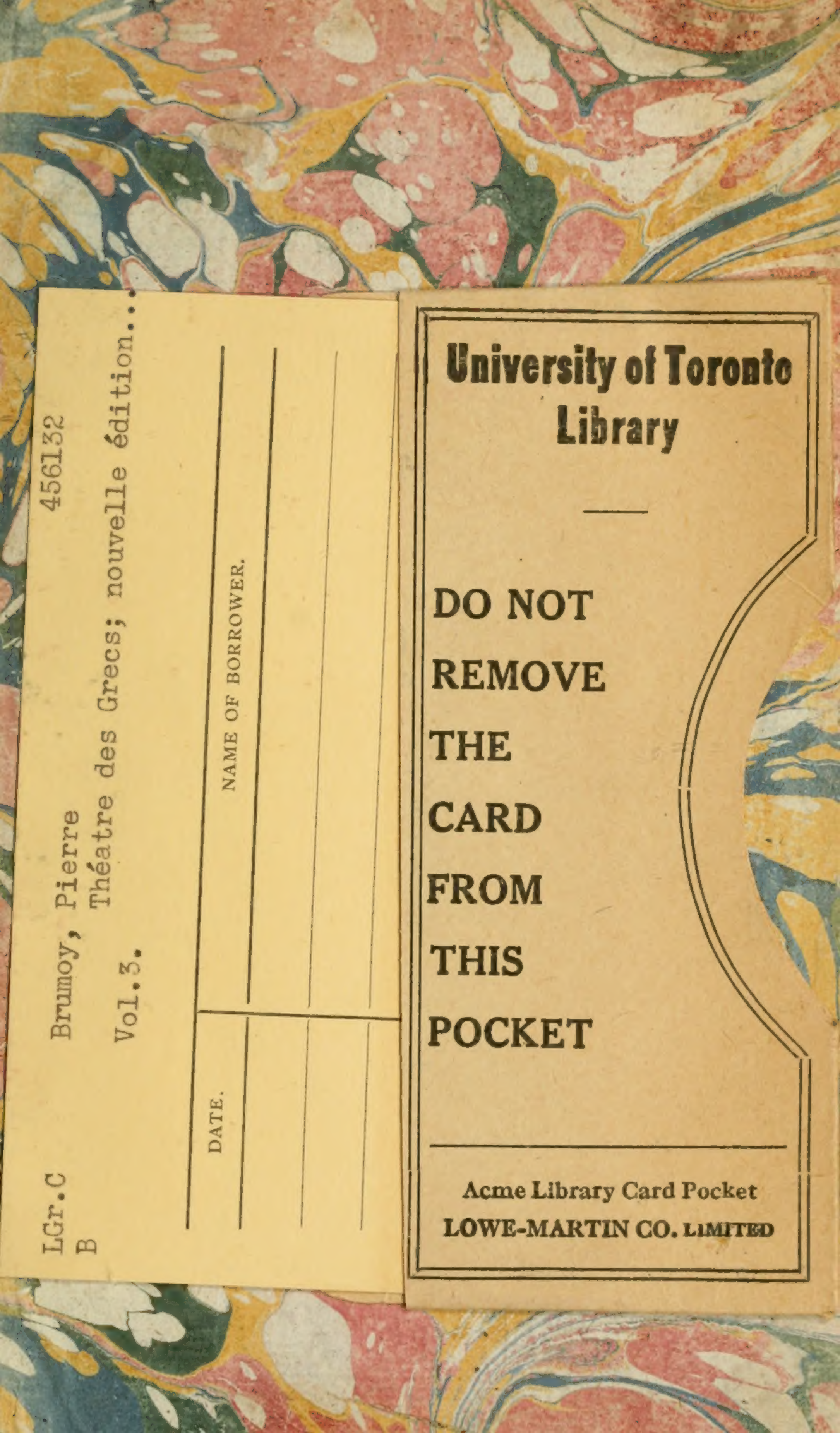
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin du Tome troiſiéme.

De l'Imprimerie de LOTTIN *l'aîné*, & de LOTTIN *de S.-Germain*, Imprimeurs Ordinaires de la Ville, 1786.




LGr.C
B
456132
Brumoy, Pierre
Théatre des Grecs; nouvelle édition...
Vol.3.
NAME OF BORROWER.
DATE.
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

